

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

PARADOXALES



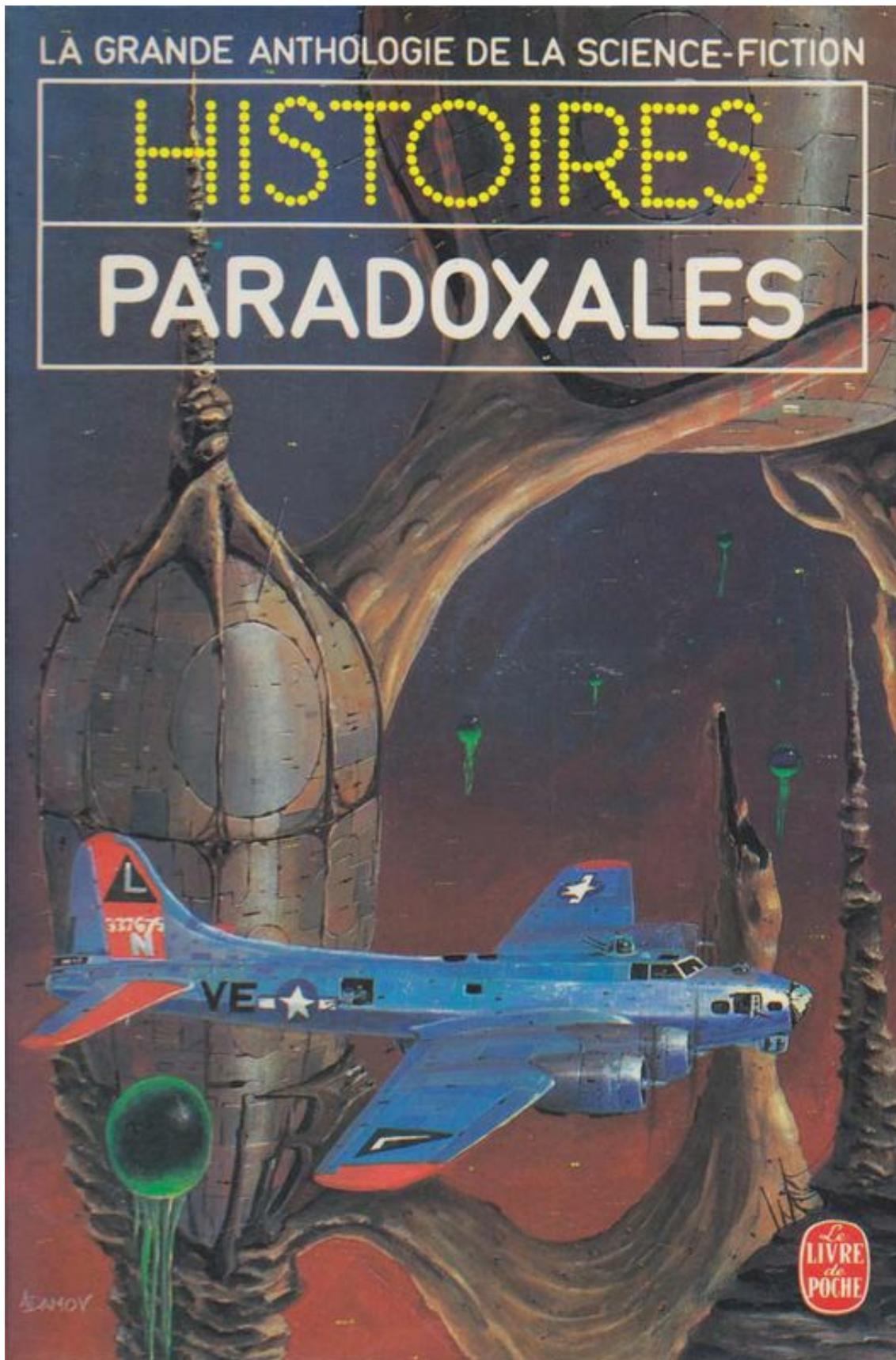
Le  
LIVRE  
de  
POCHE

ADAMOV

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

PARADOXALES



Le  
LIVRE  
de  
POCHE

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION  
*Deuxième série*

## ***Histoires paradoxales***

Présentées par  
DEMÈTRE IOAKIMIDIS,  
Jacques Goimard et Gérard Klein

LE LIVRE DE POCHE

© Librairie Générale Française, 1984, *pour la préface, les notices individuelles et le dictionnaire des auteurs.*

Les cadres de classement et la présentation générale de la présente Anthologie constituent la propriété de la Librairie Générale Française.

# PRÉFACE

## ON A LE TEMPS...

Que faire, quand on a le temps ?

... le temps considéré comme élément d'affabulation, bien entendu, comme variable avec laquelle on peut jouer sur un fond de science-fiction ?

Il importe avant tout que ce temps-là possède, au départ en tout cas, quelque ressemblance avec le temps de l'existence quotidienne, le temps de la science, cette grandeur qui caractérise aussi bien la durée des phénomènes que les instants successifs de leur déroulement. Cependant un instant, c'est-à-dire un moment très court, est par définition un temps très bref. On entrevoit là un risque de tautologie, et c'est la raison pour laquelle beaucoup d'auteurs ont tenté de définir, et surtout de décrire, ce temps qui est fuyant à plus d'un égard.

Un petit aperçu de la diversité de ces descriptions et de ces définitions est apporté par les citations qui suivent. Certaines d'entre elles sont dues à des écrivains de science-fiction. Les sources seront indiquées plus loin.

1) Les romanciers sont des sots, qui comptent par jours et par années. Les jours sont peut-être égaux pour une horloge, mais pas pour un homme.

2) Le temps est l'image de l'éternité.

3) Les scientifiques savent très bien que le Temps est seulement une sorte d'Espace.

4) C'est ce qui empêche que tous les événements se produisent simultanément.

5) Forme universelle du changement. Nous savons d'avance bien des choses sur le temps, par exemple qu'il n'y a jamais deux temps simultanés, que le temps n'a pas de vitesse, que le temps ne peut se renverser, qu'il n'y a point de temps imaginaire.

6) Voyez-le comme un tube de force, dont la dimension principale a tourné dans l'axe du temps. À l'intérieur, l'entropie continue à augmenter ; le temps

s'écoule. Vu de l'intérieur, cependant, le temps extérieur – le temps cosmique – est immobilisé.

7) Nous devons utiliser le temps comme un outil, et non comme un divan.

8) On recueille le temps dans les grandes horloges et on les suspend au faite des tours, le son vibrant du temps emplit de sa pulsation l'air assombri des cités endormies ; le temps trotte menu dans les petites montres fixées au bras des femmes ; le temps est au début et à la fin de chaque vie humaine, et chaque homme a son temps, son temps différent.

9) Avec un ascenseur ou un avion, vous montez dans la troisième dimension. Avec une machine à explorer le temps, vous remontez, ou vous descendez, le cours principal du temps.

10) De toutes les énergies de l'univers, le temps est la plus puissante.

Un artifice familier aux écrivains de science-fiction désirant faciliter le travail de leurs personnages consiste à présenter le temps comme une quatrième dimension. Einstein a montré que le temps est indissociable des trois dimensions de l'espace, et les auteurs venus après lui ont pu promener leurs héros du passé au futur, et inversement, leur faisant franchir les années tout court aussi aisément que les années-lumière.

Les premiers voyageurs temporels de la littérature n'avaient d'ailleurs pas attendu Einstein, et les plus anciens d'entre eux n'ont recouru à aucune machine. Leurs personnages s'endorment, et ne se réveillent qu'après un sommeil anormalement long, se chiffrant en années, voire en siècles ; à partir de cette prémisse, les auteurs leur font découvrir le monde tel qu'il a évolué pendant qu'ils dormaient. Dans *L'an deux mille quatre cent quarante, ou rêve s'il en fut jamais* (1771), Louis Sébastien Mercier imagine un sommeil de sept siècles, alors que celui de *Rip van Winkle* ne dure que vingt ans sous la plume de Washington Irving (dans *The Sketchbook*, 1819). On est surpris de retrouver un long sommeil chez H.G. Wells, dans *When the Sleeper Wakes* (1899, *Quand le Dormeur s'éveillera*), car Wells lui-même avait décrit la première *Machine à explorer le temps* quelques années auparavant.

L'animation suspendue est un autre moyen de franchir les années, les siècles et même les millénaires : Louis Boussonard y recourut dans *Deux mille ans dans un bloc de glace* (1889). Ce procédé fut, lui aussi, réutilisé bien après la mécanisation du voyage littéraire dans le temps. On le retrouve dans *Genus Homo* (1940, *Le Règne du Gorille*) de L. Sprague de Camp et P. Schuyler Miller, *The Graveyard Heart* (1964, *Le Cercueil de glace*) de Roger

Zelazny, *World of Ptavvs* (1966) de Larry Niven, *One Million Centuries* (1967) de Richard Lupoff et dans d'autres récits où il n'y a pas de retour à l'époque de départ – pas plus qu'il n'y en avait, d'ailleurs, avec le motif du très long sommeil.

Parmi les autres procédés de voyage temporel, en direction exclusivement du passé dans ce cas, il convient de mentionner la projection de conscience utilisée par Henry Kuttner et Arthur Barnes, signant Kelvin Kent une série de nouvelles qui débuta en 1939 avec *Roman Holiday*. Il faut naturellement aussi faire une place, ne serait-ce qu'à cause des personnalités de l'auteur et du traducteur, au magnétisme (inspiré de Mesmer) combiné avec la consommation d'opium, dans *A Tale of the Ragged Mountains* de Poe (1943) devenu *Les Souvenirs de M. Auguste Bedloe* dans la version de Baudelaire. Et, avant de quitter les modes non mécaniques de voyage temporel, il importe de saluer le « verre lent » employé par Bob Shaw dans plusieurs de ses récits. *Light of Other Days* (1966), chronologiquement le premier de ceux-ci, introduisait l'intéressant concept d'un verre qui ralentit si fortement la lumière qu'il permet de voir des scènes du passé.

Une pause sera faite à ce point dans ce bref survol des modes de voyage temporel, d'abord pour indiquer que la première des citations données plus haut a pour auteur Marcel Proust, dans une de ses *Chroniques*, parue dans *Le Figaro* du 25 mars 1913, puis pour considérer dans quelle mesure les récits évoqués jusqu'ici sont paradoxaux.

Est paradoxal, cela va sans dire, ce qui tient du paradoxe. Et un paradoxe, au sens large, est quelque chose de contraire à l'opinion commune, au jugement ordinaire. À ce point de vue, tout voyage dans le temps est paradoxal, et l'adjectif – pris dans ce sens large – s'applique à tous les récits contenus dans le présent volume. Plusieurs de ces récits sont également paradoxaux au second sens de l'adjectif, habituellement utilisé en logique : dans ce domaine, on nomme paradoxe la situation qui est créée lorsque des prémisses généralement acceptées comme vraies conduisent, par des déductions valables, à une conclusion qui contredit ces prémisses ou qui s'oppose à d'autres faits ou propositions généralement admis.

En science-fiction, le voyage dans le temps donne en particulier naissance à des paradoxes où l'effet peut devenir la cause, où l'effet annule la cause, où une série d'événements s'enchaînent en boucle fermée. Les pages qui suivent présentent aussi des récits qui sont paradoxaux dans ce sens plus étroit.

En guise d'illustration, on peut faire un rapprochement. Le célèbre paradoxe du menteur peut s'énoncer sous la forme suivante : le Crétois Épiménide affirme que tous les Crétois sont menteurs. Il s'ensuit que si Épiménide ment, les Crétois ne sont pas menteurs ; par conséquent, Épiménide a dit la vérité ; mais il a traité les Crétois de menteurs ; donc Épiménide a menti... etc. Dans le roman *Le Voyageur imprudent*, de René Barjavel, le héros, étant remonté dans le passé, en vient à tuer accidentellement un de ses ancêtres avant que celui-ci n'ait eu d'enfant. Si cet ancêtre est ainsi mort sans avoir eu de descendants, le héros n'a pas pu venir au monde, et il n'a par conséquent pas pu accomplir son meurtre ; mais si l'ancêtre n'a pas été tué, il a pu avoir des enfants et amener ainsi la naissance ultérieure du héros ; donc celui-ci a pu effectuer son voyage dans le passé..., etc.

Au terme de cet interlude, voici démasqué l'auteur de la deuxième citation. C'est Diogène Laërce se référant à Platon dans ses *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*.

Le temps a été ouvert à la circulation des machines construites par l'homme (ou par des extraterrestres) grâce à H.G. Wells. Publié en 1895, *The Time Machine* (*La Machine à explorer le temps*) est la première chronologiquement des *scientific romances* et c'est de cet ouvrage qu'est tirée la troisième des citations données plus haut. Wells introduisit en littérature le voyage aller et retour dans le temps en envoyant son héros dans des futurs lointains. Plus que le séjour chez les Eloi et les Morlocks de l'an 802 701, c'est la vision poignante d'une Terre en train de mourir qui marque le sommet littéraire de l'oeuvre, et qui fait le mieux ressortir les progrès accomplis par Wells depuis *The Chronic Argonauts* qui fut en quelque sorte le brouillon de ce roman. Chose notable, c'est sur l'insistance de son éditeur William Ernest Henley que Wells consentit à inclure cet inoubliable passage dans la version définitive de *The Time Machine*.

Malgré les avantages de contrôle offerts par cette mécanisation du déplacement temporel, le Voyageur anonyme de Wells n'eut pas tout de suite des émules. Ray Cummings fut un des plus notables parmi les premiers romanciers qui suivirent l'exemple de Wells et c'est au début de son roman *The Man Who Mastered Time* (1929, *Le Maître du Temps*) que l'on trouve la quatrième des citations précédentes.

Les romans de Ray Cummings n'utilisaient le voyage temporel que comme une composante, parmi d'autres, du récit d'aventures. Wells lui-même avait d'ailleurs fait de même, fondamentalement. Son *Voyageur*, n'est impliqué dans aucun paradoxe ; il n'y a pas d'interaction entre les époques qu'il visite et celle dont il est parti. Parmi des voyages temporels sans paradoxe imaginés plus récemment, *Vintage Season* (1946, *Saison de grand cru*) de C.L. Moore et Henry Kuttner signant du pseudonyme de Lawrence O'Donnell, *Pawley's Peepholes* (1951, *Touristes des temps futurs*) de John Wyndham et *Hawksbill Station* (1967, *Les Déportés du Cambrien*) de Robert Silverberg montrent que de tels déplacements dans le temps sans interaction paradoxale peuvent se poursuivre, pour diverses raisons. Dans le premier cas, des touristes discrets mais pervers viennent du futur pour assister à une catastrophe. Dans le deuxième cas, d'autres touristes de l'avenir, plus virulents, dérangent la vie de bourgeois du XX<sup>e</sup> siècle ; dans le troisième, l'exil dans la préhistoire est devenu un châtement politique. Les touristes de « O'Donnell » s'abstiennent volontairement de toute intervention qui pourrait modifier le cours de l'Histoire. Ceux de Wyndham sont rapidement découragés, sans effets historiques durables, par les gens du XX<sup>e</sup> siècle. Et ceux qui exilent les condamnés politiques de Silverberg admettent implicitement que l'éloignement temporel est trop grand pour qu'une modification de l'Histoire puisse se répercuter jusqu'à leur époque.

Une catégorie différente de récits est celle où on peut supposer que le déplacement temporel aura provoqué un paradoxe, quelque modification de l'Histoire, mais où ce paradoxe, cette modification, ne figure pas explicitement dans le cours du récit.

L'exemple par excellence de ce groupe est offert par *Lest Darkness Fall* (1939, *De peur que les Ténèbres*). Dans ce roman, L. Sprague de Camp raconte les efforts de son héros en vue de modifier le cours de l'Histoire pour supprimer les périodes d'obscurantisme médiéval, et il indique clairement que ces efforts sont couronnés de succès ; mais il ne parle guère de leurs conséquences « futures » (c'est-à-dire dans le futur du déporté temporel qu'est devenu son protagoniste). Il y a lieu de relever, au passage, que c'est à la suite d'un glissement temporel provoqué par un éclair exceptionnellement intense que le héros de L. Sprague de Camp est projeté de la Rome de 1937 dans celle du VI<sup>e</sup> siècle ; Murray Leinster avait utilisé un processus du même genre dans *The Runaway Skyscraper* (1919). Un autre cas de déplacement temporel sans conséquences explicitées se rencontre dans *Recruiting Station*

(1942) d'A.E. van Vogt, où l'auteur ne s'attarde guère sur les changements apportés à un conflit futur par des combattants recrutés au XX<sup>e</sup> siècle.

Avant de passer à quelques cas où changement il y a bien eu, il faut s'arrêter à un dernier cas, particulièrement surprenant, de non-modification de l'Histoire. Dans *La Belle Valence* (1922), Théo Varlet et André Blandin racontèrent les exploits d'un groupe de militaires français partis du front de guerre en 1917 à bord d'une machine à explorer le temps et arrivés dans l'Espagne du XIV<sup>e</sup> siècle. Ces valeureux militaires s'allient aux Maures, s'emparent de Valence, pré-inventent la photographie et élisent un antipape anticalotin dont la carrière s'achève sur le bûcher. Revenus sur le front quelques minutes seulement après leur départ, ils retrouvent ce front tel qu'ils l'ont quitté, dans un monde où leurs frasques n'ont imposé aucune modification à longue échéance : absence de paradoxe suprêmement paradoxale, qui semblerait contredire au moins partiellement la cinquième des citations, extraite des *Définitions* d'Alain.

Il y aurait une manière de supprimer la difficulté que représente cette Histoire non modifiée. Varlet et Blandin n'y ont pas songé, mais l'idée est venue à des auteurs américains une trentaine d'années plus tard : n'existerait-il pas des sentinelles du temps chargées précisément de rectifier l'Histoire lorsqu'elle est sur le point de se modifier, de la maintenir sur le cours qui a été le sien (et qui a en particulier amené la création de ce corps de surveillants temporels) ?

Dans *Able to Zebra* (1953), Wilson Tucker mettait en scène un simple correcteur d'anachronismes, mais Poul Anderson devait aller beaucoup plus loin dans ce concept dans la série de récits commencée avec *Time Patrol* (1955, *La Patrouille du Temps*) – Poul Anderson qui, soit dit en passant, est l'auteur de la sixième citation ; celle-ci est tirée de *The Corridors of Time*, un roman qui ne se rattache pas au même cycle.

Les Patrouilleurs du Temps d'Anderson doivent faire échec à ceux qui tentent d'utiliser les ressources du voyage temporel à des fins criminelles. S'ils sont couronnés de succès, ces efforts pour sauver les apparences afin de sauvegarder l'Histoire pourraient expliquer que nous ne voyons ni voyageurs venus d'autres époques ni paradoxes temporels dans notre univers présent... En plus de cette explication des apparences, qui préserve ingénieusement la possibilité théorique de voyages temporels ayant déjà eu lieu, Poul Anderson a placé dans ses récits divers aperçus de la manière dont peuvent se créer et se déformer les légendes : particulièrement notable est la figure du philologue

réservé et modeste dont les visites dans l'Europe centrale du IV<sup>e</sup> siècle, dans *The Sorrow of Odin the Goth* (1983), font naître progressivement la silhouette du dieu Wotan/Odin.

Dans *A Sound of Thunder* (1954, *Un roulement de tonnerre*), Ray Bradbury a fait tenir en un court récit l'essentiel du thème des modifications de l'Histoire entraînées par un dérangement dans le passé. Le schéma de la nouvelle est simple. Des safaris temporels sont organisés pour ceux qui aiment chasser le dinosaure. Pour éviter toute naissance de paradoxe, des précautions minutieuses sont prises. Par exemple, les voyageurs ne peuvent tirer que sur des animaux dont on a vérifié – par reconnaissance préalable – qu'ils étaient de toute façon sur le point de mourir, de mort naturelle ou à la suite d'attaque d'autres animaux. Un des chasseurs écrase accidentellement un papillon, dont la mort n'était pas prévue. À leur retour dans leur temps de départ, les voyageurs trouvent un monde manifestement modifié, à la suite de cette mort de papillon imprévue. C'est un motif que Robert Silverberg devait délibérément ignorer dans *Hawksbill Station* mentionné précédemment, qui présentait également des humains envoyés dans un très lointain passé, bien que pour d'autres raisons.

Les modifications apportées à l'Histoire sont la forme la plus évidente que prend le paradoxe dans le contexte du voyage dans le temps. Elles ont été explorées par René Barjavel dans *Le Voyageur imprudent* (1944). En visitant le passé, le protagoniste parvient à apporter des modifications mineures à son présent, mais il ne change guère la trame générale de l'Histoire. Ainsi, lorsqu'il se rend au siège de Toulon pour assassiner le général Bonaparte (dans le but, précisément, d'éprouver cette immuabilité de la trame historique), c'est son propre arrière-grand-père qu'il tue accidentellement : d'où le paradoxe ultime, *être et ne pas être*, auquel le condamne le romancier.

Une question surgit évidemment à propos de ces modifications, même sans aller aussi loin que René Barjavel. Pendant que le passé est modifié pour une raison ou pour une autre, quel est le sort de ceux qui sont « restés dans le présent » ?

À cette interrogation, une réponse est apportée grâce à la notion des univers parallèles : un second univers naît, dans lequel la modification entraîne diverses conséquences, et qui est dès ce moment indépendant de celui qui continue, familier et inchangé. C'est essentiellement ce qui est sous-entendu dans *Bring the Jubilee* (1952, *Autant en emporte le Temps*) de Ward Moore.

Dans un univers où les forces sudistes ont gagné la guerre de sécession, où existent par conséquent des États Confédérés d'Amérique distincts des États-Unis, un historien voyage dans son passé pour observer la bataille, décisive, de Gettysburg, gagnée par les Sudistes dans son univers. Or, son intervention provoque un désordre à la suite duquel ce sont les Nordistes qui sont victorieux, dans la bataille et dans l'ensemble de la guerre : ainsi apparaît l'Histoire telle que nous la connaissons, donc – par implication – « notre » univers. Et, à propos d'États-Unis, c'est à John F. Kennedy qu'est due la septième citation, dans *Sayings of the Week* dans l'Observer du 10 décembre 1961.

Une autre réponse montre les gens « restés dans le présent » subissant des modifications – physiques, mentales, affectives, etc. – souvent très profondes, mais dont ils ne sont pas conscients, car ces modifications s'exercent également sur les mémoires. En d'autres termes, l'empreinte du passé (perçue dans les souvenirs, les impressions personnelles, les archives historiques, les oeuvres d'art, les livres, etc.) est elle aussi transformée de façon complète, pour prendre en compte la modification apportée à l'Histoire, ainsi que ses conséquences jusqu'aux plus petites. C'est le processus décrit notamment par William Tenn dans *The Brooklyn Project* (1948) et par R.A. Lafferty dans *Thus we Frustrate Charlemagne* (1967, *Comment refaire Charlemagne*). C'est également le phénomène qui est impliqué par Isaac Asimov dans *The End of Eternity* (1955, *La Fin de l'Éternité*). Une des premières nouvelles où fut envisagée – assez timidement, il est vrai – cette modification du présent par le voyage dans le passé est *Other Tracks* (1938) par un auteur dont elle représente apparemment la seule tentative dans le domaine de la science-fiction, William Sell.

Dans *The Men who Murdered Mohammed* (1958, *L'Homme qui tua Mahomet*), Alfred Bester éluda ce paradoxe en en proposant un autre, tout aussi ample et tout aussi général. Ce récit se fonde sur l'idée que chaque individu possède son espace-temps personnel. Un voyageur temporel peut dès lors se livrer à tous les excès possibles au cours de ses déplacements, il n'élimine de la sorte que son propre espace-temps, sans affecter le moins du monde ceux des autres. Cette image de la multiplicité des temps peut être rapprochée dans une certaine mesure de la huitième des citations proposées plus haut, laquelle est extraite de *The Web and the Rock* (*La Toile et le Roc*) de Thomas Wolfe.

Tout à fait différent du temps lié à une infinité d'univers parallèles, mais paradoxal lui aussi, le temps qui crée une boucle d'événements se refermant sur elle-même est issu de la même ambiguïté : celle qui bouleverse les relations entre la cause et l'effet dès que celui devient, ou paraît devenir, antérieur à celle-là.

Les paradoxes qui naissent « lorsqu'une chose se produit au mauvais moment parce que quelqu'un n'a pas fait attention, ou s'est montré trop bavard », les incorrections de l'Histoire, ont reçu un nom dans une nouvelle de John Wyndham qui porte ce nom en guise de titre : *The Chronoclasm* (1953). Bâti autour d'une boucle temporelle qui se forme lorsqu'un voyage a lieu du XXII<sup>e</sup> siècle vers le XX<sup>e</sup>, ce chronoclisme particulier est destiné à provoquer finalement l'invention d'une machine à voyager dans le temps. L'ombre d'Épiménide et l'incertitude sur sa franchise – menteur ou non ? – se reconnaissent dans l'énigme qui entoure l'origine de cette machine, dont l'utilisation a été nécessaire pour permettre qu'elle soit conçue...

Une autre boucle temporelle, élégante et simple, avait été tracée par P. Schuyler Miller dans *As Never Was* (1944). Un couteau fait d'un métal inconnu est ramené du futur par un voyageur temporel. Il est placé dans un musée, et y reste pendant des siècles, jusqu'à ce que le voyageur vienne le chercher et le ramène à son époque à lui. D'où ce couteau est-il venu ? Le paradoxe est encore affiné par une ébréchure subie par le couteau lorsqu'on tente d'analyser le métal : le couteau placé dans le musée porte bien cette ébréchure, mais celui qui est ramené du futur n'en présente aucune.

Dans *The Gadget Had a Ghost* (1952), Murray Leinster présente une boucle fermée sans qu'il y ait de voyageur temporel humain. Un message découvert dans un ancien manuscrit lance son auteur – qui a reconnu son écriture, mais qui n'a pas encore rédigé ces lignes – dans diverses péripéties pour éclaircir le mystère. Au terme de ces aventures, le message est effectivement écrit, puis envoyé dans le passé à travers la poche temporelle dont il a permis la découverte.

Parmi d'autres boucles temporelles notables, on peut retenir celle de Philip K. Dick dans *Meddler* (1954, *Touche-à-tout*) et celle de Mack Reynolds dans *Compound Interest* (1956). Dans la première, un voyageur temporel ramène du futur les cocons des insectes qui vont envahir la Terre. Dans la seconde, un homme voyage dans le passé pour effectuer le placement bancaire dont les intérêts, accumulés pendant des siècles, lui procureront la fortune qui lui permettra de financer la fabrication de sa machine à voyager dans le temps.

À force de multiplier inconsidérément les boucles, certains voyageurs temporels finissent par se rencontrer eux-mêmes. Paradoxe entre toutes, cette situation se présente dans *Me, Myself and I* (1947, *Moi, moi et moi*) de William Tenn, ainsi que dans *By his Bootstraps* (1941, *Un self-made-man*) et dans *All you Zombies* (1959, *Vous les zombies*) de Robert A. Heinlein, deux récits particulièrement économiques pour ce qui est de l'emploi des personnages ; le protagoniste s'y rencontre à des âges et (dans la dernière de ces nouvelles) des sexes différents pour assumer la totalité de l'action. Dans *The Barrier* (1942), Anthony Boucher avait mis en lumière un autre risque lié au voyage temporel : la disparition de personnages venus du futur au moment où un événement présent modifie l'Histoire qui aurait amené ce futur. L'ascenseur invoqué à la neuvième des citations – Horace L. Gold dans *Perfect murder* – n'est pas sans danger.

Telles sont quelques-unes des variations principales proposées sur le motif du temps. Il y en a d'autres, bien entendu, et on peut évoquer encore rapidement quelques paradoxes, fantasmagories ou explorations supplémentaires dont le temps a fourni la trame.

Ce temps abaisse les astronautes de l'avenir au niveau de malheureux parias de l'espace, puisqu'ils vieillissent à peine pendant que des siècles s'écoulent pour les habitants des systèmes planétaires entre lesquels ils voyagent : c'est le motif développé par L. Ron Hubbard, futur créateur de la scientologie, dans *Return to tomorrow* (1954).

Champ de bataille qui complète ceux des trois dimensions spatiales, le temps est modifiable à la manière d'une carte de géographie politique, et l'Histoire du passé n'est pas plus figée que celle de l'avenir dans un conflit qui dure depuis des millénaires et se développe sur des années-lumière : Fritz Leiber propose cette vision dans *The Big Time* (1958, *Le Grand Jeu du Temps*).

Dans *Yesterday Was Monday* (1941), Theodore Sturgeon révèle que le passage du temps pourrait n'être que le passage d'un immense décor théâtral à un autre, le découpage par scènes restituant le passage des jours.

En cueillant certaines fleurs, un couple âgé réussit à ralentir, voire à renverser temporairement, l'avance d'une horde menaçante qui finira par envahir malgré tout sa propriété. Cette vision, tracée avec une liberté rythmique qui suggère le rêve, se trouve dans *The Garden of Time* (1962, *Le Jardin du temps*) de J.G. Ballard.

Le temps devient un bras de levier hypercosmique dans *The Seesaw* (1942, *La Balançoire*), nouvelle d'A.E. van Vogt ultérieurement incorporée dans le roman *The Weapon Shops of Isher* (1952, *Les Armureries d'Isher*) et dont est extraite la dixième des citations données plus haut. Placé au bout du plus long bras d'un levier temporel, un homme du XX<sup>e</sup> siècle est soumis à des oscillations dont l'amplitude va croissant. Il passe du passé au futur et inversement. Il finit dans le plus lointain passé, au commencement des temps, très littéralement, avant même l'explosion initiale, pour libérer l'énergie accumulée et donner de la sorte naissance à l'univers.

Ultime déformation du temps que cette identification avec l'énergie créatrice ? Et si la déformation s'avérait justement impossible ? Si le mépris des relations de causalité amenait des conséquences plus qu'irréversibles ? Avec *Experiment* (1958, *Expérience*), Fredric Brown a écrit un très court récit dont le motif est ce non-respect des promesses faites au temps, avec les conséquences qu'il entraîne : la machine à explorer le temps demeure, mais le reste de l'univers disparaît.

Il y a en fait gros à parier que la machine temporelle restera présente tant que survivra l'univers de la science-fiction. Elle n'est pas moins changeante, moins protéiforme, moins versatile sous ses divers aspects, que le temps lui-même. Elle est un véhicule pour aventuriers, un outil de travail pour historiens, une commodité pour touristes blasés, bien d'autres choses encore. Elle ouvre des paradoxes et donne l'illusion de les fermer parfois, elle parcourt des trajectoires en forme de boucle à quatre dimensions. Si on n'a pas la machine à explorer le temps, on a le temps. Même si la première reste un appareil imaginaire, elle permet de mieux interroger les apparences multiples du second. C'est là un paradoxe supplémentaire qu'on peut lui associer.

Demètre IOAKIMIDIS

# LA FORÊT DE ZIL

par Kris Neville

*Une succession de scènes de plus en plus brèves, qui dessinent une accélération trompeuse. Cela recouvre une interrogation sur la réalité – sur la possibilité que cette réalité se présente en divers niveaux. Les effets de ces niveaux les uns sur les autres, ainsi que le rôle du temps dans cette action, sont suggérés ici, mais non résolus. Ils n’ont d’ailleurs peut-être pas de solution véritable, définitive.*

1

ZIL fut la première planète habitable découverte par les hommes de la terre, lorsqu’ils partirent de Sol à la découverte de l’espace, recherchant l’aventure en cercles concentriques toujours plus larges.

Zil n’était rien d’autre qu’une forêt et quand, après un voyage de trois semaines terrestres et d’au moins cent années-lumière d’espace-temps conventionnel, le vaisseau éclaireur se posa, ce fut au sommet des arbres plutôt que sur le sol. La planète entière semblait ne former qu’une seule et immense nappe de végétation uniforme, un vert océan de feuillage qui recouvrait tout. McClair, botaniste de l’expédition, fut stupéfait de cette situation, car devant la richesse de l’air en oxygène, personne ne pouvait s’attendre à une survie du règne végétal. McClair se trouvait à bord du premier vaisseau éclaireur et c’est à lui que revenait le privilège de faire un premier test de la respirabilité de l’atmosphère. Une analyse faite précédemment s’avéra exacte.

« L’air est bon, rapporta-t-il, et je me sens très bien ! »

La nouvelle fut aussitôt envoyée au vaisseau directeur sur orbite : le succès, enfin !

« Il y a une brise, également, dit McClair, toutes les feuilles remuent et font un drôle de bruit, une sorte de zil, zil, zil, semblable à un murmure ! »

## 2

Un groupe de recherches, dirigé par le botaniste, fut débarqué sur la planète. Les quatre hommes coupèrent quelques-unes des branches supérieures de ce qui paraissait être des arbres séparés, et se construisirent une sorte d'échafaudage, qui ressemblait plus à un radeau qu'à une maison dans les arbres. Ils flottaient là-haut, loin au-dessus de la surface de la planète, pendant que le botaniste poursuivait ses études sur cette mono-écologie étrangère.

Pour McClair, la forêt était une source d'émerveillement continu. Ce qui le stupéfiait, c'était sa qualité statique, car, dans le cadre limité de son exploration à travers des branchages enchevêtrés, les arbres ne semblaient porter de fruits nulle part, et il n'y avait pas la moindre trace de reproduction. Ils étaient tous de la même espèce.

Les feuilles, larges, vertes et brillantes au soleil comme si elles avaient été cirées, ne semblaient pas une réplique exacte de celles des arbres sur terre. Et pourtant, elles montraient plus de similitudes que de différences. Elles contenaient, par exemple, une substance qui, après analyse chimique sur le vaisseau directeur, fut identifiée indiscutablement comme étant de la chlorophylle.

Dans l'atmosphère, les tempêtes allaient et venaient, et l'humidité était variable, alors que la teneur en oxygène restait à un degré constant de trente pour cent, le reste étant, pour la plus grande partie, constitué par l'azote. Pas d'acide carbonique décelable.

On aurait dit que l'acide carbonique avait été entièrement utilisé, longtemps auparavant, et que désormais, la forêt était enfermée et immobile dans le temps. McClair put remplir plusieurs carnets de notes sur ces anomalies, mais sans réussir à leur trouver une solution.

Le troisième jour, les quatre explorateurs étaient descendus jusqu'aux branches les plus basses. Finalement, Johnson crut apercevoir le sol :

« De la boue, leur cria-t-il, pour autant que je puisse voir ! Rien que de la boue. »

Le trois autres le rejoignirent. Les branches s'arrêtaient à environ vingt pieds au-dessus du sol et à travers la pénombre mouchetée de taches vertes, ils tentèrent d'apercevoir quelque chose.

« Vous voulez qu'on y descende ? »

La dernière partie de la descente se fit avec une corde et quand Johnson prit pied sur la terre ferme et que la corde se détendit, il leur cria :

« Ça m'a l'air assez dur. Descendez ! »

McClair suivit, et Carlson derrière lui. Le quatrième, Readipg, resta perché sur la branche la plus basse comme observateur.

McClair s'était attendu à un tapis sans fin de feuilles mortes, mais si les feuilles étaient tombées, le processus organique ininterrompu les avait, depuis longtemps, fait disparaître.

Il se pencha vers la terre légèrement humide pour prélever un échantillon du sol, puis il releva la tête. Au-dessus de lui, les branches bruissaient doucement, zil, zil, zil, et pendant un instant, inexplicablement, il fut saisi d'une frayeur superstitieuse.

D'où il était, il n'apercevait que des troncs d'arbres, par certaines, de dimensions variables, quelques-uns apparemment beaucoup plus vieux que d'autres. Selon toute apparence, la forêt avait progressivement dominé la planète, étouffant toute autre forme de vie, et désormais, seuls régnaient les arbres, maîtres absolus de l'environnement, et ils semblaient figés et sans âge.

Le temps, pensa McClair, doit avoir ici une signification différente.

« Tout cela, dit-il, pourrait être pour les archéologues une découverte de valeur. »

Il se demanda quelle histoire dévoilerait la vie fossile cachée dans cet humus noir et fertile.

« Il va falloir, dit Johnson, que nous commençons par enlever quelques-uns de ces arbres. Avec une telle teneur en oxygène, nous pourrions entreprendre de les brûler en les sélectionnant. » McClair se demandait quel effet pourrait avoir, comme promoteur de croissance, un apport soudain de nouvel acide carbonique ; il répondit :

« Il faudra que nous soyons très très prudents. Tout ici me paraît dans un équilibre bizarre. Si nous intervenons, tout pourrait commencer à s'effondrer. »

En dehors de leurs voix et du zil zil zil des feuilles, aucun autre bruit ne se faisait entendre.

« Pour commencer, dit McClair, en désignant un arbre à une certaine distance, essayons d'abord le petit là-bas. Je pense que nous pouvons le faire tomber en partie. Il est suffisamment éloigné, donc il ne supporte pas notre perchoir. »

Johnson sortit le laser et étudia l'arbre pendant un moment.

« Je vais d'abord lui faire une encoche, puis je le couperai. »

Un instant plus tard, l'arbre s'écroula, provoquant ainsi un bruit nouveau, arrachant les branches du haut, recouvrant le sol de brindilles et de feuilles. Il restait suspendu aux branches de ses voisins à un angle de 45 degrés.

« Regarde si tu peux le sectionner, dit McClair, j'aimerais compter ses anneaux. »

En prononçant ces mots, il ressentit de nouveau cette frayeur inexplicable et superstitieuse et il eut peur, désespérément, que, finalement, ces arbres soient tous du même âge, ou sans âge du tout.

### 3

Zil fut la première planète habitable découverte par les hommes de la terre. Bien des générations auparavant, un millier de terrariums avait quitté Sol, pris dans la rigidité einsteinienne de l'espace et du temps, et enfin, l'un d'eux avait atteint une destination où une vie planétaire pouvait être, une fois encore, possible. Le vaisseau lui-même avait été abîmé par l'espace et ses habitants n'étaient plus en mesure de prédire la durée de son existence ; plusieurs d'entre eux craignaient que, parmi les étoiles, il ne restât plus de temps au-delà du présent. C'était Zil, ou s'ils continuaient leur voyage, la désintégration. Tellement de temps s'était écoulé pendant leur passage dans l'espace, même leur langage s'était modifié et les motivations originelles s'étaient perdues dans l'antiquité.

Les Terriens dépêchèrent un groupe d'exploration et les rapports sur les arbres géants et l'atmosphère respirable ne tardèrent pas à leur parvenir. Ordre fut donné d'examiner la possibilité de créer une zone d'atterrissage afin de débarquer toute la cargaison du vaisseau interstellaire.

Cela fait, le capitaine se tourna avec un soupir de lassitude vers sa collection de journaux de bord. Cette collection remontait à la nuit des temps, au-delà de la mémoire des ancêtres, ne survivant désormais qu'à l'état de mythe. Il prit sur un rayon le tout premier de ces volumes, décrivant, en ces

termes froids et conventionnels qu'il connaissait si bien, l'adieu au système planétaire de Sol.

Il se trouvait au point culminant de quelque vaste mémoire raciale et d'un rêve qui promettait au genre humain une continuité éternelle. Le premier pas de géant était fait. Désormais, tout était assuré.

Dans les générations à venir, quand la surface de Zil aurait été nettoyée et que l'humanité aurait établi sa domination sur cette planète, d'autres vaisseaux interstellaires, d'un modèle peut-être amélioré, pourraient être lancés dans la longue éternité de l'univers. Il se trouvait face à face avec un commencement sans fin. Au sol, l'équipe d'atterrissage coupa le premier arbre. Le capitaine étudiait les pages blanches du livre qu'il tenait entre les mains, se demandant pourquoi on avait conservé un volume vide et jaunissant. Il prit le suivant ; lui aussi n'était pratiquement rempli que de pages blanches, à l'exception de quelques annotations à la fin. Ces annotations avaient disparu, elles aussi, et en prenant le troisième de ces premiers livres de bord, il se demanda pourquoi deux volumes vides avaient été conservés si longtemps.

#### 4

Sur terre, Ed Long, âgé de seize ans, referma un livre de science-fiction qui relatait le premier voyage de l'homme sur la Lune.

Au cours de l'année 1929, la grande dépression économique était venue bouleverser l'opulente Amérique. Mais Ed était pris déjà par des rêves du futur. Il sortit dans la nuit pour contempler les cieux et s'émerveiller des prodiges que l'homme pourrait y rencontrer un jour, peut-être pas de son vivant à lui, mais un jour, plus tard...

Finalement, son esprit débordant de spéculations sans fin et sans âge, il revint vers sa chambre éclairée, l'estomac un peu creux après un dîner trop frugal. Il était temps de se mettre à étudier. Il ne pouvait plus différer davantage. L'histoire était son sujet le plus ardu et il avait une interrogation le lendemain. Il prit son livre de classe, mais avant de s'installer pour travailler, il se demanda pendant un moment pourquoi tant de pages blanches se trouvaient intercalées entre les pages imprimées.

5

À la lueur d'une bougie, le Moine reproduisait laborieusement un manuscrit enluminé, pris dans la tenaille d'une contrainte sans fin pour reproduire cet ouvrage devant lui, avant qu'il ne disparaisse entièrement. Finalement, l'heure tardive le ramena vers sa cellule minuscule et un sommeil agité. Longtemps, il fut hanté par le cauchemar que, demain, il ne resterait pas d'ouvrage à reproduire. Dans la nuit, il se recopierait de lui-même et ensuite disparaîtrait.

6

« Il serait bon, dit Horothrag dans l'étrange langage du temps, il serait bon de consigner ce travail au-delà de l'impermanence de la mémoire. »

Il traça un signe sur la pierre, puis un autre, se désolant de voir que dès qu'une marque avait été faite, la précédente s'effaçait. Si bien que, finalement, il renonça complètement à cette tentative inutile.

7

À une époque antérieure à Horothrag, il existait des animaux et de grands reptiles de formes diverses. Mais, avec le temps, ils finirent tous par disparaître un par un. Bientôt, il y eut la terre et l'océan sans limites, mais rien ne remuait ni ne bougeait dans ses profondeurs. Le temps continua et la désagrégation produisit des effets étranges, sans que rien ne fût là pour les remarquer.

8

Sur la distante planète, la forêt ondulait dans la chaude lumière du soleil, sous le mouvement d'une douce brise, bruissante de sons zil, zil, zil, et personne ne vint pour couper ses arbres.

Traduit par DOROTHÉE TIOCCA.

*The Forest of Zil.*

© Ultimate Publishing Co, 1967

© Librairie Générale Française, 1984, pour la traduction.

# ERRANCE AU BORD DE L'OUBLI

par Edward Mackin

*Le temps qui paraît s'écouler de plus en plus vite au fur et à mesure que l'on vieillit. Le rêve de pouvoir mettre un frein à cette accélération, à ce vieillissement. Les défaillances de la mémoire ; leurs effets, et aussi leurs causes. Tout cela se fond ici en une recherche du temps perdu accablée et sombre.*

MRS. GREGWOLD enfonça les touches de l'auto-traiteur et se tourna vers son époux qui, assis près de la vitre-image, promenait un regard morne sur les Niveaux.

« Timothy, dit-elle. C'est prêt. » Et, dans un cliquetis, les plats parurent sur la table.

Timothy Gregwold se leva, puis s'étira en grognant.

« Ces sacrés glisseurs vont de plus en plus vite, fit-il observer. Je viens juste d'en voir deux qui faisaient de la voltige entre les Niveaux et j'ai bien l'impression qu'ils dépassaient les cinq cents à l'heure. On se demande vraiment ce que ces jeunes ont dans la cervelle ? Tous des dingues de la vitesse ! »

Il s'assit à table, jeta un bref coup d'œil sur le ragoût puis s'attarda sur la carte de crédit où était détaillé le prix des plats.

« Hier au soir, lui dit sa femme, un glisseur s'est écrasé sur le Dixième, faisant quatre victimes : trois personnes et un Labrador. Quel beau chien ! Ils ont montré sa photo aux Informations.

— Encore une augmentation d'un pour cent ! s'écria Mr. Gregwold et, d'un oeil maussade, il examina les autres composants du repas. Les fruits aussi sont plus chers qu'avant, grogna-t-il. Si ça continue, toutes nos économies vont y passer.

— C'est à cause des Cliniques de Jouvence, expliqua sa femme. Leur entretien coûte très cher, je crois.

— Alors là, c'est différent ! dit-il, sarcastique. Il ne faut surtout pas menacer leur existence ! Que serions-nous sans elles ?

— Sur les yeux d'Hélène, la poussière s'est déposée, dit-elle comme en un rêve.

— Deux cents ans déjà, dit-il en plongeant sa cuillère dans le ragoût. Parfois, pourtant, je me demande pourquoi nous nous faisons du souci. »

Elle s'assit en face de lui, déplia l'emballage du pain pré-beurré et en disposa soigneusement les tranches sur une assiette. « Tu sais très bien pourquoi, dit-elle d'une voix calme. L'un d'entre eux était là, aujourd'hui. »

Il avala une bouchée et un voile d'inquiétude passa sur son regard. « Ici ? Tu ne veux pas dire dans l'appartement ? »

Elle fit non de la tête. « Je m'apprêtais à rendre visite à Mrs. Benz pour faire un brin de causerie avec elle. Tu sais, depuis qu'elle est seule, elle souffre beaucoup du manque de compagnie. Alors, quand j'ai ouvert la porte, je l'ai vu, là, devant moi. Et j'ai eu l'impression que son visage m'était familier tout en étant cependant incapable de le reconnaître. Puis soudain, il n'était plus devant la porte et je l'ai vu qui s'éloignait presque à l'autre bout du couloir.

— Et, entre ces deux moments, aucun laps de temps ne s'était écoulé.

— Non. Tu sais comment ça se passe. Il était près de la porte et, l'instant d'après, il n'y était plus. Depuis, je n'ai pas cessé de chercher à qui il me faisait penser, mais en vain.

— Je vois. Il ressemblait à tous ceux que tu as connus et à personne en particulier.

— Oh ! non. À quelqu'un de bien précis, je crois. Mais il y avait une sorte de brouillard sur ses traits. »

Le repas s'acheva dans un profond silence et, quand elle pressa le bouton prévu à cet effet, le centre de la table ainsi que les plats qui étaient dessus disparurent sans bruit dans l'épaisseur du mur. Sans quitter sa chaise, il se tourna et alluma la vidéo, resta un moment à fixer d'un regard vague les images qui se formaient sur l'écran, puis il finit par l'éteindre et lui tourner le dos.

« Plus de vaisselle, dit-il d'un ton rêveur en contemplant les premières aériannonces flamboyantes qui s'élevaient au-dessus du Capitole Ford, au Douzième Niveau Est, le plus haut du quartier. Plus de bruits d'assiettes

entrechoquées, plus d'odeurs de cuisine. Ah ! j'ai vraiment dépassé mon temps. »

Elle vint s'asseoir à ses côtés. « Le ragoût ne te réussit pas, dit-elle. De temps à autre, tu devrais prendre du lait et des bananes. »

Il secoua la tête. « Très peu pour moi. De nos jours, on ne trouve plus de vraies bananes. Elles sont toujours pré-épluchées et présentées sous un mignon emballage de plastique transparent. Tu veux que je te dise ce qui n'allait pas dans leur peau naturelle ? On ne pouvait pas la taxer, voilà tout. Maintenant, c'est la folie du conditionnement : oranges pré-pelées, de telle sorte que tu puisses voir le fruit tout jaune et tout visqueux ; pommes sans peau, sans pépins, sans goût. Mais peut-être seras-tu assez rétrograde pour avoir envie d'un oeuf frais afin de te préparer toi-même ton lait de poule ? Bien, la machine y consent pourvu que tu te donnes la peine d'appuyer sur le bon bouton. Et qu'est-ce que tu obtiens ? Une espèce de jaune d'oeuf pâlichon à l'intérieur d'un gadget transparent. Non ! C'est obscène ! Un oeuf se doit d'être dans sa coquille. »

Elle posa sur lui un regard indulgent et se leva pour aller éteindre la lampe placée près de la table. Il aurait été stupide de gaspiller les crédits. Timothy avait tout l'air d'être en proie à l'un des accès de mauvaise humeur que suscitait d'ordinaire chez lui une digestion difficile. Dans ces moments-là, sa grogne s'étendait à toute chose, depuis la nourriture et l'incapacité du gouvernement jusqu'à la débilité des programmes d'une vidéo que, de toute manière, il ne regardait pour ainsi dire jamais.

« Tu devrais peut-être te renseigner auprès des poules, dit-elle pour blaguer. Au lieu de petits cailloux, il se peut qu'elles picorent du plastique à l'heure actuelle.

— Les poules, s'exclama-t-il comme s'il n'en croyait pas ses oreilles. Des poules à notre époque ! Mais voyons, mémé, t'es plus dans le coup ! Tu veux que je t'explique comment ça se passe de nos jours ? Une fois, j'ai visité une usine à oeufs. Oui, je dis bien usine car ces saloperies sont entièrement automatisées. Bien sûr, dans l'unité de production dont je te parle, il y avait trois mille poules mais je n'en ai vu aucune ; tu m'entends, pas une seule. Ce n'était plus que des machines de chair, allégées de tout organe superflu et réduites à l'état de simples composants d'une machine plus vaste. À intervalles réguliers, on leur injectait directement dans le cou une ration normalisée de nourriture. Ainsi, la poule n'a pas à s'encombrer d'une tête ou de deux yeux. Elle n'a pas non plus besoin d'avoir un bec pour picorer du

gravier puisque les oeufs mous sont directement recueillis dans des petits sachets de plastique et acheminés par la chaîne vers l'appareil qui scellera l'emballage et y apposera une étiquette.

« Lorsque la courbe de production vient à décliner, l'élément usagé est automatiquement remplacé. Et même à cette occasion, ce n'est pas une vraie poule que tu peux voir, mais une boîte métallique hérissée de cables et de tubes qui contient une créature sans tête, sans pattes, sans plumes, une pièce mécanique comme les autres à la seule différence que son usure est plus rapide.

« Voilà pourquoi je n'aime pas les oeufs sans coquille.

— Ce n'est pas possible, dit-elle horrifiée. Tu me racontes des histoires. C'est trop atroce pour être vrai. » Puis elle essaya de se rappeler quand, pour la dernière fois, elle avait vu un oeuf dans sa coquille. Mais bien vite, elle renonça et reprit : « C'est un scandale ! On devrait faire quelque chose. »

Il hocha la tête. « Ce serait aux jeunes de s'en occuper mais il n'y a qu'à les voir pour se convaincre qu'ils ne feront rien : ils ont tous l'air abruti. »

— Tu sais, quand on est vieux, on est toujours sceptique à propos des jeunes. Mais tu verras, ils seront très bien plus tard.

— Peut-être vont-ils tout faire sauter, dit-il avec un mauvais sourire. Et ils iront vivre ailleurs avec juste une vache et un lopin de terre à cultiver. Seigneur Dieu ! C'est ce que je ferais, moi, s'il m'était donné de retrouver ma jeunesse. Tout éclaterait si haut que, pendant trois jours sans discontinuer, ce serait une averse de plasti-béton et de débris humains. Que peut-on attendre de l'avenir ? À quoi bon perpétuer tout ça ?

— Tu as manqué plusieurs visites à la clinique, dit-elle. Tu ne devrais pas être si négligent. Tu ne voudrais quand même pas devenir comme... comme...

— Comme eux, acheva-t-il. Non. Ça, jamais. Quand je sentirai le moment approcher, je me précipiterai du haut d'un Niveau. »

Elle leva sur son mari un regard inquiet : son visage maigre et presque parcheminé portait les signes évidents d'un certain laisser-aller. On aurait dit un masque de cire dont la chaleur eût estompé les traits.

« Tu aurais besoin de retourner aux cuves le plus vite possible, Timothy, dit-elle d'un ton pressant. Cela doit faire trois ans que tu n'y as pas été.

— Cinq ans et des poussières, précisa-t-il. Toi aussi, d'ailleurs, ça ne te ferait pas de mal. »

Elle hocha la tête et esquissa un petit sourire. « Je compte justement m'y rendre cet après-midi.

— Tu peux faire une croix dessus, dit-il. J'y suis passé hier. Depuis plus d'une semaine, les cuves sont fermées. L'affiche dit qu'ils agrandissent les locaux. »

Elle ouvrit de grands yeux effarés. « Tu veux dire qu'il n'y aura pas de traitements jusqu'à ce qu'ils aient terminé leurs stupides travaux ?

— Cette histoire n'est qu'un prétexte, dit-il. En fait, la grève lunaire est en train de prendre la ville entière à la gorge. Tout ce qui reste du stock de sélénite pourrait tenir dans le creux d'une main et, une fois raffiné, cela ne doit pas donner plus d'une petite cuillère de Catalyseur-49 : à peine la quantité suffisante pour trois traitements complets. Il m'a fallu vidéophoner six fois au bureau des réservations avant d'obtenir ne serait-ce qu'une réponse. Ils ont prétendu ne s'occuper que des urgences mais ont néanmoins promis de me placer sur une liste d'attente prioritaire. Je serai prévenu en temps voulu, m'ont-ils dit, mais, à mon sens, ces soi-disant cas d'urgence sont des personnes disposant d'une réserve personnelle de sélénite. »

Il se retourna vers la vidéo et appuya sur la touche des Infos. Un speaker au visage lisse orné d'une petite moustache était en train d'établir un bilan des accidents de la circulation. Timothy éteignit le récepteur.

« Le taux des victimes est de cinquante pour cent supérieur à celui de la semaine dernière, fit-il observer. Avec la natalité qui dégringole et les jeunes qui se suicident en masse, d'ici un siècle ce monde ne sera plus peuplé que de fantômes. À moins, bien sûr, que les expériences du professeur Gorgone sur les matrices artificielles ne soient couronnées de succès. En ce cas, nous pourrions envisager de passer nos jours futurs à croiser des zombies. Enfin, ceux d'entre nous qui arriveront jusque-là, car avec un peu de chance, nous serons tous morts à cette époque.

— Tu ne devrais pas dire des choses pareilles.

— Mieux vaut mourir qu'être une espèce de revenant bloqué entre la vie et la mort dans une variante moderne des Limbes. J'ai beaucoup réfléchi ces derniers temps. À notre âge, d'ailleurs, il n'y a pas grand-chose d'autre à faire, tu ne penses pas ? Quoi qu'il en soit, j'ai fini par mettre au point une sorte de théorie. » Avec son index, il traça sur la table une ligne imaginaire. « Ceci, expliqua-t-il, représente l'Axe de l'Énergie Vitale. Et là... poursuivit-il en faisant évoluer de part et d'autre de la précédente ligne une courbe sinueuse, nous avons une modulation. Vois-tu ce que cela représente ? Une

onde de type linguistique : le Verbe. Un simple mot prononcé par le Tout-Puissant. » Il désigna sur la table un endroit qui, selon lui, devait se trouver sur la première ligne qu'il avait tracée. « Un point de la vie », dit-il cependant que son épouse, dont les sourcils légèrement froncés trahissaient l'embarras, observait le déplacement de sa main. En fait, elle se faisait du souci au sujet des Cliniques de Jouvence et ne prêtait que peu d'attention à l'exposé de son mari. L'eût-elle écouté, d'ailleurs, qu'elle ne l'aurait sans doute pas compris.

Il lui jeta un bref coup d'oeil afin de vérifier si elle suivait sa démonstration puis tapota avec insistance l'endroit qu'il venait de montrer. « Un point de la vie..., répéta-t-il, qui s'élève et s'avance, étape par étape, à mesure que la créature grandit. Dans les premiers temps, il ne cesse de croiser le train d'ondes et de s'en nourrir, puis il commence à sauter par-dessus les culminations les plus courtes et c'est alors que, pour l'être en question, le temps semble s'accélérer. Et plus il avance en âge, plus l'écoulement du temps lui semble rapide. Lorsqu'il est vraiment très vieux, seuls les maxima exceptionnels de la courbe de modulation insufflent en lui le sentiment de vivre. Normalement, à ce stade de l'existence, on est un vieillard décrépiti à la merci de n'importe quelle défaillance fatale de l'organisme. En fait, on est d'ores et déjà rayé du nombre des vivants.

— Oui, s'empressa-t-elle de dire comme il marquait une pause et relevait les yeux sur elle.

— Mais de nos jours..., reprit-il avec un sourire sardonique, le traitement par catalyse a pour effet de nous ramener en arrière sur le chemin de la vie. Fort bien. Pourtant, imagine un peu ce qui arrive lorsque, après un certain nombre d'années, ce traitement est interrompu : tu te retrouves projeté avec violence le long de l'axe d'Énergie Vitale, si tu vois ce que je veux dire, jusqu'au moment où, rencontrant un sommet de la courbe de modulation, tu éprouves un flamboiement fugitif de ta conscience. Ensuite, pour que ce phénomène se reproduise, il te faut attendre une culmination exceptionnelle de cette même courbe. Pour finir – et tu ne sais jamais quand cela se produira car tu ignores toujours quel maximum peut atteindre la courbe – tu dois théoriquement sombrer dans l'oubli.

« Et du même coup..., dit-il en cherchant ses mots pour traduire la claire vision qu'il avait dans son esprit, il est des moments où nous sommes pris dans les profondes dépressions qui séparent deux sommets de la courbe, et au cours de ces périodes, nous sommes dans un état de complète absence. Nous ? Enfin, je veux dire *les autres*, bien sûr : ces malheureux fantômes qui,

ces derniers temps, évoluent autour de nous et que nous sommes constamment sur le point de reconnaître. Leur existence n'est que spasmodique et, même si on les a bien connus, il nous est impossible de nous rappeler quoi que ce soit à leur sujet. Oh ! on ne peut pas dire qu'ils soient totalement oubliés, non, c'est simplement comme si le souvenir qu'on a d'eux s'était estompé. On ne peut plus rien pour eux, et ils sont si dénués de substance que la Mort même oublie de les réclamer.

— C'est exactement ce que disait quelqu'un de la vidéo, dit-elle en se forçant à sourire. Il a fait plusieurs émissions, dans le courant de la semaine dernière, où il expliquait tout ça avec des graphiques, des figures et des trucs tarabiscotés qui n'avaient pas l'air d'avoir grand sens. Mais il disait que les apparitions – oui, c'est comme ça qu'il les appelait – que les apparitions, donc, allaient être de plus en plus fréquentes. Et il disait aussi de ne pas en avoir peur car elles sont inoffensives.

— Ah ! bon ? dit-il, quelque peu déconcerté. Je n'ai pas vu ces émissions, ajouta-t-il. Mais j'ai dû en entendre parler et ça m'a fait réfléchir à... »

Elle ne percevait plus son mari qu'au travers d'un brouillard. Elle s'était mise à penser au chien qui avait été tué dans l'accident et se demandait pourquoi la mort d'un animal la touchait plus que celle des personnes qui avaient péri dans les mêmes circonstances. Parce que le Labrador était innocent, bien sûr. Parce qu'il n'était pas le moins du monde concerné par ce gachis mécanisé dans lequel l'Homme s'était fourré.

Ses yeux se portèrent sur le fauteuil vide à côté du sien et quelque chose effleura son esprit, un vague souvenir qui ne parvenait pas à se préciser. Elle avait presque l'impression que quelqu'un aurait dû être assis à cette place. Quelle absurdité, se dit-elle. Elle avait toujours été seule.

Elle se leva avec lenteur, presque avec effort, et regarda par la fenêtre-image. Juste en dessous, sur le plus proche Niveau, se tenait un homme, les yeux levés dans sa direction. Elle se demanda qui ce pouvait bien être et finit par lui trouver une ressemblance avec celui qu'un peu plus tôt dans la journée, elle avait rencontré dans le couloir. L'homme disparut alors pour réapparaître un peu plus bas dans le Niveau. C'était donc l'un d'eux, pensa-t-elle non sans en ressentir un certain ennui.

Elle promena son regard sur la pièce et une expression soucieuse plissa ses traits, les faisant vieillir en quelques secondes de plusieurs années. Elle ne pouvait s'empêcher d'être assaillie par l'impression d'un manque. Elle poussa un profond soupir et dit à voix haute :

« Il va falloir que je prenne un petit chien. »

Sur le Niveau 17, Bloc Est, où était situé le bâtiment tout en longueur qui abritait la Clinique de Jouvence, un petit groupe de personnes des deux sexes semblait faire la queue. Timothy Gregwold se joignit à eux.

« Que se passe-t-il ? demanda-t-il au premier de la file. Ont-ils rouvert les cuves ? »

L'autre fit un signe de tête négatif. « Ils délivrent des permis d'euthanasie. »

On en était donc là. Timothy jeta un regard circulaire sur les Niveaux fourmillant d'activité. Il contempla les bâtiments gigantesques, les conduits d'aération qui traversaient de part en part l'énorme structure stratifiée, l'enchevêtrement des passerelles et des voies piétonnières miroitant sous les feux du soleil printanier. Il vit le foisonnement des jets, des hélitaxis et des glisseurs aux carrosseries allégées qui, tels des dragons en vol, plongeaient entre les brillantes façades de verre et de plastibéton. Soudain, pour la première fois depuis tant d'années, son cœur se serra à la pensée que tout cet univers avait pour lui quelque importance. Il se sentait brutalement incapable d'y renoncer. Il se traita d'imbécile, de sentimental attardé. Tu es parfaitement déplacé dans ce monde, ne t'en rends-tu pas compte ? L'univers que tu as connu n'existe plus ; il est mort et enterré. Tout ce qui s'étale sous ton regard appartient aux jeunes et à eux seuls. Que Dieu les assiste !

Un jeune couple s'approcha, se tenant bras dessus bras dessous, et quand ils aperçurent la file, ils se mirent à rire. Le garçon lança un trait d'esprit que Timothy perçut comme nettement moqueur et, de nouveau, ils éclatèrent de rire. Mais les vieillards qui faisaient la queue pour recevoir l'autorisation de mourir ne leur prêtèrent pas la moindre attention. Ils avaient atteint un point de non-retour et se considéraient d'ores et déjà comme morts.

Timothy Gregwold pivota sur ses talons et s'éloigna. À présent, estimait-il, il était essentiel de ne pas céder à la panique et de conserver un semblant de dignité humaine. Non, il n'irait pas faire la queue pour qu'on lui donne la permission de mourir. S'il en arrivait au stade où la mort constituait l'unique recours contre un sort plus effroyable encore, il ne voulait dépendre de personne pour se la donner et suivre, en l'occurrence, sa propre impulsion. Du coin de l'oeil, il vit sur sa gauche une forme élancée, aux contours indistincts, qui ne cessait de modifier sa position. L'un d'entre eux, pensa-t-il. Un pauvre fantôme esseulé à la recherche d'un quelconque soulagement.

Soudain, il s'achemina d'un pas résolu vers le rebord du Niveau et s'accoua au parapet. Celui-ci dominait un à-pic d'environ trois cents mètres. Il passa une jambe par-dessus et resta un moment à califourchon sur le muret de plasti-béton. Puis il voulut soulever son autre jambe afin de se mettre en position pour un plongeon qui l'entraînerait dans un gouffre de terreur, de souffrance et, pour finir, d'oubli ; mais il n'y put réussir.

« Je n'ai pas assez de cran », dut-il s'avouer.

Un agent de police en uniforme s'approcha de lui, la main posée sur la crosse de son pistolet paralysant. « Pas comme ça, grand-père, dit-il. C'est des ennuis pour tout le monde. Qu'est-ce qui ne va pas ? Les crédits ou la clinique ? »

Timothy ramena sa jambe en deçà du parapet et répondit d'un ton amer : « Ni l'un ni l'autre. Rien qu'un manque de tripes. »

Puis il s'éloigna et entendit dans son dos le policier lui conseiller d'une voix ironique : « Essaie un Mother Reilly's bien tassé. Tu m'en diras des nouvelles. »

Il faisait allusion à un breuvage constitué de trois parties de gros rouge pour une d'alcool pur avec un soupçon d'alcool de bois, cocktail qui était particulièrement prisé chez les ivrognes les plus démunis de la ville et parmi ces épaves que l'on pouvait rencontrer sur presque tous les Niveaux, blottis dans chaque renforcement, dans chaque pas-de-porte, en dépit des efforts du gouvernement en matière d'action sociale. Timothy avait réfléchi à ce problème et était parvenu à la conclusion que tout l'argent destiné à aider les défavorisés disparaissait dans les poches d'une mafia de parasites professionnels et de brasseurs d'affaires avides de profits.

Quoi qu'il en fût, le conseil n'était pas si mauvais. Il se trouvait que, dans les mesures prises pour combattre l'alcoolisme et les ravages qu'il opérait, les autorités avaient tenté une expérience en permettant l'ouverture d'un certain nombre de bars. Leur idée était de détourner ainsi le gros des intoxiqués vers des boissons moins dangereuses. Par une ironie du sort, ces établissements étaient devenus le lieu de rencontre favori d'individus blasés mais appartenant aux couches respectables de la société et pas un seul membre des bas-fonds n'aurait osé y mettre les pieds, même s'il avait été en mesure de payer le prix exorbitant des consommations.

Timothy pénétra dans le Randy's Bar et commanda un double scotch au barman vêtu d'une jaquette blanche. Pendant que l'homme passait sa carte de crédit à l'enregistrement, il but son verre d'un trait et en commanda un autre.

Le barman se montra compatissant. « D'un jour à l'autre, ils vont sans doute recevoir une cargaison de sélénite », dit-il pour rassurer Timothy.

Ce dernier se contenta de répondre avec un sourire amer : « Ah ! bon ?

— J'en ai vu passer plus d'une dizaine ce matin, avec tous le même problème qui leur rongeaient les sangs : la fermeture des cliniques. »

Le vieil homme promena son regard sur la salle déserte. « Apparemment, nous sommes vos seuls clients », dit-il.

Le barman prit un verre immaculé et se mit à l'essuyer. « Oh ! ça s'anime surtout dans la soirée. Ça commence par ceux qui reviennent de leur travail et qui s'arrêtent ici pour prendre un verre avant de rentrer chez eux et puis, plus tard, c'est vraiment plein à craquer. Je suis alors obligé de détourner mes clients sur le self. Tout, seul, je ne peux pas y arriver. Si bien que, parfois, je me demande à quoi je sers : le self serait largement suffisant pour faire mon boulot.

— La présence humaine, dit Mr. Gregwold qui, après son second double scotch, avait quelques difficultés d'élocution. Ce bar n'aurait pas de raison d'être sans la présence humaine. Vous prenez quelque chose ?

— Je veux bien. Merci beaucoup », dit le barman qui repassa la carte de Timothy dans la machine enregistreuse et transféra le prix de la consommation sur les pourboires. Il versa ensuite un double whisky à son client et se servit un Canada Dry contenu dans une bouteille identique à la première. « À votre bonne santé, monsieur, dit-il. Et plus particulièrement, à la réouverture prochaine des cliniques. » Et ils vidèrent leur verre.

« Ouais, se murmura Timothy. Voilà ce dont manque toute cette saleté de société hyper-organisée : la chaleur humaine. » Il leva les yeux vers le barman et hocha la tête. « Voilà pourquoi ce bar est comme une oasis dans le désert. J'aurais dû venir ici plus souvent ; et maintenant, je vais être dans l'incapacité de combler ce retard.

— Ils ne vont plus tarder à envoyer la sélénite, dit le barman. Vous allez voir. »

Cette fois, son ton était moins convaincu. Timothy secoua la tête. « Ils ont arrêté d'exploiter les mines et, de toute façon, elles étaient pratiquement épuisées. La seule sélénite encore disponible provient de stocks privés. »

Le barman fit un hochement de tête approuvateur et se remit à essuyer le même verre. « Vous avez mis le doigt dessus, dit-il. On apprend pas mal de choses dans ce bar : dès que les gens ont un petit coup dans le nez, ils oublient totalement votre présence. Eh bien, ça se passe exactement comme

vous venez de dire, papa. Ils n'ont plus rien d'autre et dépendent à présent de réserves personnelles. Afin d'alléger ses dépenses, le Gouvernement a autorisé certaines personnes à acheter du minerai en sous-traitance et ces types-là ont eu ainsi la possibilité de stocker vingt pour cent de la sélénite brute. Par-dessus le marché, ils prélevaient comme droit de transport dix pour cent des cargaisons destinées à la Terre. À l'heure actuelle, ces gars sont les seuls qui aient des réserves de sélénite et ils la gardent pour leurs vieux jours ou pour les vieux jours de leurs enfants quand ils en ont. Ouais, c'est comme ça ; mais que peut-on y faire ?

— Se soûler la gueule, peut-être, dit Timothy. En tout cas, je ne vois rien d'autre. »

Le barman reposa le verre quelque part sous le comptoir. « À moins qu'on ne puisse essayer des doses massives de stéroïdes anaboliques ? J'ai entendu dire que, sur certaines personnes, ils avaient tenté ce type de soins couplé avec d'autres drogues. Il y a quelques années, ils ont obtenu des résultats spectaculaires avec des trucs comme ça. » Il s'essuya les mains sur le torchon et le raccrocha à sa place.

« Au point où j'en suis, des traitements de ce genre ne sont plus applicables, dit Timothy. Et depuis longtemps, d'ailleurs. » Il termina son whisky et fit glisser son verre de l'autre côté du comptoir. Le barman posa sur lui un regard plein de pitié. Alors qu'il se dirigeait vers la sortie, la salle se mit à vibrer légèrement et il se retrouva dehors sans savoir comment il avait fait.

« J'ai dû manquer quelques sommets de la courbe, se dit-il en luttant contre l'angoisse qui l'étreignait. Mais, pas de panique. Il y a encore une chance. »

Il vit s'approcher de lui le même agent de police que tout à l'heure et lui tourna le dos pour prendre une autre direction. L'inhabituelle quantité d'alcool qu'il avait ingurgité rendait sa démarche quelque peu chancelante mais, jetant un coup d'oeil pardessus son épaule, il vit que le policier s'était arrêté pour suivre la manoeuvre d'un hélitaxi qui allait se poser sur un parking réservé. L'agent s'achemina d'un pas décidé vers le taxi et Timothy en profita pour s'élancer vers le rebord du Niveau. Sans l'ombre d'une hésitation, cette fois, il enjamba la murette et, dans un tournoiement vertigineux, il vit monter vers lui le Niveau inférieur.

Puis, comme par miracle, il se retrouva indemne, s'éloignant d'un pas paisible. Pourtant, il était sûr d'avoir sauté, mais juste un peu trop tard sans doute, alors que son passage entre deux maxima de la courbe faisait de lui un

immortel contre son gré. Il sentit monter en lui un fou-rire amer : la mort, à présent, lui était inaccessible.

Ensuite, il eut simplement l'impression d'errer dans un monde de silence qui, de temps à autre, s'éveillait à une vie bruyante lorsqu'une culmination exceptionnelle de la courbe faisait flamboyer son être conscient. Il se sentit intemporel et présent en divers lieux à la fois : sur le parvis des Cliniques de Jouvence, devant la fenêtre de son appartement, face à d'étranges personnes qu'il avait l'impression de connaître et dans le regard desquelles il ne discernait qu'une vague incertitude mêlée de peur ; il se vit accoudé à tous les bars ou dévisageant simultanément tous les passants dans tous les coins de la ville. Cette monstrueuse ubiquité le plongea dans un abîme d'horreur.

Parfois – et c'était pire encore – il prenait conscience d'être bien au-delà des limites du système solaire et de voyager à travers la Galaxie avec, pour seule compagne, la radiance glacée des étoiles fixes. Sa personnalité volait alors en éclats, puis se réduisait en poussière et cette poussière se dispersait dans les vastes étendues cosmiques, entraînée dans le sillage des étoiles. Il assistait, sur des myriades de planètes, au foisonnement d'étranges formes de vie et subissait le choc d'un million de cultures différentes de la sienne. Et, dans chaque part de son être, la terreur plantait ses griffes.

L'ultime ennemi qu'il eut à combattre ne fut pas de ceux auxquels il aurait pu s'attendre : c'était l'effroyable expérience de la Vérité. Non pas de la vérité humaine, mais de cette vérité qui constitue le Chaos Primordial. Ce Vrai Absolu qu'il n'avait cessé de rejeter de tout son être car l'Homme modèle le monde à sa propre image et repousse les faits inacceptables dans les profondeurs de son inconscient.

Soudain, et sans que rien ne l'eût laissé prévoir, il fut témoin du Réel. C'était comme le lever du troisième rideau : la vérité cachée derrière la vérité cachée derrière la vérité. La vision qu'il en eut fut de pure beauté ; une vision terrible et insupportable. Sa fuite l'entraîna au travers des galaxies et, avec chaque parcelle hurlante de son être, il pria pour que cela cesse. Plus rien à présent ne peut m'être ajouté ni retiré, Seigneur, plus rien sinon la conscience. Ne permets pas qu'éternellement je...

Mais il eut la révélation que tout n'allait pas se terminer ainsi. Ce qu'il vivait n'était que la désintégration finale précédant l'ultime intégration. Par étape, alors que se consommait le processus, la peur disparut et il *sut*. Il était un élément constitutif d'une structure multidimensionnelle ; en lui, existait à

l'état parcellaire chacun des êtres qui l'avaient précédé et chacun de ceux qui lui succéderaient ; il participait même à toutes les créatures qui étaient venues avant l'homme et à toutes celles qui viendraient après lui. Cette ubiquité qui avait été la sienne, et dont l'aspect effrayant s'estompait à présent que sa perception des choses était orientée vers une dimension supérieure à l'ego, n'était que la matérialisation des multiples facettes de la conscience universelle dont, en tant qu'entité, il avait été une étincelle.

*Après la première mort, il ne peut y en avoir d'autre ; l'étincelle remonte seulement vers sa source. Il sentit s'exercer en lui les forces qui assuraient la cohésion de sa personnalité fragmentée et en éprouva une satisfaction profonde. Quelque part, au centre magnétique de cet immense corps spirituel, devait être suspendu, serein et ineffable, le Verbe d'avant qu'il ne se soit fait chair... le Verbe salubre... la fin du monde et son nouveau départ...*

Traduit par GÉRARD LEBEC.  
*The Unremembered.*

Tous droits réservés.

© Librairie Générale Française, 1984, pour la traduction.

# L'ÉTRANGE VISITEUR

par G. Gordon Dewey et Max Dancey

*Dans cette nouvelle, l'action progresse à travers une succession de rencontres. Le lecteur distingue assez rapidement l'origine de l'étrangeté du visiteur. L'étrangeté de son comportement, en revanche, est plus déroutante, bien que finalement explicable. Un paradoxe explique le paradoxal.*

STEVE HARPER passa des doigts fébriles dans ses cheveux ébouriffés, regarda fixement les papiers étalés devant lui sur la table, puis jeta son crayon et repoussa les documents avec un grognement de dégoût. Contrarié, les sourcils froncés, il jeta un regard sans aménité en direction du corps imposant de Roger Williams étendu de tout son long sur le divan du living-room.

« Toi qui es un homme à idées, Roger, dit-il, que puis-je faire maintenant ? »

Roger s'étira, bâilla et se releva, s'appuyant sur un coude.

« Tu es dans une impasse ? »

— Impasse, c'est le moins que l'on puisse en dire. Il me reste exactement une semaine ; si je n'ai pas fourgué ces tridapteurs en téléchrome lundi prochain, la banque exigera le remboursement de ses avances.

— Et si tu les fourgues ?

— Je réalise un bénéfice net de 300 sacs... et je pourrai enfin cesser de faire de la corde raide.

— Un beau petit tas si tu réussis. »

Roger se laissa retomber sur le divan, avec un nouveau bâillement.

« D'autre part, ta situation n'est guère enviable... Que s'est-il passé pour Barger ? »

— Mais je te l'ai déjà dit. Cet après-midi j'étais dans son bureau. L'affaire était dans le sac... nous étions sur le point de signer le contrat... et voilà qu'il tombe raide mort. Je te l'ai déjà raconté.

— Je n'écoutais probablement pas ce que tu me disais. Il doit y avoir d'autres fabricants...

— Certainement. Des tas. Les forêts en grouillent. Mais lever un acheteur comptant en une semaine... je crois que malgré l'excellence de ma technique de vendeur je n'y parviendrai pas. Je ferais bien signe à mon mandataire... mais il comprendra aussitôt que je suis à bout de souffle si j'essaie de précipiter l'affaire et sera assez rusé pour attendre que quelqu'un me donne le coup de grâce.

— C'est dur ! »

Roger referma paresseusement les yeux.

« Je vais essayer de te trouver une combine. »

Pendant un instant Steve le considéra avec amertume, puis il se replongea dans ses papiers qui ne le menaient qu'à une seule solution.

Le carillon de la porte d'entrée retentit.

« Problament Anne ou Terry, grogna Roger, somnolent.

— Ils ont tous les deux une clef, lança Steve d'un ton cassant. Surtout ne te fatigue pas... je vais voir qui c'est. »

Il repoussa son fauteuil de la table, alla dans l'entrée, ouvrit la porte et fouilla la nuit du regard. Debout sur le perron il y avait un homme, un étranger. Steve alluma la lumière.

*Tiré à quatre épingles*, furent les premiers mots qui lui vinrent à l'esprit. Mon Dieu ! jamais encore il n'avait vu quelque chose de semblable. Jamais encore ses yeux ne s'étaient posés sur quelque chose d'aussi parfait. L'homme paraissait sortir de la proverbiale gravure de mode. Beau, il l'était. Et Steve se dit qu'il était même bougrement près d'être admirable. Construit comme au moule. Il n'y avait pas la moindre faille...

Si, *il y en avait une*. Sa perfection même avait quelque chose de faux. Le tissu du costume de tweed qu'il portait se présentait comme sur un chromo. Les fils étaient apparents dans le tissu dont était fait son costume, mais le tout avait un aspect verni, lustré, qui évoquait une héliogravure sur papier glacé. Oui, *c'était bien cela*, à la vue de ce tissu on n'éprouvait aucune impression de rugosité.

Regardant fixement le costume, ignorant celui qui le portait, Steve faillit étendre la main pour toucher le tissu. Puis il se ressaisit, embarrassé, et reporta son regard vers le visage de l'inconnu.

« Oui ? » dit-il interrogativement.

L'inconnu, dont le visage était éclairé d'un léger sourire, ne parut nullement offusqué par le fait que Steve concentrait son intérêt sur son costume d'une façon qui frisait l'impolitesse. Et subitement Steve sentit la force de la personnalité de cet homme, saisit l'étrange humour, l'intelligence de son visage, l'assurance de ses yeux bleu pâle. Et cependant le visage de l'étranger portait également une nuance de perplexité, qui, d'après Steve, n'aurait pas dû s'y trouver.

L'inconnu parla d'une voix claire, aiguë, mais néanmoins mélodieuse.

« Salut, Steve, dit-il, Terry n'est *toujours pas* revenu ? »

Steve fronça les sourcils, mentalement déconcerté.

« Hum ! Terry... hum ! non. Il devrait arriver sous peu... s'il vient. »

L'étranger sourit, fit un pas en avant.

« C'est très bien, dit-il. Voulez-vous me renouveler votre permission de l'attendre ? »

Steve fit automatiquement un pas en arrière, ouvrant la porte toute grande.

« Certainement, dit-il, quelque peu désorienté. Entrez donc et attendez-le... Dites... comment se fait-il que vous connaissiez mon...

— Et Anne... l'interrompit l'étranger. Elle se porte bien maintenant ? Complètement remise ?

— Comment ? Remise ?

— Eh bien, c'est parfait. »

Les yeux de l'étranger, brillants d'intérêt, parcouraient l'entrée. Son regard se posa sur un livre placé sur un guéridon.

« C'est ça, le livre ? » demanda-t-il.

Steve commençait à se dire que cette conversation était à l'image du général qui enfourchait son cheval et partait dans toutes les directions. Il secoua la tête, déconfit.

« Le livre ? Écoutez, monsieur...

— Morlan... Vous vous souvenez ?

— Marlin ?

— Morlan. »

Steve crut percevoir presque une trace de suffisance dans le sourire de l'étranger. Comme si celui-ci se sentait... supérieur.

« Bon ! lança-t-il d'une voix cassante. Morlan... Vous vous exprimez par devinettes... »

Le léger rire musical de Morlan l'interrompit.

« Je suis toujours sans la solution de cette devinette.

— Une devinette ? Quelle devinette ? »

Ce fut au tour de l'étranger de froncer les sourcils d'un air froissé.

« Vous ne vous souvenez pas ? »

Il hésita, puis ajouta :

« La devinette du coude et de l'aube. »

Steve sentit le rouge de la fureur lui monter au visage.

« Redites-la-moi.

— Comment, venant de vous... » Morlan rit à nouveau. « Je comprends. Eh bien, voilà : pourquoi est-ce que le coude de la piste est comme le bruit de l'aube ? »

Steve la répéta plusieurs fois, puis secoua la tête.

« Et vous n'avez pas la réponse ? »

À nouveau Steve secoua la tête, complètement désorienté. Puis, prenant subitement une décision, il invita, d'un geste de la main, l'étranger à passer au living-room. Après tout ce type désirait voir Terry. Peut-être que Terry y comprendrait quelque chose, s'il voulait bien retomber des nues assez longtemps pour s'en donner la peine.

Le plancher vibra sous le pas de pieds pesants et Roger parut dans le hall, derrière Steve.

« Qu'est-ce que c'est que ces palabres ? »

Plus tard, en faisant un retour dans le passé, Steve ne fut jamais certain de la manière dont cela s'était produit... tout avait été trop rapide. Lui prétendait que l'étranger avait simplement levé les poings pour se mettre en garde. Roger affirma plus tard que l'homme élégant lui avait lancé un coup de poing le premier.

À la vitesse d'une rapière le crochet du gauche de Roger avait percé la garde de l'étranger et Morlan, grognant sous le choc, fit quelques petits pas en arrière pour garder son équilibre.

Récupérant rapidement, il revint à la charge, feignant, zigzaguant, et brusquement Roger, tout boxeur entraîné qu'il fût, battit des bras désespérément, aveuglément, incapable de parer cette attaque inorthodoxe et sournoise. Il avait l'air maladroit, balourd, en titubant en arrière, absolument désemparé. Son talon se prit dans un pli du tapis et il s'écroula, faisant trembler toute la maison quand son corps de géant s'étala sur le plancher. Il gémit, puis devint flasque.

Steve était trop surpris pour faire le moindre mouvement. Roger avait un avantage de poids d'au moins 30 kg sur Morlan. L'homme élégant ajusta le

bracelet qu'il portait à son poignet gauche... son complet stupéfiant n'était même pas dérangé.

Morlan avait de nouveau le sourire.

« Roger n'a pas mal, affirma-t-il. Mais je dois voir Terry. C'est une question de temps.

— Eh bien, dit Steve dubitativement en lançant un regard en coin vers le grand corps de Roger étendu sur le dos. Je suppose que vous feriez aussi bien de l'attendre... si votre petite guerre est terminée.

— Mais la guerre n'est pas terminée. C'est pourquoi nous avons besoin... »

Morlan hésita, parut interloqué. Steve se dit qu'il souriait d'un air bête. Puis le regard de Morlan se fixa au-delà de Steve.

Celui-ci se retourna. Le géant se relevait péniblement, mais Steve le saisit à bras-le-corps. Se débattant, jurant, Roger s'élança, essayant de se libérer.

Il saisit le livre sur le guéridon de l'entrée et le lança aveuglément en direction de Morlan. Déséquilibré par cet effort, Roger céda à la saccade brusque de Steve et tituba en arrière, vers la porte du living-room.

Morlan rattrapa aisément le livre, son bracelet étincela alors qu'il allongeait le bras pour s'en saisir. Il jeta un regard rapide sur le titre, sourit, et glissa le livre dans la poche de son veston.

« Dites à Terry que Morlan maintiendra le rendez-vous. »

Il fit un signe de la main à Steve et sortit dans la nuit.

Les pensées de Steve tourbillonnaient encore lorsqu'il referma la porte d'entrée et retourna au living-room. Roger debout sur le tapis chiffonné, les jambes écartées, le regarda avec des yeux brûlants.

« Qui était ce morpion ? » demanda-t-il d'un ton bourru.

Steve le regarda d'un air morose.

« Je ne l'avais encore jamais vu... Je pensais que tu le connaissais... à la manière dont vous vous êtes entendus, on aurait juré que vous étiez des amis de longue date. Pourquoi lui avoir lancé ce coup de poing ? »

Sur le visage de Roger la fureur fut remplacée par une expression de surprise totale.

« Moi ? Je lui donné un coup de poing ? Je n'ai fait que demander bien tranquillement ce que vous aviez à vous raconter aussi longtemps, là dehors, et voilà que brusquement cet individu se jette sur moi. Je ne comprends pas. » Il se frotta pensivement le menton. « Pour son poids il est certainement de première force. Je n'ai jamais vu un type boxer dans un style pareil.

J'aimerais bien faire quelques séances d'entraînement avec lui. » Il fit une grimace et cligna des yeux, comme s'il ressentait une douleur.

« C'est peut-être dans le domaine du possible... Mal au crâne ? – Une migraine affreuse, dit Roger, tendu. Ce gnon en pleine poire ne m'a certainement pas fait du bien. »

Il se dirigea vers le divan et s'y jeta de tout son long.

La porte d'entrée s'ouvrit, se referma, et deux personnes entrèrent dans la pièce. Anne et Terry. Anne Verlain, petite, d'un blond doré, aux traits espiègles. Terry Adler, désinvolte, brun, taciturne. Amis de Steve et de Roger.

« Hé ! » Les yeux d'Anne s'étaient posés sur le tapis chiffonné.

« Que se passe-t-il ? »

Roger n'avait pas bougé. Les yeux fermés, il se tenait la tête à deux mains. Il grogna quelque chose d'indistinct.

Steve essaya de donner le change :

« Oh ! pas grand-chose, dit-il. Quelqu'un est venu... un type nommé Morlan. Il demandait Terry. »

Terry leva les sourcils interrogateurs.

« A-t-il dit ce qu'il me voulait ? »

— Pas exactement, dit Steve, essayant de se souvenir. Il semblait penser que c'était important... qu'il avait besoin de vous... Il a également demandé de vos nouvelles, Anne. »

Steve la regarda avec curiosité.

« À propos, vous sentez-vous bien ? »

Anne fronça les sourcils.

« Je ne me suis jamais sentie mieux. Pourquoi ? »

— Ce type, ce Morlan, parlait comme s'il savait que vous avez été malade ou quelque chose. Vous connaît-il ?

— Je ne crois pas le Compter parmi mes relations. De quoi a-t-il l'air ? »

Steve décrivit Morlan... sans oublier de parler de ses vêtements.

Les deux nouveaux arrivés secouèrent la tête et Anne dit

« Non, c'est un inconnu pour nous. C'est étrange qu'il sache nos noms. »

— Il m'a également appelé par mon nom, dit Steve, se remémorant l'arrivée de Morlan. Ce doit être quelque placier, faisant du porte à porte... » Sa voix se perdit, incertaine. En fait de réponse, cela laissait à désirer.

Terry le regarda avec un détachement glacé. « A-t-il laissé un message ? »

— Il m'a simplement prié de vous dire qu'il était venu. Du reste, il m'a donné l'impression qu'il reviendrait peut-être demain. Serez-vous là ? »

Terry secoua la tête. « J'en doute. Je travaille sur quelque chose...

— Un nouveau livre sur le subespace ? »

Terry hésita, parut chercher l'expression exacte.

« Eh bien ! oui et non. Mon livre n'était qu'un début. Comme la première pièce d'une rangée de dominos. »

Steve se rendait compte que son visage devait refléter le vide total de son esprit. À peu près comme lorsqu'il parlait à l'étranger... mais il savait aussi que ce que disait Terry avait un sens, le sens que Terry voulait y mettre.

Celui-ci poursuivit : « Je vais essayer de vous expliquer. Où est cet exemplaire de mon bouquin que je vous avais donné ?

— *Étude du subespace lacunaire...* et caetera ? »

Terry hocha la tête affirmativement.

« Eh bien... » Steve se troubla et malgré lui son regard se dirigea vers le divan. « Il y a eu un peu de grabuge... »

Roger se redressa d'un seul bond.

« C'est lui qui a commencé », dit-il d'une voix âpre.

Anne rit.

« Que s'est-il donc passé ? »

Steve le lui raconta, tandis que Roger lui lançait des regards de plus en plus noirs.

Terry dit : « Je ne comprends pas pourquoi il ne m'a pas attendu... Du reste, cela n'a pas la moindre importance... il reviendra. J'ai un autre exemplaire du livre dans ma voiture. Faites-moi penser à vous le donner avant de partir. »

Ils bavardèrent encore pendant quelques minutes, puis Anne et Terry prirent congé. Roger les raccompagna et Steve retourna à ses papiers et à son problème sur le moyen d'éviter la faillite, alors qu'un tel moyen n'existait pas.

Roger revint, porteur d'un livre qu'il lança sur la table sous le nez de Steve.

« J'ai beau lire et relire ce titre, grogna-t-il, ça me dépasse. *Étude du subespace lacunaire par le contrôle mental de certaines extensions énoncées mais non formulées*. Voilà ce que j'appelle un titre à vous faire avoir des cauchemars. »

Steve leva les yeux. « Ce livre a été vendu à environ 1 500 exemplaires, ce qui en fait, et de loin, le *best-seller* dans son domaine. Je ne suis même pas

capable de le lire ; quant à y comprendre quelque chose, n'en parlons pas. Terry est bougrement intelligent, il a mille, que dis-je, dix mille ans d'avance sur nous autres. Einstein a déclaré qu'il est en train de créer une science absolument nouvelle. »

Roger haussa les épaules et retourna à son divan.  
C'était le lundi.

Le mardi, Steve reçut un coup de fil de la Compagnie Mondiale de Télévision. Jackman, le grand manitou de la C.M.T., lui offrait 80 000 dollars pour ses tridapteurs en téléchrome. Il éclata de rire et raccrocha brusquement quand Steve lui déclara que s'il désirait enlever l'affaire il lui fallait augmenter son offre.

Pendant un bon moment Steve considéra le téléphone d'un regard amer, puis il prit son chapeau et sortit. Jackman n'était pas le seul poisson dans la mare. Steve rit, d'un rire jaune. Il se représentait l'acheteur en puissance sous la forme d'un poisson. En fait c'était exactement le contraire. C'était lui qui avait mordu à l'hameçon et qui était en train de se faire mettre sur le sable.

Neuf heures plus tard, bouillant, fatigué, dégoûté, il revint chez lui. La maison était vide. Il se souvint que Roger avait rendez-vous pour dîner avec une souris à qui il contait fleurette. Terry devait être dans son laboratoire... Il consacrait tout son temps à la chose qu'il avait en chantier. Anne était probablement avec lui, l'aidant dans la mesure de ses moyens.

Steve se dirigea vers la cuisine, puis se rendit compte qu'il n'avait pas faim. Peut-être que s'il buvait, cela pourrait défaire les noeuds qu'il sentait dans son cerveau et lui procurerait, en même temps, une détente physique. Il remplit un verre, alluma une cigarette et se laissa tomber sur le divan pour réfléchir.

Le carillon de la porte retentit et, dans le silence de la maison, sa sonorité fit sursauter Steve. Il hésita, n'ayant pas la moindre envie de voir qui que ce fût. Roger, Anne, Terry... avaient chacun leur clef. À moins que Terry n'ait perdu la sienne une fois de plus. Tel était l'inventaire de toutes les personnes au monde ayant quelque importance pour Steve.

Morlan ?

Ce devait encore être lui, à la recherche de Terry. Steve reposa son verre et alla ouvrir la porte.

C'était bien Morlan.

La gravure de mode ! Lisse et brillant, sortant à l'instant même des pages de quelque magazine de luxe. Son costume plaisait vraiment à Steve. Même plus que l'autre. Cette fois-ci c'était un magnifique peigné brun.

Avec un sourire forcé, Steve ouvrit la porte toute grande.

« Roger est de sortie ce soir, aussi serez-vous en sécurité. À moins que vous ne désiriez vous battre avec moi ? Ou peut-être, pour changer, aimeriez-vous simplement être spectateur... il y a de la lutte à la télévision. »

Morlan parut surpris, mais entra, se mouvant avec cette aisance naturelle qui était en harmonie avec la perfection de ses vêtements.

« C'est évidemment Terry que je viens voir. Il n'est pas ici ? »

Steve secoua la tête. « Avec lui on ne sait jamais. Hier soir il est arrivé peu après votre départ. Je lui ai dit que je pensais que vous reviendriez ce soir. »

Les traits vifs de l'homme élégant exprimèrent sans aucun doute le désappointement :

« Me permettez-vous encore de l'attendre ?

— Certainement. Entrez donc et prenez un siège. »

Ils s'installèrent au living-room. Morlan regarda autour de lui et Steve pensa qu'il donnait presque l'impression de n'avoir encore jamais vu une pièce semblable à celle-ci. Morlan essayait visiblement de graver dans sa mémoire le moindre petit détail des aménagements.

Puis son regard étrangement déconcertant vint se poser sur Steve.

« Comment est Anne ? Elle devrait se sentir tout à fait guérie maintenant ? »

Mentalement Steve décida que *cette fois-ci* il maintiendrait, à tout prix, la conversation sur un terrain sûr.

« Anne ? Mais elle se porte à merveille. Tout va bien. Je l'ai interrogée hier soir... La croyiez-vous malade ?

— Pas malade... souffrante... elle a subi un choc. »

Steve médita cette réponse. Puis il se souvint des nombreuses fois où Anne – malgré l'amour profond et immuable qu'elle portait à Terry – avait exprimé sa rancœur de le voir si profondément plongé dans une de ses incursions mentales dans les régions inexplorées de l'intellect, qu'il paraissait à peine conscient de la présence de sa fiancée et le faisait voir.

« Ouais ! acquiesça Steve finalement Je suppose que vous avez raison. »

Ce Morlan devait connaître Anne et Terry, il devait avoir eu des relations avec eux, qu'ils avaient oubliées.

« Les connaissez-vous depuis longtemps ?

— Qui ?

— Anne et Terry. »

Morlan avait de nouveau son sourire condescendant aux lèvres.

« Anne, j'ai fait sa connaissance. À la guérison. Mais je désire en grande partie faire connaissance de Terry... il n'a jamais fait connaissance avec moi, mais c'est très important. »

Steve hocha la tête, faisant semblant de comprendre. Or, il en était loin. Quelle étrange façon de s'exprimer que celle de ce Morlan ! Pas la moindre trace d'un accent, mais un choix curieux des mots et une drôle de manière de faire ses phrases. Il parlait avec beaucoup d'application, trop ; avec une grande précision, comme s'il voulait être absolument certain de ce qu'il disait. Non ! c'est de sa *façon* de s'exprimer qu'il voulait être certain.

« Roger est encore furieux, dit Steve. Il jure que ce n'était pas sa faute.

— Mais naturellement pas. À ce moment ma concentration était sur Anne... j'étais privé de tact. Et j'ai parlé ainsi que je parlerais à... » Il s'interrompit brusquement, puis ajouta : « Je laisserai une excuse et un espoir pour un pardon. »

Steve agita négligemment la main. « Ce n'est rien. Ça lui sortira de l'idée.

— Je ne désire pas être la source de contrariété...

— Ça ne durera pas, l'assura Steve. Roger fut intrigué sur le moment, exactement comme j'avais été intrigué par votre devinette. »

Le visage de Morlan s'épanouit. « Vous avez la réponse ? »

Steve secoua la tête négativement. « Accordez-moi un peu de temps. Si je n'arrive pas à trouver, je vous dirai. Ne me fournissez pas la réponse, avant que je ne donne ma langue au chat. »

Morlan avait les sourcils froncés. « Mais vous... » commença-t-il à dire, presque d'un air de reproche.

Il fut interrompu par le bruit des pneus d'une voiture grinçant contre la bordure du trottoir, devant la maison.

Morlan se leva et se dirigea vivement vers la porte. Malgré sa surprise devant ce geste imprévu, Steve était émerveillé par le costume de Morlan qui tombait toujours impeccablement. Il ne perdait jamais la perfection de sa ligne. Il n'y avait pas la moindre trace d'un faux pli indiquant que l'homme qui portait ce costume venait de rester assis pendant presque une heure.

« C'est votre ami Roger, dit Morlan par-dessus son épaule. Il ne sera pas amical. Il est meilleur pour moi de m'en aller. Dites à Terry que je retournerai demain soir. »

Steve le suivit jusqu'à la porte d'entrée, en protestant.

« Roger est sorti avec une fille... il ne rentrera pas de sitôt. »

Morlan eut un sourire fuyant. « C'est Roger. » C'était une affirmation pure et simple. Saisissant la poignée de la porte, il ajouta : « Est-ce le moment pour le livre ? »

— Le livre ? » Steve le regardait avec des yeux ronds, incompréhensifs.

Morlan s'arrêta un instant à la porte, comme s'il attendait quelque chose, puis, entendant le bruit des pas lourds qui remontaient l'allée du jardin, il ouvrit la porte et sortit rapidement.

Mais il était trop tard. Roger l'avait repéré. Rentrant la tête dans ses épaules énormes il fonça, poings levés. Morlan fit un pas de côté, fuyant comme de la fumée, et faillit réussir à esquiver. Cependant Roger avait pu le saisir par le bras et le maintenait. Le petit homme élégant se tordit presque sans effort apparent. Quelque chose brilla dans la lumière diffuse de la lampe du porche au moment où il réussit à s'arracher de l'emprise de Roger et disparut presque magiquement dans la nuit.

Roger fit deux ou trois pas pesants à sa poursuite, puis s'arrêta. Manifestement il ne pouvait espérer rattraper le fugitif à la course.

Le regard de Steve fut attiré par quelque chose qui brillait dans l'herbe. Il le ramassa. C'était le bracelet de Morlan. Suivi de Roger il rentra dans la maison et examina l'objet à la lumière vive du living-room. C'était un bracelet uni, sans ornement, une simple bande de métal s'élargissant légèrement vers le haut. Mais le métal était des plus étranges... Steve n'en avait encore jamais vu de semblable.

À première vue on aurait dit de l'argent. Mais qui avait jamais vu de l'argent ayant cet étrange reflet rose ? Un reflet rose qui paraissait se trouver juste sous la surface du bracelet et cependant donnait l'impression d'être dans la masse du métal. Steve essaya de comprendre le système de fermeture. Il n'y avait qu'à joindre les deux extrémités et elles adhéraient solidement. Une légère torsion les libérait. Il agrafa le bracelet sur son poignet. Il l'épousait parfaitement, chaudement, comme s'il avait été fait sur mesure. Steve aima cette sensation et décida de garder le bracelet au poignet.

Roger haletait encore.

« Il a réussi à filer, grommela-t-il.

— Pour de bon ? »

Le géant rougit. « Dehors j'aurais certainement pu lui faire passer toute envie de se battre. Il n'y a pas de tapis, là, pour me faire trébucher.

— Évidemment... Mais comment se fait-il que tu sois déjà rentré ?

— Une migraine. » Puis Roger parut surpris. « Tiens ! Je ne la sens plus... Est-il entré dans la maison ?

— Il a attendu un bon bout de temps. Il tient absolument à voir Terry. Il m'a dit qu'il reviendrait demain soir.

— S'il en a l'audace !

— Il l'a. C'est un brave type, Roger. Laisse-le tranquille... Dis-moi... pourquoi est-ce que le coude de la piste est comme le bruit de l'aube ? »

Roger écarquilla les yeux. « Hein ?

— N'en parlons plus », dit Steve en faisant un geste négligent de la main. C'était le mardi.

Le mercredi, ils venaient de terminer leur dîner quand le carillon de la porte d'entrée les fit sursauter. Roger se leva brusquement et sa chaise tomba avec fracas.

Steve ricana et d'un signe de la main l'invita à se rasseoir.

« Doucement ! C'est ton tour de faire la vaisselle. C'est probablement Anne... elle m'avait téléphoné... Souviens-toi que tu m'as promis d'être sage ce soir. »

Roger eut un sourire ovin.

« Je le serai.

— Et tu ne donneras pas de coup de poing à Morlan, à moins que celui-ci ne t'attaque.

— Je lui accorde la priorité du premier coup.

— Entendu ! »

C'était bien Morlan. L'élégant Morlan. On pouvait admirer son costume au même aspect verni, mais cette fois-ci, il était bleu pastel avec de très fines rayures vertes. Steve décida de découvrir où cet homme se faisait habiller. Ces tissus... non ! ils ne pouvaient être de ce monde.

Morlan sourit à Roger qui restait sur ses gardes, prêt à passer immédiatement à l'action, puis cligna de l'oeil vers Steve.

« Est-ce que Terry est là ?

— Toujours pas là. Je vous ai déjà dit ce qu'il en était avec lui. »

Morlan, toujours souriant, pivota sur ses talons pour repartir.

« Peut-être il peut être vu demain soir ? A-t-il donné un message ?

— Non, rien... Attendez-le si vous voulez. On ne sait jamais quand Terry peut arriver. »

Morlan ouvrit la bouche pour répondre, mais il ne put le faire. Il y eut soudain un horrible crissement de pneus. Le grincement de freins serrés à fond... puis le subit rugissement d'un moteur emballé et une voiture s'enfuit dans la nuit, son feu arrière rouge disparaissant en quelques secondes. Les deux hommes avancèrent vers le haut des marches du perron.

« Il s'en est fallu d'un cheveu, dit Steve.

— Non, le contredit Morlan. Il y a eu collision. »

Le grondement du moteur de la voiture lancée à toute vitesse se perdit au loin.

« Je n'ai entendu que le bruit des freins et des pneus, insista Steve.

— Quelqu'un a été collisionné ! » annonça Morlan.

*Quelqu'un !* Steve avait songé à une autre voiture.

Ils descendirent dans la rue, leurs yeux fouillant les ténèbres. Morlan le vit le premier : un paquet informe, près du trottoir d'en face.

« C'est bien un accident avec délit de fuite », murmura Steve avec rancoeur.

C'était une femme, toute recroquevillée, absolument immobile. Steve s'agenouilla auprès d'elle, puis poussa une exclamation d'horreur.

« Vous la connaissez, Steve ? »

Steve essayait de glisser une main sous ce corps flasque, tentant de le soulever.

« Si je la connais ! dit-il avec brusquerie. C'est la fiancée de Terry. J'aimerais mettre la main sur ce...

— La fiancée de Terry ? »

Steve se sentit poussé de côté. Morlan s'agenouilla. Ses mains se tendirent en avant, frôlèrent doucement la tache blanche qu'était le visage d'Anne et passèrent le long de son corps.

Steve l'observa pendant un moment, puis regarda autour de lui, se demandant où trouver le docteur le plus proche. Il se souvenait vaguement d'avoir vu une plaque de médecin quelque part dans le voisinage.

« Aidez-moi, Steve.

— Il faut trouver un docteur ! Appelez la police ! Il ne faut pas la bouger !

— Je suis un... docteur. Il faut la porter à l'intérieur... Dépêchez-vous, Steve ! »

Ils soulevèrent Anne, son poids équitablement réparti entre eux deux. Se faisant face, marchant en crabe, avançant lentement en tâtant prudemment le chemin du bout des pieds, ils se dirigèrent vers la maison, avec des

précautions infinies. Morlan poussait Steve à se dépêcher, mais lorsque celui-ci avançait plus vite il lui intimait d'être plus prudent.

Roger était sur le seuil de la porte. Il leur lança un regard rapide, puis débarrassa le divan. Ils y déposèrent leur fardeau, très doucement.

Morlan, silencieux à présent, agissait avec rapidité, assurance et efficacité. Il leur fit signe de s'éloigner. Steve le vit enlever son veston et retrousser les manches de sa magnifique chemise bleuâtre. Par la suite, il fut incapable de se souvenir si, oui ou non, il y avait un bracelet au poignet gauche de Morlan. Plus tard encore il se rappela, avec des remords de conscience, qu'il aurait dû rendre à Morlan le bracelet qu'il avait trouvé sur la pelouse. Cependant, lorsque l'homme élégant était présent, la force de sa personnalité était toujours suffisante pour chasser bien des choses de l'esprit de Steve.

Morlan demandait énormément de choses, des choses de la cuisine, des choses de la salle de bain. Puis, d'un ton péremptoire, il envoya Roger au drugstore.

Comme fasciné, Steve observait les mains de Morlan. Elles paraissaient avoir une vie à elles, tandis que Morlan travaillait sur le corps inerte de la jeune femme. Peut-être la tension avec laquelle il la regardait et l'anxiété brouillèrent la vue de Steve... mais, par moments, il lui semblait qu'il y avait presque des lueurs et des étincelles métalliques alors que les doigts agiles de l'homme élégant se pliaient aux volontés de leur maître. Steve ne fut jamais bien certain de ce qui s'était passé.

Néanmoins, au bout de deux heures, Morlan leva les yeux et hocha la tête avec satisfaction. Il avait les traits tirés, la seule fois où Steve y lut une réaction physique, et le visage moite de transpiration.

Le visage de Steve révélait toute la curiosité qui se manifestait en lui.

Même la voix de Morlan était empreinte de lassitude, elle n'était plus tout à fait aussi mélodieuse.

« Elle doit sommeiller jusqu'au matin. Alors elle sera bien. » Steve poussa un soupir de soulagement.

« Il était moins une, n'est-ce pas ?

— Moins une ? Oui... Elle était morte.

— Morte ? »

Steve avait presque hurlé et entendit l'écho rauque de la voix de Roger.

Morlan fit un signe de tête affirmatif.

« Elle mourut juste après que nous l'avons placée sur votre divan. Mais j'ai ramené la vie en elle.

— Mais... »

Steve savait que les morts pouvaient être réanimés, à condition de...  
« Vous avez fait cela, *ici*, sans le moindre équipement ? Je n'ai jamais entendu dire...

— Si le... docteur... sait ce qu'il fait, exactement ce qu'il fait, bien des choses ont des possibilités. »

Roger se mêla à la conversation.

« C'est parfait, dit-il, mais les os, les lésions internes ?

— Elle aura la perfection, comme avant. Pas de cicatrices, pas d'os cassés, pas de lésions. Il y aura de la lassitude quand elle se réveillera et elle ne se remémorera pas, au début. »

Steve se retrouva tenant la veste de Morlan. Au toucher, la souplesse et la douceur du tissu n'étaient pas tout à fait réelles. C'était, ce devait être un tissu en matière plastique. Il avait bien l'air d'être *tissé*, mais le bout de ses doigts disait à Steve que c'était là une matière moulée. Cependant, en l'examinant de près, il voyait nettement chaque fil et chaque fibre séparée, comme dans un tissu ordinaire.

Morlan redescendit ses manches, remit son veston. Le costume tombait toujours avec la même perfection, chaque pli aussi net que s'il venait de recevoir un coup de fer et le vêtement épousant avec grâce les épaules tombantes de Morlan. Le visage, les yeux, tout dans son attitude, témoignaient de la tension qu'il venait de subir. Il se laissa choir dans un fauteuil et sourit aux deux hommes.

« Docteur, dit brusquement Roger, vous pourriez peut-être m'aider. Je suis sujet à des migraines atroces... des douleurs affreuses, comme si j'avais un millier de couteaux dans le crâne. Je n'ai encore jamais trouvé un médecin qui ait été capable de m'en débarrasser. »

La réponse de Morlan fut presque automatique. Steve eut l'impression qu'il énonçait des conclusions formulées à l'avance et mises en réserve au fond de son cerveau.

« Inéquilibre psychosomatique, Roger. Votre type d'homme est appelé à disparaître de la race. Vous êtes parasitique ; un quasi-intellectuel. Vous pouvez penser aussi bien qu'un autre penseur, mais ce n'est pas la voie que vous devez suivre. Votre équilibre n'est pas correct pour... la civilisation ! »

Le visage de Roger s'assombrit et Steve le surveilla de près.

« Je ne vous suis pas », grogna le géant. Morlan pointa le doigt en direction de Steve.

« Steve, dit-il, a la dépense de la moitié de son énergie physiquement et de la moitié mentalement. Ceci est pour lui une proportion correcte. Si vous pensez autant que lui le fait, il vous faut avoir une augmentation de votre dépense physique. Votre équilibre devrait montrer une dépense d'énergie physique de neuf fois celle de dépense mentale. Travaillez dans une autre proportion et vous avez des ennuis. »

Morlan se leva, jeta un regard en direction du livre se trouvant toujours sur la table du living-room et se dirigea vers la porte. Steve le suivit dans l'entrée où Morlan écourta ses remerciements d'un geste de la main.

« Simplement arrangez connaissance avec Terry pour moi, Steve. Je reviendrai demain soir. Et... » il sourit « ... Si je dois abandonner sur la devinette, fournissez-moi la solution...

— La devinette ? »

Dans son émotion, Steve l'avait totalement oubliée.

« Ah ! Avec plaisir ! » Il rendit son sourire à Morlan. « Si je trouve la solution je la comparerai à la vôtre. »

Au living-room, Steve retrouva Roger debout à la place où il l'avait quitté. Il était là, les sourcils froncés, l'air absorbé. À l'entrée de Steve il leva les yeux.

« Sais-tu, Steve, que Morlan pourrait avoir raison. Je me sens toujours mieux après m'être beaucoup dépensé physiquement. Néanmoins, je n'aime pas que l'on me traite d'imbécile... Peut-être... (il hésita choisissant les mots)... peut-être ai-je été en quelque sorte jusqu'à maintenant... eh bien ! disons-le, un parasite... vivant à tes crochets...

— N'en parlons plus. »

Steve donna à son ami une claque dans le dos.

« Il ne t'a pas traité d'imbécile... pas exactement... Allons chercher des couvertures pour couvrir Anne. »

C'était le mercredi.

Anne ne se réveilla que vers le milieu de la matinée du lendemain, alors que Roger avait déjà quitté la maison dans l'intention bien arrêtée de chercher du travail. Steve était énervé. Il ne lui restait plus que quatre jours et il n'avait pas la moindre idée de la manière dont il pourrait vendre ses tridapteurs. Il aurait bien voulu ne pas laisser la jeune femme seule et il ne voulait pas inquiéter Terry en lui envoyant un message pour lui apprendre l'accident

d'Anne. Il arpentait le living-room en se faisant du mauvais sang lorsqu'il entendit la jeune femme appeler.

Il se précipita auprès d'elle. Les paupières d'Anne se levèrent lentement, comme si elle éprouvait une douleur. Puis ses yeux furent grands ouverts. Dans la lumière vive du matin, ils avaient des reflets brun doré et elle regardait Steve, son visage trahissant un complet désarroi.

« Steve ? »

Elle se redressa dans son lit, regarda autour d'elle.

« Que fais-je ici ?... Ah !... j'ai dû tomber. Non, ce n'est pas ça, je venais ici et... »

Elle se troubla visiblement, ne sachant plus que dire.

Steve lui facilita la tâche.

« Vous avez été prise en écharpe par un chauffard, en traversant la rue. » Anne se tâta le corps, bougea bras et jambes.

« Il vous a simplement frôlée. Nous avons fait venir un médecin. Il vous a fait une piqûre... c'est pourquoi vous vous sentez hébétée pour le moment. Il a déclaré que vous n'aviez rien de grave. Vous n'avez pas eu de mal. »

Elle voulut connaître tous les détails. Steve lui brossa un tableau un peu fantaisiste de l'accident, puis fit dévier la conversation sur le petit déjeuner.

Anne resta allongée toute la matinée, puis décida qu'elle se sentait suffisamment valide pour rentrer chez elle. Steve lui fit promettre de ne pas s'attarder en route et de se reposer le reste de la journée. Il appela un taxi, l'y installa, puis revint à ses propres problèmes.

Sapristi ! Mais Jackman était le débouché logique pour ses tridapteurs, maintenant que Barger n'était plus sur les rangs. Il n'existait vraiment pas un autre groupe suffisamment important pour passer un pareil marché à si court terme. Peut-être qu'en allant voir Jackman, il pourrait lui parler d'homme à homme et réussirait à se tirer de ce mauvais pas en n'y laissant pas trop de plumes...

Il pensait avoir des difficultés pour être reçu par Jackman, mais la secrétaire, installée dans le bureau extérieur, l'annonça sans hésiter dès qu'il eut décliné son nom.

Jackman, un homme énorme, au visage mielleux d'où suintait une cordialité synthétique, sourit et désigna d'un geste un fauteuil à Steve.

« Je vous attendais, Harper », dit-il.

Il tirait sur son cigare, dévisageant Steve.

« Êtes-vous disposé à traiter à mon prix ? »

Steve, persuadé que Jackman savait qu'il se trouvait dans de sales draps, sentit la moutarde lui monter au nez.

« Écoutez, Jackman, lança-t-il. Ces tridapteurs achetés à mon prix vous reviendront encore trois fois moins cher que si vous les faisiez fabriquer ou les achetiez ailleurs. »

Un rictus plissa le visage bouffi de l'autre, mais ses yeux, dans leurs orbites rembourrées de graisse, restèrent alertes et durs.

« Mais oui, mais oui, dit-il onctueusement. Ainsi vous estimez que c'est une bonne affaire à *votre* prix. J'adore les bonnes affaires, mais... à *mon* prix. Alors, que faisons-nous ? Voulez-vous traiter avec moi ? »

Le goût amer de la défaite à la bouche, Steve s'effondra dans le grand fauteuil. S'il acceptait, il réaliserait encore un petit bénéfice et il se pourrait qu'avec son flair habituel il découvre quelque part une autre opération fructueuse, si la banque voulait bien lui accorder un petit délai. S'il disait non, il aurait encore quatre jours pour trouver un acheteur... Mais il n'y avait *pas* d'autre acheteur à trouver. Steve jouait mécaniquement avec le bracelet de Morlan qu'il avait au poignet, essayant de prendre une décision. Jackman l'observait, sans ciller, bien trop perspicace pour dire quelque chose.

Puis Steve dit :

« Jackman, vous couperiez le cou à votre mère si cela devait vous procurer un bénéfice. Vous savez très bien que mon prix est raisonnable... vous gagneriez encore... »

À sa grande surprise, Jackman hocha la tête affirmativement. Il souriait encore, mais ce sourire paraissait être flou.

« Vous pourriez avoir raison, Harper, dit-il. Oui, je crois bien que vous avez raison. Je n'avais pas considéré la situation sous cet aspect. »

Steve le regardait les yeux ronds, la gorge serrée.

« Combien en vouliez-vous déjà ? »

Steve sentait son cœur marteler sa poitrine et ne réussissait pas à croire que ses oreilles ne le trompaient pas. Les mots lui restaient dans la gorge alors qu'il murmurait d'une voix rauque :

« Quatre... cent... soixante-dix... mille.

— Oui, cela me paraît vraiment raisonnable. »

Steve, hébété, regarda avec des yeux incrédules le magnat de la C.M.T. signer un chèque en blanc et appuyer sur un bouton d'appel de son bureau. La porte s'ouvrit et la secrétaire entra.

« Établissez ce chèque au nom de Mr. Harper, pour 470 000 dollars, dit Jackman à la jeune fille. Faites-le contresigner par Winston et rappez-le-moi. »

La secrétaire fut de retour avec le chèque contresigné avant même que Steve eût réussi à se convaincre qu'il ne rêvait pas. Encore à demi hébété, il se retrouva serrant la main de Mr. Jackman, promettant la livraison immédiate des tridapteurs et se faisant raccompagner à la porte. Il osa jeter un rapide coup d'oeil en arrière... Jackman, de retour à son bureau, suivait Steve du regard, tirant de son cigare une série de courtes bouffées. Puis la porte se referma sur Steve qui s'empressa de quitter l'immeuble de la C.M.T.

Tant bien que mal, il trouva le chemin de la banque, y déposa son chèque, le fit vérifier et insista pour qu'il fût encaissé immédiatement. Puis il téléphona à l'entrepôt où se trouvaient les tridapteurs et prit des dispositions pour leur livraison immédiate. Il exigea une confirmation téléphonique de l'exécution de la livraison.

Alors seulement il se permit de pousser un énorme soupir de soulagement, un soupir qui venait du plus profond de lui-même et, alors seulement, il se rendit compte qu'il avait enfin réussi à se détacher de l'hameçon.

Il épongea son front moite, puis fronça les sourcils. Il fallait absolument tirer tout ça au clair. Cela ne ressemblait pas du tout à Jackman de conclure une affaire sans marchander ; et encore moins d'accepter tout de go une affaire au prix du vendeur.

Il y avait encore d'autres anomalies qui intriguaient Steve... oui, il y avait certainement des tas de choses à tirer au clair.

Il rentra chez lui.

Il était encore étendu sur le divan, les yeux dans le vague, finissant son deuxième paquet de cigarettes, lorsque Roger rentra cinq heures plus tard.

Roger fut le premier à parler. « Et voilà, Steve ! dit-il, Morlan a gagné. Plus de méditations pour moi pendant un certain temps. J'ai trouvé un boulot.

— Un boulot ?

— Ouais, un boulot. Du travail. Du labeur. De la sueur. Tu saisis ?

— Mais c'est merveilleux, Roger. »

Steve était encore en train de chercher à comprendre.

« Et que vas-tu faire ?

— Je me suis dit que j'allais essayer les docks pendant un certain temps... Morlan a raison, Steve. Je suis resté assis sur mon derrière trop longtemps...

Je partirai lundi. Déjà je me sens mieux rien qu'à l'idée de me mettre au boulot... »

Steve hocha la tête.

Ils avaient terminé leur dîner et Steve était revenu s'allonger sur le divan, essayant toujours d'ajuster les morceaux du puzzle pour en faire un tableau complet, lorsque Morlan arriva. Steve se leva et le fit entrer... Roger était dans sa chambre, en train de faire ses bagages.

Comme d'habitude, Morlan était d'une élégance achevée et, malgré toutes ses préoccupations, Steve ne pouvait détourner les yeux de son costume sensationnel, de coupe parfaite... C'était de nouveau un tweed, d'un dessin différent de celui que Morlan avait porté lors de sa première visite... mais aussi admirable que celui-là.

Morlan avait le sourire lorsque Steve leva les yeux sur lui.

« Hier soir, dit-il de sa voix calme et mélodieuse, votre information pour moi était que Terry pourrait être ici ce soir.

— Il ne m'a pas encore donné signe de vie, dit Steve. Mais je dois vous dire qu'Anne se porte à merveille.

— Anne ?

— Oui, la fiancée de Terry.

— Ah !... oui... évidemment. »

Morlan paraissait surpris.

« Elle est rentrée chez elle sans savoir exactement ce qui lui était arrivé, mais se portant comme un charme.

— C'est présumable... Ceci n'est pas le soir pour le livre ? »

Le regard de Steve se porta vers le guéridon dans l'entrée. Lundi soir il y avait eu un livre sur ce guéridon, celui que Roger avait lancé à la tête de Morlan... Donc celui-ci devait l'avoir... et cependant il continuait à en demander un...

Morlan se mit à parler, mettant fin aux conjectures de Steve.

« Dites à Terry... dites-lui qu'il y a une urgence. Je reviendrai demain soir. »

Il se tourna vers la porte.

Steve dit :

« Je le lui dirai... dès que je le verrai... À propos de cette devinette...

— Quelle devinette ?

— Mais celle au sujet du coude de la piste. »

Steve crut voir Morlan répéter ses paroles. « Je ne l'ai pas entendue, dit finalement Morlan, son visage restant sérieux. Comment se dit-elle ? » Steve estima que l'on ne pouvait pas attendre d'un médecin aussi occupé que celui-ci semblait l'être et aussi désireux de voir Terry, qu'il se souvînt des moindres petits détails. Il répéta la devinette :

« Pourquoi est-ce que le coude de la piste est comme le bruit de l'aube ? »

Morlan redit ses paroles, puis ajouta : « J'y réfléchirai, Steve. Ne m'informez pas de la réponse. »

Morlan était sur le point de sortir lorsque Roger parut dans l'entrée.

« Dites-moi, docteur, dit Roger. Vous m'avez donné un excellent conseil. Je le suis à la lettre... et je me sens déjà mieux. »

Morlan lui lança un sourire et si Steve n'avait pas été persuadé du contraire, il aurait cru que l'homme élégant voulait donner l'impression qu'il ne connaissait Roger que très superficiellement. Il sembla sur le point de dire quelque chose, mais se ravisa et disparut.

Lorsqu'ils furent revenus au living-room, Roger avait les sourcils froncés et Steve croyait se débattre dans des ténèbres profondes, quoiqu'il commençât à percevoir une faible lueur de lumière, très au loin.

« Le moins que l'on puisse dire est que c'est un drôle d'oiseau », opina Roger et il retourna emballer ses affaires.

Steve s'installa à sa table de travail, prit une feuille de papier et y traça deux longues flèches, pointant en sens opposé, comme les flèches d'une équation d'équilibre chimique. Il y traça des barres, divisant les flèches en sections égales. Puis il numérotait ces segments. Ceux de la flèche supérieure, de gauche à droite, et ceux de la flèche inférieure, de droite à gauche. Cela l'aidait de mettre les choses sur du papier. Pendant de longues minutes il fixa ce diagramme. La lumière, qu'il entrevoyait faiblement à travers les ténèbres, semblait devenir plus forte. Peut-être s'il en discutait, en se servant de Roger comme cobaye...

« As-tu une minute, Roger ? » appela-t-il.

Les bruits de l'activité débordante qui régnait dans la chambre à coucher cessèrent.

« Pour le moment j'ai les mains pleines, fut la réponse. Je suis à toi dans quelques minutes. »

Steve fixa des yeux le bracelet aux reflets rose argent, enroulé à son poignet, le toucha.

« J'aimerais te voir immédiatement. »

Il y eut le bruit d'un paquet de vêtements tombant sur le plancher et Roger parut dans l'encadrement de la porte. Steve scruta son visage et ne fut pas du tout surpris d'y retrouver cette même expression floue qu'il avait observée chez Jackman, au début de l'après-midi.

Il pointa le doigt vers un fauteuil.

« Mets-toi là ! » dit-il.

Roger s'assit, Steve lui offrit une cigarette et lui tendit du feu.

Puis il lui posa une question : « Que sais-tu des voyages dans le temps ? »

Le géant fut surpris et ne le cacha pas. « Les voyages dans le temps ? Rien du tout, je suppose. C'est quelque chose qui se réalisera probablement un jour, comme se réalisent toutes les choses dont on nous parle dans les livres et les journaux. »

Ce qui était *exactement* l'opinion de Steve.

« Et que penses-tu de Morlan ? »

Roger haussa les épaules.

« Je t'ai déjà déclaré que c'était un drôle d'oiseau, dit-il. Plus j'y réfléchis, plus je me dis qu'il ne... »

Il s'interrompit brusquement, regarda Steve, tira longuement sur sa cigarette et dit : « Mais où veux-tu en venir ? »

— Qu'allais-tu me dire au sujet de Morlan ? »

Roger se gratta la tête. « Il n'est pas... d'ici. Il y a je ne sais quoi de *différent* en lui. Comme s'il était un... visiteur qui ne voudrait pas que quelqu'un puisse penser qu'il n'est pas des nôtres. Il a *l'air* différent. Son visage, son comportement, sa façon de parler, cet air supérieur qu'il affecte et ces vêtements... ce ne sont pas des vêtements ordinaires qu'il porte... il semble être déguisé. »

Steve grogna, restant sur la réserve. Son cobaye était exactement du même avis que lui.

« Et puis, regarde ce qu'il a fait pour Anne... des choses dont aucun docteur moderne n'aurait été capable, mais lui les a faites. Au moyen de ses mains, mais surtout au moyen de son cerveau. Il a certaines notions extraordinaires du corps humain et ce qui m'ouvre les yeux, c'est que je me dis qu'il est bien en avance, des années, même des siècles en avance sur les traitements que les médecins tels que nous les connaissons ont mis au point. »

Steve avait également longuement médité sur ce point dans le courant de l'après-midi.

À bout de réponses, Roger passa aux questions.

« Aussi vient-il peut-être de l'avenir ? C'est bien ce que tu penses ? »

Steve acquiesça d'un mouvement de tête, quoique à contrecœur.

« Bon... alors que fait-il ici *maintenant*, Steve ? Veux-tu me le dire ?

— Exactement ce qu'il dit : il cherche Terry.

— Pour quoi faire ? Pour lui Terry doit être ce qu'un sauvage serait pour Terry. Je ne comprends pas.

— Non, Roger. Souviens-toi de tes leçons d'histoire. D'après les conceptions actuelles, la plupart des peuples des premiers temps étaient ignorants, illettrés, à peine supérieurs aux animaux, et cependant ils avaient leurs Platon, leurs Aristote, leurs Vinci... on pourrait en citer une belle brochette, qui étaient vraiment des cerveaux.

— Et tu crois que c'est le cas de Terry ?

— C'est peut-être qu'à l'époque de Morlan, les hommes, comprenant un livre qui leur aura été légué par le passé, ont besoin d'être aidés par l'homme qui l'avait écrit ? Qu'ils cherchent cet homme ?

— Être aidés en quoi ? »

Steve secoua la tête. Il se souvint de ce premier soir où il avait fait allusion à une guerre en parlant à Morlan et combien celui-ci avait semblé être pris au dépourvu.

Roger secoua également la tête et dit dubitativement :

« Il me semble que nous parlons beaucoup, Steve, mais que ce que nous disons n'a pas beaucoup de sens. Il en résulte seulement que Morlan est un original, or les originaux ne manquent pas de par le monde. »

Steve se leva, alluma une cigarette, traversa le living-room, revint sur ses pas, puis s'assit sur le coin de la table, un pied sur le plancher, l'autre se balançant en l'air. Il tirait sur sa cigarette en silence. Enfin il dit :

« Non ! Il n'y a pas d'autre réponse. Écoute ! Morlan essaie bien de trouver Terry, n'est-ce pas ? »

Roger hocha la tête affirmativement.

« Et il revient toutes les vingt-quatre heures pour voir si Terry est ici. C'est bien ça ?

— Oui, c'est exact.

— Il est venu lundi. Il a demandé des nouvelles d'Anne, il s'est battu avec toi et il m'a posé une devinette. Il se comportait comme si je devais connaître cette devinette. Il est revenu mardi. Il a redemandé des nouvelles d'Anne et s'est fait pourchasser par toi, à cause de votre bagarre de la veille. Hier soir, mercredi, il a sauvé la vie à Anne et t'a expliqué de quelle façon tu pouvais te

débarrasser de tes migraines. Ce soir il semblait ignorer qui est Anne. Il s'est comporté comme s'il jouait à une charade lorsque je lui ai dit combien Anne se sentait mieux et quand tu l'as remercié d'avoir bien voulu te donner un conseil pour tes migraines... Ce soir, je lui ai posé la devinette que lui-même m'avait posée lundi soir. N'importe qui aurait parié qu'il ne l'avait encore *jamais entendue*. »

Les yeux plissés, Roger réfléchissait profondément.

« Je crois que je vois ce que tu veux dire... mais cela ne rime à rien.

— Non ? Nous l'avons vu lundi, mardi, mercredi et jeudi, évidemment dans cet ordre. Lui nous a vus jeudi, mercredi, mardi et lundi, donc dans l'ordre inverse. »

Roger s'agita dans son fauteuil.

« Ça me semble plutôt tiré par les cheveux, Steve. J'aimerais bien avaler ce bobard, mais...

— Pourquoi ? Écoute-moi bien. Il est venu ce soir et je lui ai posé une devinette. Je jurerais qu'il ne l'avait encore jamais entendue. Il est venu hier soir, il a sauvé la vie à Anne et il t'a conseillé de ne pas être trop intellectuel. Il est venu mardi soir et a demandé des nouvelles de la santé d'Anne. Il t'a fui croyant que tu étais furieux des révélations qu'il t'avait faites sur toi-même, mercredi soir. Il est venu lundi soir et m'a posé la devinette que je n'avais encore jamais entendue et il s'imaginait que tu lui en voulais encore.

— À t'entendre, il faut admettre qu'il voyage à reculons.

— C'est exactement ce que je prétends. Il a brouillé les commandes de sa machine à voyager dans le temps ou de l'engin dont il se sert, quel qu'il soit. Chaque fois qu'il vient, il a l'intention de revenir vingt-quatre heures plus tard, mais au lieu de cela, il se lance dans notre courant du temps en marche arrière et revient en avance de vingt-quatre heures sur chaque visite précédente. »

Steve s'arrêta de parler, écrasa le mégot de sa cigarette dans un cendrier. Pendant un bon bout de temps les deux hommes restèrent silencieux. Parfois leurs regards se croisaient, alors ils détournaient vivement les yeux.

Le téléphone sonna. Steve prit le récepteur. C'était l'entrepôt qui confirmait la livraison des tridapteurs.

« Avez-vous eu des difficultés ? » demanda-t-il.

La voix à l'autre bout du fil était forte et le récepteur faisait des borborygmes à l'oreille de Steve.

« Pas de difficultés de livraison, si c'est ce que vous voulez dire. Jackman est venu plusieurs fois, gueulant comme un putois, affirmant que vous l'aviez roulé dans cette affaire... que vous l'avez influencé...

— Je le plains de tout mon coeur... Il a accepté la livraison ?

— Pour sûr. »

Steve sentit qu'il avait à réfléchir au sujet de ce bracelet. Jackman... achetant docilement ces tridapteurs à un prix que personne au monde n'aurait pu l'obliger de payer. Et, plus récemment, Roger... laissant tout tomber pour venir lui parler. Roger non plus n'avait pas l'habitude qu'on l'influence.

Influence ?

Ce bracelet était-il vraiment quelque chose de plus qu'un simple ornement pour le poignet ? Délibérément il écarta cette pensée de son esprit.

« Si nous prenions une tasse de thé, Roger ? » Le géant cligna des yeux.

« Tu *sais* que je déteste le thé », grogna-t-il en se renfrognant.

Steve le savait. Pendant quelques instants, il ne dit rien ; puis, touchant fortuitement le bracelet de sa main droite, il demanda :

« T'ai-je entendu dire que tu aimerais prendre une tasse de thé, Roger ? »

Roger regarda Steve. Ce quelque chose de flou était sur le visage du géant.

« Oui, dit-il. Réflexion faite j'en prendrai bien une.

— Tu veux bien le préparer ?

— Mais certainement. »

Roger alla à la cuisine.

Cela ne prouvait encore rien... ou bien ? Non, il n'avait pas le droit de passer outre avec une telle légèreté. En admettant que Morlan... eh bien !... quelque chose empêchait-il logiquement d'admettre la possibilité de créer un... survolteur-persuadeur ? Il était certain que la psychologie moderne en accepterait au moins la possibilité. Et s'ils existaient à son époque, Morlan s'en munissait certainement pour ses incursions dans le passé.

Roger apporta le thé. Steve sirota le sien, Roger ne toucha pas à sa tasse, il semblait l'avoir oubliée.

Steve avait bien ruminé la situation au sujet de Morlan et de Terry et n'était pas du tout certain que tout lui plaisait.

Il demanda :

« Et qu'allons-nous faire à présent ? Morlan tient vraiment à contacter Terry. Il pourrait avoir des ennuis s'il continue à revenir en arrière dans le temps, au petit bonheur.

— Quels ennuis ?

— Eh bien, je ne sais pas... pas encore... Pourquoi n'est-il pas venu dimanche ?

— Je donne ma langue ! Pourquoi ? »

Steve se laissa glisser de la table et se remit à arpenter la pièce.

« Dans la direction vers laquelle il progresse, dimanche aurait été vingt-quatre heures plus tard que lundi. »

En effet, il y avait suffisamment matière à inquiétude.

D'une façon ou d'une autre il leur fallait absolument renseigner Morlan, lui faire savoir qu'il allait dans la mauvaise direction, le faire repartir dans la bonne.

*Direction ?*

Steve pensa à des cartes routières... des cartes du temps.

Son cobaye se remit en action. « Si ce soir il savait ton nom, Steve, c'est qu'il avait déjà dû venir ici auparavant. C'est-à-dire, pour nous, ce qui sera demain soir. Nous pourrions le mettre au courant alors. »

Steve fit la grimace. Il était bien difficile de tenir cette affaire en main, de ne pas la laisser s'emballer. Il lui semblait que son cerveau se figeait sous la tension. Demain soir... C'était déjà le passé pour Morlan.

Et même alors...

« Tu pourrais avoir raison. Et comment nous y prendrions-nous ? »

Roger eut un petit geste impératif. « C'est fort simple. Nous lui dirons de rajuster ses commandes de façon à revenir samedi soir au lieu de lundi. Terry et Anne seront là... ils viennent toujours le samedi. Morlan et Terry se rencontreront. Et tout s'arrangera. »

Steve s'arrêta, réfléchit pendant une minute et dit : « Entendu. Supposons que nous le mettons au courant lors de sa prochaine visite et qu'il rétablisse la situation, comme tu le dis. Mais alors, il ne serait pas venu ici ni ce soir, ni hier soir, ni jamais avant. Il ne voyagerait plus en arrière dans le temps par rapport à nous. Nous n'aurions plus à le remettre sur la bonne voie. Nous ne l'aurions encore jamais vu... Mais voilà, il se fait que nous l'avons déjà vu... par conséquent nous ne lui dirons rien demain.

— Je ne vois pas la différence que ça peut faire ? objecta Roger. S'il ne voyage pas en arrière et si ces autres visites ne se produisent pas... ne se sont jamais produites... peut-être que nous... oublierions... »

Son visage commençait à prendre un air déconcerté. Brusquement il sentit que ses arguments n'avaient pas la moindre base.

« Et qu'advient-il d'Anne ? »

Roger se gratta la tête.

« Alors, elle ne serait pas sauvée, j'en ai bien peur. »

C'était bien là le hic. Ils ne pouvaient pas prendre le risque en mettant Morlan au courant demain soir. Et cependant il était indispensable de le remettre dans le droit chemin.

Le rire de Roger fut bref et sans joie. « À la façon dont je vois les choses, balbutia-t-il, il faudrait que nous le lui disions lundi soir. *Lundi dernier.* »

Steve le regarda avec des yeux ronds. « Parfait !... Mais comment ?

— Nous pourrions lui donner un papier, en lui disant de ne pas le lire... avant... avant... »

La voix de Roger se perdit à nouveau.

« Avant quand ? Si nous lui disions de ne pas le lire avant lundi... nous le mettons au courant. Si nous lui disons de ne pas décacheter le mot avant sa cinquième visite chez nous... comment pouvons nous être certain que demain soir ce sera sa première visite ? »

Steve hésita, réfléchissant. Il alluma une nouvelle cigarette et poursuivit : « En outre, nous n'aurions pas la moindre certitude qu'il ne lirait pas notre mot avant le moment que nous lui aurions indiqué. Ou devrai-je dire *après* ? Alors il pourrait lui prendre l'idée d'arranger les choses... *en avance* ? Cela liquiderait Anne. Au moins Anne, car Dieu seul peut savoir l'effet que cela aurait sur le reste d'entre nous. »

Roger n'eut rien à répliquer, il fixait le tapis des yeux. Steve était également au bout de son rouleau, quoiqu'une idée commençât à germer tout au fond de son cerveau.

C'était le jeudi.

Le vendredi après-midi, Terry téléphona pour dire à Steve qu'il avait l'intention de venir passer quelques minutes chez lui, le soir même vers dix heures. Cette nouvelle fit plaisir à Steve : les choses commençaient à s'arranger, du moins l'espérait-il. Il passa un coup de fil à Anne pour la prévenir de l'heure de la visite de Terry.

Ce soir-là, à 8 h 30 précises, Morlan arriva à la porte d'entrée pour la première fois. C'est-à-dire la première fois pour *lui*, ainsi que Steve se le dit en lui-même.

C'était le même Morlan élégant, souriant, parlant de cette voix aiguë et néanmoins mélodieuse. Il portait un costume magnifique, en gabardine qui semblait être parsemée de minuscules points lumineux pétillants. Steve ne fut

jamais certain de la couleur de base de ce tissu. Plus tard, il essaya de se souvenir, mais sans réussir, si oui ou non Morlan portait un bracelet.

Sous le bras, Morlan avait un exemplaire du *Daily Herald*. Steve se dit qu'il voulait probablement l'emporter comme souvenir... il était certain que Morlan désirait emporter des tas de choses du passé dans sa propre époque.

Roger était présent, inquiet, énervé, fumant une cigarette après l'autre. Steve était épouvanté, et il se l'avouait. Une seule parole fausse, même simplement une indication laissant voir qu'ils en savaient plus qu'ils n'étaient censés en savoir, pouvait réellement faire évoluer la situation vers un adieu total. Il était tendu jusqu'au point de rupture par les efforts qu'il faisait pour garder un visage impénétrable pendant toute la durée de cette rencontre impossible.

Morlan, grave, suave, se présenta et dans sa manière précieuse expliqua l'importance qu'il attachait à entrer en contact avec Terry Adler, auteur d'une oeuvre très profonde traitant du subespace lacunaire. Steve ricana malgré lui, lorsque Morlan déclara qu'il venait de très loin pour rencontrer Terry. Il ne pouvait s'empêcher de penser que cet homme élégant avait encore un drôle de voyage en perspective, le voyage de retour à travers la semaine.

Steve et Roger se présentèrent. Steve dit à Morlan qu'il ne savait pas au juste quand Terry reviendrait, mais qu'il lui transmettrait volontiers un message. Peut-être que si Morlan pouvait passer le lendemain.

Juste avant que Morlan prît congé, Steve lui donna le mot qu'il avait préparé. Morlan, surpris, l'examina attentivement, tandis que Steve se rendait compte qu'il ne pouvait empêcher ses yeux de se fixer sur le magnifique costume du visiteur.

Le visage de Morlan trahissait une très légère trace de mécontentement et Steve voyait bien qu'il ne comprenait rien à son mot. Il sentit une grande bouffée de soulagement monter en lui.

« Ce mot est très important, déclara-t-il à l'homme de l'avenir. Il est d'une importance vitale. Surtout ne le perdez pas... veillez-y comme à la prune de vos yeux. »

Le sourire de Morlan reparut et il glissa le mot dans sa poche, ayant l'air de bien vouloir se prêter à un caprice de son hôte. Mais ses sentiments n'avaient pas la moindre importance aussi longtemps qu'il ne perdrait pas ce mot.

Lorsque Steve revint au living-room, après avoir raccompagné Morlan, Roger était en train de lire le journal que l'homme élégant avait apporté. Steve aperçut un gros titre :

DIX MORTS DANS L'EFFONDREMENT DES TRIBUNES ALORS QUE « HÉRITAGE BLEU » GAGNE LE GRAND PRIX.

Le sentiment fugitif que quelque chose clochait traversa l'esprit de Steve alors qu'il lisait ces lignes, mais fut aussitôt supplanté par les choses plus importantes qui l'inquiétaient.

Il fut une fois sur le point de dire quelque chose à Roger, mais le géant était plongé dans la lecture du journal. Quelques instants plus tard, Steve l'entendit siffler légèrement, le genre de sifflement qu'il émettait lorsqu'il découvrait une belle coquille. Puis Steve fut repris par ses tourments. Tout dépendait du fait que Morlan gardât son mot ou non, à condition qu'il l'eût sur lui au bon moment.

Anne arriva vers 9 h 30. Terry ouvrit la porte à 10 heures tapant.

Terry sembla différent à Steve. Il était toujours svelte, sombre et taciturne. Le changement n'était pas extérieur, il n'avait rien de marquant... mais il y avait un changement quelque part. Steve devina que c'était lui-même qui avait changé en réalité. C'était comme... il regarda Terry d'un air méditatif... comme la différence qu'il y avait à considérer un pistolet soit comme un casse-tête, soit comme une arme à feu. Dans un sens il semblait petit et plutôt insignifiant, pas bien différent de n'importe quel autre casse-tête. Dans l'autre sens, il pouvait sembler très, très grand. Bien différent d'un casse-tête. Oui, le changement s'était bien opéré en Steve. Son point de vue s'était modifié... avait *subi* une modification. Et celle-ci était d'importance.

Anne se sentait merveilleusement bien et était tellement heureuse de voir Terry, que Steve se dit qu'elle avait complètement oublié l'accident. Terry était bien loin dans les nuages, avec la tâche qui l'absorbait pour le moment, mais franchement heureux de voir ses amis et il eut un sourire tout spécial pour Anne.

À 10 h 30 Morlan revint. Steve regarda, en clignant des yeux, le costume de merveilleuse flanelle gris tourterelle qu'il portait... puis se souvint que pendant l'intervalle de deux heures de *son* temps à lui, depuis sa première visite ce soir-là, Morlan était retourné de quatre jours en arrière, de quatre jours en arrière dans *son* temps. Il invita l'homme élégant à entrer, le débarrassa du grand carton qu'il portait et le posa à côté du guéridon, dans l'entrée.

« Merci infiniment », dit-il.

Morlan sourit.

« C'est mes remerciements à vous. Maintenant, j'ai la compréhension. Notre machine est expérimentale, c'est la première... construite pour un cas d'urgence... » Il haussa les épaules d'une façon éloquente.

« Il y a *une guerre* en train ? »

Le sourire de Morlan s'atténua.

« Oui, une guerre totale, quelque chose que vous ne pourriez pas connaître. Notre victoire dépend de Terry.

— Mais... dans une civilisation aussi avancée que doit être la vôtre... de quelle aide pourrait vous être Terry ? »

Morlan hésita. « Je ne sais pas si l'explication vous est compréhensible.

— Peut-être saisis-je l'idée générale, si vous restez simple dans vos explications. »

Morlan secoua la tête. « Ce n'est pas exactement ça. Vous pouvez peindre un tableau... qu'un homme de votre passé éloigné pourrait comprendre ?

— Je ne sais pas peindre, mais... oui, je crois que même un homme des cavernes comprendrait un tableau.

— Comment lui expliqueriez-vous une photographie, prise avec un appareil ?

— Hummm ! Ce serait difficile... ça demanderait du temps et du savoir-faire. »

Morlan, souriant à nouveau, hocha la tête avec animation. « Et maintenant la télévision ? »

Steve sourit de toutes ses dents. « Là, je perdrais mon latin... du reste l'homme des cavernes également... je commence à voir où vous voulez en venir. »

Morlan dit : « Tout ceci possède de la simplicité.

— Vous voulez dire... en comparaison de ce que vous avez à m'expliquer sur ce qui se passe chez vous ? Comparativement à vos problèmes ?

— Oui. Votre... homme des cavernes... aurait la visibilité d'un résultat. Mais la compréhension de la théorie... vous voyez ?... Je vais essayer pour vous. Vous pensez à des gens qui ont la vie, sur des mondes qui ont la presque-vie, autour de soleils qui ont... » Morlan écarta les mains. « Tout ça dans l'espace. L'espace qui est le froid, la non-vie et le vide. »

Steve fronça les sourcils et dit : « Oui, c'est à peu près ainsi que je me l'imagine. »

Brusquement, le regard fixe, appuyé, de Morlan donna une impression de malaise à Steve, comme si quelque chose rampait dans son dos. Le

suraturel. La voix aiguë poursuivit : « Maintenant figurez-vous ça dans l'autre sens. Pensez aux gens, aux mondes et aux soleils comme étant comparativement inertes. Et ce que vous appelez l'espace comme étant rempli de vie, haïssant la matière, décidé à l'anéantir.

— Mais c'est...

— ... impossible ? déclara catégoriquement l'homme élégant, le sourire aux lèvres. Pour vous ! Et maintenant substituez la guerre à la haine. Espace contre matière. »

Steve éclata de rire et ne chercha plus à comprendre. « C'est là que je suis entré dans le jeu, dit-il, et je sais quand il faut m'arrêter. Le mieux que je puisse faire en l'occurrence, c'est de comprendre qu'il y a une guerre. »

Puis il pensa au livre de son ami : *ÉTUDE DU SUBESPACE LACUNAIRE par le contrôle mental de certaines extensions énoncées, mais non formulées.*

« Mais Terry, lui, comprend ?

— Il comprend mieux que nous. Avec lui, nous pouvons gagner. Sans lui... » Le haussement d'épaules de Morlan était éloquent.

« Entendu, dit Steve, ayant pris une décision. Je veux bien vous croire. Si Terry peut aider la Terre de l'avenir...

— La Terre ? » Morlan secoua la tête. « La Terre a été vaincue, Steve... Il y a bien longtemps déjà... Et... ne croyez pas que je sois entièrement... entièrement *humain*, Steve. »

C'était un choc suffisant pour figer toutes les autres pensées qui bouillonnaient dans le cerveau de Steve. Subitement il revit le mercredi soir, l'instant où Morlan travaillait, penché sur le corps inerte d'Anne. Il se souvint des éclairs et des reflets presque métalliques des doigts agiles de Morlan. Il avait cru alors que ce n'était qu'une illusion, due à la fatigue des yeux. À présent...

Il regarda longuement Morlan, puis pivota sur ses talons et le conduisit au living-room.

Il lui présenta Terry et Anne. Morlan s'isola dans un coin de la pièce avec Terry et pendant longtemps ils s'entretinrent à voix basse. Puis Terry pria Anne de venir les rejoindre.

Steve essaya de lutter contre son désir de les observer, de saisir un mot de temps en temps. Il offrit une cigarette à Roger, en alluma une lui-même.

« Quand penses-tu partir ?... Lundi ? » demanda-t-il.

Roger détourna les yeux. « J'en avais l'intention. murmura-t-il.

— Voyons, réfléchit Steve. Nous sommes le 12. Lundi sera le... » Ce n'était pas ça. Il regarda Roger. Le rouge montait au visage du géant. « Quelle est *la date exacte* d'aujourd'hui ? »

Roger s'agita, mal à l'aise. « Nous sommes le 11. »

Steve jeta un regard rapide autour de la pièce, puis reporta ses yeux sur Roger. « Ce journal... Je me rappelle sa date...

— Il portait la date du 12 ! lança Roger d'un air de défi. C'était le journal de demain... que nous avons eu aujourd'hui... Morlan a *dû* nous faire une première visite demain et n'a trouvé personne à la maison.

— Où est le journal ?

— Eh bien... je... cela ne m'est jamais venu à l'esprit...

— Où est-il ? »

Roger roula les yeux. « Eh bien... je l'ai brûlé ». avoua-t-il.

Steve regarda le géant les yeux écarquillés, ne pouvant croire ce qu'il entendait. Puis il dit : « Le journal de demain... la rubrique des courses... la cote de la Bourse... »

Tout penaud, Roger dit : « Je suis navré... je n'avais pas réfléchi... »

Dans le coin de la pièce, le conciliabule se terminait. Terry demanda à Steve de s'occuper de ses affaires, de tout liquider, car dorénavant il n'aurait plus besoin de rien de tout ça. Il présumait que ses deux amis comprenaient ce qu'il avait décidé.

Anne l'accompagnait. Ils partaient... immédiatement.

Il n'y avait pas le moindre empêchement à ce départ. Ils n'avaient de famille ni l'un ni l'autre. Ils serrèrent la main de leurs amis, échangèrent des vœux de succès. Roger et Steve embrassèrent Anne. Elle souriait, mais les larmes qui perlaient dans ses yeux faisaient comme des guillemets scintillants à son sourire.

Morlan fut le dernier à franchir la porte. Steve, se souvenant brusquement de quelque chose, lui posa la main sur le bras.

« Au sujet de cette devinette, Morlan... »

Le sourire de l'homme élégant disparut. Une trace de rouge apparut sur ses pommettes, puis s'évanouit. « Je ne sais pas, Steve. Pas toutes les choses... » Il se troubla, fut sur le point d'ajouter quelque chose, puis se tourna de nouveau vers la porte.

Steve gardait opiniâtrement sa main sur le bras de Morlan. « Lequel de nous deux y a *pensé le premier* ? » demanda-t-il.

Morlan secoua la tête.

Steve dit : « Bon. N'en parlons plus. Cependant j'aurais bien aimé connaître la solution... Quant au journal que vous aviez apporté... c'était celui de demain. Il disait qu'il a plu. Cela veut-il dire qu'il pleuvra réellement demain ? »

Une fois de plus, Morlan ne trouvait plus ses mots. Finalement il dit en hésitant : « Nous ne savons pas. Nous ne faisons que commencer des expériences avec le Temps... Nous avons trouvé... eh bien !... nous avons constaté qu'il était bientôt hostile à notre égard. » Puis il pivota sur ses talons et partit.

Steve resta pendant de longues minutes sur le seuil de la porte ouverte, fouillant la nuit qui avait englouti Morlan, Anne et Terry, essayant de pénétrer les ténèbres encore plus profondes du Temps... de l'Avenir... dans lesquelles plongeaient ses amis. Cette pensée lui donna un serrement au coeur et ses épaules étaient voûtées de lassitude lorsque, enfin, il revint au living-room.

Les yeux de Roger brillaient de curiosité en le voyant rentrer. « Alors, mon vieux, dit le géant, que s'est-il passé ? Comment t'y es-tu pris ? »

— Pris pour quoi faire ? Oh ! Mais exactement comme tu me l'avais dit, je l'ai mis au courant lundi dernier. »

Roger émit un grognement sceptique.

« Il n'y a rien d'extraordinaire à ça, poursuivit Steve. Je me suis souvenu du livre que tu lui avais lancé à la tête ce soir-là... Morlan l'avait attrapé et l'avait glissé dans sa poche. Je lui ai écrit un mot en code, dont la clef était ce livre... c'était le mot que je lui ai remis lors de sa première visite ce soir. Mais elle n'avait aucun sens pour lui *avant qu'il soit revenu à lundi* et soit en possession du livre, de façon à pouvoir trouver les numéros des pages, les lignes et les mots dans ces lignes, pour déchiffrer mon message. »

Roger proféra un juron admiratif. « Tu es un type formidable ! s'exclama-t-il.

— Je lui ai dit d'inverser les commandes de sa machine pour faire un bond en avant de quatre jours et deux heures, ce qui lui permettrait de contacter Terry.

— C'est très simple... maintenant que tu viens de me l'expliquer... Qu'est-ce qu'il y a dans cette boîte ?

— Je crois que ce sont des cadeaux. J'ai parlé de différentes choses dans mon mot. »

Steve commença à déballer le carton, Roger accroupi à ses côtés.

« Ce pourrait être des montres-bracelets et des appareils photographiques, dit Roger. Et des livres, des pièces de monnaie et des tableaux. Des jeux et des jouets. Des films. Des échantillons d'un avenir que nous ne verrons jamais, puisque nous ne vivrons jamais assez vieux pour le voir. »

Puis il jura amèrement lorsque Steve enleva le couvercle du carton.  
« Peuh ! des vêtements en matière plastique !

— Je n'ai jamais cru que ce carton contiendrait autre chose, déclara Steve. J'étais vraiment en admiration devant les costumes de Morlan. »

Roger se releva, la figure rouge, furieux. « Tu... tu aurais pu...

— Nous sommes quittes, Roger, l'interrompt Steve. J'ai toujours eu une envie terrible de lire le journal du lendemain. »

La rage du géant s'apaisa instantanément. Il épongea son front devenu brusquement moite. « Je ne voulais pas te le dire, Steve. Te souviens-tu de ce gros titre ? J'ai lu l'article. Ton nom figure sur la liste des victimes de l'écroulement des tribunes. »

Ils se regardèrent, Roger avait visiblement peur et Steve était incrédule, pour l'instant. Puis Steve éclata de rire et dit :

« Mais il n'y a rien de plus facile. Voilà une bien belle occasion pour moi de ne pas aller aux courses demain. Je sauterai dessus... Que dirais-tu d'une bonne tasse de café avant d'aller nous coucher ? »

Roger hésita, jeta un regard en coin à Steve, puis prit lentement le chemin de la cuisine. À la porte, il hésita encore, s'arrêta, se retourna à demi comme s'il voulait dire quelque chose, décida de n'en rien faire, et alla préparer le café.

C'était le vendredi.

En se réveillant le lendemain, Steve sentit dans sa bouche une langue aussi enflée et aussi floconneuse qu'une balle de tennis. Il lutta longtemps pour réussir à ouvrir les yeux, les orienter et leur faire enregistrer ce qu'ils percevaient. Il se sentait engourdi, somnolent. Il n'avait aucune envie de sortir de son lit et dut lutter pour ne pas se rendormir.

Il était tard – sa montre marquait 1 h 10. Il ne pouvait en être autrement... Un soleil étincelant jouait sur le plancher, tombant à travers la fenêtre ouverte et inondant les pieds de la table.

Steve réussit enfin à s'arracher de son lit. En titubant il se rendit dans la salle de bain et brossa ses dents. Cela lui fit déjà un peu de bien. Il avait la

gorge sèche et une soif brûlante... il dut avaler trois verres d'eau d'un trait avant de reprendre un peu ses esprits.

De retour dans la chambre à coucher il enleva son pyjama et tendit la main vers ses vêtements qu'il rangeait toujours sur une chaise à côté du lit. Ses yeux s'écarquillèrent d'étonnement. La chaise était vide. Il ferma les yeux pour essayer de se souvenir où il s'était déshabillé la veille au soir. Inutile... pas la moindre souvenance. Mais d'habitude il se déshabillait toujours là, juste à côté du lit et il rangeait toujours ses vêtements sur cette chaise.

Mais avec une tête comme il en avait une en ce moment... il avait dû prendre une cuite la veille et ne s'en souvenait plus ? Et à la manière dont un homme soigné peut éparpiller ses vêtements lorsqu'il est ivre, était-il allé jusqu'à les suspendre dans le placard ?

Il tripota la poignée de la porte du placard à vêtements. Décidément, tout allait de travers ce matin... puis il se rendit compte que cette porte était fermée à clef. Et la clef n'était ni dans la serrure ni ailleurs.

Steve était désespéré. Il voulait une réponse à tout ceci... mais avant tout, il voulait un pantalon. Il n'était pas adepte du nudisme même dans l'intimité. Eh bien ! Pour un dimanche qu'il passerait à traîner dans la maison, un pantalon de flanelle de Roger ferait l'affaire, même s'il lui allait comme un de ces pantalons grotesques dont s'affublent les clowns...

Roger n'était pas dans sa chambre. La clef ne se trouvait pas dans la serrure de son placard à vêtements. Elle avait également disparu.

Subitement menaçant, inquiet, Steve fouilla la maison. Aucune trace de Roger nulle part. Pas de pantalon. Pas d'argent. L'endroit où ils cachaient leur argent était vide et naturellement le portefeuille de Steve était dans la poche de son pantalon disparu. Roger... argent...

« *Héritage Bleu !* » Le Grand Prix !

Et voilà, songea Steve amèrement, voilà un retour dans le droit chemin qui n'avait pas duré bien longtemps. Mais qui donc avait pu espérer que même le merveilleux Mr. Morlan ait pu réussir à faire de Roger un homme sérieux pour plus de vingt-quatre heures ?

Peut-être pas sérieux, mais en tout cas bien débrouillard. Ne voulant pas faire de mal à Steve, mettant simplement quelques cachets de somnifère dans son café hier soir et prenant toutes les dispositions utiles pour que sa nudité l'emprisonnât plus efficacement que des menottes...

Oui, mais Roger avait tout de même oublié quelque chose. Steve s'injuria lui-même ainsi que son cerveau drogué, pour avoir laissé s'écrouler des

minutes vitales avant de s'en souvenir. Le cadeau que Morlan lui avait fait avant de repartir...

Ses mains tremblaient lorsqu'il enfila le splendide costume en matière plastique. Il épousait ses formes chaudement, d'une façon caressante. Il lui allait comme aucun costume fait par le meilleur tailleur ne pourrait jamais lui aller. Même en cet instant d'urgence implacable, il ne put résister au besoin de perdre une minute devant la glace pour s'admirer ainsi vêtu.

Ses mains tremblantes firent branler la poignée de la porte d'entrée lorsqu'il sortit dans la rue. Il *savait* ce qui allait se passer et le départ de la course devait se donner dans moins de vingt minutes ! Lorsque les canassons prendraient le tournant pour s'élancer dans la ligne droite... et que la foule se lèverait...

Un tout petit coin de son cerveau seulement lui disait que ce ne pouvait être vrai. Puis, traversant la pelouse en courant, il glissa sur le gazon mouillé. L'arroseuse était en panne. Donc il *avait plu* ce matin !

C'était l'argument-massue !

Il héla un taxi et bondit en criant :

« Fairmont Park... à toute vitesse ! »

Puis il pensa : *pas d'argent* ! Il y aurait un retard considérable pendant qu'il se débattrait avec le chauffeur.

Il toucha le bracelet. Celui-ci était toujours à son poignet. Se penchant en avant sur son siège, il cria :

« C'est une course à l'oeil ! »

Le chauffeur continuait à regarder avec émerveillement le costume de Steve, dont il n'avait pas réussi à détacher ses yeux depuis que celui-ci avait bondi dans sa voiture. L'expression floue apparut sur son visage.

« D'ac, patron ! » dit-il.

Ils firent la course le drapeau du compteur levé.

La foule était massée auprès des tribunes... et les voitures : voitures officielles, ambulances, deux voitures de pompiers.

Steve fit un tour, écouta sans réellement entendre les déclarations haletantes de survivants encore étourdis.

Des éditions spéciales étaient déjà en vente dans les rues lorsqu'il se fit reconduire chez lui. Il acheta un journal, mais n'eut aucun besoin de le regarder ; il savait que son nom figurait dans la liste des victimes. Il n'y avait pas que de l'argent dans son portefeuille volé... Tous ses papiers d'identité s'y trouvaient.

Au fond il ne blâmait pas Roger. Une pareille occasion de réussir un grand coup... un très grand coup...

Le taxi s'arrêta à la porte de sa maison. Le même chauffeur. Le drapeau toujours levé. Lorsque Steve sortit de la voiture, le chauffeur regarda son costume, les yeux ébahis.

Steve oublia le journal dans le taxi. Après tout il n'en avait pas vraiment besoin.

Il remonta lentement l'allée. À mi-chemin de la maison, il s'arrêta, enveloppant du regard le vide de celle-ci et sentant un vide identique l'envahir doucement.

Où était Roger... à présent ?

Et Terry... et Anne... Steve fouilla la voûte bleue du ciel au-dessus de sa tête, essaya d'imaginer l'éloignement du temps s'alignant sur l'éloignement de l'espace.

L'espace contre la matière... Terry en serait-il la cheville ouvrière ? Gagnerait-il la guerre ?

Éprouveraient-ils jamais l'envie de venir le voir... de refaire un voyage dans le Temps ? Avaient-ils un moyen de revenir ? Dans quelle mesure le Temps était-il hostile ?

Finalement Steve haussa les épaules, essaya de chasser ses idées noires et se dirigea à pas lents vers la maison. N'ayant, au fond, pas la moindre envie d'y entrer...

« Les choses arrivent, murmura-t-il méditativement. Les choses changent... »

Et c'était tout.

*Titre original : Two way stretch.*

# IDYLLE DANS UN RELAIS TEMPOREL DU XI<sup>e</sup> SIÈCLE

par Robert F. Young

*Voici, andante tranquillo, une rencontre entre personnages nés à des époques très différentes. Le motif apparaît pour ainsi dire automatiquement, dès que la possibilité du voyage temporel est postulée. Ici, les conditions de cette rencontre, sa cause et ses résonances lointaines se conjuguent pour singulariser l'événement.*

SANS être un vétéran du voyage dans le temps, Archer Frend en savait plus long qu'un novice. Aussi se montra-t-il à la fois calme et inquiet quand vacilla, alors qu'il lui restait une quinzaine de siècles à parcourir, la lumière grise qu'il traversait dans sa capsule temporelle : inquiet parce qu'il n'avait jamais auparavant connu de « panne sèche », et calme parce qu'il savait que l'indicateur électronique dont il était équipé le dirigerait automatiquement vers le plus proche relais avant que ne tombe à plat sa batterie diachronique.

La batterie débordait ordinairement d'énergie, mais Archer, qui venait de passer trois mois à essayer de relier des événements dans un complexe spatio-temporel défini comme « l'âge gaulois » par le Centre de Reconstruction du Passé, avait omis de faire le plein dans sa hâte à repartir. Le C.R.P. ne laisserait pas une telle négligence impunie, et Archer devait s'attendre à monter sur la sellette dès son retour au XXVI<sup>e</sup> siècle ; comme en outre il risquait fort de perdre ses galons difficilement conquis de troisième classe du C.R.P., il n'était pas seulement inquiet et calme, mais également déprimé.

La vacillation diminua en même temps que la quantité de mouvement, et tour à tour apparurent de confuses séquences de terre ou de ciel en voie de matérialisation et des taches sombres striées d'étoiles. La transition était

d'autant plus délicate qu'elle s'opérait à la fois dans l'espace, grâce aux dérives latérales commandées par l'indicateur électronique, et dans le temps, à cause du freinage imposé par la déperdition d'énergie diachronique ; l'expérience n'avait rien d'agréable et aurait déconcerté un vétéran. Archer, qui n'en était pas un, rappelons-le, eut le sentiment de mordre la poussière quand cessèrent de clignoter les jours et les nuits, de défiler les paysages et les cieux brouillés.

La clairière était vaste et inondée de soleil matinal ; la luxuriance de l'herbe et les feuilles vert pâle des arbres environnants indiquaient assez qu'on était au printemps. Une brise à peine fraîche et chargée d'un parfum de fleurs sauvages confirmait délicieusement le fait ; des oiseaux chantaient tout à l'entour et mettaient dans les arbres ou sur le ciel sans nuages des taches de couleur vive. Archer n'avait jamais vu d'oiseaux avant son affectation par le C.R.P. aux travaux d'extérieur, et il ne se lassait pas de les contempler. Non qu'ils fussent inconnus au XXVI<sup>e</sup> siècle, mais leurs rares survivants avaient appris à se garder des humains. On racontait que le marécage des Grands Lacs en abritait beaucoup, mais Archer, n'ayant jamais eu l'occasion de se rendre là-bas, n'avait pu vérifier.

À la réflexion, c'était un monde bien gris que celui du XXVI<sup>e</sup> siècle. Il fallait le quitter et visiter quelques mondes verdoyants pour prendre conscience de sa grisaille et apprécier la différence : le XXVI<sup>e</sup> siècle n'était en fait qu'une cité, une énorme chose tentaculaire bâtie sur les ruines que n'avait pas rasées l'Interrègne. On avait bien entendu laissé quelques terres à l'exploitation agricole, mais même en été le vert des prairies restait assez pâle ; le sol s'était appauvri, selon les experts, à moins qu'il ne se fût trop enrichi. Malheureusement personne ne savait en quoi, et personne sans doute ne le saurait jamais.

Archer se trouvait donc dans un des mondes les plus merveilleusement verts qu'il eût vus.

L'espoir l'effleura qu'il pourrait y demeurer.

Ce désir lui fit aussitôt peur, et il se hâta de réagir. Son attitude n'était pas digne d'un patrouilleur (troisième classe) du C.R.P. : il n'avait pas à rêver, mais à tout mettre en oeuvre pour regagner le monde auquel il appartenait et faire son rapport. Celui-ci allongerait la liste des renseignements que recueillait l'humanité pour combler les lacunes de ses archives historiques. Honteux de son apostasie, il mit en marche le compteur Frimpkin dont il était également équipé et se mit à tourner en rond très lentement.

L'appareil servait à détecter et à mesurer les radiations émises par la bobine de rechange de la batterie diachronique ; ses battements permettaient de localiser avec précision le relais qui abritait la bobine de rechange. C'est lorsque Archer regardait vers l'est que le tic-tac se faisait le plus rapide, sans atteindre pourtant la fréquence normale ; cette insuffisance l'inquiéta, mais l'essentiel était de savoir que la bobine se trouvait à proximité (le rayon d'action du Frimpkin ne dépassant pas trois kilomètres) et qu'il ne faudrait guère plus d'une heure pour la trouver. Sans plus penser aux étranges défaillances de son appareil, Archer commença ses recherches.

Non loin de là passait un chemin étroit, bourbeux et sillonné d'ornières, mais comme il allait à l'est, Archer décida de le suivre. Bientôt apparut un attelage de boeufs tirant une grossière charrette à quatre roues, chargée de bois de chauffage et conduite par un homme d'une quarantaine d'années portant un curieux couvre-chef et d'amples vêtements de travail. Archer ne fit rien pour se cacher, car, entre autres instruments, il disposait d'un assortisseur temporel qui l'« habillait » automatiquement à la mode de l'époque visitée : un champ d'illusion contraignait l'observateur à imaginer lui-même les « vêtements » et opérait les changements nécessaires si les émotions ou les goûts du témoin se révélaient néfastes. En l'occurrence, si Archer ignorait la nature exacte de ses « nouveaux vêtements », il fut rassuré sur leur compte par l'expression de respect qui se peignit sur le visage du charretier quand le lourd véhicule le croisa en cahotant.

Il dépassa quelques minutes plus tard une vieille femme portant des fagots ; à en juger par son attitude déférente et ses manières obséquieuses, elle partageait les goûts vestimentaires du voiturier.

Il s'aperçut bientôt en regardant par-dessus son épaule qu'elle le suivait, imitée par le charretier qui avait fait demi-tour, puis par un jeune couple et trois enfants sortis d'une maisonnette en bordure de la route ; une seconde chaumière grossit les rangs de son escorte de six nouvelles personnes, une troisième de huit. Les visages avaient tous le même air de respect : sans doute considérait-on Archer comme une célébrité.

Mais peu lui importait : les gens du pays étaient bien libres de voir en lui qui ils voulaient, tant qu'ils ne gênaient pas ses recherches.

Continuant sans trop de détours dans la bonne direction, le chemin finit par sortir de la forêt. À gauche, des champs s'étendaient jusqu'à de lointaines collines ; à droite, se dressait une haie assez haute pour arrêter le regard. L'escorte comptait alors quelque trente-cinq personnes fermement

convaincues, à en juger par leur caquetage et leur gesticulation, qu'il allait se passer quelque chose d'une importance décisive.

Archer en était désolé : il n'aimait pas décevoir les gens.

Au bout de plusieurs centaines de mètres de haie ininterrompue, s'ouvrait une imposante porte, que le compteur Frimpkin désignait de son doigt invisible. Certain de trouver la bobine de rechange quelque part derrière la haie, Archer quitta la route sous les exclamations de ses compagnons et monta hardiment le talus.

La porte n'était pas gardée. Elle se composait de deux lourdes grilles aux barreaux rouillés pour la plupart, à travers lesquels il aperçut une immense pelouse verte, et plus loin quatre bâtiments d'un style inhabituel ; un sentier dallé serpentait des grilles au plus grand édifice, entre des plates-bandes et des arbrisseaux droits comme des I. Fait étrange pour la saison, des nappes d'air chaud semblaient monter de la terre ; maisons, brins d'herbe, arbres et fleurs avaient un aspect irréel, un halo qui déconcerta Archer. Son trouble augmenta lorsqu'il comprit qu'au-delà de la haie ne régnait plus le printemps, mais déjà le plein été.

On s'exclama de nouveau quand il passa par l'un des trous de la grille et se mit à suivre le sentier dallé. À peine avait-il fait quelques pas qu'il sentit un léger choc et remarqua une faible lueur qui disparut presque aussitôt ; la brise matinale était tombée, et la chaleur de l'été l'enveloppa.

Quel monde étrange était-ce là, qui connaissait en même temps deux saisons différentes ? Archer avait au cours de ses missions rencontré plus d'une merveille, mais jamais de cet ordre.

Il poursuivit son chemin sur les dalles, regardant de droite et de gauche sans trouver le moindre signe de vie. Le domaine était, ou paraissait, abandonné des hommes comme des animaux ; les oiseaux eux-mêmes étaient absents, ou en tout cas invisibles, et nul chien ne venait lui rappeler par ses aboiements ou ses morsures qu'il était un intrus.

Jetant un coup d'oeil par-dessus son épaule, il évalua à cinquante ou soixante personnes l'effectif de son escorte ; mais elle ne méritait plus ce nom, puisque ses membres parvenus aux grilles ne manifestaient aucune intention de les franchir. De toute évidence, ils suivraient la scène de leur place.

Quel genre de scène s'attendaient-ils à voir ?

Le compteur Frimpkin signala la présence de la bobine de rechange dans ou derrière le bâtiment principal en battant plus vite à mesure qu'Archer s'en

approchait ; mais la fréquence était encore trop faible pour un but si proche. Archer eut de vagues appréhensions, qu'il essaya de chasser en concentrant son attention sur le manoir ; il le trouva en excellent état, mais presque aussi oppressant qu'impressionnant avec ses murs de pierre grise et ses hautes fenêtres étroites ; son toit inégal était troué de lucarnes et présentait de petits renflements qu'on eût pris pour des oiseaux sans tête. Une hampe portait une bannière orange et pourpre, immobile dans cet air que n'agitait aucun souffle de vent.

Plus petits mais construits sur le même modèle, deux des trois autres bâtiments communiquaient avec le premier par des allées couvertes, tandis que le quatrième demeurait en grande partie caché ; mais Archer en aperçut assez pour conclure qu'il était probablement en bois et beaucoup moins habitable que les autres.

Le sentier dallé aboutissait au perron d'une imposante porte d'entrée. Archer vit en s'approchant qu'il avait eu tort de croire le domaine abandonné, car sur le seuil se tenaient deux gardes aux vêtements bariolés, la lance au poing.

Il gravit hardiment les marches, persuadé que ces hommes l'« habilleraient » à peu près comme les autres. Or, non seulement les gardes n'en firent rien, mais ils ne parurent même pas le voir ; les yeux fixés droit devant eux, ils restaient debout et raides comme deux piquets. D'ailleurs, ils ne respiraient ni l'un ni l'autre.

La première idée d'Archer fut qu'ils étaient morts, puis il remarqua leur teint vermeil et discerna dans leurs yeux une lueur d'intelligence ; effleurant la joue de l'un d'eux, il la trouva aussi tiède qu'elle était rose.

Non, les gardes n'étaient point morts au sens ordinaire du terme, mais vivaient de quelque étrange vie.

Il haussa les épaules et reporta son attention sur la porte : c'était au responsable du relais d'expliquer ce mystère, qu'il n'avait pu manquer de signaler – à supposer naturellement que le phénomène se fût déjà manifesté lors de l'installation de la bobine de rechange dans sa cachette. Mais la date même de cette installation posait une autre énigme. Le C.R.P., pour faciliter la recharge des batteries et assurer la sécurité du personnel, avait établi ses relais à des intervalles temporels de cinq cents ans et spatiaux de cinq cents kilomètres, à moins que de grandes nappes d'eau ne fissent obstacle. Mais bien que la chronologie se calculât de manière assez simple sur l'échelle du calendrier romain, un patrouilleur qui ne disposait pas, en plus de son

indicateur électronique, d'une carte spatio-temporelle des relais n'avait aucun moyen d'évaluer la durée d'existence de l'un d'eux. Tout en sachant approximativement en quelle époque et en quel lieu il se trouvait, Archer ignorait donc si le relais avait été établi la veille ou cinq cents ans plus tôt.

La porte étant entrebâillée, il n'eut qu'à la pousser pour franchir le seuil. Un corridor haut de plafond et absolument désert le mena à la porte voûtée d'une immense salle qui s'élevait presque jusqu'au toit ; au fond, se tenaient sur un grand lit à baldaquin un homme et une femme richement vêtus ; ailleurs, on voyait des gens assis sur des couches moins imposantes ou debout dans diverses attitudes. Certains paraissaient pétrifiés dans leur mouvement, mais tous, quelle que fût leur position, restaient parfaitement immobiles et parfaitement silencieux. Ils n'étaient ni plus ni moins morts que les deux gardes.

Un escalier de pierre menait à une galerie qui faisait le tour de la salle à cinq ou six mètres de hauteur ; à l'autre extrémité, une seconde porte voûtée donnait accès à une pièce où Archer vit un tableau plus étonnant encore. Il se trouvait sans nul doute possible dans une cuisine, encore qu'elle ne rappelât que de loin ses soeurs du XXVI<sup>e</sup> siècle : à l'arrière-plan, un antique fourneau portait sur son gril d'énormes morceaux de viande, alimenté par un feu de bois dont les flammes rouges restaient contre toute attente immobiles ; auprès du fourneau, une plume dans chaque main, une jeune fille tenait dans son giron un gros volatile décapité. Au premier plan, était une femme aux allures de virago devant laquelle s'accroupissait un petit garçon ; elle avait la main droite levée, comme si elle eût voulu donner une gifle avant d'être changée, avec le petit garçon, la jeune fille et tous les gens du voisinage, en statue vivante.

Archer traversa la pièce jusqu'à une fenêtre qui donnait sur une vaste cour. Des volatiles comme celui que tenait la jeune servante se tenaient çà et là dans des postures diverses, mais ils ne faisaient aucun bruit et ne bougeaient pas plus que leur compagnon décapité. Non loin de là, devant le bâtiment de bois qu'Archer n'avait pu qu'entrevoir, il aperçut, aussi immobiles que les personnages de la cuisine, six chevaux, deux vaches et une chèvre ; quant aux trois grands chiens couchés au bas de la fenêtre, il était trop mal placé pour dire s'ils étaient endormis, morts ou autre chose. Du reste, il ne voyait pas de raison de faire la différence.

Il retourna dans la grande salle et monta l'escalier de pierre de la galerie. La fréquence du compteur Frimpkin s'accrut aussitôt et, au sommet, atteignit

enfin la normale, ou presque. Sur la galerie donnaient de nombreuses portes, fermées pour la plupart, mais il était trop attentif au tic-tac de son appareil pour leur donner un regard. Le rythme demeura le même jusqu'à la treizième porte, devant laquelle il se fit légèrement plus violent : Archer sut que l'objectif était proche.

La porte s'ouvrait sur un étroit couloir. Il se crut arrivé, car l'endroit était assez semblable à ceux que choisissaient les responsables des relais (partant du principe que la meilleure cachette est la plus évidente) pour dissimuler les bobines de rechange : le couloir offrait le double avantage de se trouver dans une maison qui, en temps normal, fonctionnait comme un centre d'activité, et de n'être plus guère utilisé, à en juger par la poussière du plancher et les toiles d'araignée qui pendaient du plafond. Mais il s'avéra qu'il n'abritait pas la bobine de rechange. Archer fit une vingtaine de pas et trouva d'étroites marches de pierre, qui montaient en tournant dans l'obscurité sous d'autres toiles d'araignée.

L'escalier commençait à lui paraître interminable quand il parvint à une petite porte ; elle était entrouverte, et il n'eut qu'à la pousser pour pénétrer dans la chambre. Son geste avait fait tomber de la serrure rouillée une petite clef qui rebondit sur les marches : c'était, avec sa respiration, le seul bruit qu'il eût entendu depuis que son ancienne escorte l'avait abandonné.

La pièce, de très petites dimensions, formait l'intérieur de l'un de ces « renflements » qu'il avait remarqués sur le toit. Elle contenait pour tout ameublement un lit placé sous l'unique fenêtre, et une petite machine installée dans un des coins poussiéreux.

C'était la plus étrange machine qu'Archer eût jamais vue : une roue de bois sur une monture de bois à trois pieds. Au-dessus de la roue, attaché à une petite pièce de bois, se trouvait l'objet de ses recherches.

Il pouvait désormais continuer son voyage vers le XXVI<sup>e</sup> siècle, en laissant derrière lui ce monde verdoyant et enchanteur.

Il s'avança, détacha la bobine de rechange et l'inséra dans la batterie diachronique, qu'il portait juste au-dessus de la poche gauche de sa combinaison temporelle, sur sa poitrine. Le mécanisme de mise en marche était caché à la base de la bobine ; il trouva la minuscule manette, essaya de l'abaisser...

Et il s'aperçut qu'on l'avait fait avant lui.

Abasourdi, il approcha la bobine du compteur Frimpkin, qui battit frénétiquement avant de retourner à son inertie première.

Il effectua quelques calculs callisthéniques (opération à laquelle il se serait livré plus tôt s'il avait pu deviner la vérité) et en déduisit avec stupéfaction que la bobine avait conservé à peine assez d'énergie diachronique pour le transporter au début du XIII<sup>e</sup> siècle.

Cela signifiait que le contact était mis depuis plus de cent ans !

Cent années pendant lesquelles l'énergie s'était répandue à raison de quatre cents unités Frimkin par jour au minimum : de quoi isoler une petite ville... ou un grand domaine...

Voilà pourquoi les êtres qu'il avait rencontrés au-delà des grilles restaient tous, hommes ou animaux, immobiles et sans souffle. La région avait tout entière échappé à l'écoulement du temps.

S'il n'en avait pas été lui-même affecté, c'est qu'il venait d'un point extérieur au champ créé par la déperdition d'énergie diachronique ; il était un étranger et n'appartenait pas à cette petite capsule de réalité.

Il examina la bobine de rechange de plus près. La manette était habilement dissimulée et n'avait qu'une chance sur mille d'être découverte ; mais c'était encore trop et il avait bien fallu qu'un jour, quelque part, un geste innocent déclenchât un champ comme celui dont Archer avait sous les yeux les effets.

Il débrancha le petit appareil fusiforme.

Qui l'avait branché ?

Il jeta un coup d'oeil circulaire sur la pièce, et c'est alors seulement qu'il vit quelqu'un sur le lit.

Une jeune fille.

Il s'approcha et se pencha sur elle.

Son visage était adorable et ses cheveux paraissaient filés de rayons de soleil. Il lui donna dix-huit ans.

Sans doute, après avoir accidentellement déclenché le mécanisme, s'était-elle étendue et endormie juste avant la suspension du temps.

Sous son regard, elle s'étira, se remit à respirer, et il comprit que le champ diachronique commençait à se dissiper.

Il sentit tout le poids de ses années de solitude des fantômes gris l'assaillirent qu'il chassa en donnant à la jeune fille un baiser.

Elle poussa un soupir... et ouvrit les yeux. Ils étaient bleus.

C'était un conte de fées, ou presque.

La chaleur de l'été céda la place à une brise printanière. Il alla à la fenêtre et vit, au-delà des arbres, des fleurs et des pelouses, une centaine de

personnes debout près des grilles ; elles lui firent de grands signes et sautèrent de joie dès qu'il apparut dans l'embrasement.

Les vieilles gens de l'assemblée s'employaient déjà sans doute à broder la trame du conte.

Il se pencha de nouveau sur la jeune fille, qui lui rendit son regard. L'assortisseur temporel, cette fois encore, le « vêtit » élégamment : la jeune fille croyait voir en lui un homme riche...

Peut-être même un prince.

Il pourrait probablement apprendre sa langue ainsi que les us et coutumes de son époque en un rien de temps. L'avenir lui souriait. Il lui donna un autre baiser, pour faire bonne mesure...

*Et dans la cour les chevaux s'ébrouèrent ; les chiens de chasse se dressèrent en remuant la queue ; sur le toit les pigeons sortirent leur tête de sous leurs ailes, examinèrent les alentours et s'envolèrent en rase campagne ; les mouches reprirent leur marche sur les murs ; le feu pétilla dans la cuisine et rôtit les viandes ; et la cuisinière tira l'oreille du petit garçon, et la servante pluma l'oiseau et le mit à la broche... Et en temps voulu, on célébra fastueusement le mariage du « fils du Roi » et de Briarrose, et ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants.*

Traduit par YVES HERSANT.

*Romance in an Eleventh Century Recharging Station.*

© Mercury Press, Inc. 1965.

© Éditions Opta, pour la traduction.

# LE CHOIX

par W. Hilton-Young

*S'il y a ici un paradoxe, c'est bien celui de la comparaison des dimensions du récit avec les horizons que celui-ci laisse deviner. Rares sont les nouvelles ultra-courtes où la suggestion d'horreur est aussi adroitement amenée.*

AVANT de partir pour le futur, Williams s'acheta un appareil photo, un magnétophone et apprit la sténo. Cette nuit-là, quand tout fut prêt, nous fîmes du café et sortîmes du cognac et des verres en prévision de son retour.

« Au revoir, lui dis-je. Ne reste pas trop longtemps.

— N'aie crainte », me répondit-il.

Je l'observai attentivement et c'est à peine s'il cligna des yeux. Il dut faire un atterrissage parfait à la seconde même où il avait décollé. Il n'avait pas l'air d'avoir vieilli d'un seul jour, nous qui nous attendions à ce qu'il reste parti peut-être pendant plusieurs années.

« Alors ?

— Alors, dit-il, si nous buvions un peu de café. »

Je le servis, ayant bien du mal à contenir mon impatience. Je lui donnai sa tasse et répétei :

« Alors ?

— Eh bien, ce qui se passe c'est que je n'arrive pas à me souvenir.

— Tu n'arrives pas à te souvenir ? De rien du tout ? » Il réfléchit un moment et répondit tristement : « De rien du tout.

— Mais tes notes ? L'appareil photo ? Le magnétophone ? »

Le carnet de notes était vierge, l'indicateur de l'appareil photo était toujours sur le 1, là où il l'avait réglé, et la bande n'était même pas engagée dans le magnétophone.

« Mais, juste ciel, protestai-je, pourquoi ? Comment est-ce arrivé ? Tu ne te souviens donc de rien du tout ?

— Je me souviens juste d'une chose.

— De quoi ?

— On m'a tout fait voir et on m'a laissé le choix de m'en souvenir ou pas après mon retour.

— Et tu as choisi de ne pas t'en souvenir ? Mais quelle idée incroyable t'a pris de...

— N'est-ce pas ? répondit-il. On se demande bien pourquoi. »

Traduit par BERNARD RAISON.  
*The Choice.*

Tous droit réservés

© Librairie Générale Française, 1984, pour la traduction.

# UN HOMME DANS SON TEMPS

par **Brian W. Aldiss**

*Nombreux sont les récits de science-fiction utilisant le thème de la connaissance de l'avenir, laquelle est en général exploitée dans un espoir de profit. Ici, le personnage central vit dans un temps à lui, un temps très légèrement en avance sur celui du reste de la Terre. Des paradoxes surgissent ainsi, la notion de causalité est remise en question, mais c'est surtout le problème de la communication qui est posé dans ces scènes successives. Le petit décalage temporel acquiert la menace d'une barrière, d'un mur du temps – après ceux du son et de la lumière – dont on se demande comment il pourra être franchi.*

SON absence.

Janet Westermarck était assise et observait les trois hommes dans le bureau : l'administrateur qui était sur le point de disparaître de sa vie, le comportementaliste qui était sur le point d'y entrer, et son mari dont la vie se déroulait parallèlement à la sienne, mais séparément.

Elle n'était pas la seule à se livrer à l'observation. Le comportementaliste, dont le nom était Clément Stackpole, se tenait replié sur sa chaise, ses mains fortes et laides autour du genou, avançant son intelligent visage simiesque, pour mieux observer son nouveau sujet, Jack Westermarck.

L'administrateur de l'Hôpital de la Recherche mentale parlait d'une manière animée et concernée. Seul Jack Westermarck semblait absent de la scène, ce qui n'avait rien de surprenant.

*Votre problème particulier, agité.*

Ses mains sur ses genoux restaient calmes, mais lui, il était agité, quoique son agitation semblât avoir un contexte. C'est comme s'il était dans une autre pièce avec d'autres gens, pensa Janet. Elle vit ses yeux plantés dans les siens à un moment où en fait elle ne le regardait pas tout à fait, et quand elle le fit, il était déjà ailleurs, il s'était retiré.

« Quoique M. Stackpole n'ait jamais eu affaire à votre problème particulier, disait l'administrateur, il a beaucoup d'expérience dans ce domaine. Je sais...

— Vous pouvez compter sur nous », dit Westermark, joignant les mains et acquiesçant légèrement de la tête.

Doucement, l'administrateur prit note au crayon de la remarque, en marqua le moment exact, et continua :

« Je sais que M. Stackpole est trop modeste pour en faire lui-même la remarque, mais il excelle dans le travail en équipe...

— Si vous pensez que c'est nécessaire, dit Westermark, quoique j'aie assez vu votre équipement pour le moment. »

Le crayon marcha, la voix égale continua :

« Oui, dans le travail en équipe ; et je suis sûr que vous et M. Westermark serez bientôt très contents de l'avoir avec vous. Rappelez-vous, il n'y sera que pour vous aider tous les deux. »

Janet sourit et dit, depuis l'îlot de sa chaise, en essayant de lui sourire, à lui et à Stackpole :

« Je suis sûre que tout ira... »

Elle fut interrompue par son mari qui se leva, laissa tomber ses mains le long de son corps et dit, en se tournant légèrement, vers le vide :

« Pourrais-je dire au revoir à l'infirmière, Mlle Simmons ? »

*Sa voix ne tremblait plus.*

« Tout ira très bien », dit-elle vite. Et Stackpole l'approuva de la tête, épousant, complice, son point de vue.

« Nous nous entendrons tous bien, Janet », dit-il.

Elle était en train de s'adapter hâtivement à l'emploi inattendu de son prénom et l'administrateur était en train de lui prodiguer un sourire encourageant dans le style de tant d'autres qu'on lui prodiguait depuis qu'on

avait tiré Westermark de l'océan près de Casablanca, quand son mari, continuant sa conversation solitaire avec le vide, dit :

« Bien sûr, j'aurais dû me rappeler. »

Sa main droite s'éleva dans la direction de son front – ou de son cœur peut-être, pensa Janet, et retomba, pendant qu'il disait :

« Peut-être qu'elle viendra nous voir un jour. »

Maintenant il se retourna et avec un pâle sourire vers un autre endroit inoccupé, avec un mouvement presque imperceptible de la tête, comme légèrement enjôleur :

« Tu aimerais cela, n'est-ce pas, Janet ? » Elle tourna sa tête, essayant instinctivement de capter son regard comme elle répondait vaguement :

« Mais bien sûr, chéri. »

Sa voix ne tremblait plus quand elle s'adressait à son attention absente.

*Il y avait la lumière du soleil dans laquelle ils pouvaient se voir.*

Il y avait un rayon de soleil dans un coin de la pièce, venant par une baie vitrée. Un bref instant elle vit, comme elle se levait, le profil de son mari à contre-jour. Maigre et renfermé. Intelligent : elle l'avait toujours considéré comme surchargé de son intelligence, mais maintenant il était comme perdu ; elle pensa à ce qu'avait dit un psychiatre qu'on avait appelé pour l'examiner quelque temps auparavant :

« Vous devez comprendre que le conscient est constamment léché par les vagues de l'inconscient. »

*Léché par les vagues de l'inconscient.*

Luttant contre ces mots elle dit, s'adressant au sourire de l'administrateur, ce sourire qui avait dû lui être tellement utile dans sa carrière :

« Vous m'avez beaucoup aidée. Je n'aurais pas pu supporter ces quelques mois sans vous. Et maintenant, il faut que nous partions. »

Elle s'entendait hacher ses paroles, de peur que Westermark n'intervînt au milieu d'une de ses phrases, ce qu'il ne manqua pas de faire.

« Merci de votre aide. Si vous trouvez quelque chose... »

Stackpole alla modestement vers Janet, pendant que l'administrateur dit en se levant :

« Bien, ne nous oubliez pas l'un et l'autre si vous avez un problème quelconque.

— Vous pouvez compter sur nous.

— Nous aimerions, Jack, que vous reveniez chez nous une fois par mois pour un check-up personnel. Nous ne voulons pas faire tourner à vide notre luxueuse installation, et vous êtes notre – euh – patient vedette. » Il eut un sourire un peu contraint en le disant, jetant un coup d'oeil sur sa feuille de papier pour avoir la réponse de Westermarck. Westermarck lui tournait déjà le dos, Westermarck marchait déjà lentement vers la porte, Westermarck avait fait déjà ses adieux, hissé sur le promontoire solitaire de son existence.

Janet eut un regard d'impatience, qu'elle n'eut pas le temps de refouler, vers l'administrateur et Stackpole. Elle détestait leur professionnalisme, qui les empêchait de relever ce qui semblait être de la part de son mari une impolitesse. Stackpole eut pour elle un gentil regard de singe et prit son bras avec une de ses grosses mains.

« On y va ? Ma voiture est dehors. »

*Ne disant rien, opinant de la tête, réfléchissant, et consultant des montres.*

Elle opina de la tête, ne disant rien, réfléchissant seulement, sans avoir besoin des notes de l'administrateur pour penser : « Ah ! oui, c'était quand il a dit, "Pourrais-je dire au revoir à l'infirmière – comment déjà ? – Simpson ?" Elle apprenait à suivre son mari à la trace par les sentiers interrompus de la conversation. Il était déjà sorti dans le couloir, la porte battant derrière lui, et l'administrateur disait, s'adressant au vide : « C'est son jour de congé aujourd'hui. »

« Vous n'oubliez jamais une réplique », dit-elle, sentant la main serrer son bras. Elle enleva poliment ses doigts à l'horrible Stackpole, essayant de se rappeler ce qui s'était passé il y avait à peine quatre minutes. Jack lui avait dit quelque chose ; elle ne pouvait se rappeler quoi ; elle ne dit rien, elle évita les regards, elle étendit le bras et elle serra la main de l'administrateur vigoureusement.

« Merci, dit-elle.

— Au revoir, vous deux, dit-il, ferme, jetant un coup d'oeil rapide à sa montre, à ses notes, à elle, à la porte... Bien sûr, dit-il, si nous pouvons faire quelque chose... Nous avons beaucoup d'espoir... »

Il redressa sa cravate, regardant de nouveau sa montre.

« Votre mari est sorti maintenant, madame Westermarck », dit-il, avec plus de douceur. Il marcha vers la porte avec elle et ajouta :

« Vous avez eu un courage merveilleux, et je me rends compte, nous nous rendons tous compte, que vous devrez continuer à être merveilleuse. Avec le temps, ça devrait être plus facile ; Shakespeare ne dit-il pas dans *Hamlet* : "L'habitude peut tout changer, jusqu'à l'empreinte de la nature." Puis-je suggérer que vous suiviez l'exemple de Stackpole et le mien en gardant un petit carnet et en vérifiant scrupuleusement l'heure ? »

Ils remarquèrent chez elle une petite hésitation et l'entourèrent, deux hommes auprès d'une femme séduisante, présence pas entièrement dépourvue de concupiscence. Stackpole se racla la gorge, sourit et dit :

« Il peut si facilement se sentir isolé, vous savez. C'est essentiel que vous, vous surtout, répondiez à ses questions, ou il se sentira coupé du monde. »

*Toujours un pas en avant.*

« Les enfants ? demanda-t-elle.

— Nous voudrions vous voir, Jack et vous, bien installés de nouveau à la maison, disons pendant quinze jours, dit l'administrateur, avant de penser à faire revenir les enfants pour le voir.

— C'est mieux ainsi pour eux, pour Jack, *et* pour vous, Janet », dit Stackpole.

Point trop n'en faut, pensa-t-elle. Dieu sait que j'ai besoin de consolation. Mais ça, c'est trop facile. Elle détourna son visage, craignant qu'il n'ait l'air trop vulnérable ces jours-ci.

Dans le couloir, l'administrateur dit, comme pour un adieu :

« Je suis sûr que Grand-maman les gâte terriblement, mais se faire du souci n'y changera rien, comme dit l'adage. »

Elle lui sourit et s'en alla rapidement, un pas en avant de Stackpole.

Westermarck était assis dans la voiture devant le bâtiment administratif. Elle monta auprès de lui. Il se lança alors violemment en arrière.

« Chéri, qu'y a-t-il ? » demanda-t-elle. Il ne répondit pas.

Stackpole n'avait pas encore quitté le bâtiment, il devait avoir une dernière conversation avec l'administrateur. Janet profita de ce moment pour se pencher sur son mari et l'embrasser sur la joue, consciente du fait qu'une épouse fantomatique l'avait déjà fait, de son point de vue à lui. Sa réaction à lui fut, de son point de vue à elle, non moins fantomatique.

« La campagne est verdoyante », dit-il. Ses yeux voltigeaient sur le ciment gris du bâtiment en face.

« Oui », dit-elle.

Stackpole dégringola les marches, s'excusa en ouvrant la portière, s'installa. Il embraya trop vite et ils furent projetés en arrière. Janet comprit alors la raison du violent recul de Westermarck quelques instants plus tôt. Maintenant l'accélération le surprit de nouveau : son corps roula, impuissant, en arrière. Comme ils avançaient, il saisit fermement la poignée, car le mouvement de son corps ne correspondait pas au mouvement de la voiture.

Une fois sortis des terrains de l'Institut, ils se trouvèrent en rase campagne, dans la lumière de ce milieu d'août.

### *Ses théories.*

Westermarck, en se concentrant, pouvait arriver à se conformer à quelques-unes des lois du continuum-temps qu'il avait quitté. Quand la voiture dans laquelle il se trouvait s'engagea sur le chemin d'accès à sa maison (familier, mais étrange avec ses rhododendrons non taillés et aucune trace de la présence des enfants) puis s'arrêta devant la porte d'entrée, il resta assis sur son siège pendant trois minutes et demie avant de s'aventurer à ouvrir la portière. Il sortit alors et resta planté sur le gravier, le contemplant en fronçant les sourcils. Était-il aussi réel que toujours, aussi matériel ? Y avait-il sur lui un léger glacis ? comme si quelque chose brillait de l'intérieur de la terre, brillait à travers toute chose ? Ou bien existait-il un écran entre lui et tout le reste ? C'était important de trancher entre les deux théories, car il devait vivre sous la discipline de l'une d'elles. Ce qu'il espérait prouver, c'était que la théorie d'imprégnation était la bonne : de cette manière il n'était, lui, qu'un des facteurs contenant l'univers agissant en même temps que le reste de l'humanité. La théorie du glacis l'isolait non seulement du genre humain, mais du cosmos tout entier (à l'exception de Mars ?). C'était récent encore : il devait encore beaucoup réfléchir et des idées nouvelles

feraient surface sûrement après observation et réflexion. Les sentiments ne devaient pas influencer sur sa conclusion : il devait rester détaché. Des théories révolutionnaires pouvaient bien émerger de cette.., souffrance.

Il pouvait voir sa femme à côté de lui, à une certaine distance pour éviter une collision gênante ou pénible. Il lui sourit faiblement à travers son glacie. Il dit :

« Je le suis, mais je préfère ne pas parler. »

Il avança vers la maison, remarquant l'effet glissant du gravier qui ne bougeait pas sous ses pieds tant que le monde ne le rattraperait pas. Il dit :

« J'ai beaucoup de respect pour le *Guardian*, mais je préfère ne pas parler maintenant. »

*Le célèbre astronaute rentre chez lui.*

Un homme, debout sous le porche, attendait l'arrivée du petit groupe, guettant le retour de Westermark chez lui avec un sourire hésitant. Hésitant, mais l'air décidé, il s'avança et regarda interrogativement les trois personnes sorties de la voiture.

« Excusez-moi, vous êtes bien le capitaine Jack Westermark, n'est-ce pas ? »

Il fit un pas de côté comme Westermark parut aller droit sur lui.

« Je m'occupe de la rubrique de psychologie au *Guardian*, puis-je vous retenir un petit moment ? »

La mère de Westermark avait ouvert la porte et elle l'attendait avec un sourire de bienvenue, sa main tripotant nerveusement ses cheveux gris. Son fils passa outre. Le journaliste écarquillait les yeux après lui.

Janet dit en s'excusant :

« Il faut nous excuser. Mon mari vous a répondu, mais il n'est pas encore prêt à rencontrer des gens.

— *Quand* a-t-il répondu, madame Westermark ? Avant d'entendre ce que j'avais à dire ?

— Non, bien sûr, mais son flux vital... Désolée, je ne peux l'expliquer.

— Il vit vraiment en avance sur nous, c'est ça ? Pourriez-vous me consacrer une minute pour me dire votre sentiment à ce sujet, maintenant que le premier choc est passé ?

— Il faut vraiment que vous m’excusiez », dit Janet en le dépassant rapidement.

Comme elle suivait son mari dans la maison, elle entendit Stackpole dire :

« En fait, je suis un lecteur fidèle du *Guardian* et je peux peut-être vous aider. L’Institut m’a chargé de rester avec le capitaine Westermarck. Mon nom est Clément Stackpole, vous connaissez peut-être mon livre *Les Relations humaines persistantes*, chez Methuen. Mais il ne faut pas dire que Westermarck vit en avance sur le temps. C’est tout à fait incorrect. Ce que vous pouvez dire, c’est que certains de ses processus psychiques et physiologiques ont été en quelque sorte transposés en avant... »

« Le crétin ! » cria-t-elle en son for intérieur. Elle s’était arrêtée au seuil pour capter quelques-unes de ses paroles. Maintenant elle se précipita à l’intérieur.

*Conversation suspendue dans l’air  
entre les longues pauses du souper.*

Le souper ce soir-là eut des côtés inconfortables, quoique Janet, Westermarck et sa belle-mère eussent réussi à créer une atmosphère de gaieté mélancolique en apportant sur la table deux candélabres suédois, reliques d’un voyage à Copenhague, et en surprenant agréablement les deux hommes avec des hors-d’oeuvre bigarrés. Mais la conversation fut comme les hors-d’oeuvre, pensa Janet : de petits bouts appétissants de conversation, mais rien de consistant.

Mme Westermarck mère n’avait pas encore maîtrisé la technique permettant de parler à son fils, et limitait ses remarques à Janet, quoiqu’elle jetât de fréquents regards vers Jack. « Comment vont les enfants ? » lui demanda-t-il. Troublée en sachant qu’il attendait depuis longtemps sa réponse, elle répliqua de façon incohérente et laissa tomber son couteau.

Pour rompre la glace, Janet était en train de mijoter une remarque sur l’administrateur de l’Hôpital de Recherche mentale, lorsque Westermarck dit

« Donc il est à la fois attentif et cultivé. Louable et rare chez un homme de ce genre. J’ai eu l’impression, que tu partages apparemment, qu’il s’intéressait autant à son travail qu’à sa carrière. On serait presque tenté de le trouver *agréable*. Mais vous le connaissez mieux, Stackpole ; que pensez-vous de lui ? »

Émiettant son pain pour cacher son ignorance de l'objet de la conversation qu'ils étaient censés avoir, Stackpole dit :

« Oh ! je ne sais pas, c'est difficile à dire..., gagnant du temps, prétendant ne pas loucher vers sa montre.

— L'administrateur a un côté très séducteur, n'as-tu pas trouvé, Jack ? remarqua Janet, tendant une perche à Stackpole peut-être autant qu'à Jack.

— Il m'a l'air de quelqu'un qui serait un bowleur lent, dit Westermarck dont l'intonation suggérait qu'il était d'accord avec quelque chose qui avait pas encore été dit.

— Ah ! *lui*, dit Stackpole, oui, il semble être un gars acceptable dans l'ensemble.

— Il m'a sorti une citation de Shakespeare et a eu l'obligeance de me dire d'où elle était tirée, dit Janet.

— Non, merci, mère, dit Westermarck.

— Je n'ai pas tellement affaire à lui, continua Stackpole, quoique j'aie joué au cricket avec lui une ou deux fois. C'est un bon bowleur lent.

— Vous ? Vraiment ? » s'écria Westermarck.

Cela les arrêta net. La mère de Jack regarda faiblement tout autour d'elle, rencontra l'oeil vitreux de son fils, dit pour dissimuler sa gêne : « Prends donc un peu de sauce, Jack », se rappela avoir déjà reçu la réponse, laissa presque tomber son couteau une fois de plus, renonça à manger.

« Je suis moi-même un batteur », dit Stackpole comme s'il appliquait un vieux marteau-pilon sur le silence tout neuf. Comme aucune réponse ne venait, il continua obstinément, s'étendant sur le jeu de cricket, sur le plaisir qu'il procurait. Janet observait de sa chaise, un tantinet perplexe d'admirer la performance de Stackpole et étonnée par cette légère perplexité ; elle décida alors qu'elle avait résolu de détester Stackpole, et immédiatement après elle décida d'annuler cette résolution. N'était-il pas de son côté ? Et les fortes mains poilues devenaient même un peu moins répugnantes quand on les imaginait tenant ferme la poignée en caoutchouc d'une batte, et les larges épaules pivotant... Elle ferma les yeux pour un moment et essaya de se concentrer sur ce qu'il disait.

*Un batteur lui-même.*

Plus tard, elle rencontra Stackpole sur le palier du premier étage. Il avait un court cigare dans sa bouche, elle deux oreillers sous son bras. Il l'arrêta :

« Puis-je vous aider, Janet ? »

— Je n'ai qu'un lit à préparer, monsieur Stackpole.

— Ne dormez-vous donc pas avec votre mari ?

— Il aimerait bien être seul une nuit ou deux, monsieur Stackpole. Pour le moment, je dormirai dans la chambre des enfants.

— Alors permettez-moi, s'il vous plaît, de porter vos oreillers. Et appelez-moi Clem, s'il vous plaît. C'est comme ça que m'appellent tous mes amis. »

Faisant un effort pour être plus aimable, pour se décrisper, pour se rappeler que Jack ne la mettait pas à la porte de la chambre à coucher pour toujours, elle dit :

« Je suis désolée, c'est seulement que nous avons eu dans le temps un fox-terrier qui s'appelait Clem ! » Mais ça n'avait pas sonné comme elle l'avait souhaité.

Il posa les oreillers sur le lit bleu de Peter, alluma la lampe de chevet et s'assit sur le lit, serrant son cigare pendant qu'il en tirait des bouffées.

« Ceci pourrait être un peu gênant, mais il y a quelque chose que je dois vous dire, Janet. »

Il ne la regardait pas. Elle lui apporta un cendrier et attendit près de lui, debout.

« Nous pensons que la santé mentale de votre mari pourrait être menacée, quoique je m'empresse de vous assurer qu'il ne montre aucun signe de perte de son équilibre mental en dehors de ce que nous pourrions appeler une absorption inaccoutumée des phénomènes – et même là nous ne pouvons pas dire, naturellement, si cette absorption est plus grande que ce qu'on pouvait attendre. Attendre dans ces circonstances totalement sans précédent, je veux dire. Il faudra que nous en parlions dans les jours à venir. »

Elle attendait qu'il continue, observant non sans amusement ses jeux de cigare. Mais il la regarda droit dans les yeux et dit :

« En toute franchise, madame Westermarck, nous pensons que cela aiderait votre mari si vous pouviez avoir des relations sexuelles avec lui. »

Décontenancée, elle dit : « Pouvez-vous imaginer... » Puis, se reprenant :

« C'est à mon mari de décider. Je ne suis pas inabordable. »

Elle vit qu'il avait remarqué son faux pas. Maniant adroitement la batte, il dit :

« J'en suis sûr, madame Westermarck. »

*La lumière éteinte, vivante, elle était couchée dans le lit de Peter.*

Elle était couchée dans le lit de Peter, la lumière éteinte. Elle le désirait, oui, très fort, maintenant qu'elle se permettait d'y penser. Pendant les longs mois de l'expédition sur Mars, pendant qu'elle était restée à la maison et que lui s'en éloignait, pendant qu'il existait vraiment sur une autre planète, elle avait été chaste. Elle s'était occupée des enfants, avait fait des excursions dans la campagne environnante et éprouvé du plaisir à écrire ces articles pour les revues féminines et à être interviewée à la Télé quand on avait annoncé le retour du vaisseau spatial de Mars vers la Terre. D'une certaine façon, elle avait été en hibernation.

Puis était tombée la nouvelle, qu'on lui avait cachée d'abord, que les communications avec le vaisseau pendant le retour posaient des problèmes. Un journal à sensation avait rompu le silence en déclarant que les neuf hommes de l'équipage étaient tous devenus fous. Et le vaisseau avait dépassé sa zone d'atterrissage, et était tombé dans l'Atlantique. Sa première réaction avait été purement égoïste – non, pas égoïste, mais personnelle : jamais plus il ne couchera avec moi. Et un amour et une désolation infinis.

Lorsqu'on le sauva, lui, le seul survivant, miraculeusement indemne, son espoir reprit. Depuis, l'espoir était resté embaumé, comme lui était resté embaumé dans le temps. Elle essaya d'imaginer comment ce serait de faire l'amour maintenant, tout lui arrivant à lui avant qu'elle ne commence à... Avec sa jouissance à lui avant qu'elle ne... Non, c'était impossible ! Mais si, bien sûr c'était possible, s'ils arrivaient d'abord à planifier la chose intellectuellement ; puis si elle restait immobile... Mais ce qu'elle essayait d'imaginer, tout ce qu'elle pouvait imaginer, ce n'était pas l'acte d'amour, mais une prostration formelle devant les exigences des glandes et le passage du temps.

Elle se dressa sur son séant, avide de mouvement, de liberté. Elle sauta du lit et ouvrit la fenêtre la plus basse : il traînait encore une odeur de fumée de cigare dans la chambre obscure.

*S'ils planifiaient la chose intellectuellement.*

En l'espace de quelques jours, ils s'enfoncèrent dans la routine. C'était comme s'ils étaient aidés par le temps ensoleillé et calme, prolongeant la douceur de l'été. Ils devaient faire attention, passer lentement les portes en se tenant sur la gauche, pour ne pas se heurter – un plateau avec des verres tomba par terre, avant qu'ils n'arrivent à cet arrangement. Ils mirent au point un système simple de coups frappés à la porte avant d'entrer dans la salle de bain. Ils conversèrent par communiqués, ne posant pas de questions quand les questions n'étaient pas absolument nécessaires. Ils marchèrent à quelques pas de distance. En résumé, ils firent des détours, chacun contournant la vie de l'autre.

« C'est finalement très facile quand on fait attention, dit Mme Westermark mère à Janet, et le cher Jack est si patient !

— J'ai même l'impression que la situation lui plaît.

— Mais pensez donc, comment pourrait-il *aimer* se trouver dans une situation aussi malheureuse ?

— Mère, vous vous rendez compte comment nous parvenons à cohabiter, n'est-ce pas ? Non, ça a l'air trop terrible, je n'ose pas le dire.

— Ne commencez donc pas à avoir des idées stupides. Vous avez été très courageuse, et ce n'est pas le moment de flancher, alors que tout semble marcher admirablement. Si vous avez des problèmes, vous devriez en parler à Clem. Il est là pour ça.

— Je sais.

— Eh bien ! »

Elle vit Jack se promener dans le jardin. Au moment où elle le regardait, il leva les yeux, sourit, se parla à lui-même, tendit la main, la retira, et alla, souriant toujours, s'asseoir sur le bout du banc sur le gazon. Émue, Janet se précipita vers la porte-fenêtre, pour le rejoindre.

Elle s'arrêta net. Déjà, elle se projetait en avant, elle voyait la suite de ses actions, car Jack les avait déjà tracées dans l'avenir. Elle traverserait le gazon, l'appellerait par son nom, sourirait et marcherait vers lui quand il aurait souri en retour. Ensuite ils iraient ensemble vers le banc et s'assiéraient, chacun à un bout.

De le savoir lui enleva toute spontanéité. Elle aurait pu aussi bien faire du sur place, car ce qu'elle allait faire avait déjà été fait, en ce qui concernait Jack, avec sa courte avance dans le temps. Alors si elle n'y allait pas, si elle se révoltait, si elle retournait discuter avec sa belle-mère des tâches ménagères du jour... Cela laissait Jack sur le gazon, ouvrant et fermant la

bouche comme un idiot de village, se laissant porter par des événements imaginaires qui n'allaient pas se réaliser. Qu'il en soit ainsi, que Stackpole en prenne acte ; alors ils pourraient laisser tomber cette théorie sur Jack étant en avance sur le temps, et ils auraient à le soigner pour quelque chose de plus normal, une sorte de folie hallucinatoire. Il serait en sécurité entre les mains de Clem.

Mais les actes de Jack prouvaient qu'elle irait là-bas. C'était fou de sa part de ne pas y aller. Fou ? Désobéir à une loi universelle était non pas fou, mais impossible. Jack ne désobéissait pas, il avait simplement trébuché sur une loi dont personne ne soupçonnait l'existence avant la première expédition sur Mars ; assurément ils avaient découvert quelque chose de plus important qu'ils ne pensaient, et de moins prévisible. Et elle, elle avait perdu. Non, elle n'avait pas encore perdu ! Elle s'élança à travers le gazon, l'appelant, calmant par l'action la confusion dans son esprit.

Et dans l'événement répété se cachait un peu de fraîcheur, car elle se rappelait comment le sourire de son mari, aperçu par la fenêtre, avait une chaleur particulière, comme s'il cherchait à la rassurer. Qu'avait-il dit ? Cela, c'était perdu. Elle s'approcha du banc et s'assit à côté de lui.

Il réservait une remarque pour le laps de temps qui devait invariablement s'écouler.

« Ne t'en fais pas, Janet, ça pourrait être pire.

— Comment ? » demanda-t-elle, mais il était déjà en train de répondre :

« Nous pourrions avoir un décalage d'une journée, 3,3077 minutes nous permettent au moins dans une certaine mesure de communiquer.

— Tu es d'un stoïcisme vraiment admirable », dit-elle. Elle s'effraya du ton sarcastique de sa voix.

« Veux-tu que nous parlions maintenant ?

— Jack, ça fait quelque temps déjà que je souhaite que nous parlions en privé. »

« *Moi ?* »

Les grands hêtres qui protégeaient le jardin du côté nord étaient si immobiles qu'elle pensa :

« Ils auront l'air pareil pour lui comme pour moi. »

Il émit un communiqué, le regard rivé au cadran de sa montre. Ses poignets étaient frêles. Il paraissait plus émacié que quand ils avaient quitté l'hôpital.

« Je me rends compte, ma chérie, à quel point tout cela doit te paraître pénible. Nous sommes séparés par cet étonnant déplacement de fonctions temporelles, mais moi, au moins, j'ai la consolation de vivre un phénomène nouveau, alors que toi...

— Moi ? »

*Parlant des distances intersidérales.*

« J'allais dire que tu es coincée dans ce même vieux monde que l'humanité a toujours connu. Mais je suppose que tu ne vois pas les choses de cette façon. »

Apparemment, une remarque qu'elle allait faire le rattrapa, car il ajouta, sautant du coq à l'âne :

« Je voulais avoir une conversation privée avec toi. »

Janet ravala quelque chose qu'elle allait dire, car il leva un doigt, irrité et dit :

« Je t'en prie, minute tes interventions pour que nous ne parlions pas par quiproquos. Limite tes remarques à l'essentiel. Vraiment, chérie, je suis surpris que tu n'agisses pas comme le suggère Clem et que tu ne notes pas ce qui est dit et à quelle heure.

— Ça – je ne voulais que – nous ne pouvons pas nous comporter comme si nous étions dans un conseil d'administration. Je veux savoir ce que tu ressens, comment tu es, ce que tu penses, pour pouvoir t'aider, pour que tu puisses un jour être capable de vivre à nouveau une vie normale. »

Il se chronométrait de façon à lui répondre presque sans temps mort :

« Je ne souffre d'aucun trouble mental et je suis complètement rétabli physiquement depuis l'accident. Il n'y a aucune raison de penser que ma perception se remettra jamais au même pas que la tienne. Elle est restée sans fluctuation 3,3077 minutes en avance sur le temps terrestre depuis que notre vaisseau a quitté la surface de Mars. »

Il s'arrêta. Elle pensa : « Il est environ 11 h 03 à ma montre et il y a encore tant de choses que je voudrais dire. Mais il est 11 h 06 et des poussières à sa montre à lui et il sait déjà que je ne peux rien dire. Cela demande un tel effort d'endurance de se parler de part et d'autre de ces trois minutes et des

poussières ; nous pourrions tout aussi bien nous parler à travers des distances intersidérales. »

Lui aussi avait apparemment perdu le fil de l'exercice, car il sourit et tendit la main, la tenant dans l'air. Janet se retourna. Clem Stackpole venait vers eux, tenant un plateau avec des verres. Il le posa avec précaution sur le gazon, prit un verre de Martini, dont il mit le pied entre les doigts de Jack.

« À votre santé ! dit-il en souriant. Voici votre breuvage ! » ajouta-t-il en tendant à Janet son "gin and tonic". Il apportait pour lui-même un verre de bière blonde.

« Pouvez-vous m'aider à éclaircir ma position vis-à-vis de Janet. Clem ? Elle ne semble pas encore la comprendre. »

Elle se tourna avec colère vers le comportementaliste.

« Ceci était censé être une conversation privée, monsieur Stackpole, entre mon mari et moi.

— Je suis désolé, en ce cas, que vous ne vous entendiez pas mieux. Peut-être puis-je vous aider à mieux vous en sortir. C'est difficile, je sais. »

3,3077.

D'un geste vigoureux, il arracha la capsule de la bouteille de bière et versa le liquide dans son verre. En dégustant, il dit :

« Nous avons toujours été habitués au fait que tout avançait dans le temps au même rythme. Nous parlons du cours du temps, et nous lui attribuons une seule vitesse d'écoulement. Nous supposons aussi que tout ce qui vivrait sur une autre planète dans une autre partie de l'univers aurait le même taux d'écoulement. En d'autres termes, quoique depuis longtemps déjà habitués à certaines bizarreries du temps, grâce aux théories de la relativité, nous nous étions habitués peut-être à certains raisonnements erronés. Il nous faudra maintenant penser différemment. Vous me suivez ?

— Parfaitement.

— L'univers n'est point la simple boîte imaginée par nos prédécesseurs. Il est possible que chaque planète soit enfermée dans son champ temporel comme dans son champ de gravitation. D'après ce que nous pouvons constater, le temps de la zone martienne serait en avance de 3,3077 minutes sur le nôtre. Nous déduisons cela du fait que votre mari et les huit hommes arrivés avec lui sur Mars n'ont eu aucune sensation de décalage temporel

entre eux et ne se sont pas rendu compte que quelque chose clochait jusqu'à ce que, ayant quitté Mars, ils aient essayé d'entrer en communication avec la Terre, ce qui révéla instantanément le décalage temporel. Votre mari vit encore à l'heure de Mars. Malheureusement, les autres membres de l'équipage n'ont pas survécu au choc de l'atterrissage, mais nous pouvons être sûrs que s'ils avaient survécu, ils souffriraient des mêmes effets. C'est clair, n'est-ce pas ?

— Tout à fait. Mais je ne vois toujours pas pourquoi ces effets, si ce que vous dites...

— Ce n'est pas ce que *je* dis, Janet, mais la conclusion à laquelle sont arrivés des gens bien plus malins que moi. »

Il sourit en le disant, et ajouta une parenthèse :

« Ce qui ne veut pas dire que nous n'affinons pas, et même que nous ne changeons pas, nos conclusions chaque jour.

— Alors pourquoi n'a-t-on pas remarqué les mêmes effets quand les Russes et les Américains sont revenus de la Lune ?

— Nous ne savons pas. Il y a tant de choses que nous ne savons pas. Nous supposons que, parce que la Lune est un satellite de la Terre et par conséquent dans son champ de gravitation, il n'y a pas de décalage temporel. Mais jusqu'à ce que nous ayons plus d'informations, jusqu'à ce que nous puissions pousser plus loin nos explorations, nous en serons réduits aux conjectures. C'est comme si on essayait d'estimer le déroulement de toute une partie de cricket alors qu'un coup de batte seulement a été donné. Après le retour de l'expédition sur Vénus, nous serons en bien meilleure position pour commencer à faire des théories.

— Quelle expédition sur Vénus ? dit-elle, éberluée.

— Elle pourrait ne pas partir avant un an, mais ils sont en train d'accélérer le programme. Nous devrions en tirer des informations vraiment inestimables. »

### *Us et abus du temps futur.*

Elle commença à dire :

« Mais après ça ils ne seront sûrement pas assez fous », et elle s'arrêta. Elle savait qu'ils seraient assez fous. Elle pensa à Peter disant : « Moi aussi je serai astronaute. *Moi*, je veux être le premier homme sur Saturne ! »

Les hommes regardaient leurs montres. Westermarck déplaça son regard vers le gravier et dit :

« Le chiffre de 3,3077 n'est sûrement pas une constante universelle. Il pourrait varier – je crois qu'il variera – d'un corps planétaire à un autre.

Mon opinion personnelle est que cela doit être lié de quelque façon avec l'activité solaire. Si cette théorie est exacte, nous pourrions constater que les hommes revenant de Vénus évolueront dans un continuum légèrement en retard sur celui de la Terre. »

Il se leva brusquement, avec un air contrarié, la concentration ayant quitté son visage.

« Je n'y avais pas encore pensé, dit Stackpole, griffonnant une note. Si l'expédition sur Vénus est préparée en tenant compte de cette théorie, nous n'aurons pas de mal à préparer leur retour. Nous finirons pas y voir plus clair dans ce désordre et je pense que la culture humaine en sortira immensément enrichie. Cela ouvrirait de telles perspectives que...

— C'est horrible ! Vous êtes tous fous ! » cria Janet. Elle se leva d'un bond et partit en courant vers la maison.

*Mais d'autre part.*

Jack commença à la suivre vers la maison. À sa montre, qui était à l'heure de la Terre, il était 11 h 18 et douze secondes ; il songea, une fois de plus, à acquérir une autre montre qui serait fixée à son poignet droit et indiquerait l'heure de Mars. Non, celle-là serait à son poignet gauche, car c'était le poignet qu'il consultait le plus et c'était l'heure à laquelle il vivait, même lorsqu'il s'astreignait à communiquer avec la race humaine condamnée à vivre sur la Terre.

Il se rendit compte qu'il devançait Janet maintenant selon son point de vue à elle. C'eût été intéressant d'avoir quelqu'un qui le devancerait, *lui*, dans la perception ; cela lui donnerait alors envie de converser, envie de faire cet effort. Mais cela lui enlèverait la sensation d'être perpétuellement le premier dans l'univers, premier partout, voyant tout le monde flou dans cette lumière étrange, cette lumière martienne ! C'est ainsi qu'il l'appellerait jusqu'à ce qu'il arrive à la cataloguer, la vision romantique précédant la vision scientifique, avec une légère pointe d'orgueil, autorisée avant que ne soit posé le silice de l'auto-discipline. Mais d'autre part, s'ils s'étaient trompés

dans leurs théories, si l'effet perceptuel n'était qu'un effet singulier du long voyage dans l'espace ; si le temps était quantique... si *tout* temps était quantique. Après tout, on vieillissait par étapes, non par une évolution continue, et c'était vrai aussi bien pour une bonne part du monde inorganique que pour le monde organique.

Il se tenait maintenant tout à fait immobile au milieu de la pelouse. Le givre traversait l'herbe, la faisant paraître fragile, nimbant presque chaque brin d'un petit spectre de lumière. Si son temps perceptuel avait été encore plus en avance, la lumière martienne aurait-elle été plus forte, la terre plus translucide ? Comme ce serait beau ! Après un long voyage interstellaire, on retournerait à un monde ressemblant à une toile d'araignée, des siècles en arrière en temps perceptuel, une pure incarnation de lumière, un prisme. Il l'imagina avec convoitise. Mais ils avaient besoin d'en savoir plus.

Brusquement il pensa :

« Si je pouvais faire partie de l'expédition vers Vénus ! Si l'Institut est dans le vrai, je serais peut-être six jours, disons cinq et demi – non, on ne peut pas savoir, mais je serais en avance sur le temps de Vénus. *Il faut* que j'y aille. Je leur serais précieux. Tout ce que j'ai à faire est de me porter volontaire, sûrement. »

Il ne remarqua pas que Stackpole touchait son bras d'un geste amical et le dépassait pour entrer dans la maison. Il resta à regarder le sol et, à travers lui, les rocailleuses vallées martiennes et les paysages inimaginables de Vénus.

### *Les personnages bougent.*

Janet consentit à accompagner Stackpole en ville. Il y allait pour reprendre ses chaussures de cricket, données à réparer. Elle pensait acheter peut-être un film pour son appareil photo. Les enfants aimeraient certainement recevoir des photos d'elle et de Papa ensemble. Côte à côte.

Comme la voiture roulait le long des arbres, leurs ombres tremblotaient, rouges et vertes devant ses yeux. Stackpole tenait le volant avec assurance, et sifflotait tout bas. Curieusement, elle ne lui en voulait pas d'une habitude qu'elle eût dû trouver désagréable en temps normal ; elle y voyait la preuve qu'il ne se sentait pas tout à fait à l'aise.

« J'ai le sentiment désagréable que vous comprenez maintenant mon mari mieux que moi-même », dit-elle.

Il ne protesta pas. « Pourquoi avez-vous ce sentiment ?

— Je crois que cela lui est égal, ce terrible isolement qu'il doit ressentir.

— C'est un homme courageux. »

Cela faisait une semaine que Westermark était rentré chez lui. Janet se rendait compte que chaque jour les séparait davantage, comme il parlait de moins en moins, et restait fréquemment immobile comme une statue, plongé dans la contemplation du sol. Elle pensa à quelque chose qu'elle avait eu peur un jour de dire à haute voix à sa belle-mère, mais avec Stackpole elle se sentait plus en sécurité.

« Vous savez pourquoi nous réussissons à coexister dans une relative harmonie ». Il ralentit, la regardant du coin de l'oeil. « Nous n'y réussissons qu'en bannissant de nos vies tous les événements, tous les enfants, toutes les saisons. Sans cela nous aurions à affronter nos différences à chaque instant. »

Sensible au ton de sa voix, il dit pour la calmer :

« Vous êtes tout aussi courageuse que lui, Janet.

— Au diable le courage ! Ce que je ne peux pas supporter c'est... rien. »

Remarquant un panneau sur le côté de la route, Stackpole jeta un regard dans le rétroviseur et changea de vitesse. Il se remit à siffler tout bas et Janet se sentit contrainte de continuer à parler.

« Nous avons déjà trop joué avec le temps, je veux dire nous tous. Le temps est une invention européenne. Dieu seul sait à quel point nous nous emmêlerons dedans si... eh bien, si ça continue. »

Elle s'irrita de se savoir moins cohérente que d'habitude.

Lorsque Stackpole parla de nouveau, il était en train d'arrêter la voiture sur une petite route secondaire, près des branches retombantes des buissons. Il se tourna vers elle, sourit avec beaucoup de tolérance.

« Le temps est une invention de Dieu, si vous croyez en Dieu, et moi je préfère y croire. Nous l'observons, l'apprivoisons, l'exploitons quand c'est possible.

— Nous l'exploitons !...

— Vous ne devez pas penser à l'avenir comme si nous pataugions tous dans la mélasse jusqu'aux genoux. » Il eut un rire bref, reposant ses mains sur le volant. « Quel temps splendide ! Je me demandais, dimanche, je joue au cricket au village... Aimeriez-vous venir voir le match ? Après, nous pourrions peut-être prendre le thé quelque part... »

*Tous les événements, tous les enfants,  
toutes les saisons.*

Elle reçut le lendemain une lettre de Jane, sa fille de cinq ans, et cela la fit réfléchir. Tout ce que la lettre disait était :

« Chère Maman, merci pour les poupées. Je t'embrasse. Jane », mais Janet savait de quel labeur étaient faites les grosses capitales, hautes de plusieurs centimètres. Pendant combien de temps pourrait-elle supporter de laisser les enfants loin de leur maison et de sa tendresse ?

Dès que cette pensée émergea, elle se rappela que la veille, elle s'était dit vaguement que s'il allait y avoir "quelque chose" entre elle et Stackpole, il valait mieux que les enfants soient ailleurs – réflexion dictée uniquement, elle s'en rendait compte maintenant, par le souci de ménager son confort et celui de Stackpole. Elle n'avait pas pensé alors aux enfants, elle avait pensé à Stackpole, un homme pour lequel, malgré la délicatesse inattendue qu'il avait manifestée, elle ne ressentait aucune attirance particulière.

« Et, autre pensée intolérablement immorale, marmonna-t-elle avec désolation à l'adresse de la chambre vide, c'est qu'à part Stackpole, quel choix est-ce que j'ai ? »

Elle savait que Westermark était dans son bureau. La journée était froide, trop froide et humide pour sa ronde quotidienne autour du jardin. Elle savait qu'il s'enfonçait plus profondément dans son isolement, elle désirait ardemment l'aider, elle craignait de se sacrifier à cet isolement, elle voulait rester hors de lui, dans la vie. Laisant tomber la lettre, elle se prit la tête dans ses mains, fermant les yeux, comme si dans son crâne elle entendait toutes les possibilités futures d'action s'entrechoquer, les lignes d'avenir s'annihilant réciproquement.

Comme Janet restait figée dans cette position, la mère de Westermark entra dans la pièce.

« Je vous cherchais, dit-elle, vous êtes malheureuse, mon petit, n'est-ce pas ?

— Mère, les gens essaient toujours de cacher les uns aux autres combien ils souffrent. Est-ce que tout le monde le fait ?

— Vous n'avez pas à le cacher devant moi, ne serait-ce, je crois, parce que vous ne le pouvez pas.

— Mais je ne sais pas combien vous souffrez, *vous*, et cela devrait être réciproque.. Pourquoi ces horribles cachoteries ? De quoi avons-nous peur, de

la pitié ou du ridicule ?

— Du secours, peut-être.

— Secours ! Vous avez peut-être raison. Voilà une pensée déconcertante. »

Elles restaient là, à se regarder, jusqu'à ce que la plus âgée des deux dise, mal à l'aise :

« Nous ne parlons pas souvent ainsi, Janet.

— Non. »

Elle voulait en dire plus. À une étrangère dans un train, elle l'aurait peut-être fait. Ici, elle n'y arrivait pas.

Voyant que plus rien ne serait dit à ce sujet, Mme Westermarck ajouta :

« J'allais vous dire, Janet, que j'ai pensé qu'il vaudrait peut-être mieux que les enfants ne reviennent pas tant que les choses sont ce qu'elles sont. Si vous, vous alliez les voir et restiez avec eux dans la maison de vos parents, je peux m'occuper de Jack et de M. Stackpole pendant une semaine. Je ne pense pas que Jack tienne à les voir.

— C'est très gentil à vous, mère. Je verrai. J'ai promis à Clem, enfin, j'ai dit à M. Stackpole que j'irai peut-être le regarder jouer au cricket demain après-midi. Ce n'est pas important ; bien sûr, mais j'ai promis – de toute façon, il se peut que je prenne la voiture pour aller voir les enfants lundi, si vous pouvez tenir le camp.

— Vous avez encore tout le temps si vous décidez d'y aller aujourd'hui. Je suis sûre que M. Stackpole comprendra vos sentiments maternels.

— Je préfère attendre jusqu'à lundi », dit Janet, un peu distante, car elle soupçonnait maintenant le motif caché derrière la suggestion de sa belle-mère.

*Où le Scientific American  
n'est pas arrivé.*

Jack Westermarck replia le *Scientific American* et regarda fixement la table. De sa main droite, il sentait les battements de son cœur. Dans la revue il y avait un article sur lui, illustré avec des photographies prises à l'Hôpital de Recherche. Cet article réfléchi était fort éloigné des papiers sensationnels qui pullulaient dans la presse, ces choses sans consistance qui parlaient de lui comme de l'Homme qui a Fait Plus qu'Einstein Pour Bouleverser Notre

Vision du Cosmos ; et l'article n'en était que plus étonnant, et présentait quelques aspects du problème que Westermarck lui-même avait négligés.

Pendant qu'il réfléchissait à ses conclusions, il se reposait de l'effort de lire des livres terrestres et Stackpole, assis près du feu, fumait son cigare en attendant d'écrire sous la dictée de Westermarck. Même la lecture d'une revue représentait une véritable performance dans l'espace-temps, une collaboration, une conspiration. Stackpole tournait les pages à des intervalles définis, Westermarck lisait quand elles étaient à plat. Il ne pouvait pas les tourner quand elles n'étaient pas tournées dans leur propre continuum étroit ; sous ses doigts elles luisaient sous leur pellicule gélatineuse, cette hallucination visuelle qui représentait une inconquérable inertie cosmique.

L'inertie donnait un éclat particulier à la surface de la table qu'il regardait fixement en cherchant à déterminer dans son esprit ce qui était vrai dans l'article du *Scientific American*.

L'auteur de l'article examinait d'abord les faits et observait qu'ils semblaient démontrer l'existence de "temps locaux" dans l'univers ; et que, s'il en était ainsi, il pourrait y avoir une nouvelle explication à la régression des galaxies, et des estimations différentes quant à l'âge de l'univers (et, bien entendu, à sa complexité). Il continuait en examinant le problème qui chiffonnait les autres auteurs d'articles sur ce sujet, à savoir : pourquoi Westermarck, puisqu'il avait perdu le temps terrestre sur Mars, n'avait-il pas perdu le temps martien sur Terre ? Cela, plus que tout autre phénomène, indiquait que les "temps locaux" n'étaient pas purement mécanistiques, mais relevaient au moins en partie des fonctions psycho-biologiques.

Sur la surface de la table, Westermarck se voyait envoyé de nouveau vers Mars, pour prendre part à une seconde expédition sur ces continents de sable roux où le tissu de l'espace-temps était de quelque mystérieuse et insurmontable manière en avance sur la norme terrestre de 3,3077 minutes. Sa pendule intérieure avancerait-elle une nouvelle fois ? Qu'advierait-il alors du brillant des choses terrestres ? Et quel serait l'effet d'un éloignement progressif des lois rigides sous lesquelles, depuis son enfance pléistocène, l'humanité avait toujours vécu ?

Il projeta impatiemment sa pensée dans les temps futurs où la terre abriterait de multiples temps locaux, glanés au cours de voyages à travers les vides de l'espace ; ces espaces vides qui s'étendent aussi à travers le temps, et ce concept si mal compris (McTaggart ne lui avait-il pas nié toute réalité extérieure ?) serait à la portée de la compréhension humaine. N'était-ce pas là

l'ultime secret – être capable de comprendre le flux dans lequel s'inscrit l'existence, tout comme le rêve s'inscrit dans les recoins primitifs de la conscience ?

Et – mais – ce jour-là n'apporterait-il pas l'annihilation du temps local de la Terre ? Ce serait l'aboutissement logique du processus qu'il avait déclenché. Cela signifierait que "le temps local" n'était pas une résultante d'éléments planétaires – et là l'auteur de l'article du Scientific American n'avait pas osé aller assez loin – le temps local était uniquement un produit du psychisme. Cette sombre chose tapie dans les tréfonds de la conscience, et qui connaissait le temps précis même quand un homme était inconscient, n'était qu'une provinciale, mais elle pouvait être éduquée pour devenir citoyenne de l'univers. Il réalisa qu'il était le premier d'une race nouvelle, inimaginable à peine quelques mois auparavant. Il était indépendant de l'ennemi qui, plus que la Mort, menaçait l'homme contemporain : le Temps. En lui, enfermé, il y avait un potentiel nouveau. Le Surhomme était là.

Péniblement, le Surhomme remua sur son siège. Il avait été noyé dans ses pensées depuis si longtemps que ses membres étaient devenus raides et gourds sans qu'il s'en aperçoive.

*Des pensées universelles peuvent apparaître  
si l'on sait régler précisément le temps  
de ses circonlocutions autour d'une table donnée.*

« Dictée », dit-il et il attendit impatiemment que son ordre pénètre en arrière, jusqu'aux limbes près de la cheminée où était assis Stackpole. Ce qu'il avait à dire était si terriblement important, et cependant il fallait attendre ces gens.

Comme c'était son habitude, il se leva et commença à marcher autour de la table, énonçant des phrases rapides. Cela allait être le testament au nouveau mode de vie.

« La conscience n'est pas exhaustive, mais concomitante... Il a pu y avoir eu de nombreuses bifurcations du temps au début de l'espèce humaine... Les malades mentaux régressent souvent vers d'autres régimes temporels. Pour certains, une journée semble se prolonger indéfiniment... Nous savons par expérience que les enfants voient le temps dans le miroir convexe de la conscience, agrandi et déformé au-delà du point focal. »

Il fut irrité un moment par le visage effrayé de sa femme apparaissant derrière la fenêtre du bureau, mais il n'y fit plus attention et continua :

« ... du point focal... Cependant l'homme, dans son ignorance, a persisté à prétendre que le temps était une espèce de courant uni-dimensionnel, et de surcroît homogène, malgré l'évidence contraire... Notre conception de nous-mêmes – non, ce concept erroné est devenu un a-priori...

### *Les filles des filles.*

La mère de Westermark ne s'adonnait pas aux spéculations métaphysiques ; mais en quittant la pièce elle se tourna vers sa bru pour dire :

« Savez-vous ce que je pense quelquefois ? Jack est si étrange que je me demande parfois, la nuit, si les hommes et les femmes ne sont pas en train de se différencier un peu plus dans leur pensée et dans leur comportement avec chaque génération, comme s'il s'agissait de deux espèces séparées. Ma génération a fait une grande tentative pour créer l'égalité entre les deux sexes, mais il me semble que ça n'a rien donné.

— Jack ira mieux. » Janet entendit le manque de confiance dans sa propre voix.

« J'ai pensé à la même chose, à ce fossé grandissant entre les hommes et les femmes je veux dire, quand mon mari a été tué. »

Brusquement toute la sympathie éprouvée par Janet s'était envolée. Elle reconnut l'arrivée sur la scène d'un sujet familier, et le ton mesuré qui refoulait l'apitoiement sur soi-même quand sa belle-mère dit :

« Bob adorait la vitesse, vous savez. C'est ça qui l'a tué, et non pas l'imbécile qui sortait de son garage en marche arrière...

— Personne n'a blâmé votre mari, dit Janet. Vous devriez cesser d'y penser.

— Mais vous voyez le rapport. Cette idée qu'il faut avancer à tout prix. Bob qui voulait tant être le premier à prendre le prochain virage... et maintenant Jack... Enfin, une femme ne peut rien faire. »

Elle ferma la porte derrière elle. Sans y penser, Janet ramassa le message provenant de la génération suivante de femmes. « Merci pour les poupées. »

### *Les résolutions et les risques soudains qui en découlent.*

Il était leur père. Peut-être que Jane et Peter devraient revenir, malgré les risques que cela comportait. Immobile, angoissée, Janet prit brusquement la résolution d'aller voir Jack et de régler les choses tout de suite. Il était si irritable, si inapprochable, mais au moins elle pouvait jeter un coup d'oeil avant de l'interrompre pour savoir jusqu'à quel point il était occupé.

Quand elle se glissa dans le couloir latéral pour parvenir à la porte de service, elle entendit sa belle-mère l'appeler. « Une minute », répondit-elle.

Le soleil avait traversé les nuages, absorbant l'humidité du jardin détrempe. On ne pouvait s'y tromper, l'automne était arrivé. Elle contourna l'angle de la maison, la roseraie, et regarda par la fenêtre dans le bureau de son mari.

Ébranlée, elle le vit s'appuyant à moitié sur la table. Ses mains étaient sur son visage, le sang coulait entre ses doigts et coulait sur une revue ouverte sur la table. Elle était consciente de la présence indifférente de Stackpole, assis près du chauffage.

Elle poussa un petit cri et contourna de nouveau la maison, en courant, jusqu'à la porte de service où l'accueillit Mme Westermarck.

« Je ne voulais que... Janet, qu'y a-t-il ? »

— Jack, mère ! Il a eu une attaque ou. quelque chose de terrible !

— Mais comment le savez-vous ?

— Vite, il faut appeler l'hôpital, je dois aller auprès de lui. » Mme Westermarck prit Janet par le bras.

« Peut-être vaut-il mieux laisser cela à M. Stackpole, ne croyez-vous pas ? J'ai peur que... »

— Mère, nous devons faire ce que nous pouvons. Je sais que nous ne sommes que des amateurs. Laissez-moi y aller, s'il vous plaît.

— Non, Janet, nous sommes – c'est *leur* monde. J'ai peur. Ils viendront s'ils veulent de nous. »

Elle s'agrippait à Janet dans son angoisse. Leurs regards affolés se rencontrèrent un moment, comme si elles voyaient toutes les deux autre chose, et puis Janet se dégagea de sa belle-mère.

« Il faut que j'aille vers lui », dit-elle.

Elle courut le long du couloir et poussa la porte du bureau. Son mari se tenait debout maintenant du côté opposé de la pièce, près de la fenêtre, saignant abondamment du nez.

« Jack ! » cria-t-elle. Comme elle courait vers lui, un coup sorti de nulle part la frappa au front, la faisant chanceler contre la bibliothèque. Une pluie

de petits livres tomba du rayon supérieur. Poussant une exclamation, Stackpole laissa tomber son carnet et courut autour de la table vers elle. Tout en courant, à son secours, il regarda sa montre : 10 h 24.

*Du secours après 10 h 24 et un lit bien fait.*

La mère de Westermarck parut dans l'encadrement de la porte.-

« Ne bougez pas, cria Stackpole, ou il y aura encore du grabuge. Janet, regardez ce que vous avez fait. Sortez d'ici, voulez-vous ? Jack, je suis tout de suite avec vous, Dieu seul sait ce que vous avez dû ressentir, seul sans secours pendant trois minutes et un tiers ! »

Furieusement, il traversa la pièce et se tint à distance de son patient. Il jeta son mouchoir sur la table.

« Monsieur Stackpole », fit la mère de Westermarck, se tenant à la porte, un bras autour de la taille de Janet.

Il jeta un regard par-dessus son épaule pour dire seulement :

« Apportez des serviettes ! Téléphonnez à l'Hôpital de Recherche pour appeler une ambulance et dites-leur de se presser. »

Vers midi, Westermarck était installé dans un lit bien fait et l'équipe médicale qui l'avait soigné pour ce qui s'avéra n'être qu'un saignement de nez était partie. Stackpole, se retournant après avoir fermé la porte, regarda les deux femmes.

« Il est de mon devoir de vous avertir, dit-il pesamment, qu'un autre incident de ce genre pourrait s'avérer fatal. Cette fois-ci nous l'avons échappé belle. Si une telle chose devait se reproduire, je me sentirais dans l'obligation de recommander au Conseil que M. Westermarck réintègre l'hôpital. »

*La manière actuelle de définir les accidents.*

« Il refuserait d'y aller, dit Janet. En outre, ce que vous dites est absurde : ce n'était qu'un accident. Maintenant je vais monter pour voir comment il va.

— Avant que vous ne montiez, puis-je vous faire observer que ce qui s'est passé *n'a pas* été un accident, en tout cas pas ce que nous appelons généralement un accident, car vous avez vu les résultats de votre intervention

par la fenêtre du bureau avant d'entrer. Là où vous êtes fautive, c'est d'avoir...

— Mais c'est absurde ! » s'exclamèrent les deux femmes à la fois.

Janet continua :

« Je ne me serais jamais précipitée dans la pièce comme je l'ai fait si je n'avais pas vu par la fenêtre qu'il avait des problèmes.

— Ce que vous avez vu c'était le résultat sur votre mari de votre intervention ultérieure. »

D'une voix qui ressemblait à un gémissement, la mère de Westermarck dit :

« Je ne comprends rien à tout cela. À quoi Janet s'est-elle heurtée en courant ?

— Elle s'est précipitée, madame Westermarck, en plein dans l'endroit où son mari s'était tenu 3,3077 minutes auparavant. Vous aurez compris sûrement à présent cette élémentaire histoire d'inertie temporelle. »

Quand elles commencèrent toutes les deux à parler en même temps, il les tint sous son regard jusqu'à ce qu'elles s'arrêtent et le regardent à leur tour, puis il dit :

« Nous ferions mieux d'aller dans la salle de séjour. Pour ma part, je boirais bien quelque chose. »

Il se servit, et ne parla qu'après avoir pris en main un verre de whisky :

« Sans vouloir vous faire un cours, mesdames, je pense qu'il est temps vraiment que vous vous rendiez compte que vous ne vivez plus dans le bon vieux temps classique et mécanique, régi par un dieu inventé par le XVIII<sup>e</sup> siècle, dit des Lumières. Tout ce qui est arrivé ici est parfaitement rationnel, mais si vous allez prétendre que ça dépasse votre jugeote féminine...

— Monsieur Stackpole, dit Janet d'une voix sèche, pourriez-vous vous en tenir au sujet qui nous préoccupe sans nous insulter ? Me direz-vous pourquoi ce qui est arrivé n'a pas été un accident ? Je comprends maintenant que, quand j'ai regardé par la fenêtre, j'ai vu mon mari souffrir d'une collision qui, pour lui, était arrivée il y avait quelque trois minutes et, pour moi, n'allait arriver que dans quelque trois minutes, mais à ce moment j'ai été si bouleversée que j'ai oublié...

— Non, non, vos chiffres sont faux. Le temps *total* n'est que de 3,3077 minutes. Quand vous avez aperçu votre mari, il avait été heurté depuis la moitié de cette période, 1,65385 minutes exactement, et il allait se passer encore 1,65385 minutes avant que vous ne complétiez l'acte en entrant en coup de vent et en le heurtant.

— Mais elle ne *l'a pas* heurté », cria Mme Westermarck.

Fermement, Stackpole se concentra le temps nécessaire pour lui répondre :

« Elle le heurta à 10 h 24, heure terrestre, ce qui équivaut à 10 h 20 plus 36 secondes, heure de Mars ou son heure à lui, à 9 h 59 ou à peu près, heure de Neptune, à 156 heures et demie, heure de Sirius. C'est un vaste univers, madame Westermarck ! Vous resterez dans la confusion tant que vous continuerez à confondre l'événement et le temps. Puis-je suggérer que vous vous asseyiez et que vous preniez un verre ?

— Laissons de côté les chiffres, dit Janet, retournant à l'attaque (quel affreux opportuniste, cet homme !). Comment pouvez-vous dire qu'il ne s'agissait pas d'un accident ? J'espère que vous n'insinuez pas que j'ai blessé mon mari délibérément ? Ce que vous dites fait croire que j'étais réduite à l'impuissance depuis le moment où je l'ai vu par la fenêtre.

— Laisant de côté les chiffres, répéta-t-il, c'est là que vous êtes fautive. Ce que vous avez vu par la fenêtre était le résultat de votre acte ; il était dès lors inévitable que vous l'accomplissiez, car il avait déjà été accompli. »

*Par la fenêtre s'engouffrent  
les courants de temps.*

« Je ne peux pas comprendre ! » Elle leva la main à son front, accepta avec reconnaissance une cigarette tendue par sa belle-mère, tout en refusant la consolation de son "n'essayez pas de comprendre, mon petit !".

« Supposons que quand j'ai vu Jack saigner du nez j'aie regardé ma montre et pensé : "Il est 10 h 20 ou quelque chose comme ça, et il se pourrait qu'il souffre de mon intervention, donc, je ferais mieux de ne pas entrer" et que je ne sois pas entrée ? Son nez aurait-il alors miraculeusement guéri ?

— Bien sûr que non. Quelle conception mécanique vous avez de l'univers ! Cultivez une approche plus mentale, essayez de vivre avec votre siècle ! Vous ne pouviez pas penser ce que vous venez de dire, parce que ce n'est pas dans votre nature, tout comme il n'est pas dans votre nature de consulter intelligemment votre montre, ou comme il est dans vos habitudes de "laisser les chiffres de côté", comme vous dites. Non, je ne fais pas de remarques personnelles, tout cela est très féminin et très émouvant dans un sens. Tout ce que je dis est ceci : si *avant* de regarder par la fenêtre vous étiez du genre à vous dire "Dans quelque état que je voie mon mari maintenant, je dois me

rappeler qu'il a l'expérience supplémentaire des prochaines 3,3077 minutes", alors vous auriez pu jeter un coup d'oeil à l'intérieur et le voir sain et sauf, et vous ne seriez pas entrée en coup de vent dans la pièce, comme vous l'avez fait. »

Elle tira sur sa cigarette, perplexe et blessée.

« Vous dites que je constitue un danger pour mon propre mari.

— C'est *vous* qui le dites.

— Mon Dieu, que je déteste les hommes ! cria-t-elle. Vous êtes si horriblement logiques, si horriblement sûrs de vous. »

Il finit son whisky et posa le verre près d'elle, ce qui le fit se pencher sur elle.

« Vous n'êtes pas dans votre assiette en ce moment, dit-il.

— Bien sûr ! Comment en serait-il autrement ? » Elle lutta contre le désir de pleurer ou de le gifler. Elle se tourna vers la mère de Jack qui lui prit doucement le poignet.

« Pourquoi ne partez-vous pas tout de suite pour passer le week-end avec les enfants, chérie ? Revenez quand vous voudrez. Jack ira bien et je peux m'occuper de lui – dans la mesure où il en aura envie. »

Le regard de Janet fit rapidement le tour de la pièce.

« D'accord. Je fais ma valise tout de suite. Ils seront contents de me voir. »

Se dirigeant vers la porte, elle ajouta, amère, en passant près de Stackpole :

« *Eux* au moins ne se préoccuperont pas du temps local sur Sirius.

— Mais, dit Stackpole imperturbable, du milieu de la pièce, ils auront peut-être à le faire un jour. »

*Tous les événements, tous les enfants,  
toutes les saisons.*

D'après une traduction de RONALD BLUNDEN.

*Man in his time.*

# TOUS LES MORCEAUX DE LA RIVE DU FLEUVE

par R.A. Lafferty

*Les morceaux de cette rive sont comme les pièces d'un puzzle. Il faut commencer par les rassembler à travers les dimensions de l'espace et du temps. C'est ensuite seulement qu'on peut se demander ce qu'elles représentent réellement.*

Ç'AVAIT été à l'origine une rive de fleuve très longue et très découpée, incroyablement complexe et détaillée. Puis une chose bizarre lui était arrivée. Elle avait été démantelée, débitée en morceaux. Certains des morceaux avaient été pliés et mis en balles compressées. Certains avaient été enroulés sur des cylindres. Certains avaient été découpés en morceaux encore plus petits et utilisés comme ornements ou comme médecine indienne. Les morceaux de la rive enroulés et emballés finirent par échouer dans des granges, dans de vieux entrepôts, dans des greniers et dans des caves. Certains furent enterrés dans le sol.

Et pourtant le fleuve lui-même existe toujours physiquement, ainsi que ses rives, et vous pouvez aller les examiner. Mais la rive que vous verrez maintenant le long du fleuve n'est pas tout à fait la même que cette vieille rive qui fut démantelée, emballée dans des ballots et enroulée sur des rouleaux, pas tout à fait la même que les morceaux que vous trouverez dans les greniers et dans les caves.

Il s'appelait Léo Nation, et on le tenait pour un riche Indien. Mais il avait investi toute sa fortune dans ses collections, car c'était un homme inquisiteur et acquisateur. Il avait du bétail, il avait du blé, il avait un peu de pétrole, et il

dépensait tout ce qu'il recevait. Ses revenus eussent-ils été plus importants qu'il en eût encore accru ses collections.

Il collectionnait les vieux pistolets, les vieilles balles d'armes à feu, les meules, les anciens moulins à vent, les batteuses à chevaux, les peignes à lin, les chariots bâchés, les tonneaux cerclés de cuivre, les peaux de bisons, les selles mexicaines, les selles non mexicaines, les enclumes, les quinquets, les paniers de jonc, les poêles à foin, les longes de dressage, les fers à marquer, les charrettes, les cornes de boeufs à longues cornes, les sarapes perlés, les articles de cuir indiens et mexicains, les peaux de daims, les perles, les plumes, les guêtrons en queue d'écureuil, les pointes de flèches, les chemises en daim, les locomotives, les tramways, les roues de moulins, les bateaux à quille, les bogheis, les jougs, les vieilles orgues de salon, les romans mélodramatiques, les vieilles affiches de cirques, les clochettes de harnais, les chars à boeufs mexicains, les Indiens en bois des magasins de cigares, le tabac torsadé vieux de cent ans à l'arôme extra-fort, les crachoirs (il en avait quatre cents), les grandes roues des parcs d'attractions, les chars de carnaval, les accessoires de fêtes foraines de toutes sortes et les slogans d'attractions foraines peints en grandes lettres sur de la grosse toile. Maintenant, il allait collectionner autre chose. Il en parlait à un de ses amis, Charles Longbank, qui savait tout.

« Charley, dit-il, sais-tu quelque chose des « Plus longs tableaux du monde » qu'on exhibait autrefois dans les fêtes foraines et dans les arènes équestres ?

— Oui, Léo, je les connais un peu. Ce sont des reliques intéressantes de l'histoire de la civilisation américaine : un exemple des délires de l'arrière-pays au XIX<sup>e</sup> siècle. Ils étaient censés représenter les rives du Mississippi. La publicité annonçait la longueur : un kilomètre, cinq kilomètres, dix kilomètres. L'un d'eux, je crois, était en fait long de plus de cent mètres. Ils étaient mal peints sur de la mauvaise toile : des arbres grossiers, des bancs de vase et des rides sur l'eau, des images simplistes aussi répétitives que du papier peint. Un homme au bras solide armé d'un gros pinceau et d'une bonne provision de peinture à bâtiment aurait pu en peindre quelques bons mètres par jour. Pourtant, ils font vraiment partie du folklore. Vas-tu les collectionner, Léo ?

— Oui. Mais les vrais ne sont pas comme tu le dis.

— Léo, j'en ai vu un. Ce n'est rien d'autre que de la peinture grossière, en grand.

— J'en ai vingt qui sont comme tu le dis, Charley. J'en ai trois qui sont tout à fait différents. Voici une affiche de fête foraine qui en fait mention. »

Léo Nation s'exprimait par gestes éloquents tout en parlant avec sa bouche ; il étala d'une main amoureuse une vieille affiche jaunie :

« *L'Arkansas Traveler*, la plus belle caravane du monde, huit chars, grande roue, animaux sauvages, danseuses, tours de passe-passe, monstres, jeux de hasard. Présentation du plus long tableau du monde, six kilomètres de peinture exquise. Il fait partie du Panorama Original ; ce n'est *pas* une imitation de pacotille. »

« Tu vois, Charley, on faisait une distinction : il y avait les originaux et les imitations grossières.

— Il y en a sans doute qui ont été un peu mieux faits que d'autres, Léo ; il aurait été difficile de les faire plus mal. Rien ne t'empêche de les collectionner. Tu as collectionné des tas de choses moins intéressantes.

— Charley, j'ai un tronçon de ce tableau panoramique qui a fait partie autrefois des attractions de l'Arkansas Traveler. Je vais te le montrer. Voici une autre affiche :

« La Caravane Royale, la reine de toutes les caravanes. Quatorze chars. Dix milles merveilles. Venez voir l'homme-caoutchouc. Venez voir les plongeurs du feu. Venez voir le plus long tableau du monde, venez voir les éléphants sur le Mississippi. C'est une description authentique du rivage, pas un de ces grossiers rafistolages qu'on vous montre ailleurs.

— Tu dis que tu as vingt tableaux ordinaires, Léo, et trois qui sont différents ?

— Oui, Charley. J'espère obtenir d'autres originaux. J'espère avoir tout le fleuve.

— Allons en regarder un, Léo, et voir quelle est la différence. »

Ils se dirigèrent vers l'une des granges à foin. Léo Nation entreposait ses collections dans une série de granges à foin. « Que pouvais-je faire ? avait-il expliqué un jour. Appeler un charpentier et lui demander de me construire un musée ? Il m'aurait dit : « Léo, je ne peux pas construire un musée sans « les plans. Procurez-moi des plans. » Et où irais-je chercher des plans ? Alors je lui demande à chaque fois de me construire une autre grange à foin – soixante mètres sur trente-cinq, et quinze mètres de hauteur. J'y installe moi-même quatre ou cinq plates-formes intérieures, je fais les planchers, et je laisse des espaces libres pour les trucs les plus hauts. Et puis, je crois qu'une grange à foin coûte moins cher qu'un musée. »

« Ça va être une sacrée mine pour les chercheurs, Charley, dit Léo Nation alors qu'ils atteignaient l'une des granges-musées. Il nous faudra toute notre science dans tous les domaines pour comprendre de quoi il s'agit. Chacun des trois originaux que je possède mesure environ cent quatre-vingts mètres de long. Je crois que c'est à peu près la longueur standard, bien que d'autres puissent être des multiples. Ils passaient pour des peintures à l'époque où ils étaient exposés, Charley, *mais ce ne sont pas des peintures*.

— Alors que sont-ils, Léo ?

— Je t'embauche pour le découvrir. Tu es l'homme qui sait tout. »

Il y avait là deux dévidoirs à tambours, chacun de la taille d'un homme ; plusieurs autres se trouvaient en retrait.

« Le vieux mécanisme d'entraînement vaut probablement beaucoup plus que le tableau, dit Charles Longbank à Léo Nation. C'était actionné par un mulet qui marchait sur une trépigneuse, ou qui tournait autour d'un cabestan. Il date peut-être même du XVIII<sup>e</sup> siècle.

— Ouais, mais je me sers d'un moteur électrique, dit Léo. Le seul mulet qui me reste est un ami personnel. Je ne lui ferais pas plus tourner ça qu'il ne le ferait si c'était moi le mulet. J'ai aligné le tableau comme je crois qu'il devait l'être, Charley, la bobine pleine au nord et la bobine vide au sud. En le dévidant, nous voyageons du sud vers le nord comme si nous remontions le courant face à l'ouest.

— C'est une drôle de toile et une drôle de peinture, bien meilleures que sur celui que j'ai vu, dit Charles Longbank. Et il n'a pas du tout l'air usé par les ans.

— Ce n'est ni de la toile ni de la peinture, dit Ginger Nation, la femme de Léo, qui venait d'entrer. C'est de la photo. »

Léo Nation mit les bobines en route. C'était la rive boisée d'un fleuve, une berge de gravier et de calcaire recouverte d'une couche de boue légèrement affouillée par endroits. Des arbres aux troncs épais descendaient jusqu'au bord de l'eau.

« C'est assurément bien fait, admit Charles Longbank. D'après celui que j'avais vu et ce que j'ai lu à leur propos, je ne m'attendais pas à ça. » L'image qui se déroulait devant eux n'était certes pas répétitive, mais on avait l'impression que le rivage lui-même avait dû l'être un peu, pour des yeux moins grands que ceux du tableau.

« C'est une forêt vierge, surtout des feuilles, dit Charles Longbank, et de nos jours, je ne crois pas qu'il existe aucune forêt tempérée de ce genre sur le

cours d'un grand fleuve. Elle aurait été exploitée. Je ne crois même pas qu'il y en ait eu beaucoup d'aussi étendues au XIX<sup>e</sup> siècle. Et pourtant, j'ai l'impression que c'est la copie fidèle de quelque chose, que ce n'est pas imaginaire. »

Les rives défilaient : peupliers, pins des marais, sycomores, ormes rouges, micocouliers, d'autres pins.

« Quand j'aurai un grand nombre de ces tableaux, Charley, tu les mettras sur film pour les analyser, ou pour les faire analyser par un ordinateur. D'après l'angle du soleil, tu pourras repérer l'ordre des tableaux et déterminer l'importance des intervalles qui les séparent.

— Non, Léo, il faudrait qu'ils représentent tous la même heure de la même journée, pour faire ça.

— Mais *c'était* tout à la même heure de la même journée, intervint Ginger Nation. Comment feriez-vous pour prendre une seule photo à deux heures différentes de deux jours différents ?

— Elle a raison, Charley, dit Léo Nation. Tous les tableaux authentiques sont des tronçons d'un même tableau original. Je l'ai toujours su. »

Défilement des rives de pins, de chênes-lauriers, de noyers cendrés, de plaqueminiers, de pins, encore.

« C'est une reproduction frappante, quelle qu'elle soit, dit Charles Longbank, mais je crains que ça ne finisse par devenir aussi monotone qu'un papier peint répétitif.

— Ah ! fit Léo. Pour un homme aussi ingénieux, tu n'as pas l'oeil très vif, Charley. Chaque arbre est différent, chaque feuille est différente. Et tous les arbres ont un feuillage de printemps. L'image doit correspondre à la fin mars, mais ça dépend de quelle partie du fleuve il s'agit. Ça pourrait être une vue de la troisième semaine de mars, ou de la première semaine d'avril. Les oiseaux, vieux Charley qui sais tout, pourquoi n'apercevons-nous pas plus d'oiseaux dans ce tronçon ? Et quels sont les oiseaux que nous voyons là ?

— Des pigeons migrateurs, Léo, et ils ont disparu depuis pas mal de décennies. Pourquoi ne voyons-nous pas plus d'oiseaux là-dessus ? J'ai une solution amusante, mais elle implique que ce truc soit ancien et authentique. Nous ne voyons pas plus d'oiseaux parce qu'ils sont trop bien camouflés. L'Amérique du Nord d'aujourd'hui est un paradis pour ceux qui aiment observer les oiseaux, parce que la plupart de ces oiseaux multicolores sont des espèces européennes récemment implantées qui ont remplacé les variétés indigènes. Ils ne se sont pas encore adaptés à leur milieu, de sorte qu'ils

tranchent visuellement sur l'environnement. C'est vrai, Léo – c'est un fait. Un oiseau n'a pas le temps

de s'adapter en quatre ou cinq cents ans. Et là-dedans, Léo, il y a des oiseaux, plein d'oiseaux, à condition d'y regarder de plus près.

— J'y ai toujours regardé de près, Charley ; je voulais seulement que toi, tu regardes de près.

— Ce ruban de toile – ou quoi que ce soit – mesure à peu près un mètre quatre-vingts de haut, Léo, et je pense que l'échelle doit être d'environ un dixième, si j'en juge d'après les arbres adultes et d'autres détails.

— Ouais, c'est ce que je pense, Charley. Je pense qu'il y a à peu près un kilomètre et demi de rivage dans chacun de mes bons tableaux. Mais il y a des • choses à propos de ces tableaux, Charley, que j'ai presque peur de te dire. Je ne sais jamais comment tu vas réagir. Tu les verras toi-même en examinant les tableaux de près.

— Dis-moi tout de suite ce que c'est, Léo ; que je sache quoi chercher.

— Tout y est, Charley, chaque feuille, chaque loupe de l'écorce, chaque plaque de mousse. J'en ai examiné certaines parties au microscope, avec des grossissements de dix, cinquante, cent... Il y a des détails, là-dedans, que tu ne pourrais pas distinguer à l'oeil nu même si tu avais le nez dessus. On y voit jusqu'aux cellules des feuilles et de la mousse. Quand on observe un tableau ordinaire avec un tel grossissement, on ne voit que des détails de pigments, les ravins et les montagnes laissés par les coups de pinceau. Charley, tu ne trouveras pas un coup de pinceau dans tout ce tableau ! Dans aucun des originaux. »

Il était somme toute agréable de remonter tranquillement ce fleuve à sept ou huit kilomètres à l'heure – si l'on considérait que le rapport était de un à dix. Le tableau se déroulait en fait à un peu moins d'un kilomètre à l'heure. La rive et les arbres défilaient : chêne épineux, orme d'Amérique, pin, saule noir, saule brillant.

« Comment se fait-il qu'il y ait des saules brillants et pas de saules blancs, Charley, tu peux me le dire ? demanda Léo.

— Si c'est bien le Mississippi, Léo, et si c'est authentique, ça doit être loin dans le nord.

— Non. C'est l'Arkansas, Charley. Je serais capable de reconnaître l'Arkansas n'importe où. Comment se fait-il qu'il y ait eu des saules brillants dans l'Arkansas ?

— Si c'est l'Arkansas, et si le tableau est authentique, c'est qu'il faisait plus froid à cette époque.

— Pourquoi n'y a-t-il aucun saule blanc ?

— Le saule blanc a été importé d'Europe il y a assez longtemps et s'est répandu rapidement. Il y a des choses dans ce tableau qui concordent *trop* bien. Les trois bons tableaux que tu as, ils se ressemblent tous ?

— Ouais, mais ce n'est pas tout à fait la même partie du fleuve. L'inclinaison du soleil est différente sur chacun, le gazon et les plantes basses ne sont pas tout à fait pareils.

— Tu crois que tu vas pouvoir en trouver d'autres ?

— Ouais. Je crois qu'il y avait plus de quinze cents kilomètres de fleuve dans le tableau. Je pense que je peux trouver plus de mille morceaux, si je sais où chercher.

— La plupart ont dû être détruits il y a longtemps, Léo, s'il y en a jamais eu plus que la douzaine ou à peu près que présentaient les fêtes foraines. Et dans cette douzaine-là, il devait y avoir déjà des copies. Les attractions foraines changent souvent leurs spectacles, et les trois tableaux sont peut-être tout ce qu'il y a jamais eu. Chacun d'eux pourrait avoir été exposé par plusieurs troupes et dans plusieurs arènes à différentes époques.

— Non, il y en avait d'autres, Charley. Je n'ai pas encore celui où il y avait les éléphants. Je pense qu'il y en a plus de mille, disséminés un peu partout. Je vais faire passer des annonces – pour les originaux, pas pour les imitations de pacotille – et je vais recevoir des réponses.

— Autant il y en a eu, autant il en reste, dit Ginger Nation. Rien à faire pour les détruire. Sur l'un des nôtres, la bobine a brûlé, mais pas le tableau. Impossible de les brûler.

— Tu risques de dépenser beaucoup d'argent pour un tas de vieilles toiles, Léo, dit Charles Longbank, mais je les analyserai pour toi, maintenant ou quand tu penseras en avoir une quantité suffisante pour le faire.

— Attends que j'en aie plus, Charley, dit Léo Nation. Je vais mettre une annonce astucieuse : « Je vous débarrasse de vos vieilleries. » Je suis sûr que les gens seront contents de se défaire de ces vieux trucs qu'on ne peut ni brûler ni détruire, et qui pèsent une tonne chacun avec les bobines. Ce sont les originaux, qui ne se détruisent pas. Regarde ce gros poisson-chat, là, juste sous la surface ! Regarde les yeux mauvais de ce poisson-chat, Charley ! Le fleuve n'était pas aussi boueux que maintenant, à cette époque, même en admettant que c'étaient les hautes eaux de printemps. »

Le rivage et les arbres défilaient : pin, cornouiller, cèdre rouge, chêne teigneux, pacanier, pin encore, noyer blanc. Puis le tableau atteignit la fin de la bobine.

« Je l'ai chronométré, dit Charles Longbank, un peu plus de vingt minutes. Oui, un rustre du siècle dernier aurait pu croire que le tableau avait deux kilomètres de long, ou même cinq ou dix.

— Non, rétorqua Léo. Ils n'étaient pas si bêtes que ça, Charley ; pas si bêtes. Le rustre en question aurait plus probablement pensé qu'il faisait un peu moins de deux cents mètres, comme c'est le cas. Mais il aurait aimé le spectacle. Et il y a peut-être des morceaux qui font cinq ou dix kilomètres de long. Pourquoi autrement l'aurait-on annoncé ? Je crois que je peux me mettre en route pour aller flairer la piste de la plupart de ces morceaux. Je pourrai téléphoner de temps en temps, et Ginger me dira qui a répondu à mes annonces. Reviens dans six mois, Charley, et j'aurai assez de morceaux du fleuve pour que tu puisses les analyser. Six mois, ce ne sera pas trop long, Ginger ? Tu ne te sentiras pas trop seule ?

— Non. Il y aura les moissonneurs, les acheteurs de bétail, les jaugeurs de pétrole, Charley Longbank quand il viendra, les hommes de la ville, et ceux de la Taverne de la Colline. Je ne me sentirai pas seule.

— Elle plaisante, Charley, dit Léo. Elle ne court pas vraiment les hommes.

— Je ne plaisante pas, affirma Ginger. Tu peux rester loin sept mois, je m'en moque. »

Léo Nation voyagea beaucoup pendant environ cinq mois. Il acheta plus de cinquante morceaux authentiques du fleuve, pour lesquels il dépensa un bon nombre de milliers de dollars, allant même jusqu'à s'hypothéquer pour près de deux ans. Ç'aurait été bien pire si certaines personnes ne les lui avaient donnés pour rien, et si d'autres ne les lui avaient vendus pour une bouchée de pain. Mais il y avait toujours des hommes et des femmes entêtés qui insistaient pour en avoir un bon prix. Ce sont les aléas de la collection, l'inconvénient qui ôte à ce passe-temps la plus grande partie de son attrait. Tous ces morceaux acquis à prix d'or étaient cependant de véritables morceaux de choix, que Léo n'aurait pas pu laisser passer.

Comment il avait localisé tant de morceaux demeure son secret, mais Léo Nation avait réellement du nez pour ce genre de choses. Il les flairait à distance ; tous les collectionneurs dans tous les domaines doivent avoir de longs nez.

Il y avait un professeur de Rolla, dans le Missouri, qui avait tapissé le sol de toute sa maison à l'aide de morceaux découpés dans un tronçon authentique.

« Pour être solide, c'est solide, Nation, dit l'homme. Je m'en sers comme tapis depuis quarante ans, et pas le moindre signe d'usure. Regardez comme les arbres sont encore éclatants de fraîcheur ! J'ai dû le couper à la tronçonneuse, et je peux vous dire que c'est plus dur que n'importe quel bois au monde, malgré toute sa souplesse et son bel aspect.

— Combien voulez-vous pour tous les tapis, pour tous les morceaux de morceaux qui vous restent ? » demanda Léo d'un air gêné. Il avait l'impression qu'il y avait quelque chose de mal à se servir ainsi des morceaux pour en faire des tapis, mais l'homme n'avait pourtant pas l'air d'un mauvais bougre.

« Oh ! je ne vous vendrai aucun de mes tapis, mais je vous en donnerai des morceaux, puisque vous avez l'air intéressé, et je vous donnerai le gros morceau qui me reste. Je n'ai jamais réussi à y intéresser qui que ce soit. Nous avons analysé le matériau à l'université. C'est un plastique très perfectionné. Nous pourrions le reproduire, ou faire quelque chose d'approchant, mais le prix en serait exorbitant, alors qu'il existe des plastiques relativement peu coûteux qui ont environ les deux tiers de cette résistance. Ce qu'il y a de drôle, pourtant, c'est que j'ai pu retracer l'histoire de ce truc-là jusqu'à un bon nombre de décennies avant qu'aucun plastique n'ait été fabriqué dans le monde. Il y a là un gros mystère, pour quelqu'un qui aurait la curiosité de s'y attaquer.

— Je suis assez curieux, et je m'y suis déjà attaqué, dit Léo Nation. Ce morceau que vous avez sur le mur – on dirait... si seulement je pouvais le regarder au microscope...

— Certainement, certainement, Nation. On dirait un essaim d'abeilles, et c'en est un. J'ai préparé une plaquette à partir d'un des bords. Venez l'examiner. Je l'ai montrée à un tas de gens intelligents, qui ont tous dit : « Et alors ? ». C'est une attitude que je n'arrive pas à comprendre. »

Léo Nation étudia l'agrandissement avec délectation. « Ouais, dit-il. Je vois jusqu'aux poils sur les pattes des abeilles. Dans un morceau qui s'écaille, là, je distingue même les cellules d'un poil. » Il tripota un long moment les molettes de réglage du grossissement. « Mais ces abeilles sont vraiment bizarres, ajouta-t-il. Mon père m'a parlé un jour de ce genre d'abeilles, et j'ai cru qu'il mentait.

— Nos abeilles à miel actuelles sont d'origine européenne récente, Nation, dit l'homme. Les abeilles originaires d'Amérique *étaient* bizarres, et inutiles du point de vue humain. Mais elles n'avaient pas encore totalement disparu à cette époque. Il y a d'ailleurs dans certaines images des animaux encore plus anciens.

— Que sont ces animaux qui ressemblent à des clowns, sur le sol de votre cuisine ? demanda Léo. Ils ont l'air gros, dites donc !

— Des aïs terrestres, Nation. Ce qui fait remonter tout ça assez loin. Si c'est une supercherie, c'est la plus grande supercherie que j'aie jamais vue. Il faudrait qu'un homme ait une sacrée imagination pour donner une forme de fourrure particulière à un animal disparu – une forme de fourrure que n'ont pas les aïs actuellement vivants des tropiques... une forme de fourrure que pourraient à la rigueur avoir des aïs vivant dans un climat plus froid. Mais combien de vies aurait-il fallu pour peindre ne serait-ce qu'un mètre carré de ces images avec des détails aussi microscopiques ? On n'est jamais déçu, Nation ; il y a des détails prodigieux dans le moindre centimètre carré.

— Pourquoi les chevaux sont-ils si petits et les bisons si gros ?

— Je n'en sais rien, Nation. Il faudrait un homme versé dans une centaine de sciences pour le découvrir, à moins qu'un homme versé dans une centaine de sciences n'ait monté tout ça. Et où était cet homme il y a deux cent cinquante ans ?

— Vous faites remonter votre morceau aussi loin que ça ?

— Oui. Et le paysage lui-même pourrait bien remonter à quinze mille ans. Je vous dis que c'est un mystère. Mais oui, vous pouvez emporter ces chutes avec vous si vous le voulez, et je vous ferai expédier le gros ballot qui me reste. »

Il y avait un homme, en Arkansas, qui avait un tronçon de tableau entreposé dans une grotte. C'était une grotte touristique, mais le tableau qui représentait la rive du fleuve n'avait pas eu beaucoup de succès.

« Les gens pensent tous que j'ai installé un système de projection cinématographique dans ma grotte. « Qui a envie de descendre dans une grotte pour regarder un film ? » qu'ils disent. « Si nous voulons voir le bord d'une rivière, nous irons au bord d'une rivière », qu'ils disent, « nous n'allons pas descendre au fond d'une grotte pour le voir. » Voilà, j'avais pensé que ça ferait une bonne attraction, mais ça ne marche pas.

— Comment êtes-vous arrivé à le descendre là-dedans, dites donc ? lui demanda Léo Nation. Cette ouverture n'est pas assez large pour le faire passer.

— Oh ! il était déjà là il y a quinze ans, avec les enrouleurs et tout, quand j'ai défoncé ce petit boyau et que je suis entré en rampant.

— Alors il devait y être depuis longtemps. Cette paroi s'est formée depuis.

— Non, pas très longtemps, dit l'homme. Ces rideaux de calcaire se forment assez vite, avec toute l'humidité qui suinte là-dedans. On l'a peut-être apporté ici il y a cinq cents ans. Mais oui, je veux bien le vendre. Je vais même démolir un morceau de paroi pour qu'on puisse le sortir. Il faut que j'agrandisse le passage pour les visiteurs, de toute façon. Les touristes qui viennent dans les grottes n'aiment pas être obligés de ramper sur le ventre. Je ne vois pas pourquoi. J'ai toujours aimé ramper sur le ventre dans les grottes. »

Parmi tous les morceaux du tableau qu'acheta Nation, celui-là fut l'un des plus chers. Il aurait été plus cher encore s'il avait manifesté un quelconque intérêt pour certaines choses qui apparaissaient entre les arbres, dans une partie de l'image. Léo avait senti son cœur bondir dans sa poitrine quand il avait remarqué ces choses, mais il avait dû le retenir et garder un visage de bois. C'était un tronçon où l'on voyait des éléphants sur le Mississippi.

L'éléphant (*Mammot americanum*) était en fait un mastodonte ; c'est ce qu'avait appris Léo de Charles Longbank. Mais il possédait maintenant des éléphants ; il avait l'une des pièces clefs du puzzle.

On en trouve un tas au Mexique. Tout descend vers le Mexique en prenant un peu d'âge. Léo Nation parlait avec un riche Mexicain, qui était aussi Indien que lui-même.

« Non, je ne sais pas quelle est l'origine du Long Tableau, dit l'homme, mais il vient du nord, quelque part dans la région du fleuve lui-même. Au temps de De Soto (il y a un peu moins de cinq cents ans), il y avait encore une légende indienne à propos du Long Tableau, mais il ne la comprenait pas. Vous autres, du nord, vous êtes pareils à des enfants, évidemment. Même vos tribus gardiennes de souvenirs, comme les Caddos, n'en ont pas qui remontent à plus de cinq cents ans.

« Nous, nous avons des souvenirs qui remontent plus loin. Mais tout ce dont nous nous souvenons à ce sujet-là, c'est que chacune de nos grandes familles a emporté un tronçon du Long Tableau en descendant vers le sud,

vers le Mexique. Il y a peut-être huit cents ans que nous sommes descendus vers le sud en conquérants. Ces images constituent maintenant des trésors pour les anciennes grandes familles indiennes, des trésors cachés, des souvenirs d'un de nos anciens territoires. Certains membres des grandes familles refuseront de vous en parler. Ils nieront qu'ils en ont. Je vous en parle, je vous le montre, et même je vous le donne, parce que je suis un dissident, un homme aigri ; je ne suis pas comme les autres.

— Les anciennes légendes indiennes, Don Caetano, disaient-elles d'où était venu le Long Tableau à l'origine, ou qui l'avait peint ?

— Bien sûr. Elles disent qu'il a été peint par un grand être très étrange qui s'appelait – crampez-vous à votre capelo – Grand Peintre d'Images des Rives du Fleuve. Je suis sûr que ça pourra vous aider. Quant aux imitations de pacotille auxquelles vous semblez accorder peu de valeur, ne les méprisez pas. Elles ne sont pas ce que vous croyez, et elles n'ont pas été faites pour de l'argent. Ces copies sont d'origine mexicaine, alors que les originaux brillants avaient vu le jour aux Etats-Unis. Elles ont été faites pour les nouvelles grandes familles, qui singeaient les anciennes grandes familles dans l'espoir de partager également les anciens trésors et les anciens charmes bénéfiques. Venant moi-même de cesser de singer des grandes familles d'une autre sorte, je comprends amèrement la valeur de ces imitations. Elles ont malheureusement été faites à une époque récente dépourvue d'artistes, mais le contraste aurait été de toute façon aussi grand : aucun artiste n'aurait eu assez de talent pour se comparer au Grand Peintre d'Images des Rives du Fleuve lui-même.

« Les imitations de pacotille ont été pillées par les soldats gringos de l'armée des États-Unis au cours de la guerre du Mexique, parce qu'elles semblaient avoir de la valeur aux yeux de certaines familles mexicaines. À partir de là, elles ont fini par aboutir dans les fêtes foraines des États-Unis au milieu du siècle dernier.

— Don Caetano, savez-vous que les tronçons du Long Tableau supportent très bien un fort grossissement, qu'on y découvre des détails beaucoup trop fins pour être vus à l'œil nu ?

— Je suis content que vous me l'appreniez. J'en ai toujours eu la conviction, mais ma conviction n'a jamais été assez forte pour que je la mette à l'épreuve. Oui, nous avons toujours cru que les tableaux recelaient des profondeurs au sein des profondeurs.

— Pourquoi y a-t-il des cochons sauvages mexicains sur cette image, Don Caetano ? On dirait que celle-ci a une certaine inspiration mexicaine.

— Non. Le pécarî a vécu dans toute l'Amérique, Léo. Il est allé au nord jusqu'aux glaces. Mais il a été remplacé partout par le cochon européen, sauf dans nos contrées sauvages. Vous voulez le tableau ? Je vais demander à mon aide de le charger et de l'expédier chez vous.

— Mais... je voudrais vous donner quelque chose en échange, évidemment...

— Non, Léo, je vous le donne pour rien. Vous êtes un homme pour qui j'ai de l'affection. Prenez-le, et que Dieu soit avec vous ! Ah ! Léo, avant de nous quitter, et puisque vous collectionnez les objets étranges, j'ai ici une boîte de choses brillantes qui je pense vous intéresseront. Je crois que ce ne sont que des grenats sans valeur, mais ne sont-ils pas jolis ? »

Des grenats ? Ce n'étaient pas des grenats. Sans valeur ? Alors pourquoi les yeux de Léo Nation furent-ils éblouis, et pourquoi son cœur bondit-il dans sa poitrine ? Les mains tremblantes, il retourna les pierres en tous sens, extasié. Et quand Caetano les lui donna pour le prix symbolique de mille dollars, son cœur en fut réjoui.

Vous savez quoi ? C'était véritablement des grenats sans valeur. Mais avec quoi Léo Nation les avait-il confondus en cet instant fatal ? Quel sort Don Caetano lui avait-il jeté pour lui faire croire qu'ils étaient autre chose ?

Bah, on gagne d'un côté et on perd de l'autre. Et Don Caetano lui expédia en fait gratuitement le tableau tant convoité.

Léo Nation rentra chez lui après cinq mois de vagabondage et de collectage.

« J'ai supporté ton absence cinq mois, dit Ginger. Je n'aurais pas pu la supporter six mois, et certainement pas sept. Je plaisantais. Je n'ai pas vraiment couru les hommes. J'ai fait construire une autre grange à foin par le charpentier, pour y mettre tous les morceaux de tableau que tu as envoyés. Il y en avait plus de cinquante. »

Léo Nation fit venir son ami Charles Longbank.

« Cinquante-sept nouveaux, Charley, dit Léo. Ça en fait soixante avec ceux que j'avais avant. Je crois que je dois avoir maintenant près de cent kilomètres de rivage. Analyse-les, Charley. Sors-en toutes les informations possibles et passe-les dans tes ordinateurs. Je veux d'abord savoir dans quel ordre ils se succèdent, du sud au nord, et quelle est la longueur des intervalles qui les séparent.

— Léo, j'ai déjà essayé de t'expliquer qu'il faudrait pour cela – en dehors de la conviction d'authenticité – qu'ils aient tous été faits à la même heure du même jour.

— On peut présumer tout cela, Charley. Ils *ont* tous été faits au même moment, nous tiendrons du moins ce fait pour acquis. Nous travaillerons en partant de cette hypothèse.

— Léo, ah !... j'avais espéré que tu échouerais dans ton entreprise. Je pense toujours que tu devrais abandonner tout cela.

— Moi, j'espérais réussir, Charley, et j'ai espéré plus fort que toi. Pourquoi as-tu peur des revenants ? Moi, je les rencontre à chaque heure de ma vie. Ce sont eux qui maintiennent la fraîcheur de l'air.

— Ça me fait peur, Léo. Très bien, je vais apporter le matériel dès demain, mais ça me fait peur. Bon sang, Léo, *qui était ici ?*

— Il n'y avait personne ici, dit Ginger. Je vous le dis comme je le dis à Léo, je plaisantais. Je n'ai pas vraiment couru les hommes. »

Charles Longbank fit apporter l'équipement le lendemain. Il n'avait pas l'air en forme ; sans doute légèrement remonté au whisky, nerveux, il regardait sans cesse par-dessus son épaule comme s'il avait une chouette perchée derrière son cou. Mais il passa plusieurs jours à faire défiler les tronçons de tableau et les mit tous sur film. Il programmerait ensuite son ordinateur et y introduirait les données extraites des films.

« Il y a comme une ombre, un léger nuage sur plusieurs images, dit Léo Nation. Tu as une idée de ce que ça peut être, Charley ?

— Léo, je me suis levé au milieu de la nuit et j'ai couru trois kilomètres sur ta route défoncée pour me secouer un peu. J'avais peur d'être en train de me faire une idée de ce qu'étaient ces légers nuages. Seigneur, Léo, qui était ici ? »

Charles Longbank emporta les données en ville et les introduisit dans ses ordinateurs.

Il revint quelques jours plus tard avec les réponses.

« Léo, ça me flanque la frousse plus que jamais, dit-il, et on avait l'impression que les revenants l'avaient mâchonné d'un bout à l'autre. Abandonnons tout ça. Je te rendrai même l'acompte que tu m'as versé.

— Non, vieux, non. Tu as pris l'acompte, tu t'es engagé. Tu sais dans quel ordre ils vont, Charley, du sud au nord ?

— Oui, voilà. Mais ne le fais pas, Léo, ne le fais pas.

— Charley, il me suffit de les déplacer avec le chariot élévateur pour les mettre en ordre. J'en ai pour une heure. »

En une heure, il eut terminé.

« Maintenant, regardons d'abord celui du sud, Charley. Nous regarderons ensuite celui du nord.

— Non, Léo, non, non ! Ne le fais pas.

— Pourquoi pas ?

— Parce que ça me flanque la frousse. Ils ont vraiment un certain ordre. Ils pourraient *vraiment* avoir tous été faits à la même heure du même jour. Qui était ici, Léo ? Qui est le géant qui regarde pardessus mon épaule ?

— Ouais, il est grand, hein, Charley ? Mais c'était un bon artiste, et les artistes ont le droit d'être un peu excentriques. Il lui arrive souvent aussi de regarder par-dessus mon épaule. »

Léo Nation fit défiler le tronçon de l'extrémité sud du Long Tableau. C'était un mélange de terre et d'eau, d'îles, de bayous et de marécages, d'estuaire et d'océan mêlés à un fleuve boueux.

« C'est joli, mais ce n'est pas le Mississippi, observa Léo tandis que l'image se déroulait sous leurs yeux. C'est cet autre fleuve, là-bas. Je le reconnaîtrais, même après si longtemps.

— Oui, acquiesça Charles Longbank, la gorge serrée. C'est l'Atchafalaya. En comparant l'angle d'incidence du soleil dans les tronçons qui avaient été identifiés avec précision, l'ordinateur a pu déterminer la position exacte de tous les autres tronçons. Ceci est l'embouchure de l'Atchafalaya, qui a été plusieurs fois dans l'Histoire géologique de la planète l'embouchure principale du Mississippi. Mais comment a-t-il pu le savoir s'il n'était pas ici ? Rrhaa, l'ogre est encore en train de regarder par-dessus mon épaule. Ça me fait peur, Léo.

— Ouais, Charley, je prétends qu'un homme devrait avoir vraiment peur au moins une fois par jour pour pouvoir dormir la nuit suivante. Moi, j'ai peur pour au moins une semaine, maintenant, et j'aime bien ce grand type. Bon, ceci est l'une des extrémités, ou ce n'en est pas loin. Prenons maintenant l'extrémité nord.

« Oui, Charley, oui. La seule chose qui te fait peur, c'est qu'ils sont réels. Mais je ne sais pas pourquoi il se croit obligé de regarder par-dessus nos épaules quand nous les passons. S'il est qui je pense, il les a déjà tous vus. »

Léo Nation mit en route le tronçon du fleuve le plus septentrional qu'il eût en sa possession.

— À quelle latitude sommes-nous là, Charley ? demanda-t-il.

— À peu près à l'endroit où se sont raccordées plus tard la Cedar et l'Iowa.

— Ça ne va pas plus au nord ? Alors je n'ai aucun tronçon du tiers supérieur du fleuve ?

— Si, Léo, il n'allait pas plus loin vers le nord. C'est le dernier morceau, grand Dieu.

— Il y a aussi un nuage sur ce tronçon, Charley ? Que sont-ils, en fin de compte ? Dis donc, ça paraît plutôt frisquet, pour un printemps sur le Mississippi.

— Vous n'avez pas l'air bien, Long-Charley-Bank, dit Ginger Nation. Vous croyez qu'un peu de whisky avec du sang d'opossum vous ferait du bien ?

— Pourrais-je avoir l'un sans l'autre ? Oh ! et puis oui, les deux ensemble, c'est peut-être ce qu'il me faut. Dépêchez-vous, Ginger.

— Je me demande toujours comment diable une peinture peut être aussi prodigieuse, dit Léo d'un air songeur.

— N'as-tu toujours pas compris, Léo ? demanda Charles avec un frisson. Ce n'est pas une peinture.

— Je vous le dis depuis le début, si seulement vous m'écoutez, dit Ginger Nation. Je vous ai dit que ce n'était ni l'un ni l'autre, ni toile ni peinture, seulement de la photo. Et Léo avait dit la même chose un jour, mais il a oublié. Buvez ça, vieux Charley.

Charles Longbank but la potion faite de bon whisky et de sang d'opossum, tandis que le tronçon nord du fleuve continuait à se dérouler.

« Un autre nuage sur l'image, Charley, dit Léo. On dirait une grosse tache dans l'air entre nous et le rivage.

— Oui, et il y en aura un autre, gémit Charles. Ça veut dire que nous approchons de l'extrémité. Qui étaient-ils, Léo ? C'était il y a combien de temps ? Ah !... je crains de bien connaître la réponse. Mais alors, ils ne pouvaient pas être humains, n'est-ce pas ? Léo, si ceci n'était qu'une ébauche sans valeur, pourquoi sont-ils encore là dans l'air autour de nous ?

— Du calme, vieux Charley, du calme. Dis donc, ce fleuve devient calcaire et écumeux ! Charley, ne pourrais-tu transposer tout ça sur microfilm et le donner à tes ordinateurs pour en tirer toutes sortes de réponses ?

— Grand Dieu, Léo, ça l'est déjà !

— C'est déjà quoi ? Hé, qu'est-ce que c'est que ce brouillard, qu'est-ce que c'est que cette brume ? Qu'est-ce que c'est que cette masse qu'on aperçoit

derrière la brume ? Dis donc, cette montagne de brouillard bleu... ?

— Le glacier, espèce de ballot, le glacier », gémit Charles Longbank. Et le tronçon de l'extrémité nord du fleuve arriva à sa fin.

« Mélange-nous encore un peu de ce bon whisky avec du sang d'opossum, Ginger, dit Léo Nation. Je crois que nous en avons tous besoin. »

« Si vieux que ça ? demanda Léo Nation un peu plus tard alors qu'ils s'étranglaient avec la mixture corsée.

— Oui, si vieux, dit Charles Longbank d'une voix effrayée. Oh ! qui était ici, Léo ?

— Dis, Charley, c'est déjà quoi ?

— C'est déjà un microfilm, Léo... pour eux. Un rebut, une chute, je suppose.

— Ah ! je comprends pourquoi le whisky mélangé au sang d'opossum n'est jamais devenu une boisson populaire, dit Léo. Ce vieil opossum était déjà ici, à cette époque-là ?

— Ce vieil opossum y était, mais pas nous. » Charles Longbank frissonna. « J'ai l'impression qu'il y a quelque chose de plus vieux que l'opossum en train de flairer alentour, et avec un plus gros nez. »

Charles Longbank tremblait de tous ses membres. Encore un peu, et il allait craquer.

« Les nuages sur le... heu... film, Charley, qu'est-ce que c'était ? » demanda Léo Nation.

Et Charles Longbank craqua.

« Dieu du ciel, gémit-il, le visage agité de tremblements, si seulement ça pouvait être des nuages sur le film. Ah ! Léo, Léo, qui étaient-ils, qui étaient-ils ?

— J'ai froid, Charley, dit Léo Nation. Il y a un courant d'air glacial quelque part. »

Les marques... elles ressemblaient trop à une certaine chose, et elles étaient trop grandes pour l'être : des boucles et des circonvolutions longues de plus de cinq mètres...

Traduit par JACQUES POLANIS.  
*All Pieces of a River Shore.*

© R.A. Lafferty, 1970.

© Librairie Générale Française, 1984, pour la traduction.

# L'IMPASSE

par Charles L. Fontenay

*Le déplacement dans le temps se double ici d'un déplacement dans l'espace – et même hors de notre espace-temps ordinaire. Il en résulte une partie de gendarme-et-voleur en forme de cercle vicieux. À son terme – si on peut parler de terme... – le paradoxe se referme désespérément sur lui-même.*

POUR prendre au piège Dan Fairlane, Leverard se présenta sous les dehors d'un représentant en appareillage électronique. De la sorte, non seulement il put accéder jusqu'au laboratoire de Fairlane, mais encore se munir du translateur en le faisant passer pour un simple instrument de démonstration.

Il y avait des gardes à l'entrée de l'édifice et devant la porte du laboratoire de Fairlane, mais ils le laissèrent passer quand il leur eut montré ses fausses références. Le possesseur initial des références en question se trouvait au fond du fleuve, à l'état de cadavre. Les gardes fouillèrent Leverard pour s'assurer qu'il ne portait pas d'arme sur lui et, bien entendu, n'en trouvèrent pas. Il avait pris des précautions d'un autre genre.

« Je viens vous montrer un appareil extrêmement intéressant », déclara-t-il en posant le translateur sur le bureau de Fairlane. Il ajouta, en disant une part de vérité : « En bref, il s'agit sous un faible volume d'une boîte d'alimentation extrêmement puissante. Comme vous pouvez le voir, il n'y a aucun fil. Maintenant je vais vous faire une démonstration du fonctionnement. »

Fairlane se pencha en avant pour observer le tableau de contrôle, tandis que Leverard actionnait une manette. Tous deux, ainsi que le fauteuil de Fairlane et le bureau devant lequel il était assis, se trouvaient dans le rayon d'action du translateur.

Les murs du laboratoire disparurent autour d'eux à cet instant. Ils se retrouvèrent sur la petite île entourée d'une mer pourpre et bien connue de Leverard. Il avait kidnappé Fairlane au nez et à la barbe d'une armée de gardes !

Leverard se pencha vers le sol et sortit le pistolet de la cachette où il l'avait soigneusement placé, la dernière fois qu'il avait été sur l'île. Il le brandit juste à temps en direction de Fairlane. La stupéfaction de celui-ci n'avait pas entamé la vivacité de ses réflexes. Il avait déjà la main plongée dans le tiroir de son bureau.

« Les mains en l'air, reculez-vous du bureau », ordonna Leverard.

Le savant obéit. Leverard s'avança. Pour avoir la certitude que Fairlane n'était pas armé, il lui enjoignit de se déshabiller et lui fit jeter ses vêtements à distance. Puis il se dirigea vers le bureau, trouva le pistolet de Fairlane dans le tiroir et le lança dans la mer pourpre, à une vingtaine de mètres.

« Reculez à au moins dix mètres du bureau », commanda-t-il.

Fairlane s'exécuta et Leverard s'assit sur le bord du bureau en jouant avec son arme.

« J'ai dit *boîte d'alimentation*, Fairlane, déclara-t-il, mais mon appareil est bien plus que cela. Il engendre bien sa propre énergie, mais il a en outre le pouvoir, dans un rayon d'action déterminé, de déplacer la matière pour la transporter en dehors du champ spatio-temporel normal. Il fonctionne probablement selon un principe similaire à celui de votre transmetteur de matière. Ce n'est pas moi qui l'ai inventé, mais je puis vous assurer, par expérience, que son action est tout à fait efficace. »

Fairlane regarda autour de lui avec curiosité. Le sol de l'île était dénudé, mis à part une sorte de lichen violet qui poussait à ras de terre. La mer pourpre s'étendait dans toutes les directions ; à l'horizon planait un soleil mauve.

« Où sommes-nous ? demanda Fairlane.

— Tout ce que je peux vous répondre est que nous nous trouvons dans un endroit complètement en dehors de notre trame spatio-temporelle, répondit Leverard. Ce continuum espace-temps d'où nous sommes venus, nous y retournerons lorsque j'actionnerai de nouveau cette manette ; nous y pénétrerons au point de moindre résistance – c'est-à-dire en un point situé un moment infinitésimal après celui où nous en sommes partis, avant même que l'air ait pu combler le vide laissé par notre disparition.

« Le même phénomène se produit dans le sens inverse. Si nous quitions cette île et que nous y retournions, nous nous y retrouverions à l'instant même où nous en serions partis, même si, entre temps, des années devraient s'écouler pour nous dans notre continuum espace-temps.

— C'est théoriquement possible, admit Fairlane pensivement. Mais votre attitude indique que vous ne m'avez pas emmené ici pour le simple plaisir de me faire une démonstration, Mr. ... ?

— Leverard. Non, ce n'est en effet pas le cas. Ce que je veux, ce sont les plans de votre transmetteur de matière.

— Je vois, vous êtes un agent de l'ennemi », accusa Fairlane.

Leverard inclina la tête.

« Peu importe ce que je suis, Fairlane. Vous n'avez qu'à m'obéir. Je tiens à ce que vous sachiez une chose : il m'est possible de retourner *sans vous* dans le continuum ; il me suffit pour cela de vous placer hors du rayon d'action du translateur.

« Je peux vous condamner à rester ici jusqu'à ce que vous mouriez de faim. Pendant ce temps-là, je retournerais dans le continuum pour y manger, y dormir, y vivre ma vie normale – et mon retour s'opérerait chaque fois à l'instant même où je vous aurais quitté : vous n'auriez même pas le temps de vous rapprocher de moi d'un pas.

— Qu'est-ce qui me prouve que vous ne bluffez pas ? rétorqua Fairlane en souriant sèchement.

— Vous ne me croyez pas ? Qu'à cela ne tienne, je vais vous faire voir. Je vais retourner dans le continuum pour y changer de vêtements et je serai de retour instantanément. Observez attentivement la façon dont je suis habillé. »

Il laissa à Fairlane le temps d'étudier son costume. Puis il actionna la manette. Fairlane était très éloigné du rayon d'action du translateur.

Leverard se retrouva dans le laboratoire, avec le translateur toujours posé sur le bureau de Fairlane.

Mais de l'autre côté de ce bureau, se tenait Fairlane, entièrement nu !

Pendant un instant, Leverard crut que Fairlane s'était trouvé, d'une manière ou d'une autre, dans le rayon d'action du translateur et qu'il était revenu ici en même temps que lui. Puis il comprit ce qui s'était produit.

Le Fairlane de *maintenant* était toujours abandonné sur l'île au milieu de la mer pourpre. Mais plus tard, les choses se passeraient de telle sorte que

Fairlane serait réintégré dans le continuum. Or, en regagnant celui-ci, il se retrouverait naturellement à l'instant même où il l'avait quitté.

Le Fairlane qui se tenait devant lui était donc un Fairlane *ultérieur*, qui avait déjà vu Leverard retourner dans l'île et avait négocié avec lui. Une chose néanmoins intriguait Leverard : son intention était de laisser définitivement Fairlane échoué dans l'île, une fois qu'il aurait obtenu les plans du transmetteur de matière. Fairlane, par conséquent, n'aurait pas dû se trouver là...

Leverard avait toujours en main le pistolet. Il avait mis en joue Fairlane tout en continuant de réfléchir de toutes ses forces. Fairlane avait paru tout d'abord un peu déconcerté, puis son visage s'éclaira. Lui aussi avait compris le processus, manifestement.

Leverard dit d'une voix lente :

« Vous devez m'avoir donné, là-bas, les plans du transmetteur de matière, sinon vous ne seriez pas ici. Est-ce exact ?

— Vous ne le savez pas, n'est-ce pas ? riposta Fairlane. Bien sûr, cela n'est pas encore arrivé pour vous. Oui, et j'ai même fait mieux, Leverard. J'ai *fabriqué* un transmetteur de matière pour vous. »

Et soudain Leverard comprit, en un éclair – il comprit pourquoi il allait décider, plus tard, de ramener Fairlane au lieu de le laisser mourir dans l'île. Fairlane représentait son ticket de sortie ; c'est lui qui lui permettrait de quitter l'édifice sans être inquiété par les gardes.

Mais à la suite de quoi déciderait-il (ou avait-il décidé) qu'il ne pouvait pas quitter tout simplement les lieux comme un représentant qui a terminé sa visite ? Et pourquoi n'avait-il pas fait se rhabiller Fairlane ?

En tout cas, pour le moment, il ne pouvait pas laisser Fairlane ici ; celui-ci n'aurait rien de plus pressé que d'ameuter les gardes une fois que Leverard aurait tourné les talons.

« Vous avez d'autres vêtements, ici ? demanda-t-il à Fairlane.

— J'ai un costume dans la penderie.

— Mettez-le. »

Fairlane s'habilla. Leverard prit le translateur sous son bras et fit passer Fairlane devant lui, tout en maintenant le canon du pistolet braqué vers les reins de l'autre à travers la poche de son pardessus. Tous deux quittèrent l'édifice sans que Fairlane eût fait un effort pour alerter les gardes.

« Je suis surpris que vous n'ayez pas appelé les gardes même au péril de votre vie, remarqua Leverard.

— Ce n'était pas nécessaire », répliqua énigmatiquement Fairlane.

Un pâté de maisons plus loin, Leverard fit obliquer Fairlane dans une impasse. Au bout d'une dizaine de mètres ils s'arrêtèrent. Il n'y avait personne en vue.

Leverard sortit le pistolet de sa poche et le pointa en direction de Fairlane.

« Approchez, ordonna-t-il.

— Attendez un instant », temporisa Fairlane en reculant. Leverard se trouvait entre lui et l'entrée de l'impasse. « Je ne retourne pas dans l'île. Vous ne vous rendez pas compte de ce que vous faites.

— Vous ne pouvez pas vous échapper, dit Leverard. C'est une impasse.

— Il y a une porte... dit Fairlane tout en continuant de battre en retraite.

— Vous allez mourir, répliqua Leverard. Je vais tirer. »

Fairlane s'arrêta et tendit les mains dans un geste suppliant. Son visage était blême.

« Vous ne comprenez pas, dit-il. Il faut que je trouve le... cet objet. »

Il désigna du doigt le translateur.

« Je l'ai ici », dit Leverard en s'avançant vers lui.

Fairlane recula davantage.

« Non ! s'écria-t-il. Nous serons morts tous les deux !

— Pas moi, mais vous, répondit Leverard, si vous ne voulez pas vous arrêter.

— Tant pis, dit Fairlane avec résignation, autant faire vite. »

Il fit demi-tour et se mit à courir vers la porte de l'impasse.

Leverard tira et l'abattit. Il s'approcha pour examiner le corps de Fairlane. Ce dernier était mort.

Ceci résolvait le problème posé par Fairlane. Quant au cadavre, il n'en posait aucun. Il était dans le rayon d'action du translateur.

Leverard actionna la manette.

Il se retrouva dans l'île. La mer pourpre battait le rivage. Le soleil mauve brillait dans le ciel. À vingt mètres de lui se tenait Fairlane, nu – et vivant. Mais le cadavre n'était pas en vue, évidemment – il ne pourrait faire son apparition qu'au moment où Fairlane aurait quitté l'île.

« Quelque chose est arrivé, déclara Leverard. Je n'ai pas eu l'occasion de changer de vêtements. – La preuve est suffisante, dit tranquillement Fairlane. Le bureau et le fauteuil ont disparu avec vous. »

En effet, Leverard n'avait plus pensé aux pièces de mobilier.

« Alors êtes-vous satisfait ? demanda-t-il.

— Je constate que votre appareil fonctionne comme vous l'avez dit, répondit Fairlane.

— Parfait. Maintenant, êtes-vous prêt à me livrer le secret du transmetteur de matière sans faire de difficulté, ou dois-je vous laisser jeûner un petit peu pour vous éclaircir les idées ?

— Je suis assez lucide pour m'incliner devant l'inévitable, dit Fairlane. Tout au moins quand je sais qu'il s'agit de quelque chose d'inévitable. Mais une fois que vous aurez obtenu de moi ce que vous désirez, qu'est-ce qui me prouve que vous ne me laisserez pas quand même ici ? Cela simplifierait pas mal les choses pour vous. »

Ces paroles causèrent à Leverard une impression bizarre. C'était là exactement ce qu'il avait projeté originellement. Mais maintenant il possédait la réponse.

« J'ai besoin de vous pour m'aider à franchir les cordons de vos gardes en sortant, répondit-il, tout en continuant au fond de lui à ne pas savoir au juste pourquoi. D'ailleurs, écoutez-moi : n'oubliez pas que je viens de retourner dans le continuum et que j'y suis donc revenu à l'instant où j'en étais parti. En y retournant vous aussi, vous vous retrouverez également à l'instant où vous l'aviez quitté. Or, comme c'est le même instant, je vous y ai rencontré...

« Je puis donc vous assurer que vous allez regagner le continuum. Et d'après ce que vous m'avez dit quand je vous ai vu là-bas, après votre retour, vous le gagnerez après m'avoir donné le transmetteur de matière. Et je ne parle pas seulement des plans, mais de l'appareil lui-même. »

Fairlane resta un instant songeur.

« Dans ce cas, pourquoi n'avez-vous pas le transmetteur de matière en votre possession ? demanda-t-il enfin.

— Parce que vous ne me l'avez pas encore donné. Rappelez-vous, quand je suis revenu là-bas, c'était dans mon passé mais dans votre futur. Et vous m'avez dit que vous m'aviez donné le transmetteur de matière.

— Je suis forcé de vous croire, dit Fairlane, parce que le transmetteur réside sur un principe tellement simple qu'il est presque plus facile d'en fabriquer un de faible volume, plutôt que d'en dessiner les plans sans les instruments adéquats. C'est bon, Leverard. Je vais vous dresser une liste des matériaux dont j'ai besoin. Si vous me les apportez, je vous fabriquerai un petit transmetteur. »

C'était là tout ce que désirait Leverard – tout ce dont les savants de son pays avaient besoin pour comprendre le fonctionnement de l'instrument. Peut-être Fairlane méditait-il de le faire arrêter après leur retour dans le continuum, mais une telle ruse eût été éventée d'avance. Fairlane l'ignorait, mais il était un mort en sursis.

Un seul point continuait de tracasser Leverard : pourquoi, après avoir obtenu le transmetteur, n'allait-il pas tout simplement laisser Fairlane ici et sortir seul du laboratoire ? Ç'eût été pourtant bien simple. Mais on ne pouvait pas changer ce qui était inscrit dans le futur – ou bien le pouvait-on ?

Leverard sortit de ses poches un carnet et un crayon et il les lança à Fairlane. Ce dernier inscrivit une longue liste sur une feuille et il lança le carnet en retour. Leverard retourna dans le continuum.

Il se retrouva dans l'impasse.

Le corps de Fairlane n'y était pas. C'était explicable. Le corps avait disparu de l'impasse en même temps que Leverard lors du retour de celui-ci dans l'île, mais il ne se matérialiserait sur cette dernière qu'au moment où Fairlane la quitterait. Et du moment que le corps n'était pas actuellement dans l'impasse, à l'instant qui suivait celui où il en était parti, cela prouvait qu'il n'y serait jamais, qu'il ne réintégrerait pas le continuum – qu'il resterait pour toujours sur l'île. Ce qui répondait exactement au plan de Leverard.

Satisfait de cet indice anticipé de sa réussite, Leverard se mit en devoir de faire les courses qu'avait réclamées Fairlane. Il »dut visiter tous les magasins d'appareillage électrique et électronique de la ville avant de trouver tous les objets que Fairlane désirait. Ces achats lui prirent près de deux heures. Enfin la liste en fut complète et Leverard emporta ses acquisitions dans son appartement.

Après avoir rassemblé l'équipement en une demi douzaine de paquets qu'il prit sous ses bras, il actionna le translateur et revint dans l'île. Fairlane était assis par terre, nu, à l'endroit où il l'avait laissé.

Leverard parcourut la moitié de la distance qui le séparait de Fairlane, posa les paquets sur le sol et recula.

« Allez les prendre et retournez où vous êtes, commanda-t-il. Je veux que vous restiez hors du rayon d'action du translateur. Et rappelez-vous, je veux que vous me fassiez un appareil qui fonctionne ; il faudra que vous en opériez la démonstration.

— C'est ce que j'ai l'intention de faire, répondit Fairlane en s'avançant pour ramasser les paquets. Je vais construire deux petits relais, fonctionnant sur le principe de stations émettrice et réceptrice, et je transférerai un objet de l'un à l'autre, c'est-à-dire à une distance d'une vingtaine de mètres. »

Il fallut quarante heures à Fairlane pour accomplir le travail. Comme Leverard voulait que sa victime ne commit aucune erreur, il lui permit de dormir à deux reprises. Il retourna même dans le continuum jusqu'à son appartement et prépara des steaks pour chacun d'eux. Ce fut plus rapide de rapporter les steaks dans l'île que de les transporter d'une pièce à une autre.

Enfin, Fairlane eut terminé. Il avait édifié deux cubes identiques. D'environ trente centimètres de côté, et dont chacun avait une face couverte de cadrans.

« Il y a un problème, dit alors Fairlane. Ces objets ne fabriquent pas leur propre énergie comme votre appareil. Comment vais-je faire pour les alimenter ?

— Je vous ai dit que mon translateur était aussi une boîte d'alimentation et je n'ai pas menti, répliqua Leverard. Vous pouvez vous servir de lui pour alimenter vos appareils. Mais avez-vous assez de fil pour les relier à vingt mètres de distance ?

— Les deux stations peuvent se transmettre l'une à l'autre de l'énergie, déclara Fairlane. Il suffit de relier votre transmetteur à l'une d'entre elles.

— Très bien, dit Leverard. Dans ce cas, je garderai une des stations ici, près de moi, et vous n'aurez qu'à me transmettre un objet à partir de l'autre, là où vous vous tenez. »

Fairlane apporta l'un des deux cubes à mi-distance et retourna vers l'autre. Leverard mit son pistolet dans sa poche, alla chercher l'appareil, le rapporta vers le translateur et le brancha sur l'une des sorties de ce dernier. Le câble de liaison du transmetteur de matière n'avait que quelques centimètres de longueur.

« Quel objet voulez-vous que je vous expédie ? demanda Fairlane.

— Disons un de vos souliers », fit Leverard.

Fairlane alla ramasser un de ses souliers et le plaça dans le cube auprès duquel il se trouvait.

« Écartez-vous de la station où vous êtes, cria-t-il à Leverard. Vous pourriez recevoir un choc. »

Leverard recula de quelques pas. Fairlane abaissa une manette.

Leverard regardait le cube qui était à proximité de lui. Le translateur à côté du cube disparut...

« Je vous ai joué, déclara Fairlane calmement. Le transmetteur de matière, à l'instar de votre appareil, fonctionne sur des objets contenus à l'intérieur d'un certain rayon d'action, lequel ne dépasse pas un mètre. Il opère la transmission de la matière d'une station à l'autre *dans les deux sens* et cette transmission est commandée d'une seule station ! »

Stupéfait, Leverard regarda en direction de Fair-lane. Le translateur était entre les mains de celui-ci. En lui envoyant le soulier, Fairlane avait transmis jusqu'à lui-même le translateur !

Fairlane débrancha le transmetteur de matière et s'éloigna, tout en cherchant sur le translateur la manette qu'il fallait manipuler. Maintenant, Leverard comprenait enfin pourquoi il avait retrouvé Fairlane nu dans son laboratoire...

Il fouilla frénétiquement dans sa poche à la recherche de son pistolet. Trop tard.

Fairlane actionna la manette.

Il disparut avec le translateur.

La mer pourpre battait les rivages de l'île, le soleil mauve était dans le ciel. Une faible brise sifflait sur le lichen violet. À une vingtaine de mètres de Leverard, gisait une forme tassée sur elle-même.

Fairlane avait réintégré le continuum, à l'instant même où il l'avait quitté – dans son laboratoire, pour être quelques instants plus tard tué par Leverard dans l'impasse. Le translateur, de son côté, était revenu à l'endroit d'où il était parti la dernière fois – dans l'appartement vide de Leverard.

Si jamais quelqu'un, n'importe où et n'importe quand, devait se fendre dans l'île à l'aide du translateur – seule chance pour Leverard de regagner le monde d'où il venait – son arrivée ne pourrait se produire qu'à cet instant même.

Mais l'instant déjà était écoulé et Leverard était seul dans l'île – seul avec deux petits transmetteurs de matière inutiles, un tas de vêtements, quelques assiettes sales et le cadavre de Fairlane...

Traduit par ALEX DIEUMORAIN.  
*Blind alley.*

# LE CERCUEIL DE GLACE

par Roger Zelazny

*Une possibilité de tricher avec le temps sans véritablement s'y déplacer paraît offerte par l'animation suspendue. La victoire finale du temps sur l'individu serait de la sorte retardée. Cela pourrait conduire à vivre en séquences distinctes, discontinues, séparées l'une de l'autre. Chacune de celles-ci commencerait par une réorientation, et se terminerait par une séparation : discontinuités réservées à une minorité d'élus, et qui leur créeraient en particulier l'obligation de modifier leur vision du monde, donc aussi de l'amour.*

ILS dansaient,

- à la fête du siècle, la fête du millénaire, la Fête des Fêtes,
- en réalité et dans le sens du calendrier,
- et il aurait voulu l'écraser, elle, la briser en morceaux...

Moore ne voyait pas vraiment la salle dans laquelle ils dansaient. Il ne faisait pas non plus attention aux centaines d'ombres sans visage qui glissaient autour d'eux. Il n'était pas particulièrement impressionné par les globes multicolores qui flottaient au-dessus de leurs têtes.

Il avait conscience de tout cela, mais on ne peut pas dire qu'il respirait l'air de la forêt au pied du sapin, cette relique de Noël, qui tournait sur son piédestal étincelant au centre de la salle – et qui, en six jours à peine, perdait déjà ses aiguilles ininflammables et ses traditions.

Toutes ces choses, il les avait abstraites, écartées, respirées et classées...

Dans quelques minutes, on serait en l'An 2000.

Leota (née Lilith) reposait dans l'arc de son bras comme une flèche frémissante, et il avait envie de la briser, de la catapulte en l'air (il ignorait où), ou de la broyer jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'une poupée molle, de faire disparaître ce samadhi, cette myopie, ce quelque chose que reflétaient

ses yeux gris-vert. C'est à peu près à cet instant, à tous les instants, qu'elle se pressait contre lui pour lui murmurer quelque chose à l'oreille, quelque chose en français, langue qu'il ne parlait pas encore. Elle suivait ses instructions maladroites si parfaitement cependant, qu'il ne lui était pas interdit de penser qu'elle pouvait lire dans son esprit par pure kinesthésie.

Ce qui n'était pas pour arranger les choses, c'est qu'en même temps son souffle chaud entourait son cou pour s'infiltrer sous sa veste comme un virus invisible. Il marmonnait alors, « c'est vrai » ou bien « *damn* » ou bien les deux et essayait d'entamer sa blancheur virginale (recouverte de voiles noirs arachnéens). Mais elle reprenait aussitôt sa roideur de flèche. Enfin... elle dansait avec lui, ce qui représentait une amélioration notable par rapport à l'année dernière pour lui, à son hier à elle.

On était presque en l'An 2000.

Maintenant...

La musique se brisa en mille morceaux pour se recoller à nouveau tandis que les globes abandonnaient leurs couleurs pour imiter la lumière du jour. « On ne badine pas avec l'amour. » Cette phrase lui traversa l'esprit et il faillit rire tout bas, mais les lumières s'éteignirent à cet instant et il se trouva fort occupé.

Une voix tout près de lui, tout près de tout le monde, déclara :

« Nous sommes maintenant en l'An 2000. Bonne Année ! »

Il l'écrasa.

Ce qui se passait à Times Square, personne ne s'en préoccupait. La foule regardait la retransmission de la fête sur un écran dressé pour l'occasion, de la taille d'un terrain de football. Les spectateurs devaient s'amuser devant les gros plans à la lumière noire des couples qui dansaient. Peut-être qu'à cette seconde même, décida Moore, faisaient-ils eux-mêmes les frais de la séquence d'hilarité qu'on offrait à cette boîte de Petri débordante, de l'autre côté de l'océan. C'était même tout à fait probable, vu sa partenaire.

Mais ça lui était bien égal qu'on rît de lui. Il était allé beaucoup trop loin pour que cela le touche.

« Je vous aime », dit-il silencieusement. Il imagina mentalement un « moi aussi » pour la réponse et cela lui fit du bien. Puis les lumières recommencèrent à scintiller comme des vers luisants et le couplet sur le badinage avec l'amour lui revint à l'esprit. Une tempête de centaines d'arcs-en-ciel éclatés se déversa sur les couples. Des spirales de confettis dérivèrent lentement dans la lumière pour se dissoudre en atteignant les danseurs. Des

ombres de cerfs-volants chinois en forme de dragons volaient au-dessus de leurs têtes, gueules ouvertes à travers l'orage.

Ils recommencèrent à danser et il lui posa la même question qu'il lui avait posée l'année précédente.

« Ne pouvons-nous pas nous isoler quelque part, juste pour un moment ? »

Elle étouffa un bâillement.

« Non, je m'ennuie. Je vais partir dans une demi-heure. »

S'il existe, comme on le dit, des voix de gorge, la sienne remplissait toute sa poitrine, d'ailleurs dorée, ensoleillée à souhait.

« Alors, passons-la à parler – dans l'une des petites salles à manger.

— Merci, je n'ai pas faim. *Il faut* qu'on me voie pendant cette demi-heure. »

Le Moore Primitif qui passait la plus grande partie de sa vie à sommeiller dans le cerveau du Moore Civilisé, se dressa sur ses pattes avec un grognement. Le Moore Civilisé parvint toutefois à le museler, parce qu'il n'avait pas envie de tout gâcher.

« Quand puis-je vous revoir ? demanda-t-il tristement.

— Peut-être le 14 Juillet, murmura-t-elle. Ce sera la Fête Nue de la Liberté, Égalité, Fraternité...

— Où ?

— Dans le nouveau dôme de Versailles, à neuf heures. Si vous voulez une invitation, je veillerai à ce que vous en receviez une...

— Oui, j'en voudrais une. »

(« Elle t'a obligé à le demander », se gaussa le Moore Primitif.)

« Eh bien, vous en recevrez une en mai.

— Vous ne m'accorderiez pas un jour ou deux, maintenant ? »

Elle secoua la tête, sa coiffe blonde et bleue éclairant son visage.

« Le temps m'est trop cher, murmura-t-elle, en parodiant Camille, et les jours de fêtes sont infinis. Vous me demandez de vous donner plusieurs années de ma vie.

— C'est exact.

— Vous êtes trop exigeant », dit-elle en souriant.

Il aurait voulu la couvrir d'injures et s'en aller, mais il avait encore plus envie de rester avec elle. Il avait vingt-sept ans, âge qui ne lui plaisait pas en premier lieu, et il avait passé toute l'année 1999 à la désirer. Il avait décidé, deux ans plus tôt, qu'il allait tomber amoureux et se marier – parce qu'il pouvait enfin se le permettre sans restreindre son train de vie. Ne trouvant pas

la femme qui aurait combiné les meilleures qualités d'Aphrodite et celles d'un calculateur électronique, il avait passé une année entière en safaris, sur la piste de sa mauvaise étoile.

L'invitation pour le Nouvel An Orbital des Bledsoe – qui devait pourchasser la fin de l'année tout autour du monde, la traquer par-dessus les fuseaux horaires pour la faire fuir de la Terre jusqu'au cimetière des années mortes – lui avait coûté un mois de salaire, mais lui avait aussi donné l'occasion de jeter son premier regard sur Leota Mathilde Mason, la madonne des Sleepers. Oubliant les calculateurs électroniques, il avait décidé sur-le-champ de tomber amoureux d'elle. Il faut dire qu'il était un peu démodé à plusieurs égards.

Il lui avait parlé pendant exactement quatre-vingt-dix-sept secondes, dont les vingt premières avaient été d'une froideur boréale. Mais il avait compris qu'elle existait pour être admirée et il avait insisté pour l'admirer. Elle avait, finalement, consenti à ce qu'on la voie en train de danser avec lui à la Fête du Millénaire, à Stockholm.

Il avait passé l'année suivante à tirer des plans pour la séduire, la persuader de reprendre un mode de vie raisonnable et humain. Et, aujourd'hui, dans la plus belle ville du monde, elle venait de l'informer qu'elle s'ennuyait et qu'elle allait se retirer jusqu'à la Fête de la Bastille. Ce fut alors que le Moore Primitif comprit ce que le Moore Civilisé devait savoir, en fait, depuis le début : la prochaine fois qu'il la verrait, elle aurait vieilli d'environ deux jours et lui, irait sur ses vingt-neuf ans. Pour le Set, le temps est immuable, mais pour le commun des mortels, le prix à payer reste l'âge. L'argent avait permis à Leota de s'acheter la plus narcissiste des indulgences : le divan glacé.

Il n'avait même pas eu le temps d'un flocon de neige suédois au Congo pour échanger avec elle plus que quelques phrases décousues, encore moins pour essayer de la persuader de quitter le club des congelés. (Et voilà qu'un des lauréats du Set, Wayne Unger, se dirigeait vers eux pour le supplanter, avec sur le visage l'expression d'un professionnel de golf sur le point de donner une leçon.)

« Hello, Leota. Excusez-moi, Mr. Hum. »

Le Moore Primitif abattit son gourdin, avec un grognement, sur la tête d'Unger ; le Moore Civilisé laissa partir l'une des femmes les plus inaccessibles du monde au bras d'un dieu du Set.

Elle sourit. Il sourit. Ils étaient partis.

Dans le bar du stratocroiseur qui l'emmenait à l'autre bout du monde, vers San Francisco, en l'an 2000 de Notre Seigneur, c'est-à-dire, deux, zéro, zéro, zéro, Moore avait l'impression que le Temps était sorti de ses gonds.

Il lui fallut deux jours pour prendre sa décision.

Il se posa la question (du haut du balcon en vacuole de la suite qu'il occupait dans les Cent Tours du Complexe Hilton-Frisco) : Est-ce vraiment la femme que je veux épouser ?

Il se répondit (en contemplant alternativement les capillaires de la circulation à ses pieds et la Baie) : Oui.

*Pourquoi ?* voulut-il savoir.

Parce qu'elle est belle, se dit-il, et que l'avenir sera merveilleux. Je veux qu'elle soit ma femme dans cet avenir merveilleux.

Il décida donc de poser sa candidature auprès du Set.

Il savait bien que ce n'était pas une mince affaire. D'abord, il avait besoin d'argent, de beaucoup d'argent – des hectares verdoyants de dollars semés dans les meilleures terres. La seconde condition, c'était d'atteindre la célébrité, une certaine distinction dans son domaine professionnel. Malheureusement, le monde était rempli d'ingénieurs électriciens, bourdonnant tout le long de leur semaine de vingt heures, flirtant avec leurs projets favoris – compétents, capables, et même inspirés – qui ne possédaient ni argent ni célébrité. Ce ne serait donc pas facile.

Il se plongea dans les recherches avec une volonté farouche. Il passa quarante, soixante, quatre-vingts heures par semaine à lire, dessiner, étudier des sujets dont il n'avait jamais eu besoin. Il renonça à tout loisir.

En mai, lorsqu'il reçut son invitation, il contempla le parchemin (pas une miniature) enluminé (pas une photocopie) avec des yeux rougis de fatigue. Il avait déjà fait enregistrer neuf brevets et déposé trois autres. Il en avait vendu un et était en pourparlers avec Akwa Mining au sujet d'un procédé d'épuration des eaux qu'il avait, pensait-il, découvert. De l'argent, il en aurait, décida-t-il, s'il parvenait à garder ce rythme.

Et peut-être même la célébrité. Cette partie-là dépendait surtout de son épurateur et de ce qu'il allait faire de son argent. Leota (née Lorelei) lui apparaissait derrière les pages de ses formules, se profilait comme une peinture de Braque dans les lignes de ses plans. Elle se consumait pendant qu'il dormait, dormait pendant qu'il se consumait.

En juin, il décida qu'il avait besoin de repos.

« Chef-assistant de section Moore, dit-il à son reflet dans le robot-coiffeur (son acharnement au travail lui avait déjà valu une promotion dans la Section des Fermetures de Sûreté des Entreprises de Pression Réunies), il vous faut, maintenant, prendre quelques cours de français et de danse. »

Les mains du robot-coiffeur firent délicatement disparaître sa barbe de trois jours et disciplinèrent les épis qui se dressaient sur sa tête. Les yeux bleus en face de lui acquiescèrent d'un air las ; ils en avaient assez d'étudier des abstractions.

La période de récréation qu'il s'était accordée se révéla aussi fatigante, à sa façon, que les mois de travail qu'il venait de fournir. Son tonus musculaire s'améliora effectivement grâce à la salle d'athlétisme du Satellite 3 de l'YMCA ; ses glissades prirent un tour plus gracieux après qu'il eut valsé avec une centaine de robots et dix douzaines de femmes ; il avait l'impression que son accent devenait meilleur en suivant le cours de français chimio-acceléré de l'École Berlitz (on lui avait recommandé de renoncer à la stimulation cérébrale, plus rapide, mais qui risquait de ralentir ses réflexes dans les mois à venir) ; il avait loué un répéteur automatique et il enfournait des pièces de la Restauration sous son oreiller (et, espérait-il, dans sa tête) quand il dormait (en général, tous les trois jours maintenant) – de sorte qu'il avait l'impression, à mesure que le jour de la Fête approchait, de se transformer en courtisan de la Renaissance (un courtisan bien fatigué).

En contemplant le Moore Civilisé dans le robot-coiffeur, le Moore Primitif se demandait combien de temps cette impression allait durer.

Deux jours avant Versailles, il cultiva un bronzage uniforme et décida de ce qu'il allait dire à Leota cette fois :

- Je vous aime ? (Foutre non !)
- Ne voulez-vous pas abandonner le circuit réfrigéré ? (Hou, hou !)
- Si je rallie le Set, vous rallierez-vous à moi ? (Voilà qui était beaucoup mieux.)

Leur troisième rencontre devait donc prendre un tour différent. Ce n'était plus l'heure de rester à l'affût dans les clairières du prosaïque. Le chasseur allait passer à l'action et battre les buissons. « En avant ! dit son image dans le robot-coiffeur, à l'Excelsior ! »

Elle portait pour tout vêtement un bouquet d'orchidées bleu pâle. Sur le dôme rotatif du palais tournoyaient des zodiaques musicaux et sur le parquet se reflétaient des feux Saint-Elme. Il avait le désagréable sentiment que ces sacrées fleurs poussaient en ce moment même, juste au-dessus de son sein gauche, comme un parasite exotique et il s'irritait de leur intrusion avec un sentiment de possession provinciale qui, il en avait bien conscience, n'avait rien de Renaissance. Néanmoins...

« Bonsoir. Comment poussent vos fleurs ?

— Guère et à regret, décida-t-elle, en sirotant un liquide vert à travers une longue paille, mais elles s'accrochent à la vie.

— Avec une passion très compréhensible, observa-t-il, lui prenant la main qu'elle ne retira pas. Dites-moi, Ève, reine de Laconie, dans quelle direction allez-vous ? »

Une lueur d'intérêt éclaira le visage de Leota et vint se fixer dans ses yeux.

« Votre français s'est amélioré, Adam... ou bien dois-je dire Cadmos ?... Je vais droit devant moi. Et vous ?

— Je prendrai la même direction.

— J'en doute... malheureusement.

— N'en doutez plus, nous sommes déjà dans des courants parallèles.

— Est-ce une invention issue du cerveau d'un génie de l'industrie ?

— Attendez que je m'invente un divan glacé », déclara-t-il.

Les yeux de Leota lancèrent des rayons X qui le transpercèrent et le réchauffèrent jusqu'aux os.

« Je savais bien que vous aviez une idée derrière la tête. Si vous êtes sérieux...

— Nous autres, anges déchus, devons nous serrer les coudes, ici, à Malkuth... je suis sérieux. » Il toussota et se mit à parler avec les yeux. « Si nous allions danser. J'aperçois Unger ; il nous a vus et je vous veux.

— Très bien. »

Elle déposa son verre sur un plateau volant et le suivit sur la piste de danse, sous les zodiaques tournoyant, laissant le lauréat du Set, Unger, devant un labyrinthe de corps nus. Moore rit de le voir en si fâcheuse position.

« Il est difficile de reconnaître les gens dans une fête anti-costumée. »

Elle sourit.

« Vous savez que vous dansez différemment, depuis la nuit dernière.

— Oui, je sais. Dites-moi, comme puis-je obtenir un iceberg personnel et le mot de passe qui ouvre les bras de Morphée ? J'ai décidé que cela pouvait

être amusant. Je sais que ce n'est pas une question d'arbre généalogique ni même d'argent, bien que la possession des deux ne nuise pas. J'ai lu tout ce qu'on pouvait lire là-dessus mais un conseil pratique est toujours utile. »

La main de Leota frémit imperceptiblement dans la sienne.

« Vous connaissez la Doyenne ? demanda-t-elle.

— Surtout par des on-dit, répondit-il, je sais que c'est une vieille gargouille qu'on a soigneusement congelée pour faire peur à la Bête, le jour de l'Apocalypse. »

Leota ne sourit pas. Elle reprit, au contraire, sa fameuse froideur de flèche.

« Plus ou moins, répliqua-t-elle d'un ton froid. Elle tient effectivement en respect les monstres qui voudraient entrer dans le Set. »

Le Moore Civilisé se mordit la langue.

« Peu de gens l'apprécient, reprit-elle, s'animant à mesure de ses explications, moi j'ai toujours trouvé qu'elle ressemblait à l'une de ces merveilleuses et rares petites porcelaines chinoises. J'aimerais l'emmener chez moi, si j'avais un chez-moi, pour la poser sur le manteau de la cheminée, si j'avais une cheminée.

— J'ai entendu dire qu'elle ne déparerait pas dans la salle des Victoriens de la NAM Galerie, s'aventura Moore.

— Elle est bien née sous le règne de Vicky – et elle avait dépassé les quatre-vingts ans lorsqu'on a inventé le divan glacé. Mais je peux vous assurer que ça ne va pas plus loin.

— Et elle a décidé de courir le monde, ou plutôt le Temps, à cet âge avancé ?

— Précisément, répondit Leota, dans la mesure où elle voulait être l'arbitre immortel de la trans-société. »

Ils tournaient avec la musique. Leota s'était détendue.

« À cent dix ans, elle est sur la bonne voie, si son ambition est de devenir un archétype, observa Moore. Est-ce l'une des raisons pour lesquelles il est si difficile d'obtenir une interview ?

— C'est en effet l'une des raisons... Si, par exemple, vous voulez poser votre candidature pour entrer dans le Set maintenant, il vous faudra quand même attendre l'été prochain pour l'interview – à condition que vous atteigniez ce stade.

— Combien sont-ils sur la liste d'attente ? » Elle ferma les yeux.

« Je ne sais pas. Des milliers, dirai-je. Elle n'en voit que quelques douzaines, naturellement. Les autres sont éliminés, écartés, disqualifiés après

enquête, par les différents directeurs. Mais c'est bien évidemment elle qui décide en dernier ressort d'accepter le candidat. »

Soudain, de verte et limpide qu'elle était – tandis que la musique, les lumières, les ultrasons et les délicates essences aromatiques de l'atmosphère s'altéraient légèrement – la salle se fit obscure et fraîche comme une grotte sous-marine, capiteuse et nostalgique comme les pensées d'une sirène contemplant les ruines de l'Atlantide. Le génie élégiaque qui régnait dans la salle les attira plus près l'un de l'autre comme sous l'action d'une subtile loi de gravité. Et elle fut fraîche et adhésive, pendant qu'il poursuivait :

« Quel est son pouvoir, en réalité ? J'ai lu les bandes. Je sais qu'elle possède un gros paquet d'actions. Et alors ? Pourquoi les directeurs ne peuvent-ils voter avec elle ? Si je paie...

— *Ils ne le voudraient pas.* Son argent n'a aucune importance. Elle incarne une institution.

« Elle est le symbole de l'exclusivité, de ce qui fait que le Set reste le Set, poursuivit-elle. Les imitateurs ont toujours échoué, parce qu'ils n'ont pas son sens du discernement. Ils acceptent n'importe quel raseur qui y met le prix. Voilà la raison pour laquelle les Gens qui Comptent (elle prononça les majuscules) n'accepteront jamais de fréquenter d'autres Fêtes que celles du Set, ni d'y contribuer. Toute exclusivité disparaîtrait de la Terre si le Set abaissait ses critères.

— L'argent n'a pas d'odeur, dit Moore, si d'autres sont prêts à payer pour les Fêtes...

— ... eh bien, les Gens qui accepteraient leur argent cesseraient de Compter. Le Set les boycotterait. Ils perdraient leur élan, ce ne seraient que des parvenus.

— On dirait le ruban de Moebius, en plus vicieux.

— C'est un système de castes, subtilement équilibré. Personne n'a vraiment envie de le briser.

— Même ceux qui sont refusés ?

— Ce serait bien les derniers, voyons ! Rien ne peut les empêcher de s'acheter un divan glacé, s'ils peuvent se le permettre, ni d'attendre cinq autres années pour faire une nouvelle tentative. S'ils investissent bien leur argent, leur fortune ne fera d'ailleurs qu'augmenter. Certains attendent depuis des dizaines d'années et attendent encore. D'autres ont réussi à entrer à force de persévérance. C'est ce qui rend le jeu intéressant, la réussite plus satisfaisante. Dans un monde de bien-être physique, de brutale égalité sociale,

de raisonnable égalité économique, l'exclusivité dans la frivolité devient la distinction la plus recherchée.

— Le service, corrigea-t-il.

— Non, ce n'est pas à vendre. Essayez donc de l'acheter si vous n'avez que votre argent à offrir. »

Ce qui le rappela à des considérations plus terre à terre.

« Combien cela coûte-t-il, si l'on satisfait à toutes les conditions ? demanda-t-il.

— La règle dans ce domaine est suffisamment souple pour permettre à une personne qualifiée par ailleurs de payer son dû. On s'engage à payer certains intérêts pour le divan aussi bien que pour les Fêtes, jusqu'au moment où les revenus compensent la dette. Ainsi, même si on ne possède qu'une modeste fortune, on peut quand même être éligible. Cela est nécessaire si nous voulons préserver nos idéaux démocratiques. »

Elle détourna les yeux, les reposa sur lui.

« En général, on applique un pourcentage gradué sur les profits des investissements. En fait, un conseiller du Set est là, lorsqu'on liquide ses valeurs, pour vous recommander les meilleures conversions.

— Le Set doit se sucrer là-dedans.

— *Certainement.* C'est une entreprise, et les Fêtes reviennent cher. Mais aussi, lorsqu'on fait partie du Set, on est également actionnaire ; c'est l'une des conditions d'appartenance... C'est une entreprise restreinte qui paie des dividendes élevés. Votre capital ne cesse de croître. Imaginons que vous soyez accepté, que vous soyez membre puis que vous décidiez de partir après un mois objectif, quelque vingt ans réels se seront écoulés. Vous n'aurez vieilli que d'un mois et vous serez beaucoup plus riche que lorsque vous serez entré – et peut-être aussi plus sage.

— Comment faire pour inscrire mon nom sur la liste ? »

Il le savait, mais il avait des espoirs.

« Nous pouvons appeler d'ici, cette nuit. Il y a une permanence au bureau. On vous rendra visite dans une semaine ou deux, après l'enquête préliminaire.

— L'enquête préliminaire ?

— Rien de très inquiétant. Sauf si vous avez un casier judiciaire ou médical, ou si votre compte est à découvert. »

Moore secoua la tête.

« Non pour les trois choses.

— Alors, pas de problèmes.

— Mais ai-je vraiment une chance d’y entrer, parmi tous ces autres ? »

Il eut l’impression qu’une goutte de pluie, une seule et unique, lui était tombée sur le cœur.

« Oui, répondit-elle, posant sa joue sur la sienne et regardant par-dessus son épaule pour qu’il ne puisse voir son expression, vous irez jusqu’au bout, jusqu’à la tanière de Mary Maude Mullen, avec le parrainage d’un autre membre. Le dernier obstacle dépend entièrement de vous.

— Alors, je réussirai.

— ... Il se peut que l’interview ne dure que quelques secondes. La Doyenne est rapide. Ses décisions sont presque instantanées et elle ne se trompe jamais.

— Je réussirai », répéta-t-il, d’une voix triomphante.

Au-dessus de leurs têtes, les zodiaques ondulaient.

Moore découvrit Darryl Wilson dans un barautomat des Pocomos. L’acteur s’était ramolli ; ce n’était plus l’homme dont Moore se souvenait, le héros des westerns du tri-écran, le Viking des prairies, aux sourcils broussailleux, au mufle brutal. En quatre ans, il avait été victime d’une avalanche faciale qui avait laissé des crevasses et des lézardes sur l’un des visages les plus chers d’Hollywood et blanchi sa toison. Wilson avait alors décidé de se cautériser l’estomac avec l’eau de feu qu’il avait refusée au Peau-Rouge une fois par semaine. On disait qu’il en était à son deuxième foie.

Moore s’assit à côté de lui et inséra sa carte dans la fente du comptoir. Il composa un Martini et attendit. Lorsqu’il vit que l’homme n’avait absolument pas conscience de sa présence, il observa : « Vous êtes Darryl Wilson et je suis Alvin Moore. Je voudrais vous poser quelques questions. »

Les yeux perçants qui, autrefois, ne rataient jamais leur cible, ne parvenaient pas à accommoder.

« Presse ?

— Non, un vieil admirateur, mentit Moore.

— Posez vos questions, dit la voix restée familière. On tourne !

— Mary Maude Mullen, la sorcière du Set, de quoi a-t-elle l’air ? »

Le regard se fit plus précis cette fois.

« Vous êtes sur la prochaine liste des déifications ?

— Exactement.

— Que pensez-vous ? »

Moore attendit quelques instants, mais comme rien d'autre ne venait, il se décida à demander : « À quel sujet ?

— N'importe lequel. Ce que vous voulez. »

Moore avala une gorgée de son Martini. Il résolut de jouer le jeu si cela pouvait rendre l'homme plus abordable.

« Je pense que j'aime les Martini, déclara-t-il. Maintenant...

— Pourquoi ? »

Moore poussa un grognement. Peut-être que Wilson était trop décrépité pour être de quelque secours. Encore une tentative...

« Parce que cela me détend et me vivifie à la fois et que j'en ai bien besoin après ce long voyage.

— Pourquoi voulez-vous être détendu et vivifié ?

— Parce que je n'aime pas être tendu et déprimé.

— Pourquoi ?

— À quoi diable tout cela rime-t-il ?

— Vous avez perdu. Rentrez chez vous. »

Moore se leva.

« Supposons que je sorte, que je refasse mon entrée et qu'on recommence toute la scène ? Okay ?

— Asseyez-vous. Mes petites cellules grises fonctionnent lentement, mais elles fonctionnent encore, répondit Wilson. Nous parlons bien de la même chose. Vous vouliez savoir de quoi a l'air Mary Maude ? Voilà comme elle est. Toute en points d'interrogation. Inutiles. Les attitudes sont une maladie dont personne n'est à l'abri et elles varient très facilement chez la même personne. En deux minutes, elle vous les met toutes à nu et vos réponses dépendront de votre biochimie et du temps qu'il fait. Il en est de même de sa décision. Je ne peux rien vous dire. Cette femme est le caprice personnifié. Elle est la vie. Elle est laide.

— C'est tout ?

— Elle n'admet pas ceux qui n'en valent pas la peine. C'est suffisant. Allez-vous-en. »

Moore avala le restant de son Martini et s'en alla.

Cet hiver-là, Moore fit fortune. Modeste, s'entend.

Les Laboratoires de recherches d'Akwa Mining, section Oahu, lui avaient offert une place. Son trajet pour se rendre à son bureau en était allongé de dix minutes mais le titre de Directeur de l'Exploitation sonnait mieux que celui

de chef-assistant de section et il appréciait ce nouveau son. Il n'en ralentit pas pour autant le rythme de son programme accéléré de sociabilité, ce qui lui valut de passer devant le tribunal en janvier.

Le Set, l'avait-on averti, préférait les candidats mâles divorcés aux sempiternels célibataires. Pour cette raison, il avait consulté une agence matrimoniale très prisée et signé un contrat, renouvelable tous les trois mois, pourvu d'une option de divorce unilatéral, avec Diane Demetrios, un mannequin au chômage, d'origine gréco-libanaise.

Le problème des mannequins, décida-t-il plus tard, c'est qu'il existait beaucoup trop de femmes idéales, plastiquement et chirurgicalement parfaites, sur le marché du travail. Le statut qu'il avait nouvellement acquis avait été une motivation suffisante pour pousser Diane à l'accuser de rupture de promesse sur la base d'un prétendu accord oral que l'option *serait* renouvelée.

Le Service des Contrats Sociaux Burgess envoya naturellement un conciliateur à l'obséquiosité adéquate, et l'agence se chargea des frais de divorce ainsi que de la note du médecin qui avait réparé le nez de Moore. (Diane lui avait envoyé à la figure *Les Éléments fondamentaux de la présentation de mode*, lourd talisman illustré qu'elle emportait partout avec elle dans une valise en plastique – pendant qu'il dormait près de leur piscine – avec la valise en plastique et tout.)

Ainsi, lorsque mars arriva, Moore, rempli de sagesse, se sentait prêt à affronter la dernière citoyenne du XIX<sup>e</sup> siècle.

En mai, cependant, il commença à ressentir les effets du surmenage et fut tenté de prendre un mois de congé psychiatrique. Mais il se souvint de l'avertissement de Leota à propos du dossier médical. Il repoussa donc cette idée et pensa à Leota. Le monde restait immobile pendant que son esprit tournait. Avec remords, il réalisa qu'il n'avait pas pensé à elle depuis des mois. Son entraînement culturel accéléré, son nouveau travail, ainsi que Diane Demetrios, ne lui avaient pas laissé le temps de penser à la reine du Set, son amour.

Il rit tout bas.

Vanité, décida-t-il, je la veux parce que tout le monde la veut.

Non, ce n'était pas vrai, pas exactement... Il voulait – quoi ?

Il examina en détail ses motivations, ses désirs.

C'est là qu'il comprit que ses buts avaient changé. Le signifié était devenu le signifiant. Ce qu'il voulait vraiment, d'abord et avant tout, ni purement ni

simplement, c'était son billet d'entrée au Set – ce stratocroiseur qui franchissait les siècles, en première classe, se propulsait à travers les demains, les après-demains et tous les jours suivants – il voulait survoler tout ça, comme ces anciens dieux qui apparaissaient aux rites des équinoxes, dormaient entre deux processions et renaissaient à chaque nouvelle saison, tandis que le commun des mortels endurait toutes ces journées sinistres intermédiaires. Faire partie de Leota était faire partie du Set, et voilà ce qu'il voulait maintenant. Alors, bien sûr, c'était de la vanité. C'était de l'amour.

Il rit tout haut. Son autosurf gravait la lentille bleue du Pacifique comme un diamant habité, projetant les éclats aigus et froids des vagues dans le ciel et dans son visage.

Lorsqu'on revient du zéro absolu, tel Lazare, ce n'est ni douloureux ni déconcertant au début. Les sensations sont totalement inexistantes tant qu'on n'a pas atteint la température d'un cadavre encore chaud. À ce moment-là, une injection de nirvana provoque le dégel des affluents du corps.

Ce n'est que lorsque la conscience renaît, pensa Mrs. Mullen, renaît avec suffisamment de force, qu'on comprend pleinement ce qui s'est passé – le vin a résisté à une autre saison encore dans une cave incertaine et le cru est devenu plus rare encore – c'est alors qu'une peur innommable entre dans la silhouette prosaïque du mobilier de la chambre – l'espace d'une seconde.

Cela relève plus de la superstition, d'un frisson mental à la possibilité que le matériau même de la vie, de sa propre vie a été, d'une manière indéterminée, trafiqué. Une micro-seconde passe et il ne reste alors que le vague souvenir d'un mauvais rêve.

Elle frissonna, comme si le froid était encore emprisonné dans ses os et écarta délibérément de son esprit l'idée du cauchemar.

Elle tourna alors son attention vers l'homme en blouse blanche qui se tenait à son chevet.

« Quel jour est-on ? » lui demanda-t-elle.

*Il n'était qu'une poignée de sable dans les vignes du Temps...*

« Le 18 août 2002, répondit la poignée de sable. Comment vous sentez-vous ?

— Parfaitement bien, merci, décida-t-elle. Je viens donc d'entrer dans un nouveau siècle – cela en fait trois que je visite – alors, pourquoi ne me

sentirais-je pas parfaitement bien ? J'ai bien l'intention d'en voir encore quelques autres.

— Je suis certain que vous le ferez, madame. » Ses petites mains quadrillées de rides ajustèrent le couvre-lit. Elle leva la tête.

« Dites-moi ce qu'il y a de nouveau dans le monde. »

Le médecin détourna les yeux devant le soudain éclair d'acétylène qui brilla dans le regard de Mary Maude Mullen.

« Nous avons finalement réussi à atteindre Neptune et Pluton, récita-t-il, qui se sont révélés tout à fait inhabitables. Il semble que l'homme soit seul dans le système solaire. Le projet du Lac Sahara s'est encore heurté à d'autres difficultés, mais il semble que les travaux commenceront au printemps prochain, maintenant que ces stupides exigences françaises sont sur le point d'être réglées... » D'un regard fulgurant, Mary Maude transforma la poignée de sable en pâte de verre.

« Un autre concurrent, l'Avenir en Gaieté, a voulu se lancer dans le domaine du Temps, il y a trois ans, poursuivit-il, en essayant de sourire, mais nous avons fait front et ils nous appartiennent maintenant – le Set les a rachetés il y a huit mois. À propos, nos propres divans sont à présent beaucoup plus sophisti...

— Je répète, dit-elle, qu'y a-t-il de nouveau dans le monde, *docteur* ? »

Hochant la tête, il évita le regard qu'elle lui lançait.

« Nous sommes en mesure de prolonger les rémissions, avoua-t-il, finalement, sensiblement plus longtemps qu'avec les anciennes méthodes.

— Une meilleure action-retard ?

— Oui.

— Mais pas de guérison ? »

Il secoua négativement la tête.

« Dans mon cas, dit-elle, l'action a déjà été anormalement retardée. Les anciens remèdes ont déjà presque perdu leur effet. Quelle est la durée d'action des nouveaux ?

— Nous l'ignorons encore. Vous souffrez d'une variété inhabituelle de sclérose en plaques, compliquée par d'autres éléments.

— Approche-t-on d'une véritable solution ?

— Il faudra peut-être encore vingt ans. Ou bien nous pouvons trouver demain.

— Je vois. » L'éclat d'acétylène disparut. « Vous pouvez disposer maintenant, jeune homme. Branchez donc ma machine-conseil avant de

partir. »

Le « jeune homme » était ravi de céder sa place à l'appareil.

Diane Demetrios appela la bibliothèque et demanda l'annuaire du Set. Elle en feuilleta les pages sur l'écran, puis s'arrêta.

Elle étudia l'écran comme un miroir, son visage passant par une succession d'expressions.

« Je suis aussi bien, décida-t-elle au bout d'un moment. Mieux même. On pourrait changer la ligne de votre nez et celle de vos sourcils...

— Si ce n'étaient pas des fondamentalistes du visage, dit-elle à l'image, s'ils n'interdisaient pas la chirurgie plastique, chère madame, c'est vous qui seriez à ma place et moi à la vôtre.

— Salope ! »

Le millionième tonneau d'eau de mer dessalée émergea frais, glacé, de l'Épurateur Moore. Jaillissant de la chambre à double détente, se déversant à travers les canalisations, l'eau purifiée, utile, était régulièrement inconsciente de ses vertus. Une autre transfusion de Pacifique salé entra à l'autre bout.

Avec les déchets, on faisait de la pseudo-céramique.

L'homme qui avait inventé l'Épurateur bi-fonctionnel était riche.

Il faisait près de 28° à Oahu.

Le millionième et un tonneau jaillissait...

On laissa Alvin Moore parmi les chiens en porcelaine.

Deux des murs étaient couverts d'étagères du sol au plafond. Sur les étagères, étaient rangés des chiens bleus, verts, roses, rouille (pour ne pas parler des ocre, vermillon, mauves et safran) pour la plupart en porcelaine émaillée (bien que certains primitifs fussent en biscuit), dont la taille variait du gros cafard au phacochère nain. En face, un véritable Hadès de feu de bois rugissait son défi métaphysique dans le chaud mois de juillet des Bermudes.

Sur le manteau de la cheminée, il y avait encore des chiens.

À côté de l'enfer se trouvait un bureau, derrière lequel était assise Mary Maude Mullen, drapée dans un tarlan noir et vert. Elle était en train d'étudier le dossier de Moore, ouvert sur le sous-main. Elle ne leva pas la tête lorsqu'elle lui adressa la parole.

Moore se tenait debout près de la chaise qui ne lui avait pas été offerte et faisait semblant d'étudier les chiens et les piles de bûches de bois de Géorgie qui remplissaient la pièce.

Sans porter un amour démesuré à la race canine, Moore ne lui voulait point de mal. Mais lorsqu'il ferma les yeux pendant un instant, un sentiment de claustrophobie l'assaillit.

Ce n'étaient pas des chiens. C'étaient des créatures sans paupières qui le regardaient à travers les barreaux de la cage du dernier Terrien. Moore se promit de ne faire aucun commentaire élogieux sur la meute arc-en-ciel (destinée, peut-être, à chasser un cerf en jade de la taille d'un chihuahua). Il décida que cette idée n'avait pu germer que du cerveau malade d'un monomane ou d'une personne douée de peu d'imagination et encore moins de respect envers les chiens.

Après avoir vérifié toutes les généralités enregistrées dans son dossier, Mrs. Mullen leva ses yeux pâles sur lui.

« Comment trouvez-vous mes toutous ? » demanda-t-elle.

C'était une femme au visage étroit et fripé, avec des cheveux flamboyants, un nez retroussé, et une expression innocente. Sur ses lèvres minces, la question flottait encore ironiquement.

Moore passa rapidement en revue ses dernières pensées et décida de conserver son intégrité en ce qui concernait les chiens en porcelaine et de répondre objectivement.

« Ils sont très colorés », observa-t-il.

Ce n'était pas la bonne réponse. Il le sentit dès qu'elle eut franchi ses lèvres. La question avait été trop abrupte. Il était entré dans ce bureau prêt à mentir sur n'importe quel sujet, mais pas sur les chiens en porcelaine. Il sourit donc.

« Ils sont affreusement nombreux. Mais bien sûr, ils ont l'avantage de ne pas aboyer ni de mordre ni de perdre leurs poils... »

Elle lui sourit en retour.

« Mes chers petits salopards et petits-fils de salopards multicolores, dit-elle. Non, en effet, ils ne font rien. Ils sont en quelque sorte symboliques. C'est aussi pour cela que j'en fais collection.

« Asseyez-vous, ajouta-t-elle en l'invitant d'un geste, et faites semblant d'être à votre aise.

— Merci.

— Il est dit ici que vous ne vous êtes élevé que récemment des joyeux rangs de l’anonymat, grâce à quelque découverte ésotérique dans le domaine scientifique. Pourquoi voulez-vous abandonner votre carrière maintenant ?

— Je désirais posséder argent et prestige, ce qui, me suis-je laissé dire, est utile lorsqu’on veut poser sa candidature pour entrer dans le Set.

— Ah ! ah ! Alors, il s’agit plutôt de moyen que de fin ?

— C’est exact.

— Alors, dites-moi pourquoi vous voulez faire partie du Set ? »

Il avait mis par écrit la réponse à cette question depuis des mois. Elle avait longuement mûri dans son cerveau, de sorte qu’il pouvait la réciter d’une voix naturelle. Les mots commencèrent à se former dans sa bouche, mais il les y laissa mourir. Il les avait organisés de façon qu’ils eussent ce qu’il estimait être le maximum d’impact sur une admiratrice de Tennyson. À présent, il n’était pas si sûr de lui.

Pourtant... Il cessa sa discussion intérieure et décida de choisir un terrain neutre – le paragraphe sur la poursuite de la connaissance comparée à une étoile filante.

« Il y aura énormément de changements au cours des dizaines d’années à venir. J’aimerais voir cela avec les yeux de la jeunesse.

— En tant que membre du Set, vous existerez plus pour être vu que pour voir, répliqua-t-elle, en griffonnant quelque chose dans son dossier,... et je crois qu’il vous faudra vous teindre les cheveux si nous vous acceptons.

— Dieu de Dieu !... Excusez-moi, cela m’a échappé.

— Bien. » Elle écrivit encore quelque chose. « Nous avons besoin de gens qui ne soient pas trop inhibés – ni trop expansifs, d’ailleurs. Votre réaction est plutôt étrange. » Elle leva les yeux à nouveau sur lui.

« Pourquoi ce désir de voir l’avenir ? »

Il se sentit mal à l’aise. On aurait dit qu’elle savait qu’il mentait.

« Simple curiosité humaine, répondit-il faiblement, intérêt professionnel également. Étant ingénieur...

— Nous ne sommes pas en séminaire, fit-elle observer. Vous n’aurez guère le temps que de fréquenter les Fêtes si vous voulez rester longtemps dans le Set. Dans vingt ans... non, dix... vous vous retrouverez au jardin d’enfants en ce qui concerne votre profession. Ce ne seront plus que des hiéroglyphes, pour vous. Vous ne lisez pas les hiéroglyphes, que je sache ? »

Il secoua négativement la tête.

« Bien, poursuivit-elle, ma comparaison est inepte mais ce serait en effet des hiéroglyphes pour vous, et si vous quittiez le Set vous vous retrouveriez sans aucune qualification... non pas que vous auriez besoin de travailler. Mais si vous aviez envie de travailler, il vous faudrait être votre propre employeur, ce qui devient de plus en plus difficile, presque trop difficile, au fur et à mesure que le temps passe. Vous y perdriez sans doute de l'argent. »

Il haussa les épaules et leva les mains d'un geste fataliste. Il avait, effectivement, pensé à faire cela. Dans cinquante ans, s'était-il dit, je pourrai abandonner le Set, je serai riche et je pourrai toujours me recycler, entrer comme chercheur dans la Marine, par exemple.

« Mes connaissances sont suffisantes pour que je puisse apprécier les choses, même si je ne peux y participer, expliqua-t-il.

— Le simple fait d'observer vous satisferait ?

— Je le pense, mentit-il.

— Laissez-moi en douter. » Les yeux de Mary Maude Mullen le transpercèrent une fois encore. « Croyez-vous être amoureux de Leota Mason ? C'est elle qui vous a parrainé, mais, bien sûr, cela fait partie de ses privilèges.

— Je n'en sais rien, dit-il après avoir réfléchi. Je le croyais, au début, il y a deux ans...

— L'engouement n'est pas pour me déplaire, lui dit-elle, cela peut donner lieu à des ragots juteux. L'amour, par contre, je ne le tolère pas. Enlevez-vous cette idée de la tête. Rien n'est plus ennuyeux, plus sinistre, qu'une histoire d'amour entre membres du Set. Et c'est d'un ridicule achevé.

« Alors, est-ce de l'engouement ou de l'amour ? – De l'engouement », décida-t-il.

Elle contempla le feu, puis ses mains.

« Il vous faudra adopter une attitude de sagesse bouddhique envers le monde extérieur. Chaque jour apporte de nouveaux changements dans le monde. Chaque fois que vous vous arrêterez pour le contempler, il sera différent... irréel. »

Il hocha la tête.

« ... Et s'il vous arrive de ne pas aimer ce que vous voyez, n'oubliez pas que vous ne pourrez pas revenir en arrière. Que ce ne soit pas une notion abstraite. *Ressentez-la.* »

Il la ressentit.

Elle se remit à griffonner. Mais sa main droite se mit soudain à trembler. Elle posa son stylo et trop soigneusement cacha sa main sous son châle.

« Vous n'êtes pas aussi marquant que les autres candidats, lui dit-elle, d'un ton trop naturel, mais nous manquons de sentimentaux en ce moment. Les contrastes ajoutent profondeur et texture à notre échantillon. Allez regarder les films de nos Fêtes passées.

— Je les ai déjà vus.

— ... Et vous êtes capable de donner votre âme pour cela, ou en tout cas une partie importante ?

— Là où mon coeur se trouve...

— Dans ce cas, vous pouvez regagner vos appartements, monsieur Moore ; vous serez avisé aujourd'hui déjà de notre décision. »

Moore se leva. Il y avait tant de questions qu'on ne lui avait pas posées, tant de choses qu'il aurait voulu dire, avait oublié ou n'avait pas eu l'occasion de placer... Avait-elle déjà décidé de rejeter sa candidature ? se demanda-t-il. Pourquoi l'interview avait-elle été si brève ? Pourtant, sa dernière remarque *avait été* encourageante.

Il s'échappa du fragile chenil, en ayant l'impression qu'on venait de planter des clous dans chacun de ses pores.

Il erra autour de la piscine de l'hôtel tout l'après-midi, et, dans la soirée, se rendit au bar. Il ne put avaler son dîner.

Lorsqu'il reçut la nouvelle qu'il avait été accepté, il fut aussi informé par le messenger qu'il était d'usage d'offrir un petit cadeau à son inquisitrice. Moore, avec un rire pâteux, comprit aussitôt la nature du cadeau qu'on attendait de lui.

Mary Maude Mullen reçut son premier chien en céramique du Pacifique d'Oahu avec un petit haussement d'épaules triste, qui se transforma presque en frisson. Ses tremblements la reprirent à ce moment-là et elle faillit le laisser échapper de ses mains. Rapidement, elle le plaça sur l'étagère la plus basse, derrière son bureau et avala ses pilules. Plus tard, la chaleur craquela la pseudo-céramique.

Ils dansaient. La mer était un ciel vert et or au-dessus du dôme. Le jour était étrangement jeune.

Parmi les derniers invités, après seize heures de Fête, ils s'accrochaient l'un à l'autre, les pieds brisés, les épaules affaissées. Il restait huit couples sur la piste, et les musiciens les leur fournissaient la musique la plus lente qu'ils étaient capables de jouer. Perdues aux confins du monde, là où la coupe verte

du ciel se fond avec les tuiles bleues de la Terre, quelque cinq cents personnes, un peu débraillées, bouche bée, contemplaient l'eau derrière le mur comme des poissons rouges dans un bocal.

« Tu crois qu'il va pleuvoir ? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle.

— Moi aussi. Voilà pour le temps. Maintenant, à propos de cette semaine sur la Lune ?...

— Tu as quelque chose contre cette bonne vieille Terre ? » demanda-t-elle en souriant.

Quelqu'un cria. Le bruit d'une gifle retentit presque immédiatement après. Les cris cessèrent.

« Je n'ai jamais été sur la Lune », répliqua-t-il.

Elle prit un air légèrement amusé.

« Moi si ; et je n'aime pas.

— Pourquoi ?

— À cause de ces lumières froides et dingues, à l'intérieur du dôme, dit-elle, et de ces rochers noirs et morts tout autour du dôme, ajouta-t-elle en clignant des yeux. On dirait un cimetière de la fin des temps...

— Okay, dit-il, n'en parlons plus.

— ... Et de ce sentiment de légèreté désincarnée quand on bouge à l'intérieur du dôme...

— D'accord, d'accord !

— Excuse-moi. » Elle frôla son cou de ses lèvres. Il posa les siennes sur son front. « Le vernis a craqué, dans le Set, dit-elle en souriant.

— Nous ne sommes plus filmés, ça n'a plus d'importance, maintenant. »

Une femme se mit à sangloter quelque part, près de l'hippocampe géant qui servait de buffet. Les musiciens jouèrent plus fort. Le ciel était constellé d'étoiles de mer lumineuses, qui agitaient mollement leurs tentacules. L'une des astéries fit pleuvoir un peu d'eau salée sur eux en passant au-dessus de leurs têtes.

« Nous partirons demain, dit-il.

— Oui, demain, dit-elle.

— Que dirais-tu de l'Espagne ? demanda-t-il. C'est la saison du Xérès, des Jeux floraux de la Vendimia Jerezana. Ce sont peut-être les derniers.

— Trop bruyant, répondit-elle, avec tous ces feux d'artifice.

— Mais gai.

— Oui, gai, soupira-t-elle, avec un sourire contraint. Allons plutôt en Suisse. Nous jouerons au vieux couple, atteint de quelque maladie romantique.

— Nécrophile, rit-il, en glissant sur une flaque humide et reprenant son équilibre. Il vaudrait mieux trouver un loch bien calme en Écosse, où tu pourras trouver tout le brouillard et les miasmes que tu voudras et moi, mon lait et ma miellée, sans mélange.

— Oh ! que non, dit-elle, par-dessus un babillage de voix pâteuse. Allons plutôt dans le New Hampshire.

— Tu as quelque chose contre l'Écosse ?

— Je n'ai jamais été dans le New Hampshire.

— Moi si ; et je n'aime pas. Cela ressemble à tes descriptions de la Lune. »

Comme une mite se cognant contre la flamme d'une bougie, un frémissement.

L'élan glacé d'un éclair noir s'allongea lentement dans les cieux verts. Une ondée de pluie tiède tomba.

Tandis qu'elle se débarrassait de ses chaussures, il prit un verre sur le plateau flottant au-dessus de son épaule gauche. Après l'avoir vidé, il le reposa.

« Il y a un peu trop d'eau dans les boissons.

— Le Set doit faire des économies. »

Moore vit alors Unger, un verre à la main, au bord de la piste, qui les observait.

« J'aperçois Unger.

— Moi aussi. Il vacille.

— Nous aussi », dit-il en riant.

La chevelure du gros barde était un chaos neigeux et son oeil gauche, enflé, était presque fermé. Il s'effondra dans un gargouillement, renversant le contenu de son verre. Personne ne fit un geste pour l'aider à se relever.

« J'ai l'impression qu'il a encore exagéré.

— Hélas ! pauvre Unger, dit-elle, le visage dénué d'expression, je le connaissais bien. »

La pluie continuait à tomber et les danseurs se déplaçaient sur la piste comme des marionnettes désarticulées.

« Ils arrivent ! cria un non-membre, dans un envol de cape pourpre, ils descendent ! »

La pluie coula dans les yeux de chaque tête consciente qui se tournait vers le ciel. Trois zeppelins argentés apparurent dans le vert sans nuage.

« Ils viennent pour nous, observa Moore.

— *Ils vont y arriver !* »

La musique qui s'était arrêtée momentanément, comme un pendule à la fin de sa course, reprit.

« *Bonne nuit, mesdames, jouait l'orchestre, bonne nuit, mesdames...* »

« Nous allons vivre ! » Elle lui pressa la main.

« *Joyeusement, nous naviguons, chantaient les voix, naviguons...* »

« Naviguons, dit-elle.

— Joyeusement », répondit-il.

« *Sur la mer bleue et profonde !* »

Un mois « setien » après ce qui avait failli être un désastre pour le Set (c'est-à-dire, en l'an 2019 du Seigneur et du président Cambert, douze ans après le tremblement de terre), Moore et Leota (née Lachésis) se trouvaient devant la Maison du Sommeil, dans les Bermudes. C'était presque le matin.

« Je crois que je t'aime, avoua-t-il.

— Heureusement que l'amour n'exige pas un acte de foi, observa-t-elle, tandis qu'il lui allumait son cigare, parce que je ne crois en rien.

— Il y a vingt ans, j'ai vu une merveilleuse femme, lors d'une Fête, et j'ai dansé avec elle.

— Il y a cinq semaines, corrigea-t-elle.

— Je me demandais alors si elle pouvait envisager de quitter le Set pour redevenir humaine et reprendre sur ses épaules le fardeau des maladies mortelles.

— Je me le suis souvent demandé moi-même, dit-elle, dans mes moments d'oisiveté. Mais elle ne le fera pas. Pas tant qu'elle ne sera pas vieille et laide.

— Cela veut dire jamais, sourit-il, tristement.

— Tu es trop généreux. » Elle lança une bouffée de fumée vers les étoiles, toucha le mur froid du bâtiment. « Un jour, lorsqu'on ne la regardera plus, si ce n'est pour la comparer à quelque enfant encore flou d'un futur lointain – ou bien lorsque les critères de beauté auront changé – alors, elle prendra l'omnibus au lieu de l'express et laissera le monde tourner sans elle.

— Quelle que soit la gare, elle va se retrouver seule, dans une ville inconnue, dit Moore. Il semble que chaque jour, ils refont le monde. J'ai

rencontré un de mes anciens camarades d'université, à ce dîner la nuit dernière – pardon, l'année dernière – et il m'a traité comme s'il était mon père. Tous les trois mots, il me traitait de « fiston » ou « mon garçon ». Et crois-moi, il n'essayait pas d'être drôle. Il réagissait par rapport à ce qu'il voyait. Mon appétit en a été considérablement diminué.

« Comprends-tu que nous nous éloignons ? demanda-t-il, tandis qu'elle lui tournait le dos pour regarder les jardins de fleurs endormies. Toujours plus loin ! Là-bas. Que nous ne pouvons jamais revenir en arrière ! Le monde continue à tourner pendant que nous dormons.

— Rafraîchissant, n'est-ce pas ? répondit-elle finalement, et stimulant, et redoutable. De ne pas être lié, attaché, je veux dire. Tout brûle, se consume, mais nous, nous ne bougeons pas. Ni le temps ni l'espace n'ont d'emprise sur nous. Sauf si nous le voulons.

« Et je ne le veux pas, déclara-t-elle.

— Tu ne veux être liée à rien ?

— À rien.

— Et supposons que tout cela soit une grande blague.

— Quoi ?

— Le monde – supposons que l'humanité, les hommes, les femmes et les enfants, sont morts l'année dernière à la suite d'une invasion de créatures venues d'Alpha du Centaure, tout le monde, sauf nous autres, les congelés du Set. Supposons qu'il y ait eu une attaque bactériologique...

— Il n'y a pas d'êtres vivants dans le système du Centaure. Je l'ai lu l'autre jour.

— Bon, ailleurs alors. Supposons que toute trace du chaos ait disparu et qu'une de ces créatures, désignant d'un membre ce bâtiment (Moore frappa le mur) dise : « Hé, dites donc, il en reste encore quelques-uns de vivants là-dedans, dans de la glace. Demandez à l'un de nos sociologues si ça vaut la peine de les garder ou bien s'il faut ouvrir la porte du réfrigérateur pour les laisser pourrir. » Alors, l'un des sociologues arrive, nous regarde, nous, dans nos cercueils de glace et dit : « Ils valent peut-être quelques éclats de rire et une douzaine de pages dans un périodique obscur. Alors, laissons-les croire que rien ne s'est passé, que tout est comme avant l'invasion. Tous leurs mouvements, d'après ces tableaux, sont programmés ; ce ne devrait donc pas être difficile. Nous fabriquerons des simulacres d'êtres humains pour leurs Fêtes, pourvus de micros et nous cataloguerons leurs types de comportement. Nous ferons varier les circonstances, ce qu'ils attribueront au progrès.

Comme cela, nous pourrions observer leurs réactions dans diverses situations. Puis, lorsque nous en aurons terminé, nous pourrions toujours briser la minuterie de leurs divans et les laisser dormir à jamais – ou ouvrir les portes et les « laisser pourrir. »

« Disons qu'ils décident de le faire, conclut Moore, et voilà où nous en sommes, les derniers êtres humains sur terre, batifolant devant des machines opérées par des créatures inhumaines, lesquelles nous observent pour des raisons incompréhensibles.

— Eh bien, nous leur offrirons un bon spectacle, répliqua-t-elle, et peut-être qu'ils nous applaudiront, avant de nous laisser pourrir. »

Elle écrasa son cigare et l'embrassa pour lui souhaiter bonne nuit. Ils entrèrent dans la Maison du Sommeil.

Douze semaines passèrent avant que Moore ne ressente le besoin de prendre ses distances, de se retirer un moment du circuit des Fêtes. Il commençait à prendre peur. Leota avait dépensé plusieurs dizaines d'années de son temps non fonctionnel pour aller en vacances avec lui et montrait, depuis quelque temps, des signes de mauvaise humeur, regrettant apparemment toutes ces dépenses de temps en son honneur. Aussi décida-t-il de faire une incursion dans la réalité, d'aller se promener en 2078. Après tout, il avait plus de cent ans.

*Vie éternelle à la Reine*, disait l'affiche fanée collée dans le couloir principal de la Maison du Sommeil. En dessous, on pouvait lire l'historique ancien/récent des problèmes posés par la sclérose en plaques, de leur résolution et de leurs plus célèbres victimes. Moore n'avait pas reçu la Doyenne depuis le jour de son interview. Et ça lui était bien égal de ne jamais la revoir.

Il endossa un costume tiré de son placard de vêtements « chic-sportif » et traversa les jardins jusqu'à la piste d'atterrissage. Il n'y avait personne. Il ne savait pas vraiment où il voulait aller jusqu'à ce qu'il se trouve devant un guichet de billets et que le speaker lui demande : « Votre destination, s'il vous plaît.

— Heu... Oahu. Les Laboratoires Akwa, s'ils possèdent une piste d'atterrissage.

— Oui, ils en ont une. Ce sera un vol privé, cependant, pour les derniers cent kilomètres...

— Donnez-moi un vol privé pour tout le voyage, aller et retour.

— Insérez votre carte, s'il vous plaît. »

Ce qu'il fit.

Cinq minutes après, la carte sauta dans sa main tendue. Il la fourra dans sa poche.

« Quelle est l'heure d'arrivée ? demanda-t-il.

— Neuf cent trente-deux si vous prenez le Flèche 9 dans six minutes. Avez-vous des bagages ?

— Non.

— Dans ce cas, votre Flèche vous attend à l'aire A-II. »

Moore traversa la piste jusqu'à l'appareil à décollage vertical, qui portait le numéro 9. Tout était automatique. Le plan de vol, puisque c'était un vol privé, avait été programmé dans la cabine, quelques millisecondes après que Moore eut indiqué sa destination. L'information avait alors été enregistrée sur une bande vierge du Flèche 9 ; un cerveau automatique permettait au Flèche de corriger son vol en cas d'imprévu, puis de reprendre son plan initial et d'atterrir à l'endroit précis qu'on lui avait indiqué.

Moore monta la rampe, glissa sa carte dans la fente à côté de la porte qui s'ouvrit. Il retira sa carte et entra. Après avoir choisi un siège près d'un hublot, il attacha sa ceinture. À ce geste, la porte se referma automatiquement.

Au bout de quelques minutes, la ceinture se détacha d'elle-même et s'enroula dans les bras du fauteuil. Le Flèche avait atteint sa vitesse de croisière.

« Désirez-vous qu'on diminue la lumière ? Ou préférez-vous qu'on l'augmente ? demanda une voix à son oreille.

— C'est très bien comme ça, répondit-il à l'entité invisible.

— Voulez-vous manger ou boire quelque chose ?

— Je prendrai un Martini. »

Il entendit un glissement puis un déclic assourdi. Un minuscule compartiment s'ouvrit dans la carlingue à côté de lui. Son Martini se trouvait à l'intérieur.

Il le prit, en avala une gorgée.

Par le hublot, il aperçut, à l'arrière du Flèche, un léger nimbe bleuté s'élever autour des ailerons.

« Désirez-vous autre chose ? *Pause.* « Voulez-vous que je vous lise un article sur un sujet de votre choix ? » *Pause.* « Un roman ? » *Pause.* « Ou de

la poésie ? » *Pause.* « Voulez-vous consulter le catalogue ? » *Pause.* « Ou peut-être préférez-vous un peu de musique ? »

« De la poésie ? répéta Moore.

— Oui, j'ai de nombreux...

— Je connais un poète. Avez-vous quelque chose de Wayne Unger ? »

Il y eut une brève méditation mécanique, puis :

« Wayne Unger, oui, répondit la voix désincarnée. Nous avons ici *Le Paradis indésirable*, *Champignons d'acier* et *Sculpture dans le ciel*.

— Quelle est l'oeuvre la plus récente ? demanda Moore.

— *Sculpture dans le ciel*.

— Allez-y. »

La voix se mit à réciter la date de publication, le détail des droits d'auteur. Aux protestations de Moore, la voix répondit que c'était la loi et cita un précédent. Moore demanda un autre Martini et attendit.

Finalement, « Notre voie hivernale dans la nuit et le long des buissons ardents, dit la voix.

— Hein ?

— C'est le titre du premier poème.

— Oh ! Continuez. »

*(Là, où seuls les sapins blanchissent...)*

*Les flocons de cendres de l'hiver s'élèvent  
en donjons de blizzard.*

*Des silhouettes brisent la ligne de l'horizon.*

*L'obscurité, comme une absence de visages,  
se déverse de la maison ouverte.*

*Elle suinte par le pin éclaté,  
et coule de l'érable mutilé.*

*Peut-être est-ce l'essence de la sénescence,  
cueillie dans le rêve des dormeurs,*

*qui imprègne cette voie,*

*dans l'excès qu'engendre la saison.*

*Ou bien est-ce la grande anti-vie,*

*qui apprend à peindre pour se venger,*

*à enfoncer une stalactite dans l'oeil de la gargouille.*

*Parce que, à proprement parler, bien que personne  
ne puisse s'appréhender dans sa totalité,*

*je vois vos cieux éclatés, dieux déchus,  
comme dans un rêve brumeux,  
plein d'anciennes statues en flammes,  
s'enfoncer dans la terre. Silencieusement.*

*(... et jamais la neige ne verdit.)*

Après dix secondes de silence, la voix reprit : « Le second poème s'intitule...

— Attendez une minute, demanda Moore, celui que vous venez de lire ? Vous êtes programmé pour l'expliquer ?

— Non, excusez-moi. Il faudrait pour cela une unité plus complexe.

— Rappelez-moi la date de parution du livre.

— 2016, en Union Nord-Américaine...

— C'est son oeuvre la plus récente ?

— Oui, c'est un membre du Set et il s'écoule généralement des dizaines d'années entre la parution de ses livres.

— Poursuivez. »

La machine reprit sa lecture. Moore n'était pas particulièrement versé dans la poésie, mais les références constantes à la glace et au froid, à la neige et au sommeil, l'avaient frappé.

« Un moment, ordonna-t-il à la machine. Avez-vous ici des oeuvres écrites avant qu'il n'entre au Set ?

— *Le Paradis indésirable* a été publié en 1981, deux ans après son entrée au Set. D'après l'avant-propos, cependant, la plupart des poèmes ont été écrits avant son adhésion.

— Lisez. »

Moore écouta attentivement. Il était peu question de glace ou de sommeil là-dedans. Il haussa les épaules devant cette découverte mineure. Son siège s'ajusta et se réajusta immédiatement à ses mouvements.

Il connaissait à peine Unger ; il n'aimait pas sa poésie. Mais il n'aimait pas particulièrement la poésie en général.

Le lecteur automatique commença un autre poème.

*Dans la Maison des Chiens,*

*Le coeur est un cimetière de cris et de larmes,*

*caché loin de l'oeil du chasseur,  
où la mort recouvre l'amour de son émail  
et où les chiens viennent mourir en rampant...*

Moore sourit tandis que la voix lisait les strophes suivantes. Reconnaisant la source de l'inspiration, il préféra celui-là aux autres.

« Cessez de lire », ordonna-t-il à la machine.

Il commanda un léger repas en pensant à Unger. Il ne lui avait parlé qu'une seule fois. Quand était-ce ?

En 2017... ? Oui, au Centenaire de la Libération des Ouvriers Libres, dans le Palais de Lénine.

La vodka coulait à flots.

Des fontaines de jus de fruits, telles des artères inhumaines qu'on venait de trancher, faisaient jaillir leurs gais parasols pourpres, citron, verts et orange. Des bijoux à faire pâlir plus d'un émir étincelaient près de nombreux coeurs. Leur hôte, le premier ministre Korlov, ressemblait à un joyeux géant givré dans ses atours.

... Dans une salle des fêtes de cristal polaroïde, tandis que le monde extérieur scintillait comme une affiche au néon, Unger parlait, les coudes appuyés sur le comptoir du bar, le pied sur l'indispensable barre.

Il avait tourné la tête à l'approche de Moore. On aurait dit un hibou albinos aux yeux las. « Albion Moore, je présume, avait-il dit, en tendant la main. *Quo vadis*, sacré bon Dieu !

— Vodka-pamplémousse », avait dit Moore à l'homme parfaitement inutile qui se tenait devant le mixeur de boissons. L'homme en uniforme avait appuyé sur deux boutons et fait glisser le verre dans la direction de Moore, à travers les soixante centimètres d'acajou verni. Moore l'avait levé vers Unger dans un geste de salut : « Joyeux centenaire de la Libération des Ouvriers Libres à vous.

— Je boirai à la Libération. » Le poète, se penchant en avant, composa sa propre combinaison. L'homme en uniforme marqua sa réprobation de façon audible.

Ils avaient alors bu ensemble.

« Ils nous accusent (d'un geste, Unger avait indiqué le monde en général) d'ignorer, de négliger, tout ce qui n'est pas le Set, choses et êtres.

— Eh bien, c'est vrai, non ?

— Oh ! oui, mais on pourrait étendre la chose à nos collègues. Soyez honnête, combien de membres du Set connaissez-vous ?

— Un bon nombre.

— Je ne vous ai pas demandé combien de noms vous connaissiez.

— Eh bien, je leur parle tout le temps. Notre environnement encourage l'évolution et les échanges – et nous avons tout le temps qu'il nous faut au monde. Et *vous*, combien d'amis avez-vous ? avait-il demandé.

— Je viens d'en achever un, avait grogné le poète, se penchant encore vers la machine, et je vais m'en faire un autre. »

Moore n'avait pas envie qu'on l'entraîne dans une conversation déprimante, ni qu'on se moque de lui, et il ne savait pas bien dans quelle catégorie classer cette remarque. Depuis la malheureuse Fête de Davy Jones, il vivait dans une bulle de savon et il ne voulait pas qu'on lui lance des piques.

« Vous êtes un homme libre. Rien ne vous empêche de quitter le Set, si vous n'êtes pas heureux.

— Vous n'êtes pas un vrai *tovaritch*, avait dit Unger, le menaçant du doigt. Il fut un temps où l'on pouvait se confier aux barmen et à ses compagnons de beuverie. Vous ne pouvez pas vous en souvenir, naturellement – cette époque est morte le jour où les barautomats ont fait leur apparition. Au diable leurs yeux exotiques et leurs cocktails scientifiques ! »

Il avait composé brusquement trois boissons d'un geste rapide et les avait déposées brutalement sur la surface noire et luisante du comptoir.

« Tenez, goûtez ! Goûtez-les, un par un ! avait-il enjoigné à Moore. Je vous mets au défi de faire la différence sans regarder les boutons sur lesquels j'ai appuyé.

— On peut leur faire confiance à leur manière.

— Confiance ! Bon Dieu oui ! On peut leur faire confiance pour créer des névrosés ! Avant, on pouvait discuter sans fin autour d'une bière. Tout cela a disparu lorsque ces fameuses machines inaltérables ont fait leur apparition. À présent, nous faisons partie d'un club de maniaques du changement, et du moins naturel qui existe ! Oh ! si telles avaient été les enseignes des troquets d'autrefois, se plaignit-il d'un ton faussement pathétique, que seraient devenus les compagnons de Marlowe ! »

Il s'affaissa.

« Eh oui ! L'ivresse n'est plus ce qu'elle était ! »

L'éruclation qu'il lâcha, internationale qu'elle était, attrista le visage de l'opérateur du mixeur automatique, avant qu'il ne le détourne.

« Je répète donc ma question, déclara Moore, pour entretenir la conversation, pourquoi restez-vous là où vous n'êtes pas heureux ? Pourquoi ne pas ouvrir un véritable bar, si c'est cela que vous aimez ? Vous auriez probablement un succès fou, maintenant que j'y pense. Un vrai bar, avec des gens qui serviraient à boire et tout.

— Allons donc ! Allons donc ! Je ne dirai pas où ! répondit-il le regard dans le vague ; peut-être est-ce ce que je le ferai un jour, pourtant, ajouta-t-il, après réflexion. Oui, ouvrir un bar, un vrai de vrai... »

Moore lui avait alors tourné le dos pour regarder Leota danser avec Korlov. Il était heureux.

« Les gens adhèrent au Set pour diverses raisons, marmonnait Unger tout seul, mais la principale raison reste l'exhibitionnisme, avec l'excitant spectre de l'immortalité se dessinant à l'entrée des artistes. Il devient de plus en plus difficile d'attirer l'attention sur soi de nos jours. C'est presque impossible dans le domaine scientifique. Au XIX<sup>e</sup> siècle et au XX<sup>e</sup>, on connaissait encore quelques grands noms. Maintenant, ce sont de grandes équipes de recherches. Les arts ont été démocratisés jusqu'à en perdre leur essence – d'ailleurs, où est passé le public ? Sans parler des spectateurs.

« Alors, nous avons le Set, avait-il poursuivi. Prenez notre princesse au bois dormant, là, qui danse avec Korlov...

— Hein ?

— Excusez-moi, je ne voulais pas vous réveiller brutalement. J'étais en train de dire que, si elle voulait attirer l'attention sur elle, Miss Mason ne pourrait être strip-teaseuse de nos jours. Il faut donc qu'elle fasse partie du Set. C'est bien mieux que d'être une vedette du tri-écran et cela demande moins de travail. »

— Strip-teaseuse ?

— Une artiste populaire qui se déshabillait en musique.

— Oui, en effet, je me souviens d'en avoir entendu parler.

— Eh bien, ça aussi, ça a disparu, soupira Unger, et bien que je sois loin de me plaindre des coutumes vestimentaires et non vestimentaires actuelles, je ne puis m'empêcher de penser que quelque chose d'éclatant et de fragile est mort avec l'ancien monde.

— Elle ? Elle est pourtant brillante.

— Sans aucun doute. »

Ils avaient alors fait une courte promenade dans la nuit froide de Moscou. Moore ne voulait pas vraiment s'en aller, mais il avait suffisamment bu pour se laisser facilement persuader. En outre, il ne voulait pas que le bavard vacillant à ses côtés se rompe les os, ou se perde, ou rate son avion, ou se blesse. Aussi avaient-ils arpenté les avenues éclairées et les ruelles obscures jusqu'à ce qu'ils atteignent la Place. Ils s'étaient arrêtés devant un grand bâtiment délabré. Le poète avait cueilli une branche d'un arbrisseau, qu'il avait tressée en une sorte de couronne et déposée contre le mur.

« Pauvre type, avait-il murmuré.

— Qui ça ?

— Celui qui se trouve là-dedans.

— Qui est-ce ?

Unger lui avait jeté un coup d'oeil.

« Vous ne le savez vraiment pas ?

— J'admets qu'il y a des lacunes dans mon éducation, si c'est ce que vous voulez insinuer. Je me bats sans cesse pour les combler, mais j'ai toujours été faible en histoire. Je me suis spécialisé dans les temps modernes. »

Unger avait indiqué le monument de son pouce.

« C'est ici qu'est enterré le noble Macbeth. C'était un ancien roi qui assassina son prédécesseur, le noble Duncan, de manière infâme. Un tas d'autres gens aussi. Mais lorsqu'il monta sur le trône, il promit de gouverner sagement. Cependant, le tempérament slave est une étrange chose. Tout ce qu'il nous reste de lui, ce sont surtout des discours, de magnifiques discours, qui furent traduits par un certain Pasternak. Personne ne les lit plus maintenant. »

Unger, avec un soupir, s'était assis sur une marche. Moore avait fait de même. Il avait trop froid pour se sentir insulté par l'arrogance moqueuse du poète ivre.

« À cette époque, on se faisait la guerre, avait repris Unger.

Je sais, avait répondu Moore, dont les doigts commençaient à geler. Napoléon a fait incendier une partie de cette ville. »

Unger lui avait tiré son chapeau.

Moore avait examiné le profil de la ville. Une étonnante variété de structures bordaient la Place – ici, léger et fonctionnel, un bâtiment échelonnait sa hauteur et contemplait les distances comme seule la nouvelle architecture pouvait le faire. Là, une agence qui devait ressembler à un aquarium à la lumière du jour, n'était plus qu'un miroir obscur reflétant

l'efficacité de fonctionnaires entraînés à inspirer les confidences ; et de l'autre côté de la Place, sa jeunesse oubliée restaurée par la nuit sombre, le bulbe d'une coupole semblait montrer du doigt les véhicules aériens, dont on pouvait voir un certain nombre filant à travers le feu des étoiles ; et Moore avait soufflé sur ses doigts et fourré ses mains dans ses poches.

« Oui, des nations entières se faisaient la guerre, disait Unger. L'artillerie tonnait. Le sang coulait. Les gens mouraient. Mais nous avons survécu à tout cela, en traversant mot à mot un Shinvat sismique. Et puis, un jour, ce fut là. La Paix. Elle était déjà là longtemps avant qu'on ne s'en aperçoive. Nous ignorons encore comment nous avons fait. Ajournement perpétuel et mémoire courte, je suppose, à mesure que l'homme se décidait à fouetter d'autres chats vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Maintenant, il n'y a plus de raison de se battre et tout le monde bénéficie ostensiblement des fruits de la paix – parce que tout le monde y a droit, par camions entiers. Autant qu'on en veut. Et plus encore. Tous ces fruits-là, pourtant, avait-il dit, rêveur, comme ils ont proliféré, dans l'esprit et les objets ? La version du mois est encore meilleure que la dernière, toujours plus sophistiquée. Mais il semble qu'ils ont absorbé les esprits qui sont absorbés avec eux...

— Nous pourrions tous aller vivre dans les bois, avait dit Moore qui souhaitait avoir pris le temps d'empocher une batterie et un thermostat pour son complet.

— Nous pourrions faire des tas de choses et nous le ferons, en fin de compte..., je suppose. Mais je pense qu'en effet, nous *pourrions* finir dans les bois.

— Dans ce cas, rentrons au Palais pendant qu'il est encore temps. Je gèle.

— Pourquoi pas ? »

Ils s'étaient levés et avaient entrepris de retrouver le Palais.

« Dites-moi, pourquoi êtes-vous entré dans le Set ? Pour déverser votre mécontentement à travers les siècles ?

— Nenni, fiston. » Le poète lui avait tapé sur l'épaule. « Je suis un public en quête de divertissement. »

Il avait fallu près d'une heure pour que Moore parvienne à se réchauffer.

« Hem, hem, dit la voix. Nous allons atterrir aux Laboratoires Akwa, à Oahu. »

La ceinture de sécurité se lova autour du ventre de Moore qui la ferma.

Une impulsion soudaine le poussa à demander : « Lisez-moi le dernier poème de *Sculpture dans le ciel*. »

« *Avenir, musèle ton impatience* », dit la voix  
*Un jour peut-être, mais pas aujourd'hui.*  
*Un jour, plus tard, mais pas maintenant.*  
*L'homme est un mammifère bâtisseur.*  
*Ne me demandez jamais comment.*

Il pensa à la description de la Lune que Leota lui avait faite et il détesta Unger pendant les quarante-quatre secondes qu'il lui fallut pour débarquer. Il n'était pas certain de savoir pourquoi.

Debout, à côté du Flèche 9, il vit s'approcher un petit homme arborant un sourire et un costume tropical. Il lui serra la main d'un geste automatique.

« Enchanté, dit l'homme qui s'appelait Teng, et content qu'il n'y ait pas grand-chose ici que vous puissiez reconnaître. Nous étions en train de décider ce qu'il fallait vous montrer, après l'appel des Bermudes. » Moore fit semblant d'être au courant de l'appel. « ... Rares sont ceux qui se souviennent de leurs employeurs après si longtemps », ajouta Teng.

Moore sourit et, suivant Teng, se dirigea vers le Complexe de Traitement.

« Oui, en effet, dit-il, j'étais curieux de voir ce que tout cela était devenu. Mon ancien bureau, mon laboratoire...

— Disparus, naturellement.

— ... notre première chambre à double détente, avec ses injecteurs à gros calibre...

— Remplacée, naturellement.

— Naturellement. Et les vieilles grosses pompes...

— Flambant neuves... »

Le visage de Moore s'épanouit. Le soleil qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs jours/années, lui réchauffait le dos, mais ce fut encore meilleur d'entrer dans le premier bâtiment climatisé. Il y avait une véritable beauté qui se dégagait de ce qui les entourait, dans l'aspect compact et fonctionnel de toutes ces structures. Unger aurait employé un autre mot, sans doute, mais pour lui, c'était beau. Il passa sa main sur les flancs des moteurs qu'il n'avait pas le temps d'étudier. Il tapota les canalisations, jeta un coup d'oeil sur le four où l'on faisait cuire la céramique fabriquée à partir des déchets. Il hochait la tête, approbateur, et s'arrêtait pour rallumer sa pipe à chaque fois

que l'homme qui l'accompagnait lui demandait son avis sur des sujets qui dépassaient par trop ses compétences techniques.

Ils grimpèrent sur des échafaudages, firent résonner leurs pas dans les entrailles de réservoirs désaffectés, traversèrent des salles où des tableaux, clignotant silencieusement, indiquaient le cours d'opérations invisibles. De temps à autre, ils rencontraient un ouvrier, assis devant un anti-assouplisseur, regardant une émission de variétés ou en contemplation devant son tri-écran portable. Moore serra des mains et oublia des noms.

Teng, Directeur de l'Exploitation, ne pouvait s'empêcher de croire, troublé qu'il était à la fois par la jeunesse de Moore et le fait de savoir qu'il avait inventé dans un passé lointain un procédé fondamental (ainsi que par sa compréhension apparente des opérations actuelles), qu'il avait affaire à un ingénieur de sa classe et bien à jour dans sa formation. En fait, la prédiction de Mary Mullen au sujet de l'obsolescence des compétences de Moore ne s'était pas encore réalisée. Mais il voyait bien que c'était, en effet, la direction qu'il prenait. Il avait d'ailleurs remarqué sa photo, poussiéreuse, dans le hall d'entrée, parmi celles des prédécesseurs de Teng, morts ou à la retraite.

Ces réflexions le firent demander à Teng :

« Dites-moi, croyez-vous que je pourrais reprendre mon ancien poste ? »

L'homme tourna la tête. Moore resta impassible.

« Eh bien, je suppose... on pourrait... peut-être trouver un arrangement... » acheva-t-il, péniblement. Moore lui adressa un sourire éclatant et fit disparaître la question dans le cours de la conversation. C'était presque amusant d'avoir provoqué ce brusque éclair de compréhension dans les yeux de l'homme, parce qu'en fait, il venait de *voir* Moore pour la première fois. C'était effrayant aussi.

« Oui, tout ce progrès, c'est stimulant, dit Moore. Ça donne presque envie de se remettre à travailler. Je suis ravi de ne pas avoir à le faire, naturellement. Mais c'est un peu nostalgique de revoir cet endroit après toutes ces années, de constater que cette petite usine, au départ quasiment artisanale, s'est agrandie, développée au point qu'il me faudrait une semaine pour visiter tous les bâtiments, et tout cela rempli de matériel neuf, bourdonnant à un rythme entraînant, fonctionnant sans heurt, efficacement. J'aime ça. Je suppose que vous aimez travailler ici ?

— Oui, soupira Teng, dans la mesure où l'on aime travailler. Dites, avez-vous l'intention de passer la soirée ici ? C'est le *luau* hebdomadaire des

employés et nous serions ravis que vous y assistiez. » Il jeta un coup d'oeil sur le disque d'une montre accrochée à son poignet. « En fait, c'est déjà commencé, ajouta-t-il.

— Je vous remercie, répondit Moore, mais j'ai un rendez-vous impératif et il faut que je parte. Je voulais simplement réaffirmer ma foi en le progrès. Merci pour la visite, et merci pour votre temps.

— Je vous en prie. » Teng le conduisit vers un mess des plus luxueux. « Vous n'allez quand même pas reprendre votre Flèche tout de suite ? Nous avons le temps de manger un morceau. D'ailleurs, j'ai quelques questions à vous poser, à propos du Set, ce qu'il faut faire pour y entrer en particulier... »

En route vers les Bermudes, s'enivrant joyeusement dans le ventre du Flèche numéro 9, en l'an 2078 de Notre Seigneur, Moore pensait que le Temps était rentré dans ses gonds.

« Alors, vous voulez l'avoir ? demanda Mary Maude, se déroulant soigneusement des couches superposées de son châle.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas détruire ce qui m'appartient. Je possède déjà peu de chose. »

La Doyenne émit un petit reniflement, peut-être d'amusement. Elle tapota son chien favori, comme si elle attendait une réponse de lui.

« Bien qu'il navigue sur une mer profonde, vers quelque Orient fabuleux, dit-elle d'un ton rêveur, le navire tente quand même de jeter l'ancre. Je ne sais pas pourquoi. Vous pouvez me le dire ? Est-ce une simple négligence du capitaine ? Ou du second maître ? »

Le chien ne répondit pas. Ni personne d'autre.

« Ou bien est-ce une mutinerie, le matelot veut rentrer au port ? s'enquit-elle, rentrer chez lui ? » Il y eut un bref silence. Puis :

« J'habite une succession de maisons qui ont pour nom les heures et chacune d'entre elles est merveilleuse.

— Mais pas assez merveilleuse et jamais deux fois habitable, n'est-ce pas ? Permettez-moi de terminer votre pensée : « Je n'ai pas l'intention de me marier. Je n'ai pas l'intention de quitter le Set.

« J'aurai mon enfant... » À propos, qu'est-ce que ce sera, une fille ou un garçon ?

— Une fille.

— « J'aurai donc ma fille. Je la placerai dans une belle maison, lui organiserai un avenir merveilleux et serai de retour pour le Festival du Printemps. » Elle frota son chien émaillé comme si c'était du cristal et fit semblant de regarder à travers son opacité verdâtre. « Ne suis-je pas une véritable diseuse de bonne aventure ? demanda-t-elle.

— Si, en effet.

— Et vous pensez que ça marchera ?

— Je ne vois pas pourquoi ça ne marcherait pas.

— Dites-moi un peu ce que l'heureux papa va faire, s'enquit-elle, lui composer un sonnet ou lui fabriquer des jouets mécaniques ?

— Ni l'un ni l'autre. Il ne le saura jamais. Il va dormir jusqu'au printemps, mais pas moi. *Elle* non plus ne le saura jamais.

— C'est encore pire.

— Et pourquoi, je vous prie ?

— Parce qu'elle va devenir une femme en moins de deux mois, selon le temps du Set – et une très jolie femme, oserai-je le dire. Parce qu'elle pourra se permettre d'être jolie.

— Naturellement.

— Et en tant que fille d'un membre du Set, elle sera éminemment éligible pour y entrer.

— Il se peut qu'elle ne le veuille pas.

— Seuls ceux qui ne peuvent y parvenir prétendent éprouver ce genre de sentiment. Non, elle le voudra. Comme tout le monde... Et si elle devait sa beauté à une intervention chirurgicale, je crois que, dans ce cas, je ferais une exception à ma règle. Je lui pardonnerais bien volontiers et l'admettrais dans le Set. Elle y rencontrera des personnages intéressants – des poètes, des ingénieurs, sa mère...

— Non ! Je lui parlerai, je ne permettrai pas que cela se produise !

— Ah ! ah ! Dites-moi, votre peur de l'inceste provient-elle de celle de la compétition, ou est-ce le contraire ?

— S'il vous plaît ! Pourquoi vous acharner à dire ces horreurs !

— Parce que, malheureusement, je ne puis plus me permettre de vous garder ici. Pendant longtemps, vous avez été un excellent symbole, mais à présent, vos plaisirs ont cessé d'être olympiens. Ils appartiennent maintenant

au monde des mortels. Vous êtes en train de prouver que les dieux ne sont guère plus sophistiqués que des écoliers – qu’ils peuvent être atteints de désir biologique, malgré tous nos alliés médicaux. Princesse, aux yeux du monde, vous êtes ma fille, parce que je suis le Set. Alors, écoutez mon conseil tout maternel : retirez-vous. Ne renouvelez pas votre option. Mariez-vous d’abord, dormez quelques mois ensuite – jusqu’au printemps, à l’expiration de votre option. Dormez par intermittence dans la Maison, pour qu’une année environ se passe. Nous jouerons sur les aspects romantiques de votre retraite. Attendez un an ou deux en portant votre enfant. Le froid sommeil n’aura aucun effet sur lui ; il y a déjà eu des précédents. Si vous n’acceptez pas ces conditions, je serai au regret de vous avertir, maternellement, que vous risquez l’expulsion.

— Vous ne *pouvez* pas faire ça !

— Relisez votre contrat.

— Mais jamais personne ne le saura !

— Vous n’êtes qu’une petite sottise ! L’acétylène se consume vite. Les regards que vous avez jeté sur le monde extérieur ont été fragmentaires et extrêmement choisis. Depuis au moins soixante ans. Tous les médias du monde sont à l’affût du moindre geste des membres du Set, depuis l’instant où ils se lèvent de leur divan glacé jusqu’à ce qu’ils se retirent, épuisés, après la dernière des Fêtes. Les fureteurs, les échetiers, ont de nos jours plus de tours et de gadgets dans leur sac que vous n’avez de cheveux sur votre tête. Nous ne pouvons pas cacher votre fille toute sa vie, aussi n’essaierons-nous même pas. Nous aurons déjà assez de mal à faire taire les langues si vous décidez de ne pas l’avoir – mais je pense que nous pouvons corrompre et droguer nos propres employés.

— J’attends votre décision.

— Je suis désolée.

— Moi aussi. »

La jeune femme se leva.

Lorsqu’elle s’en alla, il lui sembla entendre, venu de quelque part, le gémissement d’un chien en porcelaine.

Au-delà des haies d’arbustes bien taillées du jardin, en une pente irrégulière, courait le chemin qui s’aventure, comme une rivière impulsive, à travers des détroits de forsythias hirsutes, le long de hautes îles de lauriers

prolifères et des branches frémissantes d'un occasionnel gingko, saluant les mouettes dans le ciel, en rêvant à l'archéoptéryx prêt à plonger dans son cœur. Il faut peut-être un millier de pas le long de sentiers tortueux pour traverser les soixante mètres de forêt sauvage factice qui séparent les jardins de la Maison du Sommeil, de ruines artificielles qui occupent le demi-hectare de collines, parsemé çà et là de grappes de lilas et de quelques grands saules pleureurs – qui cachent momentanément, pour guider l'oeil ensuite sur des frontons brisés, des bas-reliefs mutilés, des colonnes à moitié ou totalement renversées, puis des statues, dépourvues de mains ou de visages et finalement, des rochers déposés apparemment au hasard parmi ces choses. Puis, le chemin se divise pour se perdre promptement là où la marée du Temps fait disparaître l'atmosphère morbide que les ruines semblent d'abord évoquer pour agir comme une sorte d'antidote sur le membre du Set et lui permettre de se dire, en contemplant tout cela : « Je suis plus vieux encore » tandis que sa compagne lui répond : « Lorsque nous reviendrons, dans un an ou deux, cela aussi aura disparu » (même si cette fois-là elle ne le dit pas) et de se sentir encore moins mortel. En traversant les ruines, comme ils le firent, jusqu'à l'endroit où un Pan affreusement défiguré sourit au milieu d'une fontaine asséchée, on découvre un nouveau chemin, une piste sauvage cette fois, récemment formée, dont l'herbe a jauni sous le pied et qu'il faut suivre à la queue leu leu, à travers des ronciers, jusqu'à la digue qu'ils escaladent, en général, comme un commando, pour avoir accès à deux cents mètres de plage déserte, dont le sable n'est pas aussi propre que celui des plages de la ville (lequel est habituellement passé au tamis tous les trois jours), mais où l'ombre est aussi intense, à sa façon, que le soleil, et où l'on trouve quelques rochers plats propices à la méditation.

« Tu deviens paresseuse, observa-t-il, en se déchaussant et en enfonçant ses orteils dans le sable frais. Tu n'as pas sauté.

— Je deviens paresseuse », acquiesça-t-elle.

Ils ôtèrent leurs peignoirs et s'avancèrent jusqu'au bord de l'eau.

« Ne me pousse pas !

— Faisons la course jusqu'aux rochers. »

Pour une fois, il gagna.

Batifolant dans l'Atlantique, ils auraient pu être un couple de baigneurs n'importe où, n'importe quand.

« Je voudrais rester ici pour toujours.

— Les nuits sont froides et s’il y a une tempête, tu risquerais d’attraper froid ou de te faire emporter par les vagues.

— Je voulais dire, corrigea-t-elle, si cela pouvait toujours être ainsi.

— *Verweile doch, du bist so schön*, commenta-t-il. C’est comme ça que Faust a perdu un pari. Et il en serait de même pour un Dormeur. Unger m’a encore fait lire... Hé ! Dis donc, que se passe-t-il ?

— Rien !

— Il y a quelque chose qui ne va pas, petite fille. Même moi, je le sens.

— Et alors, même si cela était ?

— Ça ferait beaucoup, voilà tout. Dis-moi. »

La main de Leota franchit l’étroit fossé qui séparait leurs rochers, trouva la sienne. Il roula sur le côté et contempla la soie humide de ses cheveux, ses cils emmêlés, les méplats et les fossettes de son visage, l’oasis rougie de sa bouche. Elle pressa sa main :

« Si nous restions ici pour toujours, malgré le froid, et malgré les vagues.

— Tu veux dire que...

— Qu’on pourrait descendre à cette station.

— Je suppose. Mais...

— Mais maintenant, tu y as pris goût ? La grande charade t’intrigue ? »

Il fixa l’horizon.

« Je crois que tu avais raison, lui dit-elle, cette nuit-là, il y a longtemps.

— Quelle nuit ?

— La nuit où tu as dit que tout cela était une blague... que nous étions les derniers êtres humains sur terre, en représentation devant des machines manoeuvrées par des créatures extra-terrestres qui nous observent dans un but incompréhensible. Que sommes-nous ? Des courbes sur un oscillographe ? J’en ai assez de servir de cobaye ! »

Il continua à contempler la mer.

« J’aime bien le Set au fond, maintenant, répondit-il finalement. Au début, mes sentiments étaient mal définis. Mais il y a quelques semaines – années – j’ai été revoir l’endroit où je travaillais avant. C’était... différent. Plus grand. Plus efficace. Mais ce n’était pas ça. Ce n’est pas seulement que c’était rempli de trucs que je n’aurais pu imaginer cinquante ou soixante ans plus tôt. J’ai ressenti un étrange sentiment pendant que j’étais là-bas. Le Directeur de l’Exploitation, une sorte de petit moulin à paroles, du nom de Teng, m’accompagnait. Il était encore plus intarissable qu’Unger, et je regardais tout cet appareillage qui s’est développé dans la coquille du premier vieux

bâtiment, comme dans un utérus – et soudain, j’ai senti qu’un jour, quelque chose allait naître, naître de l’alliance de l’acier, du plastique et de la ronde des électrons, dans ce lieu sans soleil, immaculé... et que ce quelque chose serait si beau que j’aurais envie d’être là pour voir. Je ne veux pas essayer d’embellir la chose en parlant d’expérience mystique ou quelque chose de ce genre. C’est seulement une impression que j’ai ressentie. Mais si *cet instant-là* pouvait durer toujours... De toute façon, le Set, c’est mon billet d’entrée pour le spectacle que j’ai envie de voir.

— Chéri, dit-elle, c’est l’anticipation et le souvenir qui remplissent le coeur – jamais la sensation du moment.

— Peut-être as-tu raison... »

Il pressa sa main plus fort. Et plongeant les yeux dans les siens, il se pencha par-dessus l’eau pour embrasser le pourpre de sa bouche.

« *Verweile doch...*

... *Du bist so schön.* »

C’était la Fête à couronner toutes les Fêtes. L’annonce-surprise d’Alvin Moore et de Leota Mathilde Mason frappa les membres du Set rassemblés pour le réveillon de Noël, comme étant juste ce qu’il fallait à la saison. Après un dîner copieux et de somptueuses friandises, on tamisa les lumières. Le sapin géant, posé sur la verrière-plafond transparente, scintillait comme un concentré de galaxie à travers les flocons de neige.

Il était neuf heures à toutes les horloges de Londres.

« Mariage à Noël, divorce le Jour des Rois, dit quelqu’un dans l’obscurité.

— Que vont-ils encore pouvoir inventer ? » murmura une autre voix.

On entendit quelques petits rires étouffés, suivis de quelques noëls chevrotants. On venait sans aucun doute d’allumer les sono-lumières.

« Ce soir, c’est nous qui sommes sur la sellette, dit Moore.

— Mais nous, nous avons dansé dans la Soute de Davy Jones, répondit Leota, pendant qu’ils rendaient tripes et boyaux.

— Ce n’est plus le même Set, lui dit-il, plus vraiment. Combien de nouveaux visages as-tu dénombré ? Combien de visages familiers ont disparu ? Difficile à dire. Je me demande où vont les vieux membres du Set ?

— Dans le cimetière des éléphants, suggéra-t-elle. Qui sait ? »

*Le coeur est un cimetière de cris et de larmes,*

*caché loin de l'oeil du chasseur,  
où la mort recouvre l'amour de sa laque  
et où les chiens viennent mourir en rampant...*

récita Moore.

— C'est d'Unger, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— C'est exact, ça vient de me revenir.

— J'aurais mieux aimé que ça ne te revienne pas. Je n'aime pas ce poème.

— Désolé.

— Où est-il, Unger, à propos ? demanda-t-elle, tandis que l'obscurité se retirait et que les gens se levaient.

— Probablement près du bol à punch... ou sous la table.

— La soirée n'est pas assez avancée – je veux dire pour qu'il soit sous la table. »

Moore changea de sujet : « Que faisons-nous ici, en fin de compte ? demanda-t-il. Pourquoi fallait-il aller à cette Fête ?

— Parce que c'est la saison de la charité.

— De la foi et de l'espoir, ajouta-t-il avec un sourire moqueur. Tu es d'humeur sentimentale ou quoi ? Très bien, je serai sentimental avec toi. C'est un plaisir, vraiment. »

Il lui prit la main et la baisa.

« Arrête !

— Bon. »

Il l'embrassa sur la bouche. Il y eut des rires.

Elle rougit mais resta à côté de lui.

« Si tu veux me rendre ridicule – nous rendre ridicules, dit-il, compte sur moi pour faire la moitié du chemin. Dis-moi pourquoi nous devons venir à cette Fête et exhiber notre manque de frivolité devant tout le monde. Nous aurions pu disparaître des Fêtes tout simplement, dormir jusqu'au printemps et ne pas renouveler nos options.

— Non. Je suis une femme et je n'ai pas pu résister à l'attrait d'une dernière Fête, la dernière de l'année, la toute dernière. Ni résister à porter ton cadeau à mon doigt, en sachant qu'au plus profond d'eux-mêmes, les autres nous envient – ne serait-ce que notre courage – et probablement notre bonheur.

— Okay, je bois à lui – à toi de toute façon. » Il leva son verre et l'avalait d'un trait. Comme il n'y avait pas de cheminée pour le jeter dedans, malgré son admiration pour le geste il le reposa simplement sur la table.

« Si nous allions danser ? J’entends de la musique.  
— Pas encore. Restons encore un peu ici et buvons.  
— Très bien. »

Lorsque toutes les cloches de Londres sonnèrent onze heures, Leota voulut savoir où se trouvait Unger.

« Il est parti, lui répondit une fille mince aux cheveux pourpres, tout de suite après le dîner. Indigestion, peut-être, – haussement d’épaules – ou bien il s’est mis en tête d’aller chercher l’Oiseau Bleu. »

Leota, les sourcils froncés, prit un autre verre.

Puis, ils dansèrent. Moore ne voyait pas vraiment la salle où ils tournoyaient, ni les autres danseurs. Ce n’étaient que des personnages sans visage d’un livre qu’il avait déjà fermé. Seule, la danse était réelle – et la femme avec laquelle il dansait.

Grippe temporelle, décida-t-il, ou élévation des aspirations. J’ai ce que je voulais et je veux plus encore. Je m’en remettrai.

C’était une vaste salle tapissée de miroirs. Il y avait des centaines d’Alvin Moore et de Leota (née Mason) qui dansaient. Ils dansaient en l’honneur de toutes les Fêtes des dernières soixante-dix et quelques années – celle du chalet tibétain et celle de la Soute de Davy Jones, celle du Nouvel An Orbital et celle du palais flottant de Kanayasha, celle de Halloween dans les grottes de Carlsbad et celle du 1er Mai à Delphes – ils avaient dansé partout et, ce soir, c’était la dernière Fête, *bonne nuit, mesdames...*

Elle se pressa contre lui sans dire un mot et son souffle chaud effleura son cou.

« Bonne nuit, bonne nuit, bonne nuit s’entendit-il dire, et ils s’en allèrent tandis que les cloches sonnaient minuit, tôt, très tôt. C’était Noël lorsqu’ils entrèrent dans la navette et dirent au chauffeur du Set qu’ils avaient décidé de rentrer.

Ils dépassèrent le stratocroiseur et s’arrêtèrent à côté du Flèche qui les avait amenés. Traversant la toison qui poudrait la piste, ils entrèrent dans le plus petit appareil.

« Désirez-vous qu’on diminue la lumière ? Ou qu’on l’augmente ? demanda une voix à leurs oreilles.

— Diminuez.

— Désirez-vous manger ou boire quelque chose ?

— Non.

— Non.

— Désirez-vous que je vous lise un article de votre choix ? » *Pause.* « Un roman ? » *Pause.* « De la poésie ? » *Pause.* « Préférez-vous consulter le catalogue ? » *Pause.* « Ou peut-être écouter de la musique ?

— De la musique, dit-elle. Douce. Pas de celle qu'on écoute. »

Moore, qui s'était assoupi depuis une dizaine de minutes, entendit soudain la voix :

*Avec sa garde de flammes  
notre fragile épée prophylactique, pourfend, noire,  
sous les commentaires égratignants de l'Etoile polaire,  
les entrailles  
d'un enfer adouci,  
répandant la lumière sans illuminations.*

*Des bribes de chanson,  
pour accompagner son aiguillon,  
sont glanées çà et là,  
et forment une mélodie inepte.  
À travers le chaos extérieur,  
issues d'une logique migratoire,  
les notes obscures  
découpent la noirceur d'une flamme.*

— Coupez ça, dit Moore, on ne vous a pas demandé de lire.

— Je ne lis pas, répondit la voix, je compose.

— Quoi ? »

Moore, bien réveillé à présent, se retourna sur son siège qui, promptement, s'ajusta à son mouvement. Une paire de pieds apparaissaient par-dessus le bras d'un fauteuil, à l'arrière.

« Unger ?

— Non, le Père Noël. Hou, hou !

— Qu'est-ce qui vous prend de rentrer si tôt ?

— Vous venez de répondre à votre propre question, non ? »

Moore s'ébroua et se réinstalla dans son fauteuil. À ses côtés, Leota ronflait délicatement dans son siège renversé en couchette.

Il ferma les yeux mais, sachant qu'ils n'étaient pas seuls, il ne put retrouver la paisible sensation de légèreté qui le remplissait tout à l'heure. Il entendit un

soupir et des pas qui s'approchaient en vacillant. Il se garda bien d'ouvrir les yeux en espérant qu'Unger irait se recoucher. Mais il n'en fit rien.

Soudain, sa voix résonna – baryton magnifiquement atroce :

« Je suis allé à St. James' Infirmary, et j'y ai vu ma gosse, étendue sur une longue table – si douce, si froide, si blanche... »

Moore balança son poing gauche dans le ventre du poète. La cible était large, mais il fut trop lent. Unger bloqua son bras et recula en riant.

Leota se réveilla.

« Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda-t-elle.

— Je me compose moi-même. » Il ajouta : « Joyeux Noël.

— Allez vous faire foutre, répondit Moore.

— Toutes mes félicitations pour votre récent mariage, monsieur Moore.

— Merci.

— Pourquoi n'y ai-je pas été invité ?

— La cérémonie a été très simple. »

Unger se tourna vers Leota.

« C'est vrai, Leota ? Moi, un vieil habitué, je n'ai pas été invité parce que l'événement n'était pas suffisamment mondain pour mes goûts raffinés ? »

Elle acquiesça, totalement réveillée à présent.

Il se frappa le front : « Oh ! que je suis blessé !

— Vous ne voulez pas retourner d'où vous venez ? intervint Moore. C'est la maison qui offre la tournée.

— Je ne veux pas aller à la messe de minuit dans un état d'ébriété. »

Moore serra les poings.

« Vous pouvez suivre la messe des morts sans avoir à vous agenouiller.

— J'ai comme l'impression que vous voulez délicatement me faire comprendre que vous désirez être seuls. Je comprends. »

Il se retira à l'arrière du Flèche. Au bout d'un moment, ils l'entendirent ronfler.

« J'espère bien que nous ne le reverrons plus jamais, dit Leota.

— Pourquoi ? C'est un ivrogne inoffensif.

— Ce n'est pas vrai, il nous hait – parce que nous sommes heureux et qu'il ne l'est pas.

— Je crois qu'il est le plus heureux lorsqu'il est malheureux, dit Moore en souriant, et à chaque fois que la température tombe. Il adore le divan glacé parce qu'à chaque fois, c'est une petite mort. Il m'a dit une fois : « Faire partie du Set, c'est mourir plusieurs fois. Voilà ce qui me plaît dans le Set. »

« Tu es certaine que le sommeil ne peut pas lui faire du mal ? demanda-t-il brusquement.

— Oui, il n’y a aucun risque. »

Sous eux, le Temps reculait à travers le froid. Noël fut repoussé dans le hall d’entrée, puis sur le perron, vers leur monde, le monde d’Alvin, de Leota, d’Unger, pour se retrouver, frissonnant sur le seuil de sa propre Veille, dans les Bermudes.

Dans le Flèche, repensant aux années écoulées, Moore se souvint de sa première Fête du Nouvel An, des désirs qu’il éprouvait ce jour-là, et observa en lui-même qu’ils étaient auprès de lui maintenant ; il se souvint de toutes les Fêtes qui s’étaient déroulées depuis lors et réalisa qu’il allait manquer toutes celles qu’il y avait encore à venir ; il se souvint de son travail, du temps où il n’appartenait pas au Set, du temps avant le Temps – quelques mois plus tôt – et comprit qu’il ne pourrait plus le faire correctement maintenant – que le Temps était, en vérité, hors de ses gonds et qu’il n’avait pas le pouvoir de l’y remettre ; il se souvint de son ancien appartement qu’il n’avait jamais plus revu, de ses anciens amis, y compris Diane Demetrios, à présent morte ou sénile, et comprit qu’en dehors du Set qu’il allait quitter, il ne connaissait personne, sauf peut-être la jeune femme qui dormait à ses côtés. Seul, Wayne Unger était sans âge, car c’était un fonctionnaire de l’éternel. En l’espace d’un mois ou deux, Unger pouvait ouvrir un bar, former son propre cercle de marginaux et faire sa renaissance personnelle, si jamais il décidait de partir.

Moore se sentit soudain très rassis et fatigué. Il ne connaissait rien dans les domaines politique, législatif ou artistique contemporains. Ses critères se réduisaient à ceux du Set et concernaient surtout, les couleurs, le mouvement, la gaieté et le discours mondain ; il en était réduit à l’enfance dans le domaine des sciences. Il savait qu’il était riche, mais c’était le Set qui avait géré sa fortune. Tout ce qu’il possédait, c’était une carte de crédit multiple, qu’on acceptait partout dans le monde et qui pouvait lui permettre d’acheter n’importe quoi. Il avait examiné périodiquement son dossier et vu des relevés de compte qui lui montraient qu’il n’aurait jamais de souci financier. Mais il n’avait pas confiance en lui, il ne se sentait pas compétent pour rencontrer les gens vivant dans le monde extérieur. Peut-être allait-on le juger raseur, vieux jeu et bizarre, comme il s’était senti, ce soir, sans l’auréole du Set pour masquer son humanité.

Unger ronflait, Leota respirait profondément et le monde tournait. Quand ils atteignirent les Bermudes, ils revinrent sur terre.

Ils se trouvaient devant le Flèche, juste en dehors de la piste.

« Ça te dirait de marcher un peu ? demanda Moore.

— Je suis fatiguée, mon amour », répondit Leota, en regardant dans la direction de la Maison du Sommeil. Elle posa les yeux sur lui d'un air interrogateur.

« Je ne suis pas tout à fait prêt », dit-il en secouant la tête.

Elle se tourna vers lui. Il l'embrassa.

« Alors, nous nous reverrons en avril, chéri. Bonne nuit.

— Avril, le plus cruel des mois, observa Unger. Venez, ingénieur, accompagnez-moi jusqu'à la navette. »

Ils se mirent en route. Tournant le dos à l'aéroport, ils traversèrent la voie et entrèrent dans la vaste allée abritée qui menait au garage.

C'était une nuit cristalline, les étoiles scintillaient comme des paillettes et un satellite-balise étincelait comme une pièce d'or dans la mer du ciel. Leur respiration s'échappait en petites bouffées de fumée blanche qui s'évanouissaient avant de se former vraiment. Moore essayait en vain d'allumer sa pipe. Finalement, il s'arrêta et, les épaules courbées contre le vent, parvint à allumer le tabac.

« C'est une nuit idéale pour se promener », dit Unger.

Moore grommela. Un vent sauvage lui fouetta la joue d'une pluie enflammée de tabac. Les mains dans les poches de sa veste, le col remonté, il tirait sur sa pipe. Le poète lui tapa sur l'épaule.

« Venez en ville avec moi, suggéra-t-il. C'est juste derrière la colline. Nous pouvons même y aller à pied.

— Non », répondit Moore, à travers ses dents.

Ils poursuivirent leur promenade, mais à mesure qu'ils approchaient du garage, Unger avait l'air de plus en plus mal à l'aise.

« J'aimerais ne pas rester seul cette nuit, dit-il, brusquement, je me sens drôle, comme si j'avais bu le breuvage des siècles et que je me retrouve soudainement pourvu de la Sagesse à une époque où elle n'est pas nécessaire. J'ai... j'ai peur. »

Moore hésita.

« Non, répéta-t-il finalement, il est temps de nous dire adieu. Vous poursuivez le voyage, nous, nous arrêtons là. Amusez-vous bien. »

Aucun des deux ne fit mine de tendre la main. Moore le regarda entrer dans le garage des navettes.

Contournant le bâtiment, Moore coupa diagonalement à travers les pelouses désertes et les jardins. Il erra sans but pendant quelques minutes, puis trouva le chemin qui menait aux ruines.

Il avançait lentement sur la piste tortueuse dans le froid glacial. Entouré d'arbres, au bord de la panique, il dut rebrousser chemin, et émergea dans la clairière sous les étoiles, où des broussailles menaçantes tachaient les ruines de dessins obscurs, remuant au gré du vent.

L'herbe bruissait à ses pieds tandis qu'il s'asseyait sur une colonne tronquée et rallumait sa pipe.

Les pieds glacés, insensibles, il se sentit devenir de marbre, appartenir totalement à cet endroit : un décor, une ruine transplantée hors de l'histoire, hors de l'espace. Il n'avait pas envie de bouger. Il avait simplement envie de se figer, là, dans le paysage, de se transformer en son propre monument. Assis sur sa colonne, il signait des pactes avec des diables imaginaires : il voulait retourner en arrière, revenir avec Leota dans sa ville de Frisco, retravailler. Comme Unger, il se sentit soudain rempli de sagesse dans une époque où elle ne servait à rien. La connaissance, voilà ce qu'il lui fallait. Et ce qu'il possédait, c'était la peur.

Poussé par le vent, il choisit son chemin à travers la plaine. Au milieu de sa fontaine, Pan semblait mort ou endormi. Peut-être du froid sommeil des dieux, décida Moore. Peut-être, un jour, se réveillera-t-il pour souffler dans sa flûte et il n'aurait pour toute réponse que le bruissement du vent dans de hautes tours et le pas mécanique d'un robot qui viendra le sonder. Parce que les gens des Fêtes auront oublié les mélodies joyeuses et les personnages de cire, auront isolé le virus de la sagesse sur leurs diapositives colorées et immunisé l'humanité contre lui. Et que, programmée contre les émotions, une machine à frivolité fera perpétuellement naître une sensation de gaieté dans les rêves enfiévrés des délirants, de sorte qu'ils seront incapables de reconnaître ses mélodies. Et il n'y aura plus personne, parmi les enfants de Phoebus, qui sache simplement répéter le cri attique qui salua son premier passage, tant de Noël plus tôt, par-delà les eaux de la Méditerranée.

Moore regretta soudain de n'être pas resté plus longtemps avec Unger, parce qu'il sentait maintenant qu'il avait entrevu la philosophie du personnage. Il lui avait fallu ressentir la peur d'un monde nouveau pour engendrer ce sentiment, mais il commençait à comprendre le poète. Mais

pourquoi restait-il dans le Set, se demanda-t-il encore une fois. Tirait-il un plaisir masochiste de voir ses prophéties glacées s'accomplir, à mesure qu'il s'éloignait de sa propre époque ? Oui, peut-être était-ce cela.

Moore s'astreignit à un dernier pèlerinage. Il suivit leur vieux sentier jusqu'à la digue. Comme les pierres étaient froides sous ses doigts, il préféra emprunter la petite échelle pour atteindre la plage.

Debout, devant la grève couleur de rouille, au bord de l'abîme du monde, où les étoiles se reflétaient, il contempla les grosses bosses que formaient les rochers où ils avaient échangé leurs propos ensoleillés quelques jours/mois plus tôt. C'était de machines qu'il avait parlé alors, avant qu'ils ne parlent d'eux. Il avait cru, croyait toujours, en leur fusion inévitable avec l'essence de son espèce, pour donner naissance à des vaisseaux de vie plus grands, plus beaux. Maintenant, il redoutait, comme Unger, que le temps qu'on y arrive, autre chose serait perdu et que les vaisseaux, si grands, si beaux, resteraient inachevés, manquant de quelque élément essentiel. Il espérait qu'Unger se trompait ; il sentait que le Temps, avec ses hauts et ses bas, pourrait restaurer, à quelque équinoxe lointain, toutes ces vérités assoupies, ces dessous de l'âme, qu'il ressentait en ce moment. Et qu'il y aurait des oreilles sensibles à la mélodie de la flûte, et des pieds pour scander joyeusement sa musique. Il essayait d'y croire. Il espérait que c'était vrai.

Une étoile tomba et Moore regarda sa montre. Il était tard. Il marcha jusqu'à la digue qu'il enjamba à nouveau.

En rentrant dans la clinique du pré-sommeil, il rencontra Jameson, qui bâillait déjà, après son injection préliminaire. Jameson était un homme grand et mince, avec une chevelure de chérubin et un regard de démon.

« Moore, dit-il avec un sourire ironique, en le regardant prendre sa veste et remonter sa manche, tu vas passer ta lune de miel au frigo ? »

Le pistolet hypodermique fit un bruit comme un soupir sous la main rude du médecin ; l'injection préliminaire pénétra dans le bras de Moore.

« C'est exact, répliqua-t-il, levant les yeux sur Jameson, qui n'était pas absolument sobre. Pourquoi ? »

— Il me semble que ce n'est justement pas la chose à faire, expliqua Jameson, souriant toujours. Si je venais d'épouser Leota, je n'irais pas m'enfermer dans un congélateur. À moins que... »

Moore s'avança vers lui en émettant une sorte de feulement. Jameson recula, les yeux agrandis.

« Je plaisantais ! Je ne... »

Moore ressentit une douleur dans le bras qu'on venait de lui piquer tandis que le gros médecin l'empoignait pour l'arrêter.

« Vouais, dit Moore, eh bien, bonne nuit. Dors bien et essaie de te réveiller sobre. »

Le médecin lâcha son bras. Moore rabaissa sa manche et endossa sa veste.

« Tu dérailles », cria Jameson avant que Moore ne referme la porte.

Il avait environ une demi-heure avant de s'allonger sur son divan et il n'avait pas envie d'entrer déjà dans sa chambre. Il avait projeté d'attendre dans la clinique que l'injection fasse son effet, mais la présence de Jameson avait dérangé ses plans.

Il longea les vastes couloirs de la Maison du Sommeil, prit un ascenseur jusqu'aux chambres froides et alla jusqu'à sa porte. Il hésita puis poursuivit son chemin. Il allait dormir là-dedans pendant les trois mois et demi à venir, il n'avait aucune raison de consacrer à l'endroit une demi-heure supplémentaire.

Il bourra sa pipe. Il allait la fumer devant le hublot de la chambre de la déesse de glace, sa femme. Il inspecta les environs pour s'assurer qu'il n'y avait aucun médecin. On était censé ne pas fumer après la première injection, mais cela ne l'avait jamais encore incommodé, ni personne à sa connaissance.

Un bruit sourd et intermittent parvint à ses oreilles pendant qu'il était encore dans le couloir. Le bruit cessa lorsqu'il tourna le coin, puis reprit, plus fort cette fois. Il provenait de la direction dans laquelle il se dirigeait.

Au bout d'un moment, le silence revint.

Arrivé devant la porte de Leota, souriant avec sa pipe entre les dents, il trouva un stylo et barra d'un trait le nom de famille gravé sur la plaque. « Moore » écrivit-il, par-dessus. Pendant qu'il formait la lettre finale, le bruit sourd recommença.

Il venait de l'intérieur de la chambre.

Il ouvrit la porte, fit un pas, s'arrêta net.

L'homme lui tournait le dos. Dans sa main droite levée, il tenait un maillet.

Des marmottements hachés sortaient de ses lèvres.

« Qu'on la jonche de roses, de roses, mais qu'on ne sème jamais d'ifs... Dans le calme, elle repose... »

Moore traversa la chambre comme une flèche, attrapa le maillet qu'il parvint à arracher des mains de l'homme. Puis, il sentit que quelque chose se brisait dans sa main tandis que son poing entraînait en collision avec une mâchoire. L'homme heurta le mur, puis piqua du nez sur le sol.

« Leota ! cria Moore, Leota... »

Sculptée dans un marbre aussi pur que celui de Paros, elle était allongée dans le cercueil de glace. Le toit de toile avait été relevé. Sa chair était déjà aussi dure que la pierre – parce qu’il n’y avait pas de sang sur sa poitrine, là où le pieu s’était enfoncé. Seulement des craquelures et des fissures.

« Non », murmura Moore.

Le pieu était en synthoboïs extrêmement dur – comme du cocobolo ou du quebracho ou peut-être du *lignum vitae* – qu’on n’avait pas encore trouvé le moyen d’entailler...

« Non », répéta Moore.

Le visage de Leota portait l’expression détendue de quelqu’un qui rêve, ses cheveux luisaient comme de l’aluminium. À son doigt, brillait la bague...

Un murmure s’éleva dans le coin de la chambre.

« Unger, dit-il d’une voix sans timbre, pourquoi avez-vous fait ça ? »

L’homme respirait l’air avec difficulté. Ses yeux étaient fixés sur quelque chose d’innommable.

« ... Vampire, marmonna-t-il, elle séduit les hommes pour qu’une fois à bord de son Vaisseau Fantôme, elle les vide de leur sang à travers les siècles. Elle est l’avenir – d’apparence divine, mais en fait un monstre assoiffé de sang. » Il parlait sans trace d’émotion. « Qu’on la jonche de roses, de roses... De son allégresse, le monde a besoin – elle baigne dans les sourires de joie... Elle allait me laisser là, en l’air. Je ne peux pas descendre du manège et je n’arrive pas à gagner le pompon. Mais personne d’autre ne perdra ce que j’ai perdu, plus maintenant... Sa vie était un tourbillon, un tourbillon de chaleur et de bruit – je croyais qu’elle me reviendrait après s’être fatiguée de vous. »

Il se couvrit les yeux de la main comme Moore s’approchait de lui.

« Au technicien, à l’avenir... »

Moore le frappa avec le marteau, une fois, deux fois. Après le troisième coup, il perdit le compte, parce que son cerveau était incapable de compter plus de trois.

Puis il s’enfuit, courut, le maillet toujours à la main. Il traversa des portes comme des yeux aveugles, avança le long de couloirs, descendit des escaliers dérobés.

Pendant qu’il s’éloignait en vacillant de la Maison du Sommeil, il entendit qu’on l’appelait dans la nuit. Il ne s’arrêta pas.

Au bout d’un long moment, il se remit à marcher. Sa main lui faisait mal et l’air lui brûlait les poumons. Il gravit une colline, s’arrêta un instant au

sommet puis redescendit de l'autre côté.

La Ville des Fêtes, une station balnéaire luxueuse – possédée et subventionnée bien que rarement fréquentée par le Set – était déserte et sombre, à l'exception des illuminations de Noël, des paillettes et des branches de houx dans les vitrines. De quelque local s'élevaient des chants de Noël préenregistrés et des rires. Moore se sentit encore plus seul, en arpentant les rues, tandis qu'il se détachait de plus en plus de son corps à mesure que l'injection faisait son inévitable effet. Ses jambes étaient de plomb. Il avait du mal à garder les yeux ouverts.

Il n'y avait pas de service lorsqu'il entra dans l'église. Il faisait plus chaud. Il était seul là aussi.

L'intérieur de l'église était peu éclairé et il fut attiré par une rangée de lumières au pied d'une statue. C'était une crèche. S'appuyant contre un banc, il contempla la mère et l'enfant, les anges, l'âne et le boeuf curieux, le père. Puis, émettant un son qu'il n'aurait pu traduire en mots, il lança le maillet sur la petite crèche et se retourna pour partir. En s'agrippant au mur, il parvint à faire une douzaine de pas avant de s'écrouler, jurant, pleurant. Il s'endormit.

Ils le découvrirent au pied de la croix.

La Justice avait acquis une rapidité supersonique depuis la naissance de Moore. Du simple fait de l'augmentation de la population mondiale, les derniers bancs des derniers tribunaux restaient surchargés jusqu'à ce qu'on prenne des mesures pour réduire les formalités à leur plus strict minimum. On jugeait jour et nuit. C'est ainsi que Moore se retrouva sur le banc des accusés à dix heures du soir, deux jours après Noël.

Le procès dura moins d'un quart d'heure. Moore avait refusé d'être représenté par un avocat. Après la lecture des actes d'accusation, il plaida coupable et le juge le condamna à mort, dans la chambre à gaz, sans lever le nez de la pile de papiers qui encombraient son bureau.

On fit sortir un Moore hébété pour le ramener dans une cellule où on lui servit son ultime repas, qui ne lui laissa aucun souvenir. Il n'avait aucune idée du déroulement de la procédure judiciaire en usage en cette année où il avait échoué. L'avocat du Set avait eu l'air seulement ennuyé lorsqu'il lui avait exposé son cas, il avait mentionné quelque chose à propos de « châtiments symboliques », lui avait recommandé de ne pas se faire représenter par un avocat et de plaider coupable. Moore avait donc signé une déclaration à cet effet. Puis l'avocat était parti et Moore n'avait pas eu

l'occasion de s'entretenir avec d'autres personnes que ses gardiens jusqu'au jour du procès, quelques paroles brèves d'ailleurs avant d'entrer dans la salle. Et, à présent, condamné à mort, après avoir admis qu'il avait tué le meurtrier de sa femme, il n'arrivait pas à concevoir que justice ait été faite. Malgré tout, c'est avec un calme anormal qu'il mâchait mécaniquement le repas qu'il avait commandé. Il n'avait pas peur de mourir. Il ne parvenait pas à y croire.

Une heure plus tard, on vint le chercher. On le mena dans une petite pièce étanche, pourvue d'une seule et épaisse fenêtre, placée haut dans la porte métallique. Il s'assit sur un banc et les gardiens en uniforme gris claquèrent la porte derrière eux.

Au bout d'un interminable moment, il entendit les petites billes éclater et sentit les premières vapeurs, qui devinrent de plus en plus fortes.

Finalement, toussant, étouffant, criant, les poumons en feu, il pensa à elle, allongée là-bas sur son lit de glace et les accents ironiques de la chanson qu'Unger avait entonnée pendant leur dernier vol lui revinrent à l'esprit :

*Je suis allé à St. James' Infirmary,  
j'y ai vu ma gosse  
allongée sur une longue table,  
si douce, si froide, si blanche...*

Unger avait-il déjà prémédité son crime ? se demanda-t-il. Ou bien était-ce une idée enfouie dans son inconscient ? Quelque chose qu'il avait senti venir, et c'était pour cela qu'il avait demandé à Moore de rester avec lui – pour empêcher que cela se produise ?

Il ne le saurait jamais, réalisa-t-il, tandis que le feu enflammait son crâne et consumait son cerveau.

En se réveillant, il se sentit très faible, entouré de draps blancs. La voix dans ses écouteurs lui murmura :

« Que cela vous serve de leçon. »

Moore arracha les écouteurs d'un geste vigoureux – du moins, le croyait-il, mais ses muscles répondirent faiblement. Les écouteurs se détachèrent quand même.

Il ouvrit les yeux et regarda autour de lui.

Ou bien il se trouvait dans le pavillon des malades, situé dans les derniers étages de la Maison du Sommeil, ou bien il était en enfer. Franz Andrews,

l'avocat du Set, qui lui avait conseillé de plaider coupable, était assis à son chevet.

« Comment vous sentez-vous ? lui demanda-t-il.

— Oh, fameusement bien ! On fait une partie de tennis ? » L'homme sourit faiblement.

« Vous avez payé votre dette envers la société, déclara-t-il, par la procédure du châtiment symbolique.

— Oh ! cela explique tout », dit Moore avec un sourire crispé. Puis : « Je ne vois pas pourquoi il fallait un châtiment, symbolique ou autre. Cet infâme rimailleux a tué ma femme.

— Il le paiera », dit Andrews.

Moore se tourna sur le côté et étudia le visage indifférent, aux traits plats, à côté de lui. Les cheveux courts de l'avocat hésitaient entre le blond et le gris et son regard était grave, inflexible.

« Voulez-vous répéter ce que vous venez de dire ?

— Bien sûr. J'ai dit, il le paiera.

— Il n'est donc pas mort ?

— Non, il est bien vivant – deux étages au-dessus de nous. Il faut lui soigner le crâne avant qu'il passe devant un tribunal. Il est encore trop mal pour affronter l'exécution.

— Il est vivant ! s'exclama Moore, vivant ! Alors pourquoi diantre ai-je été exécuté ?

— Eh bien, vous avez en effet tué l'homme, dit Andrews, un peu ennuyé. Le fait que les médecins ont réussi à le ranimer n'altère pas le fait qu'il y a eu homicide. Le châtiment symbolique existe pour les cas de ce genre. Vous réfléchirez à deux fois avant de recommencer. »

Moore tenta de se lever, n'y parvint pas.

« Soyez prudent. Il vous faudra encore plusieurs jours de repos avant que vous puissiez vous lever. Votre résurrection ne date que de la nuit dernière. »

Moore ricana faiblement. Puis il se mit à rire, longtemps, longtemps. Il s'arrêta brusquement dans un petit sanglot.

« Vous vous sentez mieux ?

— Bien sûr, bien sûr, murmura-t-il d'une voix rauque, je me porte comme un charme, s'il existe encore des charmes à notre époque. Quel châtiment mérite Unger pour son crime ?

— La chambre à gaz, répondit l'avocat. Le même que le vôtre si le prétendu...

— Symbolique ou pour de bon ?

— Symbolique naturellement. »

Moore ne se souvint pas de ce qui se passa ensuite, sauf qu'il entendit quelqu'un pousser un cri et qu'un médecin apparut soudain de quelque part, lui fit quelque chose au bras. Il distingua le doux sifflement de la seringue. Puis s'endormit.

Lorsqu'il se réveilla, il se sentait déjà moins faible et remarqua qu'un insolent rayon de soleil dansait sur le mur en face de lui. Andrews semblait ne pas avoir bougé de sa place.

Il regarda l'avocat sans dire un mot.

« Je viens d'apprendre, dit ce dernier, que vous ignoriez tout du présent état de la justice. Je n'ai pas fait attention à la durée de votre appartenance au Set. Ce genre de choses se produit si rarement – en fait, c'est le premier cas dont je m'occupe. Si bien que j'ai supposé que vous saviez ce qu'était un châtiment symbolique, lorsque je vous ai parlé dans votre cellule. Je m'en excuse. »

Moore hocha la tête.

« J'ai également supposé, poursuivit-il, que vous aviez considéré les circonstances dans lesquelles Mr. Unger avait prétendument commis un homicide...

— Comment prétendument ! Diantre, j'y étais ! Il lui a enfoncé un pieu dans le coeur ! » La voix de Moore se brisa à ces mots.

« L'affaire n'ayant pas de précédent, expliqua Andrews, il a fallu décider si on devait l'accuser maintenant d'homicide volontaire ou si l'on devait appliquer la détention préventive jusqu'après l'opération pour le traîner devant les tribunaux au cas où les choses ne se passeraient pas bien. La question de sa détention aurait alors soulevé encore plus de problèmes – qui, heureusement, ont été résolus à la propre suggestion de Mr. Unger. Après la guérison, il entrera dans sa chambre froide pour y rester jusqu'à ce que la nature du crime ait été correctement déterminée. C'est librement et volontairement qu'il a fait cette proposition. Aussi aucune décision légale n'a encore été prise. Son procès est ajourné jusqu'à ce que les techniques chirurgicales soient suffisamment raffinées...

— Quelles techniques chirurgicales ? » demanda Moore en s'asseyant et s'appuyant sur la tête du lit. Il avait l'esprit totalement clair pour la première fois depuis Noël. Il pressentit ce qui allait suivre, mais ne dit qu'un mot :

« Expliquez.

— Mr. Unger, commença Andrews, possède une conception toute poétique de l'emplacement exact du coeur humain. Il ne l'a pas percé au centre, bien que l'angle du pieu ait bien provoqué accidentellement la perforation du ventricule gauche – ce qui n'est pas si grave, d'après les médecins.

« Cependant, la colonne vertébrale a été atteinte. Deux vertèbres sont brisées et d'autres fêlées. Il semble également que la moelle épinière ait été sectionnée... »

Moore retomba dans son hébétude dès qu'il enregistra les paroles de l'avocat qui flottaient encore dans l'air entre eux. Naturellement, elle n'était pas morte. Mais elle n'était pas non plus vivante. Elle dormait du froid sommeil. L'étincelle de vie persisterait en elle jusqu'au réveil. Alors, et seulement alors, elle pourrait mourir. À moins que...

« ... Tout cela est compliqué par sa grossesse et la période nécessaire pour élever la température du corps à un degré opérable, poursuivait Andrews.

— Quand vont-ils opérer ? l'interrompit Moore.

— Ils ne peuvent se prononcer sur une date exacte, dans l'état actuel des choses, répondit Andrews. C'est une opération tout à fait spéciale, car elle pose des problèmes qui, bien que résolus théoriquement, n'ont pas encore de réponse pratique. Chaque élément peut être traité en ce moment même mais il faudrait pouvoir isoler les autres pendant l'opération. Ensemble, ils représentent un formidable casse-tête ; il faut opérer le coeur et la moelle épinière, sauver l'enfant, tout cela en même temps. Ce qui exige de nouveaux appareils et de nouvelles techniques.

— Oui, mais quand ? » insista Moore.

Andrews haussa les épaules.

« Ils ne veulent pas se prononcer. Dans quelques mois, dans quelques années. Elle va bien telle qu'elle est maintenant. Mais... »

Moore lui demanda de s'en aller. D'une voix assez forte. Ce que l'avocat fit.

Le jour suivant, bien que se sentant encore étourdi, Moore se leva et refusa de se remettre au lit si on ne le laissait pas voir Unger.

« Il est en détention préventive, dit le médecin qui le traitait.

— Ce n'est pas vrai, répliqua Moore. Vous n'êtes pas avocat et je viens de m'entretenir avec l'un d'entre eux. On ne le mettra en détention préventive, légalement, qu'après son prochain réveil du sommeil froid. »

Il lui fallut plus d'une heure pour obtenir la permission de rendre visite à Unger. Lorsqu'il l'eut, il se rendit dans la chambre d'Unger, flanqué d'Andrews et de deux infirmiers.

« Vous n'avez pas l'air d'avoir confiance dans le châtement symbolique ? dit-il ironiquement à Andrews. Vous savez bien que je suis censé réfléchir à deux fois, avant de recommencer. »

Andrews regarda ailleurs et ne dit rien.

« De toute façon, je suis encore trop faible et je n'ai pas de marteau à portée de main. »

Ils frappèrent et entrèrent.

Unger, la tête enturbannée de blanc, était assis, soutenu par des oreillers. Un livre fermé était posé sur le couvre-lit. Il regardait le jardin par la fenêtre et tourna la tête à leur entrée.

« Bonjour, espèce de fils de pute, observa Moore.

— De grâce », dit Unger.

Moore ne savait plus quoi dire. Il venait d'exprimer tout ce qu'il ressentait. Aussi, se dirigeant vers la chaise à côté du lit, il s'y assit. Il pêcha sa pipe au fond de la poche de sa robe de chambre et la tripota pour cacher son malaise. Puis, il réalisa qu'il n'avait pas de tabac sur lui. Ni Andrews ni les infirmiers ne semblaient faire attention à eux.

Il plaça la pipe vide entre ses dents et leva les yeux.

« Je suis désolé, dit Unger. Parvenez-vous à le croire ?

— Non, répondit Moore.

— Elle représente l'avenir, et elle est à vous, expliqua Unger. Je lui ai percé le coeur mais elle n'est pas vraiment morte. Ils sont en train de mettre au point les appareils chirurgicaux. Ils vont la remettre à neuf, vous verrez, elle sera comme avant. » Il lui adressa un clin d'oeil puis baissa les yeux sur ses draps.

« Si cela peut vous consoler, poursuivit-il, je souffre et je vais souffrir plus encore. Il n'y aura pas de Senta pour ce Hollandais-là. Je vais voguer, avec le Set ou sans le Set, dans une chambre froide – pour mourir dans quelque lieu inconnu au milieu d'étrangers. » Il leva les yeux, regarda Moore avec un faible sourire. Le regard que Moore fixait sur lui lui fit à nouveau baisser les yeux. « Ils la sauveront ! insista-t-il. Elle va dormir jusqu'à ce qu'ils soient absolument certains de la technique. Et vous partirez ensemble, pendant que je continuerai à souffrir. Vous ne me reverrez jamais plus. Je vous souhaite d'être heureux. Je ne demande pas votre pardon. »

Moore se leva.

« Nous n'avons plus rien à nous dire pour le moment. Nous en reparlerons dans un an, dans un jour. »

Il sortit de la chambre en se demandant ce qu'il aurait pu ajouter.

« C'est une question d'éthique que l'on pose au Set – c'est-à-dire à moi-même, dit Mary Maude. Malheureusement, elle nous a été posée par des avocats du gouvernement, aussi ne peut-on la traiter comme la plupart des questions d'éthique. Elle exige une réponse.

— En ce qui concerne Unger ou Moore ? demanda Andrews.

— Pas directement. En ce qui concerne le Set dans son ensemble, comme résultat de leur escapade. »

Elle indiqua le dossier sur son bureau. Andrews hocha la tête.

« – Parmi nous, un enfant est né », lut-elle, considérant la photo de Moore prostré dans l'église. L'éditorial en première page de ce journal nous accuse de créer toute une variété de névrosés – depuis les nécrophiles jusqu'au bout de la liste. Et puis, il y a cette autre photo – nous ne savons toujours pas qui l'a prise – ici, en page 3.

— Je l'ai vue.

— Ils veulent maintenant l'assurance que les ex-membres du Set resteront frivoles et ne se transformeront pas en éminents indésirables.

— C'est la première fois que cela se produit...

— Naturellement, dit-elle en souriant, ils ont, en général, la décence d'attendre quelques semaines avant de devenir asociaux – et la richesse compense la plupart des difficultés d'ajustement, difficultés toutes normales. Mais, d'après les accusations, ou bien notre choix des membres est erroné – ce qui est ridicule –, ou bien nous ne les contrôlons pas correctement lorsqu'ils partent – ce qui est profondément ridicule. D'abord, parce que c'est moi qui fais toutes les interviews, et deuxièmement, parce qu'on ne peut pas projeter un individu un demi-siècle ou plus dans l'avenir et s'attendre à ce qu'il atterrisse sur ses pieds, plus normalement et joyeusement lui-même, indépendamment de l'orientation qu'on peut lui donner. Nos gens s'en tirent très bien, pourtant, parce qu'en général, ils ne font pas grand-chose.

« Mais Moore et Unger étaient raisonnablement normaux. Ils ne se connaissaient pas particulièrement bien. Tous deux observaient d'un peu plus près que les autres membres l'histoire qui se faisait sous leurs yeux et tous deux étaient extrêmement sensibles à ces changements. Leur problème, pourtant, est d'ordre strictement personnel. »

Andrews ne dit rien.

« J'entends par cela, que c'est un simple cas de jalousie au sujet d'une femme – une variable humaine imprévisible. Je ne pouvais pas prévoir leur conflit. Les temps qui changent n'ont aucun lien avec cette histoire. N'est-ce pas ? »

Andrews ne dit toujours rien.

« ... Donc, il n'y a pas de problème, conclut-elle. Nous n'abandonnons pas des Kaspar Hauser dans les rues. Nous transplantons simplement des gens riches, de bon goût, quelques générations plus loin, dans l'avenir – et ils s'y font très bien. Notre seul faux pas jusqu'ici a été basé sur un antagonisme de mâles, de l'espèce qui s'aggravent mutuellement, et causé par une belle femme. C'est tout. Vous êtes d'accord ?

— Il a cru qu'il allait vraiment mourir..., dit soudain Andrews. Je n'ai pas pensé qu'il pouvait ignorer le Code Légal Mondial.

— Problème mineur, dit-elle, en le balayant d'un geste. Il est encore en vie.

— Si vous aviez vu son visage lorsqu'il s'est réveillé à la Clinique...

— Les visages ne m'intéressent pas. J'en ai trop vu. Notre préoccupation maintenant est de poser un problème, puis de le résoudre à la satisfaction du gouvernement.

— Le monde change si rapidement que je ressens presque moi-même le besoin de m'y ajuster quotidiennement. Ces pauvres...

— Certaines choses ne changent pas, l'interrompt Mary Maude. Mais je vois à quoi vous voulez en venir. C'est très malin. Nous allons engager une équipe Psy indépendante pour nous faire une étude sur les besoins du Set, un meilleur ajustement. Leur recommandation consistera à nous suggérer de réserver un jour par an à des desseins thérapeutiques. Nous tiendrons chacune de ces séances dans différentes parties du monde – dans des endroits où les Fêtes n'ont pas lieu. Nombre de villes attendent avec impatience qu'on leur accorde une concession. Ce jour-là sera consacré à des activités simples et propices à l'adaptation, où les membres se mêleront aux non-membres. Puis, dans la soirée, nous donnerons un repas léger, suivi d'un divertissement, détendu, calme, et d'un peu de danse – la danse fait du bien à l'âme, cela relâche les tensions. Je suis certaine que cet arrangement satisfera les parties concernées. » Elle sourit à cette dernière phrase.

« Je pense que vous avez raison, dit Andrews.

— Naturellement. Lorsque l'équipe Psy aura pondu plusieurs milliers de pages, vous vous chargerez de résumer leurs découvertes en quelques

centaines de pages et de les mettre sous forme de résolution que nous examinerons avec le comité directeur. »

Andrews acquiesça d'un signe de tête.

« Je vous remercie de vos suggestions.

— Je vous en prie. Je suis payé pour cela. »

Après son départ, Mary Maude enfila ses gants noirs et déposa une autre bûche dans la cheminée. Le prix du bois véritable augmentait chaque année, mais elle ne faisait pas confiance aux chauffages sans flammes.

Il fallut trois jours pour que Moore se sente suffisamment bien pour entrer dans le sommeil froid. Tandis que l'injection préliminaire affaiblissait ses sens et que ses yeux se fermaient, il se demanda quel étrange Jugement dernier il allait affronter à son réveil. Il savait cependant que, quel que fût l'apport de la nouvelle année, il serait solvable.

Il s'endormit et le monde continua à tourner.

D'après une traduction de MARTINE WIZNITZER.  
*The Graveyard Heart.*

© Ziff-Davis Publishing Co, 1964.

© Librairie Générale Française, 1984, pour la traduction.

# L'HOMME QUI RENTRAIT À PIED

par James Tiptree Jr.

*Il n'y a pas de paradoxe véritable dans le récit suivant, si ce n'est une sorte de polyrythmie. C'est ainsi qu'on peut décrire la superposition, ou plutôt l'entrecroisement, de deux temps qui s'écoulent à des vitesses très dissemblables et dans des directions opposées. On peut également se représenter, en guise de traduction visuelle dans l'espace ordinaire à trois dimensions, un ressort cylindrique le long duquel on place une aiguille. Chaque spire du ressort rencontre l'aiguille en un point déterminé, mais ces intersections sont beaucoup plus écartées l'une de l'autre si l'on parcourt le ressort que si on parcourt l'aiguille.*

...

*TRANSGRESSION ! Terreur ! Et lui projeté et perdu là-bas... enfoncé dans l'impossible, abandonné, sans que l'on sache jamais comment, fourvoyé dans le dernier des derniers endroits où il aurait dû se trouver lors de cette inconcevable panne d'un mécanisme jamais plus concevable... Lui coupé de tout, désarmé, sa sauvegarde rompue, lui qui dans ce milliardième de seconde comprenait que son unique filin de sécurité se défaisait, s'éloignait, que le plus long lien avec la vie se retirait, s'escamotait, disparaissait à jamais hors de portée... se repliait comme un télescope dans le tourbillon en train de se refermer et au-delà duquel il y avait son foyer, son existence, sa seule possibilité d'être ; le voyait aspiré au creux du plus profond des gouffres, s'y fondant, le laissant solitaire sur on ne saura jamais quel rivage d'erreur totale – de beauté dépassant toute joie, peut-être ? D'horreur ? De néant ? D'une profonde dissemblance seulement mais, quel qu'il fût certainement cet endroit où il s'était introduit, certainement qu'il ne pouvait*

*pas permettre sa survie, admettre la violence, la violation de son anomalie ; et lui véhément, bravé, acharné – raidi dans une protestation de tout son être, le corps crispé comme un poing dans le refus fondamental de sa présence à cet endroit, abandonné là-bas – qu'est-ce qu'il a fait ? Rejeté, exilé, possédé du désir de revenir chez lui plus désespérément qu'aucune bête perdue cherchant à regagner son inatteignable demeure, son chez-lui, CHEZ LUI – et pas de chemin, pas de transport, pas de véhicule, pas de moyens, pas de machine, pas de force mais son intolérable volonté tendue pour rentrer chez lui le long de ce vecteur qui disparaissait, cette ultime et unique ligne de sauvetage – qu'a-t-il fait ?*

*Il est parti à pied.*

*Pour rentrer chez lui.*

Ce qui s'était détraqué dans le programme de l'industriel, principal usager de l'Accélérateur de Particules de Bonneville, dans l'Idaho, on ne l'a jamais su au juste. Ou, plutôt, tous ceux qui auraient été en mesure de diagnostiquer l'origine du détraquement furent eux-mêmes annihilés presque aussitôt dans la catastrophe plus grande qui se produisit ensuite.

La nature de ce second cataclysme ne fut pas comprise non plus sur le moment. Il n'y eut qu'un fait certain, c'est qu'à onze heures cinquante-trois minutes six secondes le 2 mai 1989 selon le calendrier Vieux Style les laboratoires de Bonneville et tout leur personnel furent transformés en une sorte de matière parfaitement pulvérisée ressemblant à un plasma à haute énergie, qui ne tarda pas à s'envoler en même temps que se produisaient des événements atmosphériques, sismiques et radioactifs.

La zone perturbée englobait par malheur un système Chien-de-garde destiné à la protection du territoire et muni d'une bombe opérationnelle.

Dans la confusion des heures qui suivirent, la population de la Terre fut réduite de façon substantielle, la biosphère fut modifiée et la Terre elle-même fut trouée d'une multitude de cratères plus classiques. Pendant plusieurs années, les survivants se préoccupèrent de leur propre existence et l'étrange cratère de poussière de Bonneville fut laissé en paix sous l'action des cycles climatiques qui se succédaient.

Ce n'était pas un grand cratère ; à peine plus d'un kilomètre de diamètre et dépourvu du rebord habituel. Sa surface était couverte d'une fine substance broyée qui se transforma en poussière en séchant. Avant les pluies, elle était presque parfaitement plane. C'est seulement sous certains éclairages, s'il y

avait eu là quelqu'un pour l'examiner, qu'apparaissait une petite marque ou emplacement érodé presque exactement au centre.

Deux décennies après le désastre apparut un groupe de petits hommes bruns venant du sud, avec un troupeau de moutons au type légèrement insolite. À cette époque, le cratère avait l'apparence d'un vaste creux peu profond dans lequel l'herbe poussait mal, sans doute à cause de l'absence presque totale de micro-organismes dans la terre. Ni cette herbe ni la végétation drue environnante ne se révélèrent nocives pour les moutons. Quelques huttes primitives se dressèrent sur le bord sud et un sentier à peine visible commença à s'imprimer en travers du cratère proprement dit, passant par l'emplacement dénudé du centre.

Un matin de printemps, deux enfants qui faisaient traverser le cratère à un troupeau revinrent en hurlant au camp. Un monstre avait jailli du sol devant eux, un énorme animal plat qui proférait un rugissement épouvantable. Il avait disparu en un éclair et dans un tremblement de la terre, laissant derrière lui une odeur diabolique. Les moutons s'étaient enfuis.

Comme ce dernier point était manifestement vrai, des aînés y allèrent voir. Ne trouvant pas trace du monstre et aucun endroit où il aurait pu se cacher, ils réglèrent la question en donnant une correction aux enfants, qui réglèrent la question en faisant un détour pour ne pas passer par l'emplacement du monstre, et rien ne se produisit plus pendant un certain temps.

Au printemps suivant, l'épisode se répéta. Cette fois, une jeune fille plus âgée y assistait ; mais elle put seulement ajouter que le monstre semblait courir à plat ventre sur le sol sans avancer d'un pas. Et il y avait un endroit tout gratté dans la terre. De nouveau on ne trouva rien ; un charme fiché dans un bâton fendu fut placé sur le lieu.

Quand la même chose arriva pour la troisième fois, l'année d'après, le détour fut agrandi et d'autres charmes furent ajoutés. Mais étant donné qu'aucun mal ne semblait en venir et que les hommes bruns avaient vu bien pire, l'élevage des moutons continua comme avant. Quelques autres apparitions instantanées du monstre furent observées, chaque fois au printemps.

À la fin de la troisième décennie de la nouvelle ère, un grand vieillard descendit d'un pas traînant les collines du sud, portant son paquetage sur une bicyclette. Il campa de l'autre côté du cratère et ne tarda pas à découvrir l'emplacement du monstre. Il essaya de questionner les gens à ce sujet, mais personne ne le comprit, alors il troqua un couteau contre de la viande. Bien

qu'il fût manifestement dépourvu de force, quelque chose en lui les dissuada de le tuer, ce qui se révéla sage parce qu'il aida par la suite les femmes à soigner plusieurs enfants malades.

Il passait beaucoup de temps aux abords de l'endroit de l'apparition et se trouvait à proximité quand elle se renouvela. Ce qui le mit dans un état de grande excitation, et il fit plusieurs choses inexplicables mais apparemment inoffensives, comme de transférer son campement dans le cratère au bord du sentier. Il y demeura une année entière à surveiller le site et était là lors de la manifestation suivante. Après quoi, il occupa plusieurs jours à fabriquer un charme en pierre pour l'emplacement puis s'éloigna dans la direction du nord, du même pas boitillant qu'il avait en venant.

D'autres décennies s'écoulèrent. Le cratère s'éroda et une rigole creusée par l'eau-de pluie sur un des bords du bassin devint un oued. Les hommes bruns et leurs moutons furent attaqués par une bande d'hommes aux cheveux gris, après quoi les survivants s'en allèrent en direction de l'est. Les hivers de ce qui avait été l'Idaho ne connaissaient plus le gel désormais ; des trembles et des eucalyptus poussèrent dans la plaine humide. Toutefois le cratère demeura sans arbres, il avait l'aspect d'une cuvette peu profonde couverte d'herbe, et la place dénudée au centre demeura telle quelle. Les cieux s'étaient quelque peu éclaircis.

Après trois autres décennies, une plus grande troupe de gens noirs avec des charrettes tirées par des boeufs survint et séjourna pendant un temps, mais ces gens repartirent quand ils virent à leur tour le monstre au bruit de tonnerre. Divers autres nomades passèrent par là.

Cinq décennies plus tard, une petite colonie permanente s'était formée sur la plus proche chaîne de collines, d'où des hommes montés sur de petits chevaux à l'échine marquée de bandes foncées descendaient faire paître du bétail bossu près du cratère. Une cabane de berger fut construite près du ruisseau où par la suite s'installa une famille au teint olivâtre et aux cheveux roux. Le moment venu, un membre de ce clan observa de nouveau le monstre éclair, mais ces gens-là ne s'en allèrent pas. La pierre que l'homme de haute taille avait érigée fut remarquée et laissée en place.

La ferme au bord du cratère devint un groupe de trois et d'autres s'agglomérèrent autour, la piste qui traversait devint une voie charretière avec un pont de bois par-dessus le ruisseau. Au centre du cratère, dont la forme se discernait encore un peu, le chemin formait un coude, évitant un emplacement herbu au centre duquel s'encastrait curieusement environ un

mètre carré de terre dénudée et un bloc de grès portant de profondes marques gravées.

L'apparition du monstre était maintenant un événement qu'on savait se produire régulièrement à certain matin de printemps en cet endroit et les enfants de la communauté se mettaient réciproquement au défi d'en approcher. Allusion y était faite dans une phrase qui pouvait se traduire par « le Vieux Dragon ». Le Vieux Dragon se manifestait toujours de la même façon : un bref et violent roulement de tonnerre commençait et s'interrompait brusquement, au milieu duquel une créature semblable à un dragon avait l'apparence de courir comme un dératé sur la terre sans jamais bouger pour autant. Ensuite il y avait une mauvaise odeur et la terre fumait. Les gens qui l'avaient vu de près parlaient d'une sensation de frémissement.

Au début du second siècle, deux jeunes gens entrèrent par la ville du côté nord. Leurs chevaux avaient un poil plus long que ceux du pays et l'équipement qu'ils transportaient comprenait deux objets en forme de boîte que les jeunes gens placèrent sur le site du monstre. Ils demeurèrent une année entière dans les parages, observant deux matérialisations du Vieux Dragon, et ils fournirent une quantité de renseignements et de cartes indiquant les routes et les centres commerciaux des régions plus froides du nord. Ils bâtirent un moulin à vent qui fut accepté par les gens du pays et offrirent de construire une machine pour produire de l'éclairage qui fut refusée. Puis ils s'en allèrent avec leurs boîtes après avoir vraiment tenté de convaincre un garçon de la localité d'apprendre à s'en servir.

Au cours des décennies suivantes, d'autres voyageurs s'arrêtèrent pour admirer le monstre, et il y eut des escarmouches sporadiques dans les montagnes du sud. Une des bandes armées descendit en force au hameau du cratère pour voler du bétail. Elle fut repoussée, mais les pillards laissèrent une maladie pourprée qui fit de nombreuses victimes. Pendant tout ce temps, l'emplacement stérile au centre du cratère demeura inchangé, et le monstre se manifesta avec sa régularité habituelle, observé ou non.

La ville de la colline s'agrandit et changea, le hameau du cratère s'agrandit en une ville. Les routes s'élargirent, se relièrent, formèrent un réseau. Sur les collines poussaient à présent des conifères gris-vert qui descendaient jusque dans la plaine, et des lézards babillards vivaient dans leurs branches.

À la fin du siècle, une troupe minable de squatters vêtus de peaux avec des bêtes laitières rabougries survint de l'ouest et ils furent tués ou dispersés, mais pas avant que le bétail du pays n'ait attrapé un parasite fatal. Des

vétérinaires du chef-lieu dans le nord furent appelés en consultation, mais il n'y avait pas grand-chose à faire. Les familles proches du cratère s'en allèrent et pendant quelques décennies la région resta déserte. Finalement du bétail d'une nouvelle race fut introduit dans la plaine et le hameau du cratère fut de nouveau occupé. Toutefois le centre dénudé continua chaque année à produire le monstre qui devint un phénomène familier de la région. À plusieurs reprises, la lointaine Autorité du Nord-Ouest envoya des gens pour l'observer.

Le hameau du cratère prospéra et s'étendit dans les prés où le bétail avait brouté, et une partie du vieux cratère devint le parc municipal. Une petite industrie touristique saisonnière fleurit autour du site du monstre. Les habitants louèrent des chambres au moment de l'apparition et de nombreux souvenirs plus ou moins authentiques du monstre furent exposés dans les tavernes du pays.

Le monstre suscita divers cultes. Certains pensaient qu'il s'agissait d'un démon ou d'une âme damnée forcée d'apparaître dans la souffrance sur Terre pour expier la catastrophe vieille de deux siècles. D'autres croyaient que cette chose, ou cet être, était une sorte de messenger dont le grondement annonçait soit le Jugement dernier soit l'espoir, selon la personnalité du croyant. Une secte bruyante professait que l'apparition surveillait la moralité des habitants pendant l'année écoulée, et elle assistait à l'événement en quête de changements susceptibles d'être interprétés en bien ou en mal. Être touché par la poussière que soulevait le monstre était considéré comme portant bonheur, ou comme dangereux. À chaque génération il y avait au moins un gamin qui essayait de frapper le monstre avec un bâton, récoltant en général dans l'aventure un bras cassé et une histoire à raconter dans les tavernes jusqu'à la fin de ses jours. Bombarder le monstre de cailloux ou d'autres objets était une distraction en vogue et pendant quelques années on lui lança à la tête systématiquement des fleurs et des prières. Un jour, des gens tentèrent de la prendre au filet et n'eurent pour leur peine que des lambeaux de filet et de la vapeur. L'emplacement proprement dit avait été depuis longtemps entouré d'une grille protectrice au centre du parc.

À travers tout cela, le monstre faisait chaque année son apparition énigmatique et violente, se démenant à plat ventre dans une frénésie immobile, inatteignable et rugissant.

C'est seulement au quatrième siècle de la nouvelle ère que l'on constata que le monstre avait légèrement changé. Il n'était plus à plat sur le sol ; il

avait un bras et une jambe dressés comme s'il fauchait l'air ou donnait un coup de pied. Au fil des années, il se mit à changer plus vite si bien qu'à la fin du siècle il était redressé, le corps ramassé dans une pose tourmentée, les bras étendus comme figés en pleine giration. Son rugissement, lui aussi, semblait à un diapason différent et la terre après fumait de plus en plus.

L'impression générale fut alors que l'homme-monstre était sur le point de faire quelque chose, de se livrer à quelque manifestation définitive, et une série de catastrophes et de merveilles naturelles donnèrent du crédit à un culte vigoureux qui enseignait cette doctrine. Plusieurs chefs religieux se rendirent à la ville pour observer les apparitions.

Toutefois les années passèrent par dizaines sans que l'homme-monstre fît autre chose que tourner lentement sur place, si bien qu'il semblait à présent en train de glisser ou de trébucher en marchant à reculons comme une créature assaillie par un vent de tempête. On ne sentait pas de vent, naturellement, et d'ailleurs le climat général s'adoucit et tout cela ne donna rien.

Au début du cinquième siècle du Nouveau Calendrier, trois équipes d'experts envoyés par l'Autorité Centrale du Nord traversèrent la région et s'arrêtèrent pour observer le monstre. Un appareil d'enregistrement permanent fut installé sur le site, après assurance donnée aux habitants de la ville qu'il ne s'agissait pas d'expérimentation scientifique. Un garçon du pays fut formé pour le manier ; il démissionna quand sa petite amie le quitta mais un autre se porta volontaire. À cette époque presque tout le monde était persuadé que l'apparition était un homme, ou le fantôme d'un homme. Le garçon préposé à l'appareil enregistreur et quelques autres, dont le professeur de mécanique de l'école, l'appelaient l'Ami John quand ils en parlaient. Dans les décennies suivantes, les routes furent énormément améliorées ; les déplacements par toutes sortes de moyens de transport augmentèrent et il fut question de construire un canal à ce qui avait été le fleuve du Serpent.

Un matin de mai à la fin du cinquième siècle, un jeune couple dans un élégant cabriolet vert tiré par une mule arriva au petit trot sur la grand-route qui venait des monts de la Sandreas Rift vers le sud-ouest. La jeune femme avait le teint doré et bavardait avec son jeune mari dans une langue qui ne ressemblait à aucune de celles entendues par l'Ami John à la fin ou au commencement de sa vie. Ce qu'elle lui disait, cependant, avait été entendu de tout temps et dans toutes les langues.

« Oh ! Serli, je suis bien contente que nous ayons entrepris ce voyage maintenant. L'été prochain, je serai tellement occupée avec bébé. »

Ce à quoi Serli répliqua comme l'ont souvent fait les jeunes maris, et c'est ainsi qu'ils arrivèrent à l'auberge de la ville. Ils y laissèrent cabriolet et bagages, puis se mirent en quête de l'oncle de la jeune femme qui les attendait. Le lendemain était le jour de l'apparition annuelle de l'Ami John, et l'oncle Laban était venu du Musée d'histoire du MacKenzie pour l'observer et prendre certaines dispositions.

Ils le découvrirent en compagnie du professeur de mécanique de la ville qui était aussi l'observateur du site du monstre. L'oncle Laban les emmena tous alors dans le bureau du maire pour y faire la connaissance de diverses personnalités religieuses. Le maire n'ignorait pas les avantages du tourisme mais il se rangea au côté de l'oncle Laban pour obtenir que les chefs de culte donnent bon gré mal gré leur assentiment à l'interprétation séculière des autorités de MacKenzie concernant le « monstre », ce qui fut facilité par le fait que ces chefs ne s'accordaient pas entre eux. Puis, voyant combien la nièce était jolie, le maire les ramena tous dîner chez lui.

Quand ils revinrent se coucher à l'auberge, celle-ci bourdonnait de vacanciers.

« Oh ! là ! là ! dit l'oncle Laban, j'ai le gosier desséché à force d'avoir parlé, fille de ma soeur. Quel poids de sainte sottise représente cette Morsha ! Serli, mon garçon, je sais que tu as des questions à poser. Laisse-moi te passer ceci à lire, c'est le guide que nous leur remettons à vendre. Demain, je répondrai à toutes tes questions. » Et il disparut dans la taverne bondée.

Serli et son épouse montèrent se coucher en emportant la brochure mais c'est seulement le lendemain matin au petit déjeuner qu'ils trouvèrent le temps de la lire.

« Tout ce que l'on sait de John Delgano, lut Serli la bouche pleine, provient de deux documents laissés par son frère Carl Delgano dans les archives du Groupe du MacKenzie dans les premières années qui ont suivi l'holocauste. » Mets un peu de miel sur ce biscuit, Mira, ma colombe. « En voici la transcription littérale ; c'est Carl Delgano qui parle.

« "Je ne suis ni ingénieur, ni astronaute comme John. J'exploitais un atelier de réparation de matériel électronique à Salt Lake City. John n'a eu que la préparation nécessaire pour être astronaute, il n'a jamais voyagé dans l'espace, la crise a tiré un trait là-dessus. Alors il s'est mis au service du groupe commercial qui avait loué une partie de Bonneville. C'étaient des

gens qui cherchaient quelqu'un pour des expériences à très basse pression atmosphérique ; je n'ai pas eu plus de précisions. John et sa femme sont allés s'installer à Bonneville, mais nous nous retrouvions plusieurs fois par an, nos femmes s'entendaient comme des soeurs. John avait deux enfants, Clara et Paul.

« "Les expériences étaient bien censées rester secrètes, mais John m'a confié qu'ils expérimentaient une capsule anti-gravité. Je ne sais pas si elle a jamais fonctionné. Cela se passait l'année d'avant.

« "Cet hiver-là, ils sont venus chez nous pour Noël et John a annoncé qu'ils travaillaient à quelque chose de nouveau. Il était emballé. Un déplacement temporel, il appelait ça ; une sorte d'action sur le temps. Il a dit que le chef du labo de recherches avait tout du savant fou. Des idées sensationnelles. Il ne cessait d'inventer des perfectionnements chaque fois que l'arrêt d'un autre projet libérait du matériel qu'il pouvait louer. Non, je ne sais pas quelle société commanditait ça – un groupe de compagnies d'assurances probablement, ce sont elles qui en avaient les moyens, n'est-ce pas ? Je pense qu'elles étaient prêtes à payer gros pour connaître l'avenir ; c'est logique. Quoi qu'il en soit, John était tout feu tout flammes. Katherine mourait de peur ; c'est normal. Elle le voyait déjà comme H.G. Wells, vous savez – errant dans un monde futur. John lui a dit qu'on n'en était pas là. Ce qu'on obtiendrait au maximum serait juste tictac, le temps d'une seconde ou deux. Il y avait des tas de complications..." Oui, oui, mon goinfre de porcelet, un peu de bière pour moi aussi. Ça donne soif, de lire ce machin-là !

« Bon... "Je me rappelle lui avoir demandé : Et la Terre qui tourne ? Je veux dire, on risque de revenir dans un endroit différent, n'est-ce pas ? Il a répondu qu'ils en avaient tenu compte dans leurs calculs. Une trajectoire spatiale. Katherine était si affolée que nous avons laissé tomber le sujet. John lui a dit : Ne te bile pas, je reviendrai chez nous. Mais il n'est pas revenu. Non pas que cela fasse une différence, évidemment ; tout a été anéanti. Salt Lake aussi. Si je suis encore en vie c'est simplement que j'étais allé à Calgary voir ma mère le 29 avril. Le 2 mai tout a sauté. Je ne vous ai pas trouvés, vous les gens du MacKenzie, avant le mois de juillet. Autant que je reste ici, je pense. Je ne sais rien de plus sur John, sinon que c'était un type bien. Si cet accident a déclenché tout ça, ce n'était pas sa faute."

« "Le second document..." Au nom de l'amour, petite mère, suis-je réellement obligé de lire ça en entier ? Oh ! bon, mais vous devrez m'embrasser d'abord, madame. Faut-il vraiment que tu aies l'air si belle ?...

"Le second document. Daté de l'an 18, Nouveau Style, écrit par Carl"... Regarde cette vieille écriture, mon pigeon dodu. Oh ! bon, bon.

« "Écrit au Cratère de Bonneville. J'ai vu mon frère John Delgano. Quand j'ai su que j'avais la maladie des rayons, je suis venu jeter un coup d'oeil par ici. Salt Lake est encore contaminé. Alors j'ai marché jusqu'à Bonneville. On voit le cratère où se trouvaient les labos, l'herbe l'a recouvert. Il est différent, il n'est pas radioactif, mon film est intact. Il y a un endroit dénudé au milieu. Des Indiens du coin m'ont dit qu'un monstre apparaît là chaque année au printemps. Je l'ai vu de mes propres yeux un jour ou deux après mon arrivée mais j'étais trop loin pour apercevoir grand-chose, sinon que c'était un homme, sûrement. Portant une combinaison spatiale. Il y a eu beaucoup de bruit et de poussière, ça m'a pris par surprise. En une seconde c'était fini. Je pense que cela se passait à peu près à la date. Le 2 mai, je veux dire, selon l'ancien calendrier.

« "Alors je suis resté un an dans la région et il a reparu de nouveau hier. Je me trouvais du côté du visage et j'ai distingué ses traits à travers le hublot. C'est bien John. Il est blessé. J'ai vu du sang sur sa bouche et sa combinaison est un peu abîmée. Il est couché sur le sol. Il n'a pas bougé pendant que je le regardais mais la poussière s'élevait en tourbillons comme lorsqu'on plonge vers le sol dans une glissade. Ses yeux étaient ouverts comme s'il regardait. Je n'y comprends rien évidemment, mais je sais qu'il s'agit de John, pas d'un fantôme. Il se trouvait exactement dans la même position chaque fois et il y a eu une forte détonation comme un coup de tonnerre et un autre bruit comme une sirène, très rapide. Et une odeur d'ozone, et de la fumée. J'ai ressenti une sorte de vibration.

« "Je sais que c'est John et je crois qu'il est vivant. Il faut que je m'en aille à présent pour rapporter ceci pendant que je suis encore capable de marcher. Je crois que quelqu'un devrait venir ici se rendre compte. Peut-être pouvez-vous aider John. Signé : Cari Delgano.

« "Ces documents ont été conservés par le Groupe du MacKenzie mais plusieurs années se sont écoulées avant que..." Et cetera, première impression lumineuse, et cetera, archives, analystes, et cetera... Très bien ! Maintenant il est l'heure d'aller retrouver ton oncle, ma bonne à croquer, après être remontés juste une minute.

— Non, Serli, je préfère t'attendre en bas », dit Mira, prudente.

Quand ils entrèrent dans le parc municipal, l'oncle Laban dirigeait la pose d'une vaste dalle de durit devant l'enceinte installée autour de l'endroit où apparaissait l'Ami John. La dalle était drapée d'un voile en attendant l'inauguration officielle. Les allées étaient bondées de citadins, de touristes et d'enfants, une chorale de la Croisade pour le Bien chantait devant le fronton en coquille du kiosque à musique. La température de la matinée s'élevait rapidement. Des vendeurs ambulants proposaient des glaces, des fétiches en paille représentant le monstre, des fleurs et des confettis porte-bonheur à lui lancer. Un autre groupe religieux en soutanes foncées se tenait à proximité ; c'étaient des membres de l'église du Repentir, derrière le parc. Leur pasteur dardait des regards noirs sur la foule en général et l'oncle de Mira en particulier.

Trois inconnus à l'allure de personnages officiels déjà aperçus à l'auberge vinrent se présenter à l'oncle Laban comme étant des observateurs du Central d'Alberta. Ils entrèrent ensuite sous le chapiteau qui avait été dressé au-dessus de l'enceinte, transportant avec eux divers appareils que les habitants de la ville regardaient avec méfiance.

Le professeur de mécanique acheva de mettre en place une escouade d'étudiants pour garder le voile de la dalle et Mira, Serli et Laban pénétrèrent sous le chapiteau. Il faisait bien plus chaud à l'intérieur. Des bancs avaient été installés en cercle autour d'une grille clôturant un espace d'environ six mètres de diamètre. À l'intérieur de cette enceinte, la terre était nue et comme labourée avec les pieds. Plusieurs bouquets de fleurs et de branches de poincillanes fleuries étaient appuyés à l'extérieur contre la grille. À l'intérieur, il n'y avait qu'un bloc de grès avec des signes gravés dessus.

Au moment même où ils entraient, une petite fille traversa en courant l'espace central libre et fut houspillée par tout le monde. Les personnalités d'Alberta s'affairaient d'un côté de la grille, où était montée la boîte à impression lumineuse.

« Oh ! non », marmotta l'oncle de Mira, comme un des officiels se penchait par-dessus la grille pour poser un trépied à l'intérieur. Il le régla et un énorme panache de fins filaments plumeux jaillit et s'étira en tourbillonnant jusqu'au centre de l'espace.

« Oh ! *non*, dit à nouveau Laban. Pourquoi ne le laissent-ils pas en paix ?

— Ils veulent récolter de la poussière sur sa combinaison, c'est bien ça ? questionna Serli.

— Oui, démentiel. Avez-vous eu le temps de lire ?

— Bien sûr, dit Serli.

— En gros, précisa Mira.

— Alors vous savez. Il tombe. Il essaie de freiner sa... eh bien, appelons ça vélocité. Il essaie de ralentir. Il doit avoir glissé ou trébuché. Nous ne sommes pas bien loin de l'instant où il a perdu l'équilibre et commencé à tomber. Qu'est-ce qui en a été cause ? Quelqu'un lui a-t-il fait un croc-en-jambe ? » Le regard de Laban alla de Mira à Serli, très grave à présent. « Aimeriez-vous être la personne qui a fait tomber John Delgano ?

— Oooh ! » s'exclama Mira dans un élan de commisération. Puis elle dit : « Oh !

— Entends-tu par là, demanda Serli, que celui qui l'a fait tomber a provoqué tout le..., provoqué...

— C'est possible, répliqua Laban.

— Attends voir, reprit Serli en fronçant les sourcils. Il est tombé. Donc quelqu'un devait le faire... je veux dire qu'il doit trébucher ou quelque chose comme ça. S'il ne tombait pas le passé en serait tout changé, n'est-ce pas ? Pas de guerre, pas de...

— C'est possible, répéta Laban. Dieu seul le sait. Ce que je sais, moi, c'est que John Delgano et l'espace qui l'entoure sont la zone la plus chargée de tension, la plus invraisemblable, la plus instable de la Terre et que le diable m'emporte si je crois qu'on peut impunément y enfoncer des bâtons.

— Oh ! allons donc, Laban ! » Un des hommes d'Alberta s'approchait d'eux en souriant. « Notre plumeau ne ferait pas trébucher un moucheron. Ce sont juste des monofilaments vitreux.

— La poussière du futur, grommela Laban. Qu'est-ce qu'elle vous apprendra ? Que le futur a de la poussière ?

— Si seulement nous pouvions obtenir une trace de ce qu'il a dans la main.

— Dans la main ? » répéta Mira d'un ton interrogateur. Serli se mit à feuilleter précipitamment la brochure.

« Nous avons braqué dessus un analyseur enregistreur, dit l'homme d'Alberta baissant la voix et jetant un coup d'oeil autour d'eux. Un spectroscope. Nous savons qu'il y a ou qu'il y a eu quelque chose. Impossible d'en tirer des renseignements valables. Il est très endommagé.

— Ces gens qui le tâtent, qui essaient de l'empoigner, marmotta Laban. Vous... »

« *Dix minutes !* cria un homme dans un mégaphone. Allez à vos places, amis et étrangers. »

Les membres du Repentir entraient à la queue leu leu d'un côté, psalmodiant une antique incantation : « Mi-seri-cordia, ora pro nobis ! »

L'atmosphère se chargea soudain de tension. L'air était maintenant très lourd et chaud sous la vaste tente. Un employé de la mairie se faufila à travers la foule, en faisant signe à Laban et à son groupe de venir s'asseoir dans les fauteuils réservés aux invités, au second niveau du côté « visage ». Devant eux, près de la grille, un des prêtres du Repentir discutait avec un officiel d'Alberta son droit à occuper l'espace envahi par un appareil d'enregistrement, sa mission particulière étant de regarder l'Ami John dans les yeux.

« Est-ce qu'il peut vraiment nous voir ? demanda Mira à son oncle.

— Cligne des yeux, lui dit Laban. Une nouvelle scène à chaque battement de paupières, voilà ce qu'il voit. De la fantasmagorie. Clic-clic-clic... et cela durera Dieu sait combien de temps. »

« Mi-sere-re, pec-cavi », chantaient les pénitents. Un soprano hennit : « Que le rouge du péché s'é-é-é-ca-a-ar-te de nous ! »

« Ils croient que sa jauge d'oxygène est devenue rouge à cause de l'état de l'âme, dit Laban avec un petit rire. Leurs âmes vont devoir rester damnées un moment ; John Delgano vit sur sa réserve d'oxygène depuis cinq siècles... ou plutôt sa réserve ira en baissant pendant encore cinq siècles. À une demi-seconde par an de son temps, cela fait un quart d'heure. Nous savons par les enregistrements sonores qu'il respire toujours plus ou moins normalement et que la réserve contenait vingt minutes d'oxygène. Ils seront donc sauvés vers l'an 700, s'ils vivent jusque-là. »

« *Cinq minutes !* Prenez vos places, mes amis. Asseyez-vous, je vous en prie, pour que tout le monde puisse voir. Asseyez-vous, mes amis. »

« La brochure annonce que nous entendrons sa voix par le micro de sa combinaison, chuchota Serli. Tu sais ce qu'il dit ?

— On entend essentiellement un hurlement de vingt cycles par seconde, murmura en réponse Laban. Les enregistreurs ont transcrit quelque chose comme *ayt*, un fragment de vieux mot. On a mis des siècles à en obtenir assez pour traduire.

— Est-ce un message ?

— Qui sait ? Ce pourrait être son mot pour *date* ou *hate*. *Too late*, peut-être. N'importe quoi. »

Le silence se faisait dans la tente. Un enfant grassouillet, près de la grille, commença à pleurer et fut repris sur les genoux. Il y eut un marmottement de

prières étouffé. La faction de la Joie Sacrée à l'autre bout apprêta ses fleurs.

« Pourquoi ne réglons-nous pas notre heure sur lui ?

— Elle change. Il est en temps sidéral. »

« *Une minute.* »

Dans le silence, les voix qui priaient s'élevèrent légèrement. À l'extérieur, un poulet caqueta. L'espace nu au centre avait un air on ne peut plus ordinaire. Au-dessus, les filaments argentés de l'enregistreur ondulaient doucement au souffle d'une centaine de poumons. On entendait le faible tic-tac d'un autre enregistreur.

Pendant de longues secondes, rien ne se produisit.

L'air se mit à bourdonner très légèrement. Au même instant, Mira eut conscience d'un mouvement près de la grille sur sa gauche.

Le bourdonnement se fit battement et se fonda en un silence bizarre puis subitement tout arriva à la fois.

Le bruit les assaillit, monta la gamme de l'audible avec une rapidité stupéfiante. L'air claqua tandis que quelque chose roulait et culbutait dans l'enclos. Il y eut un rugissement grinçant, plaintif et...

*Il fut là.*

Réel, énorme – un homme énorme dans un costume monstrueux, sa tête était un globe transparent couleur de bronze mat contenant une face humaine, la tache sombre d'une bouche ouverte. Sa position était impossible, les jambes étirées en avant le rejetant en arrière, les bras figés dans un geste de moulinet. Il avait l'attitude de quelqu'un qui se précipite frénétiquement en avant mais rien ne bougeait, seule une de ses jambes pliait ou fléchissait un peu...

... puis il disparut, une disparition totale et entière dans un claquement de tonnerre, ne laissant que l'incroyable image fixée sur la rétine d'une centaine de paires d'yeux écarquillés. L'air gronda, frémissant, de la poussière s'éleva mélangée à de la fumée.

« Oh ! oh ! mon Dieu ! » s'exclama Mira d'une voix étouffée que personne n'entendit, en se serrant contre Serli. Des cris fusaient, s'étranglaient. « Il m'a vue, il m'a vue ! » hurla une femme. Quelques personnes jetèrent d'un geste somnambule leurs confettis dans le nuage de poussière vide ; la plupart n'avaient même pas pensé à les lancer. Des enfants se mirent à sangloter. « Il m'a vue ! » clamait la femme sur un ton hystérique. « Rouge, ô Seigneur, aie pitié de nous ! » psalmodia une voix d'homme au registre de basse.

Mira entendit Laban jurer comme un charretier et regarda de nouveau l'enclos. La poussière retombait et elle vit que le trépied de l'enregistreur avait basculé au centre. Un monticule poussiéreux s'était amassé contre lui – les fleurs. La majeure partie de l'extrémité du trépied semblait avoir disparu ou fondu. Des filaments, rien ne subsistait.

« Un satané imbécile a jeté des fleurs dedans. Venez, sortons d'ici.

— Est-ce que c'était dessous, est-ce que cela l'a fait trébucher ? questionna Mira, coincée dans la foule.

— Il était toujours rouge, son truc à oxygène, dit Serli par-dessus sa tête. Pas de miséricorde cette fois-ci, hein, Laban ?

— Chut ! » Mira avait aperçu le regard noir lancé par le pasteur du Repentir. Ils franchirent en pleine bousculade le seuil de la tente et se retrouvèrent au milieu du parc ensoleillé ; il y avait des bavardages et des exclamations, de l'excitation et du soulagement.

« C'était terrible, s'exclama Mira d'une voix assourdie. Oh ! je ne croyais pas qu'il s'agissait réellement d'un homme vivant. Le voilà, il est là. Pourquoi ne pouvons-nous pas l'aider ? Est-ce que nous l'avons fait tomber ?

— Je ne sais pas ; je ne crois pas », grommela son oncle.

Ils s'assirent près du nouveau monument, en s'éventant. Le voile était toujours en place.

« Avons-nous changé le passé ? » questionna Serli, histoire de plaisanter, en regardant amoureuxment sa petite femme. Il se demanda un instant pourquoi elle portait de si bizarres boucles d'oreilles. Puis il se rappela les lui avoir achetées à ce pueblo indien où ils étaient passés.

« Mais ce n'étaient pas seulement ces gens d'Alberta », reprit Mira. Cette idée semblait l'obséder. « En fait, c'étaient les fleurs. » Elle s'essuya le front.

« La mécanique ou la superstition, dit Serli avec un petit rire. Quel est le coupable, l'amour ou la science ?

— Chut. » Mira jeta un coup d'oeil nerveux autour d'elle.

« Les fleurs étaient de l'amour, je pense... Je me sens toute bizarre. Ce qu'il fait chaud. Oh ! merci. » L'oncle Laban avait réussi à attirer l'attention du vendeur de boissons glacées.

Le gens devisaient sur un ton normal à présent et la chorale entonna un chant joyeux. D'un côté du parc, des gens faisaient queue pour signer le livre d'or des visiteurs. Le maire apparut à la grille du parc et remonta en tête d'un groupe l'allée des bougainvillées pour inaugurer le monument.

« Qu'est-ce qu'il y avait d'écrit sur cette pierre à côté de son pied ? »  
questionna Mira. Serli lui montra la photo du rocher de Carl dans le guide  
avec l'inscription traduite au-dessus : BIENVENUE CHEZ TOI, JOHN.

« Je me demande s'il la voit. »

Le maire s'apprêtait à commencer son discours.

Beaucoup plus tard, après le départ de la foule, le monument se dressa seul  
debout dans le noir, exposant à la lune l'inscription dans la langue de cette  
époque et de cet endroit :

EN CE LIEU APPARAÎT CHAQUE ANNÉE LA FORME DU MAJOR JOHN DELGANO, LE  
PREMIER ET LE SEUL HOMME À VOYAGER DANS LE TEMPS.

LE MAJOR DELGANO A ÉTÉ ENVOYÉ DANS LE FUTUR QUELQUES HEURES AVANT  
L'HOLOCAUSTE DU JOUR ZÉRO. TOUTE CONNAISSANCE DES MOYENS PAR LESQUELS  
IL A ÉTÉ ENVOYÉ EST PERDUE, PEUT-ÊTRE À JAMAIS. UN ACCIDENT S'EST PRODUIT,  
CROIT-ON, QUI L'A PROJETÉ BEAUCOUP PLUS LOIN QUE PRÉVU. CERTAINS  
ANALYSTES ONT ÉMIS L'HYPOTHÈSE QU'IL A ÉTÉ PROJETÉ À CINQUANTE MILLE ANS  
DANS L'AVENIR. ARRIVÉ À CE POINT INCONNU, LE MAJOR DELGANO A DÛ ÊTRE  
RAPPELÉ, OU VOULOIR REVENIR, PAR LE MÊME PARCOURS DANS L'ESPACE ET LE  
TEMPS SUIVI À L'ALLER. ON SUPPOSE QUE SA TRAJECTOIRE COMMENCE AU POINT  
QUE NOTRE SYSTÈME SOLAIRE OCCUPERA DANS UN TEMPS FUTUR ET EST TANGENTE  
À LA SPIRALE COMPLEXE QUE NOTRE TERRE DÉCRIT AUTOUR DU SOLEIL.

IL APPARAÎT À CET EMPLACEMENT À L'INSTANT OÙ CHAQUE ANNÉE SON  
PARCOURS CROISE L'ORBITE DE NOTRE PLANÈTE ET IL EST MANIFESTEMENT  
CAPABLE DE TOUCHER LE SOL EN CES INSTANTS. COMME SON PASSAGE DANS LE  
FUTUR N'A LAISSÉ AUCUNE TRACE, ON PRÉSUME QU'IL REVIENT PAR UN MOYEN  
DIFFÉRENT DE CELUI QU'IL A UTILISÉ À L'ALLER. IL EST VIVANT DANS NOTRE  
PRÉSENT. NOTRE PASSÉ EST SON FUTUR ET NOTRE FUTUR EST SON PASSÉ. LE  
MOMENT DE SES APPARITIONS SE DÉPLACE PEU À PEU EN TEMPS SOLAIRE POUR  
COÏNCIDER AVEC L'HEURE DE 11 HEURES 53 MINUTES ET 6 SECONDES DU 2 MAI  
1989 VIEUX STYLE OU JOUR ZÉRO.

L'EXPLOSION QUI A ACCOMPAGNÉ SON RETOUR À L'ÉPOQUE ET À L'ENDROIT QUI  
LUI SONT PROPRES S'EST PEUT-ÊTRE PRODUITE QUAND DES ÉLÉMENTS DES  
INSTANTS PASSÉS DE SON PARCOURS ONT ÉTÉ TRANSPORTÉS EN MÊME TEMPS QUE  
LUI DANS LEUR PROPRE EXISTENCE ANTÉRIEURE. C'EST UN FAIT CERTAIN QUE  
CETTE EXPLOSION A PROVOQUÉ L'HOLOCAUSTE MONDIAL QUI A MIS FIN À JAMAIS À  
L'ÈRE DE L'EXPÉRIMENTATION SCIENTIFIQUE.

... Il tombait, ne parvenait plus à se retenir, échouait dans sa lutte contre la terrible vitesse qu'il avait acquise, luttait de ses jambes humaines tremblantes dans la raideur inhumaine de son armure, avec ses semelles carbonisées qui ne mordaient plus bien maintenant, sans traction suffisante pour freiner, il bataillait, fonçait en avant à chaque éclair, la douloureuse alternative de jour, nuit, jour, nuit qu'il endurait depuis si longtemps, les détonations de l'air qui s'épaississait et se raréfiait contre son armure pendant qu'il dérapait à travers l'espace qui était le temps, freinant avec l'énergie du désespoir chaque fois qu'une parcelle de terre venait par intermittence frapper ses pieds – seuls ses pieds comptaient à présent, seuls capables de ralentir sa course et de lui garder sa direction – tandis que l'attraction, la balise de repère faiblissait ; à mesure que lui approchait du but, elle se diffusait, avait du mal à demeurer centrée ; il devenait, pensait-il, plus probable ; la blessure qu'il avait faite au temps se cicatrisait. Au début, elle avait été si serrée – un seul rai dans un tunnel qui se refermait – il s'était élancé vers elle comme un électron vers l'anode, suivant avec sûreté cet unique vecteur de possibilité de vie, d'une insigne complexité, se projetant et projeté comme un pépin que l'on presse entre deux doigts dans la dernière fente de ce néant rejetant et rejeté à travers laquelle lui, John Delgano, avait une chance raisonnable de continuer à exister, le trou conduisant chez lui – il avait marché avec obstination dans sa direction à travers le temps, à travers l'espace, activant ses jambes humaines quand la Terre réelle de ce temps irréel se présentait sous lui, le tracé de sa course aussi assuré que la ruée sinieuse d'un animal plongeant dans son terrier, lui souris cosmique lancée dans une fuite intemporelle, interstellaire vers son nid tandis que le faux de tout se refermait sur la justesse de cet unique parcours, les atomes de son coeur, de son sang, toutes ses fibres, tendus vers son foyer – son CHEZ-LUI ! – et il avançait à force vers ce soupirail en train de se refermer, chaque pas plus rapide, plus ferme, plus fort, si bien qu'il finit par courir avec un élan invincible sur les points de tangence intermittents que lui présentait la Terre dans sa révolution comme un homme courrait sur un tronc d'arbre pivotant sur lui-même dans un torrent ! Seules les étoiles demeuraient constantes autour de lui d'un éclair à l'autre, il regardait au-dessous de ses pieds un million de révolutions de la Croix du Sud, du Triangle ; une fois, au plus haut de son enjambée, il avait risqué un coup d'oeil d'un siècle vers le haut et vu les Ourses étrangement écartées de la Polaire – mais une Polaire qui n'était pas maintenant l'Étoile du Pôle, se dit-il en rabaissant vivement les yeux vers

ses pieds qui couraient, en songeant : je marche en direction de chez moi, de ma Polaire, de mon pays ! au rythme des tourbillonnements stellaires. Il avait cessé de se rappeler où il s'était trouvé, les êtres, gens ou créatures ou choses, qu'il avait entrevus dans l'impossible instant de son existence là où il ne pouvait exister ; il avait cessé de voir des mondes fulgurer autour de lui, chaque éclair différent, corps, murs, paysages, formes et couleurs se bousculer dans un pêle-mêle défiant le déchiffrement – certains durant le temps d'un soupir, d'autres changeant tous à la fois – les visages, les membres, les choses qui l'avaient heurté, les nuits qu'il avait traversées dans sa marche obstinée, sombres ou éclairées par d'étranges lampes ; avec ou sans toit ; les jours étincelant de soleil, les tempêtes, la poussière, la neige, des intérieurs sans nombre, chaque révolution le replongeant dans la nuit ; il se trouvait en plein jour à présent, dans une espèce de hall ; je me rapproche enfin, pensait-il, l'impression n'est plus la même – mais il lui fallait ralentir, se retenir ; et cette pierre près de ses pieds, elle était là depuis un certain temps maintenant, il désirait y risquer un coup d'oeil mais il n'osait pas, il était trop fatigué, et il glissait, il ne contrôlait plus son dérapage, il luttait pour briser la vélocité impitoyable qui ne le laissait pas ralentir ; il était blessé aussi, quelque chose l'avait frappé là-bas, ils avaient fait quelque chose, il ne savait pas quoi, là-bas dans le kaléidoscope de visages, de bras, de crochets, de perches, des siècles de créatures qui cherchaient à l'attraper – et son oxygène s'épuisait, peu importe, ça suffirait – ça devait suffire, il revenait chez lui, chez lui ! Et il avait oublié maintenant le message qu'il avait essayé de crier, avec l'espoir qu'on pourrait arriver à le capter, la chose importante qu'il avait répétée ; et la chose qu'il avait transportée, elle avait disparu à présent, sa caméra avait disparu aussi, il ignorait ce qui la lui avait arrachée – mais il revenait chez lui ! Il revenait ! Si seulement il réussissait à rompre cet élan, à demeurer dans la même ligne de chute, à glisser, se rétablir d'un jeu de pieds, se laisser aller, en somme utiliser cette avalanche jusque chez lui, chez lui – et sa gorge disait chez moi ! – disait Kate ! Kate ! Et son coeur criait, ses poumons presque morts à présent, pendant que ses jambes luttèrent, luttèrent et cédaient, pendant que ses pieds s'accrochaient, dérapaient, se bloquaient, glissaient, pendant qu'il perdait l'équilibre, battait des bras, se redressait, s'évertuait dans l'ouragan du temps qui fonce à travers l'espace, à travers le temps, pour atteindre le bout du plus long chemin jamais parcouru : le chemin de John Delgano rentrant chez lui.

Traduit par ARLETTE ROSENBLUM.  
*The man who walked home.*

© Ultimate Publishing and Dist. Corp., 1972.  
© Librairie Générale Française, 1984, pour la traduction.

# TERRAIN PERDU

par David I. Masson

*Il y a très longtemps – depuis H.G. Wells, en fait – que des auteurs de science-fiction ont assimilé le temps à une quatrième dimension. C'est là, à travers certaines variations, un des thèmes autour desquels se développe la nouvelle qui suit. Les enchevêtrements de ces dimensions et les enclaves spatio-temporelles qui en résultent forment un labyrinthe paradoxal, déroutant et fascinant.*

« DÉPÊCHE-TOI de finir ton bacon, May, dit Miriel. Papa est prêt à t'emmener – ne le fais pas attendre. »

May, poursuivant à bouche fermée son irréprensible fredonnement, prit sa fourchette et se mit à grignoter du bout des lèvres quelques miettes croustillantes.

« May ! » répéta Miriel d'une voix sévère. La gamine, âgée d'une dizaine d'années, secoua ses boucles brunes mais se mit à manger. Philip, dont les yeux noirs scrutaient les visages de sa mère et de sa soeur à la façon d'un chien inquiet, avalait son porridge à grandes cuillerées. Il n'avait pas encore trois ans. Roydon changea légèrement de position dans son fauteuil, caché derrière son journal dont l'odeur âcre avivée par le soleil lui chatouillait désagréablement les narines. « LA GRÈVE EST-ELLE DUE À LA RÉCENTE VAGUE D'AMERTUME ? disait l'une des manchettes. LES DERNIÈRES TEMPÊTES DE RAGE PARALYSENT L'OHIO » annonçait une autre. Roydon fronça les sourcils, se glissa un minuscule écouteur dans l'oreille et alluma le mini-magnétophone qu'il avait branché sur le dernier bulletin de prévisions.

« Un système de zones dépressives se succédant à intervalles rapprochés traversera l'Écosse et le nord de l'Angleterre, disait le bulletin. Sentiment d'insécurité plutôt triste aujourd'hui et demain, suivi de chagrins de courte durée, pesants ou orageux, entrecoupés d'éclaircies enjouées. À partir du

milieu de la semaine, les chagrins s'estomperont progressivement, un peu plus tôt dans le Sud. Pulsions faibles à modérées, d'abord créatives, puis instinctives. En fin de semaine, humeur plus froide que la normale, mais sereine. Pour cette même période, cependant, il faut s'attendre à la formation de peurs matinales en plaine, se dissipant lentement dans le courant de la journée. »

Roydon éteignit brusquement le magnétophone et retira son écouteur. « Tu ferais bien de donner à May un stimulant à retardement avant qu'elle parte. Le bulletin est un peu pessimiste, et je ne serais pas surpris qu'il y ait des chagrins intermittents cet après-midi.

— D'accord. Tiens, May, avale ça avec ton thé, dit Miriel. Tu ferais aussi bien d'en prendre une toi-même, chéri. Je pourrai donner à Phil un quart de dose rapide s'il veut aller jouer dehors.

— Oh ! maman, il le faut *vraiment* ? demanda May. L'école est bien protégée, et ils font toujours passer les pilules au moment de la récréation.

— Oui, May – je trouve Miss Weatherbridge un peu insouciant de ce côté-là. Après tout, elle a tellement de choses à faire.

— Oh ! bon, très bien ! »

May sortit en chantant de la petite auto citadine verte que Roydon avait prise ce matin-là. Protégé comme il l'était par l'aérosol de la voiture, Roydon se sentait déjà remonté par le stimulant. Il dut se contrôler pour ne pas chanter à tue-tête ni se mettre à zigzaguer parmi les autres conducteurs qui se rendaient à leur travail. *J'aurais dû attendre midi pour en prendre une rapide*, se dit-il. *Miriel me dorlote – et je me laisse faire*. L'ovale du visage mat de Miriel, encadré à l'ancienne mode des deux rideaux d'une douce chevelure brune, s'interposa un instant entre ses yeux et la circulation. Après onze ans, c'était toujours pour lui un mystère et un enchantement. Il ouvrit le volet d'aération et laissa pénétrer un peu de la tristesse extérieure : Devant l'école suivante, quelques-uns des enfants qui attendaient pour traverser la rue étaient en larmes. « Parents indignes », marmonna-t-il. Les enfants iraient mieux après la première minute passée dans l'air conditionné de l'école.

Au bureau des studios, tout n'était qu'agitation et confusion. Panset, le chef, entra et ressortait sans arrêt ; il était peu sensible à l'humeur atmosphérique, sauf en période de climat chaleureux, où il était obligé de prendre un tranquillisant pour sortir. Les aérosols stimulants fonctionnaient à la perfection dans tout le bâtiment. Le programme du soir concernant les affaires courantes commençait à prendre forme, mais il faudrait le laisser à

l'état d'ébauche jusqu'en fin d'après-midi, lorsque Roydon le remettrait aux mains et aux lèvres de l'équipe du studio. Il téléphona à Miriel à l'heure du déjeuner pour la prévenir qu'il risquait de rentrer un peu plus tard que d'habitude si les choses continuaient au même train.

« Tu sors pour déjeuner, Vic ? demanda-t-il à son collègue assis de l'autre côté de la table, le fixant inconsciemment sous ses sourcils épais d'un regard particulièrement scrutateur, je ne peux plus sentir la bouffe de la cantine.

— Alors tu ferais bien de reprendre un stimulant, Royo. Il fait un sacré chagrin dehors », dit Ken Mattock, qui venait de rentrer. Ken avait les narines pincées et respirait à profondes saccades irrégulières.

« Oh ! le restau du coin nous suffira. Ce n'est pas loin, nous survivrons bien jusque-là, hein, Vic ?

— Si tu n'y vois pas d'inconvénient, je vais d'abord prendre un petit remontant. Je me sens un peu abattu ce matin, dit Vic en fouillant dans sa blague à pharmacie. Voilà – comme ça, ça ira. Je suis prêt. »

Ce soir-là, après que May, passablement perturbée, eut fini par se laisser persuader d'aller au lit, Miriel revint sur le sujet de la sécurité scolaire. « Tu sais, dit-elle, je n'aime pas beaucoup la façon dont ils distribuent les stims et les tranqs – beaucoup trop approximative et désinvolte. J'ai pris la citadine rouge pour remmener May après le déjeuner : elle était bouleversée en arrivant ici. J'ai parlé avec la directrice. Je m'occuperai moi-même de lui donner toutes les drogues dont elle a besoin, et elle restera désormais à la cantine. De cette façon, elle sera moins exposée.

— Tu la couves trop, dit Roydon.

— Non, Roy. Je ne veux pas que son éducation soit compromise à cause de tous ces hauts et ces bas. Il y a peut-être des parents qui s'en moquent, mais pas nous. Nous devons penser à son avenir. »

Roydon n'insista pas. Il eut une pensée nostalgique pour l'Age d'Or tel que se le rappelaient ses parents, l'époque où les hommes n'avaient à redouter de l'atmosphère terrestre que les vraies intempéries et quelques retombées radioactives. Une émission sur le chaos qui régnait en Afrique et en Inde, chaos à peine atténué par l'aide pharmacologique, servait de fond à ses pensées. Les Indiens et les Africains essayaient de chasser les chagrins à l'aide de séances de danses dignes du vieux remède méditerranéen connu sous le nom de tarentelle. Quant aux colères et aux peurs, ils tentaient de les repousser par de grands chants chorals, mais tous ces remèdes populaires étaient naturellement très aléatoires. Seules les nations les plus évoluées

étaient parvenues à faire face aux nouvelles influences émotionnelles de l'atmosphère par le conditionnement de l'air et l'usage de drogues assez subtiles pour agir suivant le cas avec la rapidité ou la lenteur voulues sans affecter sérieusement le jugement ni les réactions physiques. Puis ce fut l'heure de son propre programme, *Un jour dans le monde*, qu'il suivit consciencieusement d'un oeil critique. L'émission suivante était une entrevue entre les Hommes-de-Science et un microdiathésologue.

« Voyez-vous, expliquait le ponte, le climat humoriel diffère non seulement d'un pays à un autre, mais d'un lieu à un autre, de la rue au toit, de la vallée au versant, et souvent d'une façon spectaculaire. Prenez l'angle d'un bâtiment élevé ou le sommet d'une falaise. Ce genre de site est sujet à de violentes turbulences. Alors que le climat humoriel général de l'environnement peut passer de la tristesse à l'optimisme d'un jour ou d'une heure à l'autre, l'humeur à l'*acron*, comme nous l'appelons, bascule souvent d'une minute à l'autre du désespoir à l'extase et vice versa. À la joie demi-mystique provoquée un instant par l'amour de la nature peut succéder presque immédiatement le saut suicidaire.

— Mais on ne rencontre pas ailleurs de changements aussi violents, n'est-ce pas ?

— Rarement. Il existe en fait de nombreux points où le micro-sentiment est plus stable que celui du climat humoriel général à hauteur d'homme. La surface des marécages est presque toujours déprimante et effrayante. Les sentiments d'un parc ou d'un jardin bien entretenu sont chaleureux, amicaux, sereins. Et il y a bien sûr une troisième classe de microdiathèse qui varie selon un cycle de vingt-quatre heures. Un bois ou un lac à midi sont généralement gais et sereins, amoureux à minuit au clair de lune, mais hostiles et intensément effrayants dans l'obscurité. La nature du cycle dans ce cas dépend de l'éclairement. »

Roydon, bâillant ostensiblement, éteignit le poste. Son bâillement sous-entendait que des détails de cette sorte le dépassaient. Mais son rythme cardiaque s'accélérait ; il trouvait ce genre d'émission inquiétante. Le monde était assez dangereux sans qu'on vînt y ajouter ces effets locaux, et il préférait n'en rien savoir. L'abri qu'il trouva dans les bras et la chevelure de Miriel occulta le monde et ses périls.

Ce fut trois ans plus tard que la chose se produisit. Roydon, qui faisait maintenant partie de l'équipe du studio pour *Un jour dans le monde*,

travaillait normalement de quinze heures à vingt-trois heures. Il fut appelé au téléphone un après-midi de mars à quinze heures.

« Je croyais t'avoir dit de ne pas m'appeler le soir – tout le monde est trop affairé, ici !

— Roy, Roy, c'est Phil ! Il... il...

— Il a eu un accident ! » cria Roydon. Il se souvint que des enfants beaucoup plus âgés le ramenaient habituellement de l'école maternelle. En sanglotant, Miriel lui expliqua que Phil et ses camarades avaient rencontré une poche de terreur imprévue dans une dépression de la route alors qu'ils rentraient. Ils s'étaient égaillés en tous sens et Phil s'était apparemment précipité comme un fou sur la route, droit sous les roues d'une voiture. Tout cela s'était passé en un instant.

Après l'enterrement, que l'ironie du sort avait fait se dérouler par une matinée gaie et sereine, Miriel qui avait jusque-là fait preuve d'une grande vaillance parut s'effondrer soudainement. Elle refusait toute médecine, sortait à peine de son apathie par les journées les plus riantes, et s'abandonnait à une sorte de ressentiment douloureux. Les parents de Roydon, qui avaient passé quelques jours avec eux, prirent May sous leur toit ils n'habitaient pas très loin et se chargèrent pendant le reste du trimestre de l'emmener à l'école et de l'en ramener. Roydon parvint à obtenir un congé pour emmener Miriel vers l'ouest dans une région sauvage qu'ils ne connaissaient ni l'un ni l'autre et qu'elle ne pourrait pas associer au souvenir de Philip. Ils laissèrent les deux voitures de ville pour louer une randonneuse. Miriel reprit graduellement des forces, mais il y avait quelque chose de spectral dans son apparence, une façon de regarder à travers Roydon que celui-ci trouvait inquiétante. Le printemps était doux et le climat humoral optimiste, à peine teinté de temps à autre d'un chagrin passager. Roydon laissait les chagrins déferler sur Miriel quand ils se promenaient à l'extérieur, et s'en laissait parfois imprégner lui-même avec le sentiment que ceux-ci les aideraient à se défaire de leur fardeau émotionnel.

Le premier dimanche, ils allèrent à l'église. L'assemblée des fidèles, plutôt restreinte, se blottissait dans la fraîcheur de l'église gothique. Le sermon fut assez médiocre, mais les fines arcades et la pénombre grisâtre avaient quelque chose d'apaisant. Le moteur du cordial tranquillisant bourdonnait doucement pendant les silences. Roydon regretta cependant de l'avoir amenée là : après le service, alors qu'ils traversaient le cimetière attendant à l'église, Miriel s'immobilisa avec un frisson. L'enterrement était trop récent.

Les pierres tombales qui les entouraient étaient de guingois et leurs inscriptions, gravées dans la pierre tendre de la région, avaient été transformées en rigoles par les intempéries. Elle s'était arrêtée devant une stèle plus élevée et très large.

« Regarde, Roy, dit-elle d'une voix mal assurée, tu as peut-être eu un ancêtre, ici.

— Ça se pourrait, après tout. Le nom se termine effectivement par « BACK » et la deuxième lettre est certainement un R ; même la longueur semble correspondre. Je n'arrive pas à distinguer le prénom, tu y arrives ?

— Non, je ne crois pas. Mais quelle longueur, cette inscription !

— D'après les quelques mots que je peux déchiffrer, c'était un de ces parangons de toutes les vertus. Un gros bonnet du coin, je suppose. En ce temps-là, on en faisait des saints – du moins sur leur tombe – alors qu'ils avaient probablement engendré la moitié des marmots de la paroisse et exploité outrageusement leurs métayers. Il faudra que je consulte le registre de la paroisse, au cas où il aurait vraiment le même nom. De toute façon, ce n'est pas un nom unique. »

« Qu'est-ce que c'est que toute cette histoire à propos des champs Snevley ? » demanda le gros homme accoudé au bar.

Roydon se détourna à moitié de son demi de bière. Miriel était à l'étage. Le gros homme, qui avait l'allure d'un propriétaire terrien ou d'un homme d'affaires, parlait à un type courtaud, peut-être un fermier ou un homme de loi.

« Que voulez-vous savoir des champs Snevley ?

— Il s'y passe des choses bizarres – qu'est-ce que c'est ?

— Il s'y passe certainement des choses bizarres », dit l'homme courtaud qui, comme le gros homme, avait devant lui un verre de whisky. Roydon tendit une oreille entraînée par son service à *Un jour dans le monde*. « Il paraît que tout le bétail de Morris y a disparu. Et aussi le chien de Midgley. Midgley passait du côté de Carruthers, et son chien a poursuivi des lapins. C'était il y a une semaine, personne n'a revu le chien depuis.

— Mais c'est en rase campagne. Il n'y a pas le moindre trou de blaireau, ni de renard.

— Exactement. Et pas de trous de vaches non plus !... Midgley a un peu la frousse d'y aller lui-même. Quant à Morris, il pense que l'endroit est

ensorcelé. Il parle de fées et de je ne sais quoi. Refuse de s'approcher de ce coin-là. Il est un peu superstitieux, le vieux Morris.

— C'était en plein jour ?

— Pour le bétail de Morris, on n'en sait rien. Mais le chien de Midgley a disparu en début d'après-midi.

— Aucun indice ?

— Non ! La seule chose, c'est que quelqu'un semble avoir changé les haies des champs Snevley. La vieille aubépine a fait place à du coudrier, d'après ce que dit Morris. Il a regardé avec des jumelles. Il dit aussi que ça va plus loin que le ruisseau.

— Snevley est loué, non ?

— Oui – à des gens de Scrutton. Mais il y a des semaines qu'ils ne sont pas venus.

— C'est des champs Snevley que vous parlez ? intervint un homme dégingandé vêtu d'un manteau, qui buvait du stout à l'autre bout du bar.

— Oui, et Harry dit que ça dépasse le ruisseau.

— Pour sûr. Et autre chose, dit l'homme dégingandé, vous savez que le ruisseau coule un bon bout de chemin tout droit entre ces deux haies-là ? C'est quelqu'un qui l'avait creusé comme ça il y a bien longtemps. » Ses deux interlocuteurs opinèrent d'un signe de tête. Trois autres auditeurs en firent autant. « Eh ben maintenant, plus du tout. Il va tout de traviole en zigzag. Et les deux haies... disparues !

Il y eut un silence pesant. « Je connais un autre type qu'a perdu un chien dans le coin », lança un homme brun assis dans un angle. Silence. Les têtes se tournèrent vers lui. « C'est Ted. Sa chienne traînait du côté de la butte Parker, ça fera une semaine vendredi. *Elle aussi* chassait les lapins. Ted m'a dit qu'il la surveillait du coin de l'oeil, et elle a tout bonnement disparu.

— Que voulez-vous dire, disparu ? demanda le gros homme.

— Disparu en pleine vue, au beau milieu du champ d'à côté. Dis donc, Fred, augmente un peu l'aéro-machin. Y a cette mauvaise humeur qui recommence à filtrer... je sens que je me hérise.

— C'est tout le whisky que t'as ingurgité, Bill », gouailla l'homme courtaud parmi les rires ; mais le tenancier prit un vaporisateur portatif et répandit du cordial tranquillisant dans toute la salle.

« Bon, comme je le disais, elle a disparu en pleine vue. Un instant, elle était là, en train de courir ventre à terre au milieu d'un champ. L'instant d'après... elle y était plus. Jamais plus revenue.

— Ça fait un sacré bout de chemin, ça, des champs Snevley à la butte Parker.

— Et du ru de Goff à l'aut'côté de Snevley, je vous demande un peu », dit à son tour un petit homme qui n'avait pas encore pris la parole.

Roydon, qui avait l'habitude d'interviewer – ou d'omettre d'interviewer – les gens de la campagne, garda le silence. Au bout d'un moment, cependant, il trouva un prétexte pour demander au barman le nom de l'homme dégingandé et celui de l'homme courtaud. Un peu plus tard, il cueillit le tenancier au passage et lui extorqua leurs adresses (c'étaient l'épicier du village et le garagiste local), ainsi que l'emplacement approximatif du ru de Goff, des champs Snevley et de la butte Parker. Il s'était présenté comme un peintre paysagiste amateur désireux d'aller pêcher un peu par la suite.

Le matin suivant, avec un régime de fortes pulsions instinctives et une humeur cordiale à l'extérieur, Roydon emmena Miriel à pied à la recherche de la zone mystérieuse. Les prévisions étaient assez optimistes, et il s'était dit qu'une promenade comme celle-là ne pourrait que lui faire du bien, tandis que lui-même essaierait de mettre sur pied ce qui promettait de faire un fameux reportage. En deux heures, ils arrivèrent en vue de ce qu'on appelait la ferme Snevley. Au-delà s'étendaient en pente douce les champs Snevley, un ensemble de prairies déjà parsemées de boutons d'or. Ils s'arrêtèrent un instant. « Faisons le tour du champ et remontons jusqu'aux taillis. Nous aurons peut-être une meilleure vue de cette brèche dans les haies dont ils parlaient. »

Quand ils atteignirent l'angle du champ à côté des taillis, où l'on percevait une baisse sensible de température émotionnelle, Roydon prit quelques photographies. La froideur se transformait en une hostilité manifeste, et sa femme n'était sous la protection d'aucune médecine. « Ne bouge pas d'ici, Miriel. Je vais monter vers le haut de la colline regarder ce qu'on peut voir de cet arbre. » Roydon s'éloigna à grands pas. Une humeur soudain suspicieuse dominait le sommet de la colline. Il se retourna en arrivant au pied de l'arbre, mais Miriel était invisible.

Tout en hurlant son nom à pleins poumons, il parcourut des yeux la campagne environnante. Au bas d'une étroite prairie, entre deux haies, il crut apercevoir une petite tache vacillante qui s'enfuyait, courant très vite. Un instant plus tard, la tache disparut, absorbée par la haie la plus proche. Peut-être n'était-ce qu'une corneille volant entre les haies – l'ombre mouvante des nuages brouillait la vue. Après avoir appelé pendant une minute, Roydon

redescendit la longue pente en courant pour atteindre enfin, haletant, étourdi et les genoux douloureux, l'endroit où il avait laissé Miriel. Il vit quelques branchettes brisées et crut distinguer après un moment d'observation l'empreinte de ses chaussures dans la terre, un peu plus loin en direction de leur hôtel. Au-delà de ces traces, de tous côtés, les hautes herbes drues avaient, tout envahi. Le sentiment d'hostilité, mêlé d'une peur intense, allait croissant. Le vent sifflait parmi les ramilles et les herbes. Roydon se surprit à marmonner : « Garce, garce ! » Il se força à avaler une pilule, mais s'aperçut au bout de quelques minutes qu'il avait dû choisir une pilule à retardement. Enroué d'avoir crié et juré, il repartit en trébuchant dans la direction d'où ils étaient venus, persuadé qu'elle en avait fait autant. Alors qu'il approchait de la ferme Snevley, une rafale de fureur et de chagrin s'abattit sur lui. Sanglotant et jurant, les joues inondées de larmes, il contourna la cour au pas de course et s'engouffra par la porte ouverte. Il n'y avait pas âme qui vive dans la maison. Il traversa toutes les pièces en coup de vent sans trouver personne, ni le moindre signe de vie, ouvrit tous les placards, et finit par ressortir pour reprendre sa course vers le village. Ce fut dans un état de cordialité larmoyante, à présent que la pilule avait fait son effet dans un environnement plus chaleureux, qu'il fit son entrée à l'auberge. Miriel n'était pas dans leur chambre. Personne ne l'avait vue. Quelqu'un l'emmena au poste de police, dans l'atmosphère tranquillisée duquel il raconta son histoire.

« Voilà qui tranche la question, dit le brigadier. Je téléphone au quartier général. Ces disparitions nous dépassent. »

À l'émission *Un jour dans le monde* de ce soir-là, Roydon se trouva du côté de l'interviewé. Ken avait fait le saut en jet depuis Londres pour le voir personnellement. Le lendemain, la brigade criminelle et la moitié des rapaces du reportage que comptait l'ouest du pays avaient envahi le district. Personne n'était autorisé à pénétrer dans la « Zone Interdite », autour de laquelle l'armée établit un cordon. Dans le courant de la semaine, on amena un hélicoptère et une équipe de chiens policiers pourvus de très longues lisses munies de microphones.

Les chiens policiers ne trouvèrent rien, mais deux d'entre eux disparurent ; leurs lisses avaient été proprement sectionnées. L'hélicoptère ne découvrit rien d'autre dans les champs que les oiseaux. Mais deux habitants du pays (Midgley et l'homme courtaud), qu'on avait persuadés de monter pour une tournée d'exploration, affirmèrent – dans la mesure où ils pouvaient en juger car ils n'avaient jamais volé auparavant – que le paysage avait bien changé.

Tout le secteur fut alors ceinturé de rouleaux de fils de fer barbelés et des postes militaires furent mis en place ; une surveillance intermittente s'établit, avec un coup de projecteur occasionnel dans le courant de la nuit. « J'aimerais encore mieux traverser tout droit un foutu champ de mines que d'aller là-dedans, dit un soldat à son compagnon, à portée de voix de Roydon.

— À mon avis, *c'est un champ de mines – mais d'une autre sorte. Je parie que c'est plein de trous, des vrais gouffres, tout camouflés* », répondit l'autre.

Roydon prit l'avion pour Londres. Il avait l'intention de démissionner. La ville lui parut aussi dénuée de signification qu'un film étranger non doublé. Tout ce bruit et cette activité lui semblaient se situer de l'autre côté d'une invisible barrière.

« Écoute, Royo, lui dit Vic en l'entraînant à l'écart près du studio, une équipe d'enquêteurs va monter là-bas. Pourquoi ne pas te joindre à eux comme reporter ? Panset a dit qu'il te recommanderait.

— Qui sont-ils ?

— Des scientifiques. Tu sais qu'ils ont relevé des anomalies avec leur sonde lidar quand Ken y était – mais tu n'es peut-être pas au courant ? Certains d'entre eux pensent qu'il y a quelque chose de bizarre dans la géométrie spatio-temporelle de la région. C'est là-dessus qu'ils travaillent maintenant. »

May fut adoptée par son oncle et sa tante. Roydon fut attaché au groupe de scientifiques, ferma la maison, et retourna dans cette verte campagne maudite à laquelle il était maintenant attaché comme à un chevalet de torture par des liens de peur, de haine, de souvenirs et d'amour. Il finit par suivre d'une façon assez brumeuse les raisonnements des enquêteurs et l'évolution des expériences qu'ils menaient à l'aide de masers et de particules chargées. Ce fut ainsi que six mois plus tard, Roydon lui-même procéda à « l'interview » préparée du porte-parole de l'équipe et donna au public la première image de ce qui se passait.

« Un ensemble de cellules ou d'enclaves anachroniques est apparu dans ce site, dont il a recouvert une zone assez importante. Chaque cellule est retournée à un point antérieur dans le temps – nous ne savons pas pour l'instant à quel point exactement – et chaque cellule voisine en a fait autant, mais sans organisation apparente. Nous sommes en présence d'une mosaïque de niveaux temporels.

— À quelle distance de nous se trouvent ces niveaux temporels ?

— Nous ne le savons pas. Certains peuvent se situer à seulement quelques secondes, ou même quelques microsecondes. D'autres peuvent se trouver à des semaines, des années, ou même des siècles. Certains se situent certainement à plusieurs années dans le passé. Les changements survenus dans certains repères visibles correspondent à d'anciens cadastres.

— Mais si nous voyons le paysage, pourquoi ne pouvons-nous voir les personnes et les animaux qui ont disparu ?

— Nous pensons qu'ils sont sortis du secteur incriminé, mais à l'époque correspondant à la cellule dans laquelle ils se trouvaient.

— La première cellule que l'on rencontre fixe-t-elle donc le niveau temporel dans lequel on se retrouve ?

— Nous n'en savons rien. C'est possible – mais pas forcément. »

Un jour, Roydon, qu'on avait laissé franchir les postes de garde car il faisait partie de l'équipe de recherches, s'éloigna tranquillement vers l'endroit où il avait vu sa femme pour la dernière fois. Il était certain maintenant qu'elle s'était enfuie vers l'intérieur de la zone et qu'il l'avait aperçue en train de courir – qu'il ne s'agissait pas d'un oiseau. Mais le paysage était confus et difficile à identifier. Lorsqu'il crut avoir retrouvé l'angle du champ, au pied de la colline, il y vit une longue digue de pierre d'où saillaient quelques marches, également en pierre, et bordée d'un côté par une clôture. Il monta sur la digue, courbé en avant pour ne pas se faire repérer depuis l'extérieur. Il était décidé à suivre Miriel et à la chercher pendant des années s'il le fallait dans ce monde passé. L'atmosphère était sereine, avec une légère composante intellectuelle. Il explora le taillis, revint, longea la clôture, se laissa glisser au bas de rochers qu'il ne se rappelait pas avoir jamais vus, pénétra dans une atmosphère riche et cordiale et contourna une mare sous la rosée ; alors qu'il dépassait une vieille aubépine noueuse, il se trouva face à face avec un vieil homme puant vêtu de guenilles, qui porta la main à son front et mit un genou en terre.

« D'où venez-vous ? »

Roydon dut répéter trois fois avant que l'homme répondît : « Scrootton, pour v'plaire, m'sieur.

— Avez-vous aperçu une jeune femme étrangement vêtue, par ici ?

— ?...

— Avez – vous – vu – une – jeune – femme – dans – les – parages – portant – une – robe – étrange ? »

Roydon dut répéter une fois encore. « Non, m'sieur, j'ons jamais vu d'sorcière, m'sieur ! » Après quoi cet être étrange prit ses jambes à son cou. Alors que Roydon le regardait s'enfuir, l'homme disparut entre deux enjambées. Sérieusement secoué, Roydon s'avança lentement, trébucha sur du gravier, se fraya un chemin dans le sous-bois luxuriant et se retrouva sur un sentier de moutons parmi des touffes d'herbe. Une scène absurde se déroulait devant ses yeux, un peu plus loin sur le sentier. Un homme maigre, pieds nus, vêtu d'une sorte de capuchon en forme de sac et d'un pantalon collant déchiré qui ressemblait à un haut-de-chausses, était perché sur une courte échelle dangereusement inclinée vers le sentier. L'échelle n'était appuyée contre rien, et ses montants se terminaient à leur extrémité supérieure par une curieuse coupure verticale dont la forme changeait constamment ; l'échelle demeurait pourtant immobile, n'oscillant que légèrement sous les mouvements de l'homme. Il fallut un moment à Roydon pour s'apercevoir que la structure changeante de l'extrémité des montants coïncidait avec leur allongement ou leur raccourcissement lorsqu'ils oscillaient. L'homme descendait et remontait sans relâché, chargé de ballots dans lesquels Roydon (qui avait visité un musée d'antiquités) crut reconnaître du chaume ; il les soulevait au-dessus de l'échelle, où ils disparaissaient – de même que ses mains quand il les élevait assez haut. Ses bras tronqués, qui se terminaient de façon obscène par une section variable où se mêlaient le blanc bleuté et le pourpre, s'activaient un moment avant de reparaître – avec les mains, mais sans les ballots. Un grand nombre de ceux-ci était encore entassé sur le sol, et l'endroit grouillait de mouches et de moucherons. Derrière l'homme à l'échelle, qui fredonnait un chant plaintif et mystérieux apparemment sans fin, on distinguait le pourtour d'une clairière dans laquelle deux chiens efflanqués, pareils à des lévriers qui auraient eu de longues oreilles pointues, allaient et venaient furtivement. Les arbres de la forêt semblaient avoir été tronqués à environ trois mètres de hauteur. L'homme et ses chiens ne prêtaient aucune attention aux cris de Roydon ni à ses gesticulations, mais quelque chose, cependant, retint Roydon de passer sous l'échelle ou de s'avancer au-delà. Peut-être était-ce parce qu'à seulement trois mètres derrière l'homme, la clairière s'incurvait brusquement pour revenir sur le sentier de moutons. De plus, cette partie de forêt tronquée était couverte de givre depuis les branches jusqu'au sol et dépourvue de sous-bois, cependant que des flocons de neige descendaient de nulle part. Dans ce paysage hivernal éclairé de l'est par une lueur rougeoyante, une meute

d'énormes molosses sauvages apparut soudain, aboyant furieusement et se ruant en oblique vers l'homme à l'échelle et ses lévriers, toujours indifférents. Mais au lieu de bondir sur eux, les molosses disparurent un par un dans l'air calme de la clairière et le silence revint peu à peu, molosse par molosse.

Un molosse retardataire bondissait encore lorsque l'homme appela, comme s'il s'adressait à quelqu'un qui se serait trouvé loin derrière Roydon : « T'ferais ben d'les prendre, Will, pêche-tê, l'est bentôt midi ! » Il s'immobilisa un instant comme pour écouter, puis éclata d'un rire moqueur et reprit son fredonnement.

Un barrissement indistinct mêlé de cris éclata au loin dans la forêt givrée, suivi d'un bruit de branches cassées et de coups sourds rythmés.

Pris d'une sorte de panique, Roydon se précipita en sens inverse sur le sentier, traversa un fourré obscur et se retrouva sans préambule dans un lieu étrange, une grotte ou un tunnel apparemment constitué de verre noirâtre et dont le faible éclairage n'avait aucune source précise. L'air dégageait une gaieté très nette et une pulsion organisatrice marquée. Il s'aperçut qu'une piste plane faite du même matériau s'étendait depuis ses pieds jusqu'à l'extérieur, pareille à la trace baveuse qu'aurait pu laisser un gigantesque escargot large d'une centaine de mètres. De chaque côté, un certain nombre de boîtes et de tubes transparents se dressaient sur des supports télescopiques, certains cliquetant et clignotant d'un air affairé. La piste semblait avoir été appliquée sur le sol à l'aide d'un pulvérisateur.

*Dans quel genre de passé suis-je là ?* se demanda-t-il. À l'extérieur de la piste s'étendaient des massifs d'arbustes luxuriants saupoudrés de papillons exotiques. Roydon entendit vers l'ouest le grondement d'un hélicoptère et s'abrita aussitôt sous un arbuste, créant une certaine agitation parmi les papillons. L'hélicoptère apparut ; il avait une forme insolite et semblait fait pour la plus grande partie d'une matière vitreuse verdâtre et noirâtre. Quand il fut reparti, Roydon poursuivit sa route parmi les arbustes. Puis il se mit à couvert sous un arbuste, perturbant les papillons, écoutant l'appareil. Celui-ci parti, il reprit sa marche. Puis il se mit à couvert sous l'arbuste plein de papillons, observant l'hélicoptère. Quand celui-ci eut disparu, il se remit en route, secouant la tête d'un air indécis. Il y avait quelque chose dont il ne parvenait pas à se souvenir tout à fait. Une impression de déjà vu. Bizarre. Il se rappela le tunnel et la piste. Quelle piste étrange ! Quelle sorte d'époque passée était-ce là ? Et quels drôles d'appareils, sur les côtés. Pourquoi

cliquetaient-ils et clignotaient-ils de cette façon ?... Il se retrouva marchant parmi les arbustes, bizarrement hébété sans raison apparente. Puis il vit la butte Parker, ô ce qui aurait pu être la butte Parker, à des kilomètres devant lui. Il y avait à son sommet une sorte de château d'eau en verre. Tout le paysage, dans cette direction, semblait parsemé de hauts bâtiments verdâtres de verre opaque entre lesquels poussaient des massifs d'arbustes. Des hommes, des femmes et des enfants allaient et venaient, vêtus de vêtements moulants blanchâtres légèrement brillants. Le son de leurs voix parvenait jusqu'à lui. Des engins volants grouillaient dans le ciel comme des essaims d'insectes, mais leur bourdonnement et leur vrombissement n'empêchaient pas les voix d'être distinctement audibles. Seuls la piste et ses abords semblaient déserts. Puis il vit une sorte de butte Parker décorée d'une tour de verre, des gens vêtus de vêtements collants, et des avions qui sillonnaient le ciel. Il secoua la tête pour s'éclaircir les idées, vit la butte Parker surmontée d'une tour, la population, le ciel encombré, et il entendit les bruits. Il s'assit (entre le moment où il commença à plier les genoux et celui où il fut assis, il eut la vision fugitive de millions et de millions de... quoi ?... du même événement, instantanément oublié).

Il s'assit, essayant de rassembler ses idées. Était-il possible qu'il fût quelque part dans le futur, et non dans le passé ? L'hélicoptère était-il venu de ce monde futur ? L'appareil revint, et pour la seconde fois (était-ce la seconde fois ?) Roydon se mit à couvert, mais il eut la surprise d'entendre quelqu'un s'adresser à lui avec une sorte de porte-voix :

« Nous vous avons repéré sous cette végétation. Qui êtes-vous ? Pouvons-nous vous aider ?... Qui êtes-vous ? Êtes-vous Roydon Greenback ? Veuillez sortir de votre cachette. Veuillez sortir de votre cachette. Nous aimerions vous aider. » La voix avait quelque chose de traînant et d'indistinct, et les voyelles étaient difficiles à reconnaître.

Roydon sortit en agitant les bras, puis il cria : « Oui, je suis Roydon Greenback. Qui êtes-vous ? Où suis-je ? »

L'hélicoptère descendit un peu et une échelle de corde se déroula. « Veuillez monter.

— Je cherche ma femme.

— Nous ne savons pas où elle est, mais nous pouvons peut-être vous aider. Voulez-vous monter d'abord ? »

Roydon gravit l'échelle en silence ; celle-ci était à la fois extraordinairement lisse et très adhérente. Alors qu'il montait, il y eut une

sorte de clignotement bref, et il fut surpris en regardant vers le bas par la trappe de l'hélicoptère de constater que le paysage était de nouveau déserté et verdoyant – luxuriant, même. Seuls la piste vitreuse et quelques arbustes demeuraient au-dessous de lui près de l'endroit où il s'était assis. Une large main gantée le hissa à bord.

« Roydon Greenback, hein ? Vous êtes une sorte de légende, pour nous – l'homme qui est entré dans la jungle poikilochronistique à la recherche de la femme qu'il aimait. Bien, bien. Vous êtes entré par hasard dans une enclave qui a démarré à plus soixante et un ans et qui a conservé depuis une sorte d'équilibre répétitif, comme un disque rayé. Vous vous êtes donc stabilisé au niveau de notre époque. Vous provenez d'une époque située soixante et un ans avant la nôtre – nous allons vous emmener dans notre monde, soixante et un ans plus loin. »

La voix n'était plus indistincte, mais la même négligence semblait en altérer les voyelles ; ceci, ajouté au vocabulaire peu familier, faisait que Roydon arrivait à peine à comprendre deux mots sur trois. Il regarda celui qui parlait, un homme d'âge mûr, grand, avec des boucles rousses ébouriffées et une longue barbe. Ses vêtements et ceux de ses compagnons ressemblaient à des combinaisons de plongée translucides, munies de poches mais dépourvues de masques et de bouteilles d'oxygène ; de longs gants translucides leur couvraient les mains et les avant-bras. Il y avait dans la cabine une demi-douzaine de personnes, dont deux étaient des femmes.

« Je m'appelle Paul Sattern, chronismologue en chef. Voici Fenn Vaughan, chronismologue-maturateur, Mary Scarrick, entomologiste, Richard Metcalfe, métrologue chronistique, Elizabeth Raine, chimiste atmosphérique, Morris Ekwall, diathésiologue transitionnel, Sen Haddock, botaniste, qui se charge aussi de recueillir des échantillons de sols pour les podologues, et Peter Datch, aux commandes. »

La réaction correcte à cette présentation semblait être un hochement de tête. Morris Ekwall s'intéressait apparemment de quelque façon ésotérique aux violentes variations locales de climat humoral qui accompagnaient les glissements temporels du secteur, alors que Richard Metcalfe passait le plus clair de son temps à larguer sur le terrain des gadgets dont il déchiffrait ensuite les messages sur des instruments installés à bord de l'hélicoptère. Roydon ne comprit jamais ce que faisaient exactement Vaughan et Sattern, mais les autres s'occupaient des insectes, des plantes, du sol et de

l'atmosphère. De temps à autre, l'un ou plusieurs d'entre eux descendaient par l'échelle et remontaient assez précipitamment.

« Plusieurs équipes de chronismologues, dit Sattern à Roydon, sont chargées de faire des relevés du poikilochronisme et de ses variations ; les enclaves se modifient constamment.

— Que voulez-vous dire ? Changent-elles de niveaux temporels ?

— Habituellement, une enclave se divise en plusieurs domaines relativement indépendants, surtout si elle est assez vaste ; ou encore, tout un ensemble de limites et d'enclaves peut être remplacé par d'autres ensembles dépourvus de relations dans une partie du poik. Les signes visibles ne sont pas toujours évidents – il faut les discerner aux instruments.

— Et Richard, dit Vaughan, est justement en train d'essayer de les prendre sur le fait. Il pense qu'ils ne font pas clac, mais pffuit – hein, Richard ? » Il se mit à chanter doucement :

*Micro, nano, pico, femto,  
tout est pareil pour l'métro Met ;  
autant d'jalons qu'il plante en bas,  
les a toujours pas pris sur l'fait. »*

Richard prit un air affligé.

« En somme-nous sortis, maintenant ? demanda Roydon.

— Sortis ? fit Sattern. Vous voulez dire, hors du poik ? Non. Il est beaucoup plus grand qu'à votre époque. Il grandit d'environ trois hectares par an, maintenant. Au cours des dix dernières années, il a absorbé pas mal de kilomètres carrés de régions habitées, petit à petit. Il a fallu déplacer la population... sacré problème économique et social. Quelques personnes se sont égarées et ont disparu... comme vous. »

Sattern s'interrompit pour donner dans un microphone un compte rendu concis de la découverte de Roydon.

Quelques minutes plus tard, celui-ci se rendit compte, en regardant par une fenêtre latérale, que le vert abhorré, déjà criblé de bosses et d'excroissances vitreuses, s'interrompait brusquement. Il aperçut un peu plus loin un écheveau d'autoroutes sinueuses grouillantes de mouchettes mobiles. Des hélicoptères semblaient maintenant se presser en tous sens, et une foule de jets rapides sillonnaient le ciel. Une forêt sans fin de hauts bâtiments d'une texture vitreuse projeta bientôt tout autour d'eux ses parallélépipèdes

dégingandés. Çà et là, de grands massifs de fleurs ou d'arbustes saupoudrés de papillons chatoyaient au pied des bâtiments, mais le sol était recouvert pour la plus grande part d'une herbe gris-vert coupée court. L'hélicoptère se posa sur un bâtiment en forme de cube aplati, et Roydon fut escorté à l'intérieur du Centre Chronismatique.

Là, il se trouva confronté à une petite assemblée silencieuse dont tous les membres étaient vêtus de la même façon que les occupants de l'hélicoptère. L'un des murs de la salle se transforma silencieusement en un écran télévisuel en couleurs, et Roydon fut soumis durant toute l'heure suivante à une interview impitoyable de la part des reporters qui apparaissaient sur l'écran, et qui s'exprimaient avec un accent plat et une phraséologie insolite. Une série d'échanges eut lieu ensuite entre l'équipage de l'hélicoptère, une partie de l'assemblée, et les reporters de l'écran dont la plupart semblaient se trouver à Londres, à l'exception de quelques contacts avec New York, Moscou et Pékin. Le sens de ces échanges échappait en grande partie à Roydon, qui eut bientôt l'impression que tous les nerfs de son corps dansaient la gigue. Une jeune femme aux cheveux auburn et aux yeux verts, qu'il prit pour la secrétaire de Sattern, l'emmena déjeuner et lui donna un somnifère. Il se réveilla sur un canapé, et le purgatoire recommença. Logé dans l'immeuble, confronté de temps à autre à des enregistrements vidéo de son interview, interviewé de nouveau par des scientifiques et des reporters, invité à participer à des émissions télévisées, soumis à des électroencéphalogrammes et à des tests de pression artérielle, d'effet de peau, de fluidité sanguine, d'indicatif olfactronique et beaucoup d'autres, il s'effondra au bout d'une semaine et fut mis en narcose profonde pendant dix jours.

Quand il revint à lui, la jeune femme aux cheveux auburn, qui s'appelait Sal, le regardait. « Quelqu'un demande à vous voir, dit-elle. Préparez-vous à recevoir un choc. » Elle avait un air grave.

« Qui est-ce ? Il est ici ?

— Non, évidemment. Sur l'écran. C'est quelqu'un de votre famille. Réfléchissez... qui peut être encore vivant après soixante et un ans ?

— Ce n'est pas... ce n'est pas May ?

— C'est votre fille. Elle s'appelle May. Mais n'oubliez pas qu'elle a vécu toute sa vie dans le temps normal. Quel âge avait-elle quand vous l'avez vue pour la dernière fois ? »

Malgré tout, Roydon mit un long moment à admettre que la vieille dame vêtue d'un pantalon gris et d'une tunique, et qui paraissait un peu courbée malgré son bon état de conservation, pût être sa propre fille. Il se sentit terriblement embarrassé lorsque, après une ou deux minutes de conversation maladroite, quelques larmes roulèrent sur les joues du visage que lui montrait l'écran. « Tu es exactement comme sur ta photo, murmura-t-elle d'une voix entrecoupée avant d'éclater en sanglots. Tu n'es jamais revenu... tu n'es jamais revenu ! »

Graduellement, il mit bout à bout les bribes de son histoire. Élevée pendant le reste de son adolescence avec les enfants de son oncle, elle s'était adaptée à la situation mais avait toujours regretté ses parents, surtout Roydon. Un mariage malheureux à vingt ans avait duré quatre ans. Un autre à trente ans avec un homme plus âgé qu'elle s'était terminé par la mort de celui-ci sept ans plus tôt. Ses deux enfants – elle lui montra leurs stéréophotographies – étaient adultes. Elle lui montra les stéréophotographies de cinq petits-enfants. Suivirent quatre minutes de liaison triplex avec son fils, et trois avec sa fille. Elle vivait elle-même dans la région d'Angleterre à densité normale connue sous le nom d'Aberdeen, où résidait la famille de son mari. Roydon proposa d'aller la voir, mais les gens ordinaires ne voyageaient apparemment plus beaucoup. « Les voies de surface, et même les voies aériennes, sont trop encombrées. Et les stratocroiseurs ne servent que pour les longues distances », lui dit Sal, qui était revenue au bout d'une demi-heure. May lui assura que l'écran lui suffisait, et ils décidèrent qu'il l'appellerait une fois par semaine.

Il se rendit compte peu à peu que Sal était agent de liaison entre le Centre et d'autres institutions. Elle prit Roydon sous sa protection, et il se passait peu de minutes dans la journée sans qu'elle apparût pour lui apporter quelque amuse-bouche, un peu de conversation ou une distraction quelconque. Elle le persuada de s'habiller d'un de ces vêtements translucides, ce qui se fit au moyen d'une sorte d'enregistreur de mesures à longue distance. Elle lui expliqua une grande partie des mots et des coutumes qu'il ne comprenait pas. Ses yeux verts dans les siens, elle lui parlait lentement de sa voix légèrement enrouée. Elle surveillait étroitement ses réactions au climat humoriel lorsqu'ils se trouvaient à l'extérieur, et lui fournissait aussitôt l'antidote nécessaire.

« Le climat humoriel n'est plus ce qu'il était, se plaignit un jour Sattern devant Sal et Roydon, alors qu'il était entré en passant après une conférence

avec les chefs des autres équipages d'hélicoptères. Le printemps respirait habituellement l'espoir, l'été était serein, l'automne nostalgique, l'hiver attristant. Maintenant, tout est mélangé. On ne sait jamais à quoi s'attendre.

— Vous devenez plus vulnérable en prenant de l'âge, Paul, dit Sal avec un sourire.

— C'est un peu vrai, en fait. Les inocs perdent de leur efficacité. Il va me falloir des piqûres de rappel.

— Comment vous débrouillez-vous, ici, avec le climat humoriel ? demanda Roydon.

— Il ne nous gêne pas trop, dit Sal. Nous sommes inoculés très jeunes, et nous ne sommes affectés que par les tempêtes les plus violentes. Comme il n'y a pas d'inocs pour votre âge, il va falloir vous donner des antidotes très précis pour l'extérieur. Mais le typomètre endocrinien nous a fourni assez d'informations sur vous pour que nous puissions vous protéger raisonnablement. »

Une ou deux semaines plus tard, Sal annonça à Roydon que Paul Sattern aimerait qu'il accompagne son équipe dans leurs sorties, avec l'espoir qu'il pourrait les éclairer sur certains points concernant le passé. On lui donna un crédit d'achat illimité et le poste officiel de « conseiller historique ». Le poikilochronisme étant considéré comme un danger public, les chronismologues étaient très demandés et très bien payés, en partie à cause des risques qu'ils couraient. CHRONISMOLOGUE QUALIFIÉ, lut Roydon sur la page d'annonces d'un journal en plastique à l'ancienne mode : « Postes vacants pour chronismologues. Diplôme d'études scientifiques supérieures indispensable. Crédit de départ équivalent à 5 000-6 000 livres sterling par an, avec augmentation de 500 livres par an. Engagement minimum : un an. »

« Deux autres poiks ont été détectés, lui dit Sal, un à Bonnum et l'autre à Ceylan.

— Oui, dit Paul, et nous pensons qu'il y en a d'autres en Afrique Centrale et un dans l'Antarctique. Mais l'Antarctique n'est pas très peuplé, et les nouvelles en provenance d'Afrique Centrale sont à peu près inexistantes – le climat humoriel en a isolé de grandes parties. Le monde entier, y compris les océans, risque de devenir un vaste poik d'ici quelques millénaires ou même quelques siècles, à moins que nous parvenions à comprendre suffisamment les processus chronismatiques pour savoir comment les stabiliser ou les inverser. C'est une course contre le Temps, dans les deux sens.

— Je n'avais aucune idée de l'importance du phénomène, dit faiblement Roydon.

— Bah, nous avons assez à faire dans notre petit coin de temps et d'espace ordinaires. Avez-vous envie de venir avec nous demain ? »

*Il faut que je voie si je ne peux pas me faire une idée plus précise de l'endroit où elle a pu aller, se dit Roydon. Cette corneille – était-ce une corneille ? Pourrai-je retrouver l'endroit ? M'y emmèneront-ils ?* Les cheveux bruns et le visage ovale de Miriel flottèrent un instant devant ses yeux, et il sortit de la pièce à tâtons en marmonnant quelque chose. Paul Sattern le regarda sortir, puis se tourna vers Sal avec un sourire amer en secouant imperceptiblement la tête. La jeune femme rougit ; se mordant la lèvre, elle prit une série de bandes magnétiques et sortit par l'autre porte derrière laquelle elle croisa Richard, l'homme des gadgets. Celui-ci, qui avait les yeux fixés sur son visage, pâlit et se contenta d'entrer dans la pièce sans rien dire.

« Alors ? dit Paul.

— Ces compteurs de liaison en atto-secondes... ils seront prêts ? proféra durement Richard, comme si la phrase technique était un code pour autre chose.

— Bien sûr. Vous pourrez en jalonner une nouvelle ligne de LV3 à PN8 dès demain. Mais je pense que les compteurs femto pourraient bien détecter quelque chose.

— Trop lents », dit Richard, qui se lança dans une explication alerte. Mais il avait l'air distrait, et sursauta lorsque Sal revint. Roydon qui reprenait ses esprits dans la pièce voisine entendit la plus grande partie de la discussion, laquelle n'avait pas plus de sens pour lui qu'une conversation de corneilles ou d'étourneaux. Fenn Vaughan passa près du trio en fredonnant :

*« Où les femto-secondes ont vécu,  
Richard est assis sur son... »*

Paul lui donna un coup, de pied dans le tibia, et Fenn passa son chemin en sifflotant. Les autres se séparèrent en silence.

« Que sont toutes ces choses ? » demanda Roydon. L'appareil survolait lentement la végétation.

« Ce sont des constructions futures, expliqua Sal, qui avait insisté pour que Paul l'emmène afin de garder un oeil sur Roydon. Nous ne savons pas si c'est

une sorte de plastibéton ou quelque nouveau matériau. La frontière supérieure des trois mètres les a empêchés d'exister plus haut au début, mais ils grandissent maintenant par infection d'un centimètre par semaine et repoussent la frontière supérieure. Un jour, ils seront entiers. C'est pour cela qu'ils ont l'air de ruines. Dick dit que ce secteur, là-dessous, est au niveau plus quatre-vingt-quatre ans. Mais le problème est évidemment le même pour les constructions présentes et passées – si ce sont de nouvelles enclaves, les bâtiments ne peuvent pas au départ dépasser la frontière supérieure. Regardez tous ceux-là, vers l'ouest ; ils appartiennent à toutes sortes d'époques, la plupart présentes et passées, mais ils ont poussé quand il n'y avait aucune construction à cet endroit, de sorte qu'ils sont encore incomplets.

— Mais l'ensemble du monde auquel appartient l'une de ces enclaves doit avoir l'air très étrange – des masses de fondations, et rien d'autre ?

— Non, non. Si vous descendiez là-bas, vous verriez tout autour de vous des bâtiments entiers, probablement un secteur de densité normale ; seule la partie de l'enclave elle-même comporterait ces squelettes. Quelqu'un qui pénétrerait dans l'enclave depuis le monde correspondant penserait sans doute qu'il s'agit d'un quartier en cours de démolition. Une des raisons pour lesquelles nous ne voyons souvent personne auprès de ces carcasses.

— Qu'est-ce que c'est que cette drôle de tache brune, là-bas ?

— Oh ! ça, c'est exactement le contraire. Elle est à moins trois cents et quelques années, d'après Dick. La plupart des enclaves sont à moins un siècle ou plus, par ici – hein, Paul ? C'est pourquoi elles ne sont pas encore bâties.

— Quelle taille ont les enclaves ?

— Entre un mètre et un ou deux kilomètres de large, et n'importe quelle forme. Dick dit qu'elles prennent peut-être naissance en croissant rapidement à partir d'un point minuscule, et qu'elles changent de niveau temporel au fur et à mesure de leur croissance. C'est là que les lignes de compteurs en attosecondes risquent de détecter quelque chose. »

Roydon dévorait des yeux la verdure abhorrée. L'appareil perdit de l'altitude, et Richard descendit à l'échelle avec son premier gadget. Ils progressèrent méthodiquement à travers champs, comme une tipule à l'esprit mathématique pondant ses oeufs sur une pelouse.

— Mais c'est... on dirait le village ! Il fait partie du... du poik ?

— Oui, il est dedans depuis des dizaines d'années. Une grande partie est à moins vingt-cinq ans, maintenant.

— C'est pour ça qu'on y voit toutes ces constructions bizarres ?

— Oui.

— Regardez, il y a des gens ! Comment se fait-il qu'ils ne sachent pas qu'ils sont isolés ?

— Vous ne comprenez pas ? s'écria Paul. On peut pénétrer dans les enclaves « ouvertes ». Elles sont situées pour la plupart à la lisière des poiks. Mais une fois qu'on est entré dans une enclave interne, on ne peut en sortir que géographiquement. On voit des hommes et des animaux les traverser et disparaître. Regardez ce laboureur du XIX<sup>e</sup> siècle dans ce champ. Là, il a disparu ! Mais il ne le sait pas. Il est dans un monde qui appartient entièrement au XIX<sup>e</sup> siècle. Une fois que vous êtes dans une parcelle de moins vingt-cinq ans, par exemple – comme celle du village – c'est comme si vous étiez tombé dans un trou profond de vingt-cinq ans, et vous êtes obligé de vivre définitivement à ce niveau. C'est le risque que nous courons tous s'il nous arrive de traverser la frontière d'une enclave sans le savoir. Nous ne pourrions pas en revenir. C'est ce qu'a dû faire votre femme. *Vous avez eu de la chance, grâce à ce décrochage à répétition.* »

Roydon frissonna – mais pas de peur – et s'étrangla.

« Évidemment, il est difficile de distinguer les frontières dans une région agricole comme celle-là quand elle est pour la plus grande partie à moins un siècle ou à peu près ; elle n'a pas beaucoup changé pendant des générations.

— Comment se fait-il qu'on puisse voir toutes ces enclaves d'en haut ?

— La frontière supérieure des trois mètres dont parlait Sal – elle s'élève aussi à trois mètres au-dessus des bâtiments « anciens ». Toutes les enclaves sont plus ou moins « ouvertes » à leur frontière supérieure, et on peut les voir d'en haut. Et le son voyage dans les deux sens. Une fois en bas, on ne peut voir ou entendre depuis une enclave « ouverte » que les enclaves voisines. Certaines, qui étaient « ouvertes », se pétrifient en enclaves « fermées », au fait.

— Mais les villageois et les autres ne voient-ils pas l'hélicoptère ?

— Si, mais à moins vingt-cinq ans, ils doivent avoir des hélicoptères, alors ils nous prennent probablement pour l'un des leurs. Si un autre appareil arrivait en même temps que nous, ils nous verraient nous traverser mutuellement en une collision fantôme dont ni nous ni les autres n'aurions conscience – au-dessus de la frontière des trois mètres.

— Et les gens de la région où vous m'avez ramassé ?

— Elle était à près de zéro. Ce qu'on y voit, c'est la région telle qu'elle serait aujourd'hui s'il n'y avait eu aucun poik. Ces gens étaient réels vis-à-vis

d'eux-mêmes, mais irréels pour notre monde infesté de poiks. Des fantômes, si vous préférez.

— Puis-je descendre près du village ?

— Le village ? Non. Avec des gens alentour, c'est trop risqué. Richard va installer son neuvième compteur derrière cette grange – laissons-le y aller seul. »

À la onzième descente : « Mais c'est la colline que j'ai dévalée en courant ! s'écria Roydon.

— Ce point, à l'est ? demanda Paul.

— Je le pense.

— C'est justement l'endroit où Richard doit poser son prochain compteur.

— Alors je peux descendre ?

— Oui, mais ne faites pas d'imprudence. Dites-nous ce que vous en pensez, et nous agirons en conséquence. »

Roydon suivit Richard au bas de l'échelle quand ils furent arrivés au-dessus de l'endroit prévu. « Attendez, Royo, je viens aussi », cria Sal, qui descendit derrière eux. Richard ne dit rien, mais il avait le visage tendu lorsqu'il scruta le sol avant d'y planter sur sa longue fourche l'appareil qui allait enregistrer des millièmes de millièmes de millièmes de secondes.

« Je n'arrive pas à m'y reconnaître – il n'y a plus que des décombres à la place de la digue. La clôture est pourrie depuis longtemps, c'est plein de ronces et d'orties, et c'est envahi de plantes partout », marmonna Roydon. Il se retourna, cherchant des yeux dans la direction qu'il espérait être celle prise par cette tache fuyante il y avait si longtemps. Richard se redressa et l'observa sans rien dire. *L'idiot, songea-t-il, parce que nous l'avons sorti d'un disque rayé, il croit que le temps des enclaves est figé à jamais. Il ne se rend pas compte que la plus grande partie a progressé de soixante et un ans et continue d'avancer constamment, sans parler de tout ce qui est shunté ou relimité.*

Sal, légèrement à l'écart, surveillait Roydon d'un oeil inquiet. Jetant un bref regard à Richard, elle eut un éclair d'intuition en lisant son expression. « Roy ! » hurla-t-elle. À cet instant, une violente bourrasque de pulsion instinctive envahit soudainement le creux dans lequel se tenait Roydon. Au cri, qu'il prit pour la voix de sa femme, Roydon blêmit. Il s'élança au long de l'ancienne haie, qui lui parut basculer et vaciller à son côté – était-ce Elle qui courait de l'autre côté ?

Sal, se précipitant en diagonale pour l'intercepter, fit une vingtaine d'enjambées avant de disparaître. Deux secondes plus tard, un peu plus loin, Roydon disparut à son tour. « Richard, espèce d'idiot, remontez ! rugit Paul de l'hélicoptère. Ce coin est un labyrinthe de petites enclaves. Remontez ! Nous pourrions vous redescendre à l'endroit où elle a disparu ». Mais quand Richard, pâle et désorienté, fut descendu au-dessus de l'endroit repéré, il aperçut à cinq pas de là l'ouverture d'une profonde carrière. En bas, loin dans le futur, des hommes vêtus de minuscules shorts blancs travaillaient à l'aide d'excavateurs à ultra-sons ; ils s'étaient immobilisés et contemplaient d'un air hébété le corps brisé.

La haie vacillante de Roydon était la lisière d'un fourré d'ajoncs. Roydon courait sur une lande sèche, et il faisait très chaud. Le vacillement était dû à l'oscillation de vingt-sept têtes d'hommes accroupis derrière les ajoncs. Une douzaine de lances de bois à pointe d'os volèrent vers lui, projetées en direction de ses tendons. Trois l'atteignirent aux mollets, une autre s'enfonça au-dessus de son genou. Il tomba. Les silhouettes vêtues de peaux de bêtes, gesticulant et glapissant, bondirent sur lui.

« Laissez Richard, il faut rattraper ce fou ! cria Fenn Vaughan dans l'oreille de Paul. J'ai repéré l'endroit où il a disparu. Je crois avoir vu quelque chose le frapper juste avant.

— D'accord. Virez, Peter. Que Fenn dirige la manoeuvre. »

En dix secondes, l'appareil arriva au-dessus du point où Roydon avait disparu – un morceau de lande. On apercevait la moitié d'une cuisse nue couverte de longs poils, et un étrange tumulte de voix rauques s'élevait du sol. Paul et Fenn, fusils étourdisseurs armés, se laissèrent glisser au bas de l'échelle.

À l'aide de lanières de cuir, les hommes de la tribu étaient en train de ligoter Roydon qui paraissait hébété. Fenn et Paul se ruèrent sur eux en poussant des hurlements à figer le sang. Un éclair accompagné d'un coup de tonnerre créa la panique, et la tribu s'égaila dans la lande sous une averse torrentielle. Paul et Fenn, portant Roydon, le ramenèrent à l'intérieur des frontières de l'enclave, d'où on apercevait la silhouette de l'hélicoptère à travers la pluie déjà moins forte ; tout en jetant autour d'eux des regards inquiets, ils coupèrent ses liens. La carlingue de l'hélicoptère leur renvoya l'écho d'un croassement lancé par un corbeau à trois mètres d'eux, quelque part au XIX<sup>e</sup> siècle. Paul appliqua des pansements d'urgence sur les blessures

de Roydon, qui se remit debout en chancelant. « Je dois la retrouver, dit-il d'une voix étouffée.

— Nous avons déjà un mort à cause de vous – nous ne voulons pas en avoir trois. Remontez à cette échelle, espèce d'idiot, avant que la tribu revienne. » Le soleil luisait sur la lande humide.

À cet instant, toujours renvoyé par la carlingue de l'hélicoptère, un écho encore plus faible parvint aux trois hommes. « Miriel, Miriel », semblait dire l'écho. Les hommes et les femmes qui se trouvaient à bord de l'appareil, interloqués, leur indiquaient à grands gestes frénétiques une certaine direction. « À l'échelle, vite, au-delà de la marque rouge – ils vous porteront au-dessus du secteur », cria Paul. Ils escaladèrent l'échelle en toute hâte et ne s'arrêtèrent qu'au-delà de la marque qui indiquait la limite des trois mètres.

« Nous allons vous déposer tranquillement et essayer de récupérer Richard », lança la voix de Peter. L'hélicoptère se déplaça de quelques mètres vers le nord, son échelle chargée se balançant dangereusement. Un vieil homme vêtu d'un haut-de-chausses et d'une jaquette sombre, avec de la dentelle autour du cou, était agenouillé près d'un petit carré d'herbe uni. Il ne redressa même pas la tête lorsque les trois hommes se laissèrent tomber près de lui, et ne parut pas entendre le bruit de l'appareil qui s'éloignait maintenant vers le sud. Une matinée de mai verdoyante bourgeonnait tout autour de lui. « Miriel ! Miriel ! » sanglotait-il.

Il leva enfin les yeux vers le groupe qui l'entourait. Il paraissait un peu dérangé : du moins ne manifesta-t-il aucun signe de surprise. « Voici une boucle de ses cheveux coupée quand elle est venue à nous, voici une boucle de cheveux blancs coupée quand elle nous a été enlevée, voici son anneau, son anneau de mariage. Elle a supplié qu'on les enterre près de l'endroit où elle est venue à nous, car son corps est dans le cimetière de l'église de Mafford et son âme est auprès de son Créateur, mais son coeur, je le crains, est ici, bien qu'elle ait chéri les nôtres pendant soixante ans. Qui êtes-vous, messieurs, êtes-vous de la cohorte des anges bienheureux, êtes-vous venus pour m'emporter au Ciel, auprès d'elle ?

— Elle était ma femme, dit Roydon, tranquillement.

— Mais, monsieur, c'était une vieille femme, quand elle a quitté cette vie vendredi dernier. Comment cela se pourrait-il ?

— Peu importe : c'est la vérité. J'aimerais voir sa tombe, bien que je sache où elle se trouve : je l'ai vue il y a longtemps. A-t-elle vécu ici toute sa vie après être venue à vous ?

— Oui, monsieur. Elle était, pourrait-on dire, la mère de notre petite communauté. Pleurée et regrettée par tous, monsieur, par les jeunes comme par les vieux, par les hommes comme par les femmes. Ils dresseront une belle pierre à la tête de sa tombe, monsieur. Matthew est en train de la graver, mais elle ne sera pas prête avant un jour ou deux, je le crains. Elle était la mère de notre village, bien que son coeur, je le crains, fût ailleurs, ce qui lui donnait une certaine tristesse, une sorte de résignation jour après jour. Elle s'était inclinée devant la volonté de Dieu, et elle a véritablement chéri les nôtres. Miriel a donné à notre village son amour et son dévouement, mais elle ne reviendra plus parmi nous. » Et le vieil homme, avec un sourire triste, s'éloigna en hochant la tête parmi les fleurs de la prairie.

Roydon ramassa la bague et la glissa au petit doigt de sa main gauche. Ses blessures l'élançaient douloureusement, mais un vaste calme gris sombre se répandait dans son, coeur.

Traduit par JACQUES POLANIS.  
*Lost ground.*

Traduit et reproduit avec l'autorisation de Faber and Faber, Londres.  
© Librairie Générale Française, 1984, pour la traduction.

# PITIÉ POUR LES TEMPNAUTES !

par Philip K. Dick

*Issu du voyage à travers le temps, le nec plus ultra du paradoxe est peut-être la coexistence de deux « moments chroniques » différents d'un même individu. Ici, un de ces moments chroniques est celui de la mort. Chez les voyageurs temporels, cela provoque un sentiment d'égarement, de futilité, de stérilité absurde ; condamnés qu'ils sont à toujours boucler la même boucle : d'où le désir d'en sortir, à n'importe quel prix.*

PAS à pas, Addison Doug remontait péniblement le long chemin de rondins de séquoia synthétique. Sa tête penchait un peu et son corps tout entier semblait le faire souffrir. La jeune fille l'observait et elle eut envie de l'aider car ça lui faisait mal de le voir si exténué et si malheureux, mais en même temps elle se réjouit ne fût-ce que de le savoir là. Avancant à l'estime, sans lever la tête, il vint vers elle petit à petit... comme s'il avait fait cela maintes fois, songea-t-elle soudain. Il connaît trop bien le chemin. Mais pourquoi ?

« Addi, lui cria-t-elle en courant à sa rencontre. Ils ont annoncé à la télé que vous étiez morts. Que vous aviez tous été tués ! »

Il fit une pause, passant sa main dans ses cheveux noirs qui n'étaient plus longs, car juste avant le lancement on les lui avait coupés à ras. Mais lui l'avait manifestement oublié. « Tu crois donc tout ce qu'on raconte à la télé ? » dit-il en se remettant à avancer de sa démarche hésitante. Mais il souriait à présent, et il tendit les bras vers elle.

Dieu, qu'il était bon de le tenir dans ses bras et de se laisser étreindre par lui de nouveau, avec plus de force qu'elle ne s'y était attendue. « J'allais me mettre à chercher quelqu'un d'autre, dit-elle en reprenant son souffle. Pour te remplacer.

— Si tu fais ça, je te casse la tête, répliqua-t-il. De toute façon ce n'est pas possible ; personne ne pourrait me remplacer.

— Mais qu'est ce que c'est que cette histoire d'implosion ? lui demanda-t-elle. Au moment de la rentrée, ils ont dit que...

— Je ne me rappelle pas », répondit Addison sur le ton qu'il employait quand il voulait dire : Je n'ai pas envie de parler de ça. Ce ton l'avait toujours mis en colère, mais pas aujourd'hui. Cette fois elle sentit à quel point ce souvenir était horrible. « Je vais rester chez toi deux ou trois jours, annonça-t-il en remontant avec elle vers le chalet préfabriqué et bancal dont la porte était grande ouverte. Si ça ne fait pas de problème, bien sûr. Benz et Crayne me rejoindront plus tard, peut-être même dès ce soir. Il y a un tas de choses dont il faut que nous discutons et que nous devons tirer au clair.

— Vous vous en êtes donc tirés tous les trois. » Elle leva les yeux sur son visage rongé par les soucis. « Alors tout ce qu'ils ont raconté à la télé... » Elle comprenait à présent. Ou du moins, croyait comprendre. « C'était un bluff. Dans un but... politique, pour berner les Russes. C'est ça ? Enfin, je veux dire que l'Union soviétique croira que le lancement a échoué parce qu'à la rentrée...

— Non, dit-il. Un chrononaute va d'ailleurs sans doute venir nous rejoindre. Pour nous aider à éclaircir ce qui a pu se passer. Le général Toad nous a annoncé que l'un d'eux était déjà en route ; ils ont déjà reçu les autorisations officielles. En raison de la gravité de la situation.

— Seigneur ! s'exclama la jeune fille stupéfaite. Mais alors le bluff, à qui est-il destiné ?

— Buvons quelque chose, dit Addison. Et après je t'expliquerai tout ça en détail.

— Tout ce que j'ai, c'est du cognac de Californie.

— Dans l'état où je suis, je serais capable de boire n'importe quoi », dit Addison Doug. Il se laissa tomber sur le canapé et, se renversant en arrière, il poussa un long soupir plein de détresse tandis que la jeune fille se hâtait de préparer les verres.

La radio MF de la voiture se mit à piailler : « ... est en deuil en raison de la tournure dramatique qu'ont pris les événements survenus contre toute attente... »

« Baratin officiel », déclara Crayne en éteignant la radio. Benz et lui avaient du mal à trouver la maison, n'y étant venus qu'une seule fois

auparavant. Crayne trouvait que c'était une façon de faire bien légère que de réunir une conférence de cette importance dans l'appartement de la nana d'Addison, perdu dans les faubourgs d'Ojai. D'un autre côté, ils ne seraient pas gênés par les curieux. D'autant qu'il ne devait pas leur rester beaucoup de temps. Mais cela, c'était difficile à dire ; personne ne le savait avec certitude.

Crayne remarqua que les collines de part et d'autre de la route avaient dû être boisées autrefois. À présent chaque élévation en vue était défigurée par les chantiers de construction et leurs routes en plastique paraissaient ramollies et irrégulières.

« Je parie que c'était beau ici dans le temps, dit-il à Benz qui conduisait.

— Le Parc Forestier National de Los Padres n'est pas loin d'ici, fit remarquer Benz. Je m'y suis perdu quand j'avais huit ans. Pendant des heures j'étais sûr qu'un serpent à sonnettes allait m'attraper. Je voyais un serpent dans chaque bâton.

— Et maintenant tu t'es fait avoir par le serpent, fit Crayne.

— On s'est tous fait avoir, rétorqua Benz.

— Tu sais, dit Crayne, c'est une sacrée expérience que d'être mort.

— Parle pour toi.

— Pourtant, techniquement...

— Évidemment si tu écoutes ce que racontent la radio et la télé. » Benz se tourna vers lui, son large visage de gnome empreint d'une gravité sentencieuse. « Nous ne sommes pas plus morts que quiconque sur cette planète. La différence, en ce qui nous concerne, c'est que la date de notre mort se situe dans le passé alors que pour tout le monde elle se situe dans le futur à une date indéterminée. Bien que pour certaines personnes cette date soit vachement déterminée, comme par exemple les gens qui sont dans les pavillons de cancéreux ; ceux-là sont aussi fixés que nous. Par exemple combien de temps pouvons-nous rester ici avant de repartir en arrière ? Nous, nous avons une marge, une latitude que n'a pas une personne atteinte d'un cancer généralisé. »

Crayne rétorqua d'un ton caustique : « Bientôt tu vas nous remonter le moral en nous disant qu'au moins nous ne souffrons pas.

— Addi souffre, lui. Aujourd'hui, je l'ai vu qui titubait. C'est psychosomatique chez lui... chez lui ça s'est transformé en douleur physique. Comme si Dieu était agenouillé sur sa nuque ; tu sais, on dirait qu'il porte un fardeau injuste et écrasant, seulement il ne veut pas se plaindre... il montre juste de temps en temps la trace du clou dans sa main. » Il sourit.

« Addi a plus de raison de vivre que nous.

— Tout homme a plus de raison de vivre que quiconque. Moi je n'ai pas une petite mignonne qui couche avec moi mais j'aimerais bien aller regarder encore quelques fois les semi-remorques passer sur l'autoroute de Riverside, au coucher du soleil. La question n'est pas d'avoir une raison de vivre, mais d'avoir envie de vivre, envie d'être là... Bon Dieu ! et c'est ça qui est si triste. »

Ils poursuivirent leur route en silence.

Les trois tempnautes étaient assis dans la tranquille salle de séjour de la maison de la jeune fille, fumant et se laissant vivre ; Addison Doug se dit que la jeune fille avait l'air remarquablement aguichante et désirable avec son pull blanc bien tiré et sa mini-jupe, et il regretta à part lui qu'elle eût tant de succès. À ce point des choses il ne pouvait s'embarquer dans ce genre d'histoire. Il était trop fatigué.

« Est-ce qu'elle sait, dit Benz en désignant la jeune fille, de quoi il retourne ? Enfin je veux dire, peut-on parler ouvertement ? Ça ne va pas la faire tourner de l'oeil ?

— Je ne lui ai pas encore expliqué, dit Addison.

— Ben, tu ferais sacrément mieux.

— De quoi s'agit-il ? » demanda la jeune fille interloquée en se redressant sur son siège et en portant une main entre ses seins. Comme si elle voulait agripper une breloque religieuse qui ne s'y trouve pas, songea Addison.

« On s'est fait moucher à la rentrée », déclara Benz. C'était vraiment lui le plus cruel des trois. Ou du moins le plus direct. « Voyez-vous, Miss...

— Hawkins, lui souffla la jeune fille.

— Enchanté, Miss Hawkins. » Benz la toisa de son regard froid et insistant. « Vous avez un prénom ?

— Merry Lou.

— Okay, Merry Lou », fit Benz. Aux deux autres il fit remarquer : « On dirait le nom qu'une serveuse a brodé sur son corsage. J'm'appelle Merry Lou et c'est moi qui vous servirai le dîner et le petit déjeuner pendant ces quelques jours et aussi longtemps qu'il le faudra jusqu'à ce que vous laissiez tomber et que vous retourniez tous dans votre temps à vous ; ça fait cinquante-trois dollars et huit cents, S.V.P. ; service non compris. Et j'espère bien que vous reviendrez jamais, vous et les autres, z-avez compris ? » Sa voix s'était mise à trembler ; sa cigarette aussi. « Je m'excuse, Miss Hawkins,

dit-il alors. L'implosion qui a eu lieu à la rentrée nous a tous dérangé le ciboulot. Nous l'avons appris aussitôt que nous sommes arrivés ici, en AET ; nous l'avons su dès que nous sommes entrés en Émergence Temporelle.

— Mais nous n'y pouvions rien, dit Crayne.

— Personne n'y peut rien », dit Addison à la jeune fille en lui passant le bras autour des épaules. Il eut une impression de déjà vu et soudain il comprit. Nous sommes dans une boucle de temps fermée, pensa-t-il, nous vivons et revivons sans cesse la même situation en essayant de résoudre le problème de la rentrée et en nous imaginant à chaque fois que c'est la première fois, l'unique fois... et nous n'y parvenons jamais. De quelle tentative s'agit-il cette fois ? De la millionième, peut-être ; nous nous sommes retrouvés ici un million de fois à éplucher éternellement les mêmes données, sans jamais aboutir à quoi que ce soit. À cette pensée il se sentit épuisé jusque dans la moelle de ses os. Et il éprouva une sorte de haine philosophique profonde envers le restant de l'humanité qui, elle, n'avait pas cette énigme à résoudre. Nous allons tous vers le même endroit, songea-t-il, comme il est dit dans la Bible. Mais... en ce qui nous concerne, nous y avons déjà été, nous trois. En ce moment même nous y reposons. Alors ce n'est pas bien de nous demander de poireauter à la surface de la Terre et de nous creuser la cervelle et de nous faire du mauvais sang en essayant de comprendre ce qui n'a pas fonctionné. Normalement, ce devrait être à nos héritiers de s'occuper, de ça. Quant à nous, nous avons déjà eu plus que notre part.

Il se garda cependant de le dire à haute voix... par égard pour eux.

« Vous êtes peut-être rentrés dans quelque chose », hasarda la jeune fille.

Jetant un coup d'oeil aux autres, Benz répéta d'un ton sarcastique : « Peut-être qu'on est "rentré dans quelque chose" ».

— Les présentateurs de la télé n'arrêtent pas de le dire, dit Merry Lou, en parlant du risque de se trouver décalé dans l'espace et d'entrer en collision directement au niveau moléculaire avec des objets tangentiels qui tous peuvent provoquer une... » Elle fit le geste. « Vous savez bien. "Deux objets différents ne peuvent pas occuper le même espace en même temps." Et c'est pour cette raison que tout a explosé. » Elle regarda autour d'elle, attendant une réponse.

« C'est effectivement le risque majeur, reconnut Crayne. Du moins en théorie et selon les calculs effectués par le docteur Fein, du Bureau d'Études, quand ils ont abordé le problème des risques potentiels. Pourtant nous étions

équipés de toute une série de systèmes de verrouillage de sécurité fonctionnant automatiquement. La rentrée ne pouvait se faire que si ces servocommandes nous avaient stabilisés dans l'espace, nous évitant ainsi de déborder. Bien sûr tous ces systèmes auraient pu tomber en panne en série. L'un après l'autre. Mais au moment du lancement je surveillais mes écrans de contrôle des paramètres, et tous concordait sans exception, indiquant que nous étions correctement phasés à ce moment-là. D'autre part, je n'ai pas entendu le moindre signal d'alarme. Je n'en ai pas vu s'allumer un seul non plus. » Il fit la grimace. « Ça ne s'est donc pas passé à ce moment-là, au moins. »

Benz déclara soudain : « Est-ce que vous vous rendez compte que nos "proches parents" sont riches à présent ? Toutes nos polices d'assurance-vie fédérales et privées. Et nos "proches parents" j'ai idée que c'est nous, à Dieu ne plaise. Nous pouvons aller nous faire payer rubis sur l'ongle les dizaines de milliers de dollars qui nous reviennent. Entrer dans les bureaux de nos agents d'assurance et dire : "Je suis mort, alors par ici la galette." »

Addison Doug pensait : les cérémonies commémoratives. Prévues après les autopsies. Ce long cortège de Cadillac drapées de noir descendant Pennsylvania Avenue avec tous les hauts fonctionnaires du gouvernement et les grosses têtes genre savant... *et nous serons là*. Pas une fois mais deux fois. Une première fois dans les cercueils en chêne poli main avec poignées en cuivre, recouverts du drapeau, mais peut-être aussi... à bord de limousines découvertes, saluant la foule endeuillée.

« Les cérémonies », dit-il tout haut.

Les autres lui jetèrent un regard courroucé, ne comprenant pas. Puis l'un après l'autre ils comprirent ; il le lut sur leurs visages.

« Non, grinça Benz. C'est... impossible. »

Crayne hocha la tête énergiquement. « Ils nous donneront l'ordre d'y être et nous y serons. Obéissant aux ordres.

— Devrons-nous aussi *sourire* ? fit Addison. Devrons-nous *sourire* comme des idiots ? »

« Non », dit lentement le général Toad, son énorme tête broussailleuse vacillant sur son manche à balai de cou. La peau de son cou avait une couleur sale et toute tachée comme si la masse de décorations qu'il portait sur son col raide provoquait un début de putréfaction à cet endroit de lui-même. « Vous ne devrez pas sourire mais au contraire "vous devrez avoir une attitude

affligée convenant à la circonstance. Et en harmonie avec l'atmosphère de chagrin national de cette journée.

— Ça va être dur », fit Crayne.

Le chrononaute russe ne manifesta aucune opinion, son mince visage busqué, rendu encore plus étroit par son casque de traduction, demeurant profondément préoccupé.

« La nation, déclara le général Toad, apprendra que vous êtes une nouvelle fois présents parmi nous pour la brève durée de cet intervalle ; les caméras de toutes les grandes chaînes de télévision vous prendront en gros plan sans crier gare, et simultanément les différents commentateurs auront reçu l'instruction de dire quelque chose de ce genre. » Il produisit un feuillet tapé à la machine, chaussa ses lunettes puis s'éclaircit la gorge et dit : « On dirait que nos caméras se concentrent sur trois personnalités se trouvant dans la même voiture. Je ne les distingue pas très bien. Et vous ? » Le général Toad baissa son papier. « À ce moment, ils interrogeront leurs collègues en improvisant. Et finalement ils s'exclameront : "Oui, Roger" ou Walter ou Ned, suivant le cas et selon les différentes chaînes...

— Ou Bill, fit Crayne. S'il s'agit de la chaîne des Boufonidés, là-bas dans les marécages. »

Le général Toad l'ignora. « Ils s'exclameront tous : "Oui, Roger, je crois bien que nous sommes en train de voir les trois tempnautes en personne ! Cela voudrait-il dire que le problème. aurait été... ?" À ce moment-là son confrère dira d'une voix plus grave : "J'ai l'impression, David", ou Henry ou Pete ou Ralph ou qui que ce soit d'autre, "que ce que nous sommes en train de voir constitue le premier aperçu confirmé de ce que les techniciens nomment Activité d'Émergence Temporelle ou AET. Et contrairement à ce qui pouvait sembler être le cas à première vue, il ne s'agit pas – répéter il ne s'agit pas – de nos trois vaillants tempnautes en tant que tels, tels que nous les percevons d'ordinaire, mais plus vraisemblablement tels que les captent nos caméras, c'est-à-dire ayant momentanément interrompu leur voyage vers le futur, voyage qui devait les amener, comme nous avons de bonnes raisons de l'espérer, dans un continuum spatio-temporel distant environ d'une centaine d'années... mais apparemment il semblerait qu'ils aient visé trop bas et qu'ils soient ici en ce moment même, moment qui comme chacun le sait est évidemment le présent." »

Addison Doug ferma les yeux et pensa : Crayne va lui demander si les caméras de la télé pourraient faire un gros plan de lui tenant un ballon de

baudruche et mangeant de la barbe à papa. Je crois que cette histoire nous rend tous dingues, tous autant que nous sommes. Puis il se demanda : Combien de fois avons-nous déjà eu cette conversation ridicule ?

Je ne pourrais pas le prouver, songea-t-il avec lassitude, mais je sais que c'est vrai. Nous nous sommes trouvés ici quantité de fois pour chercher la petite bête, pour écouter et dire toutes ces idioties. Il frémit. Toutes ces fadaises...

« Qu'est-ce qu'il se passe ? » demanda Benz d'un ton incisif.

Le chrononaute soviétique prit la parole pour la première fois. « Quel est l'intervalle maximum d'AET possible pour les trois hommes de votre équipage ? Et de quel pourcentage disposent-ils encore à présent ? »

Au bout d'un moment, Crayne répondit : « On nous a fait un briefing à ce sujet juste avant de venir ici. Nous avons épuisé approximativement la moitié de notre intervalle maximum d'AET.

— Toujours est-il, fit le général Toad de sa grosse voix, que nous avons prévu de faire coïncider la Journée de Deuil National avec la prochaine période d'AET qui leur reste. Il nous a fallu accélérer les autopsies et autres examens médico-légaux, mais par rapport au sentiment du public on a jugé qu'il... »

L'autopsie, songea Addison Doug en frémissant de nouveau, mais cette fois il ne put garder ses pensées pour lui et il dit : « Pourquoi ne pas ajourner cette réunion absurde et faire plutôt un peu de pathologie en visionnant quelques lambeaux de tissus cellulaires agrandis et en couleur, et peut-être qu'ensuite nous pourrions dégager un ou deux concepts fondamentaux qui viendraient au secours de la recherche médicale dans sa quête d'explications ? Des explications... c'est ça dont nous avons besoin. Des explications aux problèmes qui n'existent pas encore ; nous pourrions inventer les problèmes ultérieurement. » Il fit une pause. « Qui est d'accord ?

— Je n'ai pas envie de voir ma rate qui se dilate sur l'écran, fit Benz. Je participerai au cortège mais je ne veux pas assister à ma propre autopsie.

— Tu pourrais distribuer des lames de microscope rougies par tes propres tripes tout le long du chemin à la foule endeuillée, dit Crayne. On devrait nous fournir à chacun une pochette surprise ; pas vrai, mon général ? On pourrait lancer des morceaux de tissu cellulaire en guise de confettis. Mais je pense tout de même qu'on devrait sourire.

— J'ai cherché dans les rapports tout ce qui pouvait avoir trait au sourire, dit le général Toad en faisant défiler avec le doigt la liasse de pages qu'ils

avait devant lui, et d'après la ligne de conduite qui a été retenue, le sourire s'avère ne pas être conforme au sentiment national. Cette possibilité doit donc être écartée définitivement. Quant à votre participation aux examens d'autopsie qui se déroulent en ce moment même...

— On loupe quelque chose en restant ici, confia Crayne à Addison Doug. Je loupe toujours tout, moi. »

Ignorant ce que lui disait Crayne, Addison s'adressa au chrononaute soviétique. « Officier N. Gauki, dit-il dans le microphone qui se balançait sur sa poitrine, quelle est selon vous la plus grande angoisse à laquelle soit exposé un voyageur dans le temps ? Qu'il y ait une implosion causée par une coïncidence au moment de la rentrée, comme cela s'est produit lors de notre lancement ? Ou bien avez-vous été affectés, vous et votre camarade, par d'autres traumatismes obsessionnels au cours de votre voyage dans le temps, bref mais couronné de succès ? »

N. Gauki attendit un moment avant de répondre : « R. Plenya et moi-même avons échangé nos points de vue là-dessus à plusieurs occasions informelles. Je crois pouvoir répondre en son nom également à votre question en soulignant le fait que nous étions obsédés par la peur d'être entrés par inadvertance dans une boucle fermée de temps, et de ne pouvoir en sortir.

— Et d'y tourner en rond indéfiniment ?

— Oui, Mr. Doug », acquiesça le chrononaute, l'air sombre.

Une peur comme il n'en avait encore jamais ressentie envahit Addison Doug. Complètement abattu, il se tourna vers Benz et murmura : « Merde. » Ils se regardèrent.

« Je ne crois pas du tout que c'est ça qui se soit passé, lui dit Benz d'une voix grave en étreignant l'épaule de Doug ; une étreinte solide, l'étreinte de l'amitié. On a juste implosé à la rentrée et c'est tout. Te bile pas.

— Pourrions-nous bientôt ajourner la séance ? » demanda Addison Doug d'une voix rauque et étranglée, en se levant à demi de son siège. Il avait l'impression que la pièce et les gens qui s'y trouvaient se ruaient sur lui, l'étouffant. Claustrophobie, se dit-il. Comme à l'école primaire quand apparaissait un test surprise sur l'écran de nos machines à apprendre et que je voyais que j'étais incapable d'y répondre. « S'il vous plaît », dit-il simplement en se levant. Tous le regardaient, avec des expressions diverses. Le visage du Russe exprimait une sympathie toute particulière, pleine de compassion. Addison Doug émit un souhait : « Je veux rentrer à la maison », leur dit-il à tous, et il se sentit un peu bête.

Il était ivre. C'était tard le soir, dans un bar de Hollywood Boulevard ; heureusement Merry Lou était avec lui et il s'amuse bien. Du moins c'était ce que tout le monde lui disait. Il serra Merry Lou contre lui et lui dit : « La grande unité dans la vie, l'unité et la valeur suprême, c'est l'homme et la femme. Leur unité absolue ; d'accord ?

— Je sais, répondit Merry Lou. On a appris ça en classe. » Ce soir et à sa demande, Merry Lou était une petite blonde en pantalon pattes d'éléphant, hauts talons et corsage boléro. Plus tôt dans la soirée elle avait porté un lapis-lazuli dans le nombril mais pendant le dîner au Ting Ho il était tombé et elle n'avait pas pu le retrouver. Le patron du restaurant avait promis de continuer les recherches, mais depuis lors Merry Lou était morose. C'était symbolique, disait-elle. Mais de quoi, elle ne voulait pas le lui dire. Ou bien alors il n'arrivait pas à s'en souvenir ; c'était peut-être ça. Elle lui avait dit ce que cela signifiait mais il l'avait oublié.

Assis à une table voisine, un jeune Noir élégant avec une coiffure afro, un gilet rayé et une cravate bouffante rouge les regardait depuis un bon moment. Il avait manifestement envie de venir à leur table mais n'arrivait pas à se décider ; en attendant il continuait à les regarder.

« As-tu déjà éprouvé la sensation, demanda Addison à Merry Lou, de savoir exactement ce qui allait se passer ? De savoir à l'avance ce que quelqu'un va dire ? Mot pour mot ? Jusqu'au moindre détail ? Comme si tu avais déjà vécu cela une fois ?

— Tout le monde connaît ce truc », dit Merry Lou. Elle sirotait un Bloody Mary.

Le Noir se leva et vint vers eux. Il vint se placer à côté d'Addison. « Excusez-moi de vous déranger, monsieur. »

Addison dit à Merry Lou : « Il va dire "Il me semble vous connaître de quelque part. Je ne vous aurais pas vu à la télé ?"

— C'est exactement cela que je m'apprêtais à dire », dit le Noir.

Addison continua : « Vous avez assurément vu ma photo à la page 46 du numéro de *Time* de cette semaine, dans la partie consacrée aux nouvelles découvertes médicales. Je suis le médecin généraliste d'une petite bourgade de l'Iowa qui s'est trouvé propulsé au sommet de la gloire après sa découverte d'une substance très répandue et facile à se procurer permettant de vivre éternellement. Plusieurs des grands laboratoires pharmaceutiques se disputent déjà mon vaccin.

— C'est possible que ce soit là-dedans que j'ai vu votre photo », dit le Noir, mais il n'avait pas l'air convaincu. Il n'avait pas l'air ivre non plus et il fixa Doug avec insistance. « Puis-je m'asseoir avec vous et la dame ?

— Bien sûr », dit Addison Doug. C'est alors qu'il aperçut dans la main de l'homme la carte de l'agence de sécurité des Etats-Unis qui avait eu la haute main sur le projet dès le début.

« Mr. Doug, fit l'agent de la sécurité en s'asseyant à côté d'Addison, vous ne devriez pas parler à tort et à travers ici. Si moi je vous ai reconnu, n'importe quel clampin pourrait vous reconnaître et se mettre à flipper. Tout doit être tenu secret jusqu'aux funérailles. Théoriquement vous êtes en train de violer une loi fédérale en vous trouvant ici ; vous avez songé à ça Je devrais vous faire mettre dedans. Mais la situation est délicate et nous voulons que ça se passe "cool", sans esclandre. Où sont vos deux collègues ?

— Chez moi », dit Merry Lou. Elle n'avait manifestement pas vu la carte de l'agent. « Écoutez, lui dit-elle vivement, vous n'avez pas envie d'aller faire un tour ailleurs et voir si on y est ? Mon mari vient de subir une épreuve très pénible et c'est la seule occasion qu'il ait de se détendre un peu. »

Addison regarda l'agent. « Je savais ce que vous alliez dire avant que vous ne veniez à notre table. » Mot pour mot, pensa-t-il. J'ai raison et Benz a tort et ça continuera à se reproduire, cette répétition continuelle des événements.

« Je peux peut-être vous persuader, dit l'agent de la sécurité, de retourner de votre plein gré chez Miss Hawkins. Je viens juste de recevoir une info – il tapota le minuscule écouteur implanté dans son oreille droite – il y a à peine une minute, communiquée à nous tous et à vous communiquer à vous aussi au cas où nous vous trouverions, classée urgent. Ils ont passé au peigne fin tous les décombres... dans les ruines de l'aire de lancement, vous le saviez ?

— Je le sais, dit Addison.

— Ils pensent tenir un premier indice. L'un de vous a ramené quelque chose. Quelque chose qu'il a ramené d'AET en sus de ce que vous aviez emporté et à l'encontre de ce qu'on vous a appris au cours de votre entraînement préparatoire.

— Laissez-moi vous poser une question, dit Addison Doug. Supposez que quelqu'un me voie ? Supposez que quelqu'un me reconnaisse ? Et après ?

— Le public croit, même si votre rentrée a échoué, que le vol dans le temps, la première tentative américaine de voyage dans le temps, a réussi. Trois tempnautes américains ont été propulsés à une centaine d'années dans le futur... en gros deux fois plus loin que le lancement soviétique de l'an

passé. Ce sera un choc moins grand pour lui d'apprendre que vous n'êtes pas allés plus loin qu'une "semaine" s'il croit que vous avez choisi délibérément tous les trois de vous remanifester dans ce continuum-ci parce que vous souhaitiez, ou plutôt, que vous vous sentiez tenus d'assister...

— Parce que nous voulions être dans le cortège, l'interrompit Addison, doublement.

— Vous avez été attirés par le spectacle grandiose et tragique de votre propre enterrement et vous y serez reconnus et filmés par les équipes de caméras mobiles de toutes les grandes chaînes de télévision. Mr. Doug, écoutez, un investissement considérable tant en études au plus haut niveau qu'en argent a été fait pour permettre de régler cette terrible situation ; faites-nous confiance, croyez-moi. Ce sera plus facile à faire passer vis-à-vis du public et cela est capital si jamais nous voulons qu'il y ait un nouveau lancement américain dans le temps. Et c'est en fin de compte ce que nous voulons. »

Addison Doug le regarda avec de grands yeux. « Nous voulons quoi ? »

Mal à l'aise, l'agent de la sécurité répondit : « Eh bien, effectuer de nouveaux voyages dans le temps. Comme vous. Malheureusement, vous, personnellement, ne pourrez pas en refaire d'autres à cause de cette tragique implosion et de votre mort à tous les trois. Mais d'autres tempnautes...

— Nous voulons quoi ? Est-ce cela que nous voulons ? » Le ton d'Addison montait ; les occupants des tables voisines les regardaient à présent, nerveusement.

« Bien sûr, dit l'agent. Et ne parlez pas si haut.

— Ce n'est pas ce que je veux, moi, dit Addison. Je veux m'arrêter. M'arrêter pour toujours. Reposer dans la terre, dans la poussière, comme tout le monde. Ne plus voir d'autres étés... le *même* été.

— En voir un c'est les avoir tous vus », lança Merry Lou sur un ton hystérique. Je crois qu'il a raison, Addi ; on devrait se tirer d'ici. Tu as trop bu et il est tard, et cette nouvelle au sujet de... »

Addison l'interrompit : « Qu'est-ce qui a été ramené ? Quelle masse supplémentaire ?

— Les examens préliminaires, déclara l'agent de sécurité, ont révélé que des pièces de machine équivalant à environ cinquante kilos ont été chargées dans le champ temporel du module et ramenées avec vous. Une masse grosse comme ça... » L'agent lui montra avec les mains. « Ça a fait exploser l'aire

de lancement aussi sec. Celle-ci était loin de pouvoir compenser un tel supplément, par rapport à l'espace vide qui existait au moment du lancement.

— Ouah ! s'exclama Merry Lou, les yeux écarquillés. Peut-être que quelqu'un vous a vendu une chaîne quadriphonique pour un dollar quatre-vingt-dix-huit avec deux baffles à suspension à air et une provision à vie de disques de Neil Diamond en prime. » Elle essaya de rire mais n'y arriva point et ses yeux s'éteignirent. « Addi, murmura-t-elle, je suis désolée. Mais c'est vraiment... dingue. Enfin, je veux dire, c'est absurde ; on vous avait pourtant bien donné à tous des consignes précises quant à votre poids de retour ? Vous étiez censés ne même pas ramener l'équivalent d'une feuille de papier en plus de ce que vous aviez emporté. J'ai même vu le docteur Fein démontrer pourquoi à la télé. Et l'un de vous a charrié cinquante kilos de pièces de machines dans le champ ? Il fallait que vous ayez envie de vous anéantir pour faire ça ! » Des larmes s'échappèrent de ses yeux et l'une d'elle coula le long de son nez et y resta suspendue. Il avança la main machinalement pour l'essuyer comme s'il s'occupait d'une petite fille et non d'une adulte.

« Je vais vous conduire sur le lieu d'examen », dit l'agent de sécurité en se levant. Addison et lui aidèrent Merry Lou à se lever et elle termina son Bloody Mary en tremblant sur place un moment. Addison fut saisi d'un vif chagrin pour elle, puis, presque instantanément, celui-ci disparut. Il se demanda pourquoi. On arrive à se lasser de ça aussi, estima-t-il. D'avoir de la compassion pour quelqu'un. Si ça dure trop longtemps... indéfiniment. Pour, en définitive, devoir continuer à souffrir comme nul homme auparavant ni peut-être Dieu Lui-même n'a dû souffrir, puis finalement mourir comme même Lui, malgré tout Son grand coeur, n'a pas dû mourir.

Tandis qu'ils fendaient la foule du bar pour gagner la sortie, Addison Doug demanda à l'agent de sécurité : « Lequel d'entre nous... ?

— On sait lequel », répondit l'agent en tenant la porte pour laisser passer Merry Lou. L'agent se tenait à présent derrière Addison et il fit signe à une voiture fédérale de venir se garer sur le parking rouge. Deux autres agents de la sécurité en uniforme les rejoignirent en se hâtant.

« C'était moi ? demanda Addison Doug.

— Un peu, oui », dit l'agent de la sécurité.

Avec une raideur solennelle, le cortège funèbre descendait Pennsylvania Avenue, trois cercueils recouverts du drapeau national et des dizaine de limousines noires passant au milieu des rangs de la foule endeuillée qui

tremblait malgré les épais manteaux. Une brume légère voilait le soleil, et les contours grisâtres des buildings se fondaient dans l'air saturé de fumées et de pluie de Washington en cette journée de mars.

Scrutant la Cadillac de tête à l'aide de ses jumelles binoculaires à prismes, le commentateur vedette de l'actualité et des grands événements Henry Cassidy poursuivit de son débit monotone pour son vaste auditoire invisible : « ... tristes souvenirs de ce train qui traversant autrefois les champs de blé, ramena le cercueil d'Abraham Lincoln pour qu'il fût inhumé dans la capitale de la nation. Et quelle triste journée que celle-ci et quel temps de circonstance que ce ciel austère et ces averses ! » Sur son écran de contrôle il vit les objectifs des Zoomar prendre en gros plan la quatrième Cadillac qui suivait celles qui transportaient les cercueils des défunts tempnautes :

Son chef de prises de vue lui toucha le bras.

« On dirait que nos caméras se concentrent sur trois personnalités que nous ne reconnaissons pas et que nous n'arrivons pas à identifier pour l'instant, et qui se trouvent dans la même voiture, dit Henry Cassidy dans son micro tout en acquiesçant de la tête. Je n'arrive pas à les distinguer très nettement pour le moment. Êtes-vous mieux placé pour les voir d'où vous êtes, Everett ? demanda-t-il à son collègue et il appuya sur le bouton qui lui signalait de le remplacer à l'antenne.

— Eh bien, Henry, fit Branton d'une voix de plus en plus animée, je crois que nous sommes tout simplement témoins de la remanifestation des trois tempnautes américains au cours de leur voyage historique dans le temps !

— Cela voudrait-il dire, demanda Cassidy, qu'en quelque sorte ils seraient parvenus à résoudre et à éliminer le... ?

— Malheureusement je ne le pense pas, Henry, déclara Branton de sa voix traînante et attristée. Ce à quoi nous assistons aujourd'hui à notre plus grande surprise constitue le premier aperçu confirmé pour le monde occidental de ce que les techniciens nomment Activité d'Émergence Temporelle.

— Ah ! oui, AET, fit sagement Cassidy en le lisant sur le script officiel que les autorités fédérales lui avaient remis avant qu'il prenne l'antenne.

— Exactement, Henry. Car contrairement à ce qui *pouvait* sembler être le cas à première vue, il ne s'agit pas – je répète : *il ne s'agit pas* de nos trois courageux tempnautes en tant que tels et comme nous les percevrions habituellement...

— je comprends à présent, everett, intervint cassidy avec animation, car son script autorisé disait : CASS INTERVIENT AVEC ANIMATION. Nos trois

tempnautes ont momentanément suspendu leur voyage historique dans le futur qui pensons-nous devrait les propulser dans un continuum spatio-temporel se situant environ à une centaine d'années de maintenant. Il semblerait que la douleur immense et le spectacle grandiose de cette journée de deuil inattendue les aient décidé à...

— Je m'excuse de vous interrompre, Henry, dit Everett Branton, mais je pense que puisque le cortège vient de s'arrêter un instant dans sa lente progression, nous pourrions en profiter pour...

— Non ! » s'écria Cassidy à qui on venait de tendre une note griffonnée à la hâte et disant : *Ne pas interviewer 'nautes. Urgent. Ne pas tenir compte inst. précéd.* « Je ne crois pas que nous allons être en mesure de..., reprit-il, ... de parler brièvement avec les tempnautes Benz, Crayne et Doug comme vous l'espérez, Everett. Et comme nous l'avons tous espéré un bref instant. » Il fit signe énergiquement de ramener le micro de prise de son qui commençait déjà à avancer plein d'espoir vers la Cadillac arrêtée. Cassidy secoua vigoureusement la tête à l'adresse du porteur du micro et du preneur de son.

Apercevant le micro qu'on leur brandissait, Addison Doug se leva à l'arrière de la Cadillac découverte. Cassidy laissa échapper un grognement. Il veut parler, se dit-il. N'a-t-il donc pas reçu les nouvelles consignes ? Pourquoi suis-je le seul à qui elles parviennent ? De nouveaux micros représentant d'autres chaînes de télévision ainsi que des reporters de radio à pied se pressaient à présent pour venir fourrer leurs micros sous le nez des trois tempnautes, et plus particulièrement sous celui d'Addison Doug. Doug avait déjà commencé à répondre à une question que venait de lui crier un reporter. Son micro de prise de son étant coupé, Cassidy ne put entendre ni la question ni la réponse de Doug. À contrecœur, il fit signe de déclencher son propre micro.

« ... avant, disait Doug, tout fort.

— Comment cela, tout ça s'est déjà passé avant ? demandait le reporter de radio, appuyé contre la voiture.

— Ce que je veux dire, déclara le tempnaute américain Addison Doug, c'est que je me suis déjà trouvé à cet endroit précis et que je l'ai dit et redit et que vous tous vous avez déjà assisté d'innombrables fois à ce cortège et à notre mort au moment de la rentrée, un cycle fermé où le temps est prisonnier et qui doit être rompu.

— Essayez-vous de trouver une solution, baragouina un autre reporter, à la catastrophique implosion de la rentrée qui pourrait être appliquée rétrospectivement, de façon à ce que quand vous retournerez dans le passé vous puissiez corriger cette défaillance technique et éviter ainsi la tragédie qui vous a coûté – ou pour ce qui vous concerne, vous coûtera – la vie ?

— C'est effectivement ce que nous essayons de faire, déclara le tempnaute Benz.

— Nous essayons de déterminer la cause exacte de la violente implosion et d'en éliminer la cause avant notre retour en arrière, ajouta le tempnaute Crayne en hochant la tête. Nous avons déjà appris que pour des raisons inconnues une masse de près de cinquante kilos de pièces de moteur de Volkswagen, notamment des cylindres, la cul... »

C'est affreux, pensa Cassidy. « C'est fantastique ! dit-il tout haut dans son micro. Avec une détermination que seuls l'entraînement et la discipline rigoureuse auxquels ils ont été soumis ont pu leur donner – nous nous demandions pourquoi à l'époque mais nous le comprenons clairement à présent –, nos trois tempnautes tragiquement décédés antérieurement ont déjà réussi à déceler l'ennui technique responsable, bien évidemment, de leur propre mort, et ils ont entamé le fastidieux processus d'élimination systématique des causes possibles de cet ennui, de manière à pouvoir retourner à leur base de lancement initiale et rentrer cette fois sans incident.

— On se demande, bredouilla Branton sur l'antenne et dans son casque de contrôle, quelles pourront être les conséquences de cette altération du passé proche. Si à la rentrée ils n'implosent *pas* et ne sont *pas* tués, alors ils ne seront pas... décidément, ceci est trop complexe pour moi, Henry, tous ces paradoxes temporels dont le docteur Fein, du Laboratoire d'Extrusion du Temps de Pasadena, nous a si fréquemment et si brillamment entretenus. »

Dans tous les micros à sa portée, de toutes sortes, le tempnaute Addison Doug disait, plus calmement à présent : « Nous ne devons pas supprimer la cause de l'implosion de la rentrée. Pour nous, la seule manière de sortir de ce piège est de mourir. La mort est la seule solution dans ce cas. Pour nous trois. » La procession des Cadillac se remettant en marche, il fut interrompu.

Coupant un instant son micro, Henry Cassidy dit à son chef de prise de vues : « Il est dingue ou quoi ?

— Seul le temps le dira, répondit le technicien d'une voix à peine audible.

— Un moment extraordinaire dans l'histoire de la participation des États-Unis aux voyages dans le temps, déclara Cassidy, de nouveau en direct dans

son micro. Seul le temps dira – veuillez excuser ce jeu de mots involontaire – si les propos énigmatiques du tempnaute Doug, propos tenus à l'improviste en ce moment de douleur suprême pour lui et d'une certaine manière, bien qu'à un moindre degré, pour nous tous, sont les paroles d'un homme dont l'esprit est dérangé par la souffrance ou bien s'il s'agit d'une description très claire du macabre dilemme auquel un voyageur dans le temps, fût-ce le nôtre ou celui des Russes, risquait de se trouver confronté et peut-être même, car d'après les théories nous l'avons toujours su, de succomber, atteint d'un coup fatal. »

Il enchaîna ensuite sur une publicité.

« Tu sais, fit la voix de Branton dans son oreille, hors antenne, seulement pour la régie et pour lui, s'il a raison on ferait mieux de les laisser mourir, les pauvres bougres.

— On devrait les relâcher, approuva Cassidy. Bon Dieu, à voir la tête de Doug et comment il parlait on aurait dit que ça faisait mille ans au bas mot qu'il subissait ça ! Pour rien au monde je ne voudrais être à sa place.

— Je te parie cinquante dollars, fit Branton, qu'ils ont déjà vécu ça auparavant. Plein de fois.

— Alors, nous aussi », dit Cassidy.

La pluie tombait à présent, faisant briller les files de spectateurs. Leurs visages, leurs yeux et même leurs vêtements – tout était luisant et réfléchissait une lumière mouillée et fragmentée qui se brisait et se pointillait en miroitant tandis que, rassemblant les couches grises et informes au-dessus d'elle, le soir tombait.

« Sommes-nous toujours à l'antenne », demanda Branton.

Qui sait ? songea Cassidy. Il avait envie que la journée soit finie.

Le chrononaute soviétique N. Gauki leva les deux mains avec exaltation et s'adressa sur un ton d'une extrême gravité aux Américains assis en face de lui à la table. « Mon opinion ainsi que celle de mon camarade Plenya qui pour ses exploits en tant que pionnier du voyage dans le temps s'est vu décerner très justement le titre de Héros du Peuple soviétique, opinion basée sur notre propre expérience et sur les travaux théoriques effectués à la fois par vos propres cercles académiques et par l'Académie soviétique des Sciences d'U.R.S.S., est que nous pensons que les craintes du tempnaute Doug ont des raisons d'être justifiées. Le fait d'avoir provoqué son autodestruction ainsi que celle de ses compagnons d'équipage en ramenant

d'AET une masse énorme sous forme de pièces d'automobile contrairement aux ordres reçus, ne devrait être considéré que comme l'acte d'un homme désespéré n'ayant pas d'autre issue. Bien entendu la décision vous revient. Notre-opinion n'a qu'une valeur consultative en la matière. »

Addison Doug jouait avec son briquet sur la table et il ne leva même pas la tête. Ses oreilles bourdonnaient et il se demanda que cela signifiait. Le bourdonnement avait quelque chose d'électronique. Peut-être sommes-nous de nouveau dans le module, se dit-il. Mais il ne le reconnaissait pas ; ses sens percevaient la réalité des gens qui l'entouraient, la table, le briquet en plastique bleu qu'il tenait entre ses doigts. Interdiction de fumer pendant la rentrée, pensa-t-il. Il rangea prudemment le briquet dans sa poche.

« Nous n'avons pu établir absolument aucune preuve concrète qu'une boucle fermée de temps se soit produite, déclara le général Toad. Nous n'avons que les impressions subjectives d'épuisement de Mr. Doug. Uniquement sa conviction d'avoir déjà vécu tout cela exactement et à plusieurs reprises. Comme il le dit lui-même, c'est très probablement d'ordre psychologique. » Il farfouilla tel le cochon avec son groin dans les papiers qu'il avait devant lui. « J'ai là un rapport, qui n'a pas été révélé aux médias, établi par quatre psychiatres de Yale au sujet de son profil psychologique. Bien qu'exceptionnellement stable, il y a chez lui une tendance à la cyclothymie qui à son apogée donne lieu à une phase dépressive aiguë. Il a naturellement été tenu compte de cela bien avant le lancement mais on a estimé que le tempérament joyeux des deux autres contrebalancerait efficacement cette tendance. Or il se trouve que cette phase dépressive est en ce moment à son point culminant. » Il tendit le papier à la ronde mais personne à la table ne voulut le prendre. « N'est-il pas exact, docteur Fein, demanda-t-il, qu'une personne souffrant de dépression aiguë perçoive le temps d'une façon particulière, c'est-à-dire sous une forme circulaire, se répétant et tournant en rond sans aller nulle part ? La personne devient si névrosée qu'elle refuse de se séparer de son passé et se le repasse dans la tête en permanence.

— Mais voyez-vous, répondit le docteur Fein, cette impression subjective d'être pris au piège pourrait être le seul indice que nous aurions. » C'était lui le physicien expérimental dont les travaux fondamentaux avaient servi à l'élaboration du projet. « Si une boucle fermée venait malencontreusement à se créer.

— Le général, déclara Addison, emploie des mots qu'il ne comprend pas.

— J'ai fait des recherches pour comprendre la signification de ceux qui m'étaient inconnus, répondit le général Toad. Les termes techniques de psychiatrie... je sais ce qu'ils veulent dire. »

Benz demanda à Addison Doug : « Addi, où as-tu trouvé toutes ces pièces de VW ? »

— Je ne les ai pas encore, lui répondit Addison Doug.

— Il a sans doute ramassé le premier bout de ferraille qui lui est tombé sous la main, dit Crayne. Tout ce qu'il a pu trouver juste avant qu'on ne revienne.

— Quand nous reviendrons, rectifia Addison Doug.

— Voici mes instructions en ce qui vous concerne tous les trois, annonça le général Toad. Vous ne devez sous aucun prétexte tenter de provoquer un accident ou une implosion ou une panne quelconque durant la rentrée, que ce soit en amenant à bord une masse supplémentaire ou par tout autre moyen qui pourrait vous traverser l'esprit. Vous devez effectuer votre retour comme prévu et conformément aux exercices de simulation effectués avant votre départ. Cela s'adresse particulièrement à vous, Mr. Doug. » Le téléphone placé près de son bras droit se mit à sonner. Il fronça les sourcils et souleva le combiné. Un moment s'écoula puis soudain ses traits se crispèrent et il reposa bruyamment l'appareil.

« Vous avez reçu un contrordre, dit le docteur Fein.

— Exactement, répondit le général Toad. Et à présent je peux vous dire que je m'en réjouis car la décision que j'avais à prendre n'était pas très agréable.

— Donc nous pouvons nous arranger pour provoquer une implosion à la rentrée, fit Benz au bout d'un moment de silence.

— C'est à vous trois de prendre la décision, déclara le général Toad. Puisque c'est de votre vie qu'il s'agit. On vous laisse toute liberté. Vous pouvez faire comme bon vous semble. Si vous êtes convaincus que vous vous trouvez dans une boucle fermée de temps et que vous pensez qu'une implosion massive au moment de la rentrée l'anéantira... » Il s'arrêta de parler car le tempnaute Doug venait de se lever. « Vous allez nous faire un autre discours, Doug ? dit-il.

— Je voudrais seulement remercier toutes les personnes impliquées dans cette affaire, déclara Addison Doug. Pour nous avoir laissé le choix. » Le visage hagard et profondément las, il regarda longuement chacun de ceux qui étaient assis autour de la table. « Je vous suis très reconnaissant.

— Tu sais, fit lentement Benz, peut-être que de nous faire sauter à la rentrée n'augmentera pas les chances d'anéantir une boucle fermée. Ça pourrait même être l'inverse, Doug.

— Pas si on est tous tués, dit Crayne.

— Alors tu es d'accord avec Addi ? demanda Benz.

— Quand on est mort on est mort, fit Crayne. J'y ai bien réfléchi. Quel autre moyen serait plus susceptible de nous sortir de là, que si nous sommes morts ? Quel autre moyen vois-tu ?

— Il se peut que vous ne soyez pas dans une boucle, fit remarquer le docteur Fein.

— Mais il se peut aussi que nous y soyons », répliqua Crayne.

Doug, qui était toujours debout, dit à Crayne et à Benz : « Pourrions-nous faire participer Merry Lou à notre décision ?

— Pourquoi ? demanda Benz.

— Je n'arrive plus à penser très clairement, dit Doug. Merry Lou peut m'aider ; je me fie à elle.

— Bien sûr », répondit Crayne. Benz aussi acquiesça.

Le général Toad consulta stoïquement sa montre et déclara : « Messieurs, ceci met un terme à notre discussion. »

Le chrononaute soviétique Gauki enleva son casque et son micro et se précipita la main tendue vers les trois tempnautes américains ; il disait apparemment quelque chose en russe mais aucun d'eux ne le comprenait.

L'air sombre, ils s'éloignèrent.

« À mon avis tu es cinglé, Addi, fit Benz. Mais il semblerait que je sois en minorité à présent.

— Et admet qu'il *ait* raison, dit Crayne, admet – une chance sur un milliard – que nous retournions en arrière indéfiniment et jusqu'à la fin des temps, ça se justifierait alors.

— Pourrait-on aller voir Merry Lou ? demanda Addison Doug. Pourrait-on prendre la voiture et aller chez elle tout de suite ?

— Elle attend dehors », dit Crayne.

Rejoignant les trois tempnautes à grandes enjambées, le général Toad déclara : « Vous savez, Doug, ce qui a fait pencher la balance c'est la manière dont le public a réagi à votre allure et à votre comportement pendant le cortège funèbre. Les conseillers du N.S.C.<sup>(1)</sup> sont arrivés à la conclusion que le public préférerait, comme vous, être certain que c'en est terminé pour vous tous. Et qu'il serait plus soulagé de vous savoir libérés de votre mission

plutôt que de vous voir sauver le projet et effectuer une rentrée parfaite. je pense que vous leur avez fait une jolie impression. Avec vos jérémiades. » Là-dessus il s'éloigna, les laissant plantés là.

« Laisse-le tomber, dit Crayne à Addison Doug. Laisse-le tomber, lui et tous ceux de son espèce. Faisons ce que nous avons à faire et c'est tout.

— Merry Lou m'expliquera tout. » Elle savait ce qu'il fallait faire, ce qui était juste.

« Je vais chercher la voiture, dit Crayne, et ensuite on pourrait aller quelque part tous les quatre, peut-être chez elle pour décider de ce qu'on va faire. Okay ?

— Merci », dit Addison Doug en hochant la tête ; il la chercha des yeux, espérant l'apercevoir, se demandant où elle se trouvait. Dans la pièce à côté, peut-être, quelque part près d'ici. « Ça me fait bien plaisir », dit-il.

Benz et Crayne échangèrent un regard. Il s'en aperçut mais il ne comprit pas ce que cela signifiait. Tout ce qu'il comprenait c'était qu'il avait besoin de quelqu'un et surtout de Merry Lou, pour l'aider à comprendre la situation. Et pour décider finalement de ce qu'il fallait faire pour les en sortir.

Merry Lou les conduisit au nord de Los Angeles où elle prit la voie ultra-rapide de l'autoroute en direction de Ventura, puis elle bifurqua vers l'intérieur pour rejoindre Ojai. Dans la voiture personne ne disait grand-chose. Merry Lou conduisait bien, comme toujours ; appuyé contre elle, Addison Doug se sentit gagné par une sorte de paix provisoire.

« Il n'y a rien de tel que de se laisser conduire par une nana, fit Crayne au bout de nombreux kilomètres passés en silence.

— C'est une sensation très aristocratique, murmura Benz, que d'avoir une femme pour tenir le volant. Comme les nobles qui se font piloter par un chauffeur. »

Addison Doug demanda : « L'autre jour, quand tu m'as vu me traîner jusque chez toi... sur le chemin de rondins de séquoia. Qu'est-ce que tu as pensé ? Dis-le-moi honnêtement.

— Tu semblais, répondit la jeune fille, avoir fait cela maintes fois. Tu avais l'air fourbu et exténué et... prêt à mourir. Près de la fin. » Elle hésita. « Je suis désolée, mais c'est l'impression que tu donnais, Addi. Je me suis dit, il connaît trop bien le chemin.

— Comme si je l'avais fait trop de fois.

— Oui, dit-elle.

— Alors tu votes pour l'implosion, dit Addison Doug.

— Eh bien...

— Sois franche avec moi », dit-il.

Merry Lou répondit : « Regardez derrière la banquette arrière. La boîte par terre. »

Prenant la lampe de poche qui se trouvait dans la boîte à gants, les trois hommes inspectèrent le carton. Avec appréhension, Addison Doug regarda ce qu'il contenait. Des pièces de moteur de VW. Encore pleines d'huile.

« Je les ai trouvées derrière un garage de voitures étrangères près de chez moi, dit Merry Lou. Sur la route de Pasadena. Le premier tas de ferraille qui m'a paru pouvoir être assez lourd. J'ai entendu dire à la télé au moment du lancement que tout ce qui dépassait vingt-cinq kilos pouvait...

— Ça fera l'affaire, dit Addison Doug. Ça a déjà fait l'affaire.

— Alors il n'y a plus de raison d'aller chez vous, dit Crayne. La décision est prise. On ferait aussi bien de retourner vers le sud et de regagner le module. Et d'entamer la procédure de sortie d'AET. Puis de se mettre en route pour la rentrée. » Sa voix était pesante mais égale. « Merci d'avoir voté, Miss Hawkins.

— Vous êtes tous si fatigués, dit-elle.

— Pas moi, fit Benz. Je suis en rogne, oui. En rogne comme un fou.

— À cause de moi ? demanda Addison Doug.

— Je n'en sais rien, répondit Benz. C'est juste que... Bon sang. » Il se plongea alors dans un silence sombre. Recroquevillé sur lui-même ; apathique et perplexe. Le plus possible à l'écart des autres dans la voiture.

Prenant la bretelle d'autoroute suivante, Merry Lou dirigea la voiture vers le sud. Une impression de libération semblait l'habiter à présent et Addison sentit lui-même qu'une partie du poids et de la lassitude refluaient déjà.

Les récepteurs d'alerte d'urgence que chacun des trois hommes portait au poignet se mirent à émettre leur signal d'alarme ; ils sursautèrent tous ensemble.

« Qu'est-ce que ça veut dire, demanda Merry Lou en ralentissant.

— Que nous devons prendre contact par téléphone avec le général Toad aussitôt que possible », répondit Crayne. Il fit signe avec le doigt. « Il y a une station-service Standard là-bas devant ; prenez la prochaine sortie, Miss Hawkins. Nous pourrions y téléphoner. »

Quelques instants plus tard, Merry Lou arrêta la voiture devant la cabine téléphonique extérieure. « J'espère qu'il ne s'agit pas d'une mauvaise

nouvelle, dit-elle.

— Je vais lui parler le premier », fit Doug en sortant de la voiture. Une mauvaise nouvelle, songea-t-il en souriant laborieusement. Comme quoi ? Tout courbaturé, il gagna la cabine téléphonique, y pénétra, ferma la porte derrière lui, puis il glissa une pièce dans la fente et composa le numéro gratuit.

« Dites donc, j'ai des sacrés nouvelles ! s'écria le général Toad, une fois que l'opératrice l'eut mit en ligne. Heureusement qu'on a réussi à vous joindre. Un instant... je vais laisser le docteur Fein vous dire ça lui-même. Vous serez plus disposé à le croire, lui, que moi. » Il y eut plusieurs déclics puis enfin la voix de fausset, mesurée et docte, du docteur Fein, rendue cependant plus intense par la gravité de la situation.

« Quelle est la mauvaise nouvelle, lui demanda-t-il.

— Pas nécessairement mauvaise, dit le docteur Fein. J'ai fait faire des calculs par ordinateur jusqu'à maintenant depuis notre entretien et il semblerait... je veux dire par là qu'il est probable selon les statistiques mais ce n'est pas une certitude absolue... que vous ayez raison, Addison. Vous vous trouvez bien dans une boucle fermée de temps. »

Addison poussa un long soupir. Espèce de vieille tantouze despotique, pensa-t-il. Tu le savais probablement depuis le début.

« Cependant, poursuivit le docteur Fein avec excitation, et en bégayant légèrement, j'estime également – et je ne suis pas le seul, notamment grâce au Cal Tech<sup>(2)</sup> – que le plus grand risque de laisser subsister la boucle serait d'imploser à la rentrée. Est-ce que vous comprenez, Addison ? Si vous ramenez toutes ces pièces rouillées de VW et que vous implosez, alors les risques statistiques de voir la boucle se refermer seront bien plus élevés que si vous vous contentez de rentrer et que tout se passe bien. »

Addison Doug ne répondit pas.

« En vérité, Addi... et ceci est le point le plus grave sur lequel il faut que j'insiste... une implosion à la rentrée et particulièrement une implosion massive et préméditée du type de celle qui semble se préparer... vous saisissez ce que je dis, Addi ? Est-ce que vous me recevez ? Pour l'amour du Ciel, Addi ? rendrait pratiquement *inévitabile* la fermeture d'une boucle absolument indéfaisable, semblable à celle que vous avez dans l'esprit. Ainsi que nous l'avons craint dès le début. » Un temps. « Addi ? Êtes-vous là ? »

Addison Doug déclara : « Je veux mourir.

— C'est parce que vous êtes exténué à force d'être dans la boucle. Dieu sait combien de fois vous êtes déjà revenus tous les trois...

— Non, dit-il et il s'apprêta à raccrocher.

— Laissez-moi parler à Benz et à Crayne, dit rapidement le docteur Fein. Surtout Benz ; je voudrais lui parler en particulier. Je vous en prie, Addison, par égard pour eux ; le fait que vous soyez totalement épuisé ou presque fait que... »

Il raccrocha. Puis il quitta la cabine pas à pas.

En remontant dans la voiture il entendit leurs récepteurs d'alerte qui sonnaient toujours. « Le général Toad m'a dit que l'appel automatique de vos deux récepteurs continuerait à faire ça un petit moment », expliqua-t-il. Puis il ferma la portière derrière lui. « Allons-y.

— Et à nous, il ne veut pas nous parler ? » demanda Benz.

Addison Doug répondit : « Le général Toad voulait nous faire savoir qu'ils ont un petit quelque chose pour nous. On a décidé de nous décerner une Citation spéciale à l'ordre du Congrès pour bravoure ou une idiotie comme ça. Une médaille spéciale qu'on n'a encore jamais donnée à personne. Décernée à titre posthume.

— Ben, sapristi... je ne vois pas comment on pourrait nous la décerner autrement », fit Crayne.

Remettant le moteur en route, Merry Lou se mit à pleurer.

« Ce sera un soulagement, dit Crayne au bout d'un moment tandis qu'ils retournaient en cahotant vers l'autoroute, quand ce sera terminé. »

Ça ne tardera plus maintenant, dirent les pensées d'Addison Doug.

Leurs récepteurs d'alerte d'urgence continuaient de bourdonner à l'unisson à leurs poignets.

« On nous grignote tout doucement, dit Addison Doug. L'incessant travail d'usure des multiples voix de la bureaucratie. »

Les autres lui jetèrent un regard interrogateur, à la fois gêné et perplexe.

« Ouais, fit Crayne. Ces signaux d'alarme automatique sont vraiment casse-pied. » Il y avait de la fatigue dans sa voix. Aussi fatigué que moi, songea Addison Doug. Et en pensant cela il se sentit mieux. Ça démontrait à quel point il avait raison.

D'énormes gouttes de pluie vinrent s'écraser sur le pare-brise ; il commençait à pleuvoir. Cela aussi le réjouit. Cela lui rappela l'expérience la plus exaltante de toute sa brève vie : le cortège funèbre descendant lentement Pennsylvania Avenue, les cercueils recouverts du drapeau. Fermant les yeux,

il se laissa aller contre le siège et se sentit bien, enfin. Et il entendit une fois encore tout autour de lui les gens courbés par le chagrin. Et dans sa tête il rêva à la Médaille spéciale du Congrès. Pour exténuement, songea-t-il. Une médaille pour cause de fatigue.

Il se vit, dans sa tête, participant à d'autres cortèges, à de nombreuses autres morts. Mais en réalité il s'agissait de la même mort, du même cortège. Le lent défilé des voitures dans les rues de Dallas ; avec le docteur King<sup>(3)</sup> aussi... Dans son cycle fermé de vie il se vit revenir indéfiniment à ses funérailles nationales qu'il ne pouvait pas et qu'ils ne pouvaient pas oublier. Il y serait présent, ils y seraient toujours présents ; elles dureraient toujours et ils y reviendraient tous ensemble indéfiniment et à jamais. À l'endroit, au moment où ils avaient envie de se trouver. À l'événement qui leur était le plus cher.

C'était le cadeau qu'il leur faisait, à tout le monde, à son pays. Il avait offert au monde un merveilleux fardeau. Le miracle terrible et épuisant de la vie éternelle.

Traduit par BERNARD RAISON.

*A little something for us tempunauts.*

Publié avec l'autorisation de Scott Meredith Literary Agency, New York.  
© Librairie Générale Française, 1984, pour la traduction.

# UNE VIE TOUTE TRACÉE

par Henry Slesar

*Il y a des gens qui ont l'habitude de sauter tout de suite à la dernière page d'un roman (surtout s'il est policier classique) pour en connaître le dénouement. Il pourrait, dans certains cas, y avoir quelque danger à abuser de ce genre de raccourci para-temporel. N'a-t-on pas comparé la vie à un roman ? Or, chacun sait qu'un roman peut devenir le scénario d'un film...*

LEGGET s'était bien aperçu que Mitch Cohen l'évitait mais, dans son état végétatif de ces dernières semaines, cela lui avait fort peu importé. Mais maintenant, cela lui importait, et il l'avait pratiquement coincé contre le mur non-figuratif de Thomajon's, un petit bistrot du Sunset Strip. Ils étaient devenus amis depuis leur rencontre à une réception donnée par le studio. Ils avaient découvert qu'ils étaient tous deux des fils de Chicago, transplantés comme les palmiers. Ils partageaient la même nostalgie de rigueur, et la même attitude, critique envers Los Angeles et cynique envers les milieux de cinéma. Il y avait trois ans de cela. Mitch travaillait d'arrache-pied du bon côté de la caméra, c'est-à-dire derrière, et empochait de confortables chèques. Legget lui, dont l'ambition était de devenir producteur, arrivait tout juste à se maintenir à flot sur les eaux tumultueuses d'Hollywood.

Legget savait d'ailleurs parfaitement pourquoi, depuis leur dernier déjeuner commun à la Plume de Coq, Mitch ne tenait pas particulièrement à le revoir. « Allons, n'en parlons plus, dit Mitch généreusement en effaçant le passé d'un geste de sa large patte. Je voyais bien que ça n'allait pas, Norman. Cette ville te porte sur les nerfs. À propos, tu as trouvé du travail ?

— Oui, dit Legget sans lever les yeux de son verre. Depuis ce matin. Assistant de Marty Lang à Universal.

— Bravo ! Tu bouges de nouveau !

— Exactement, Mitch, je *bouge*. Je ne suis plus au point mort, et je tenais à te le dire. » Il leva les yeux sur son ami, sans craindre de lui montrer l'intensité de son regard. « J'ai trouvé ma réplique, Mitch, juste comme je te l'avais dit. J'avais perdu ma réplique, et puis je l'ai retrouvée.

— Norman, Norman, gémit Mitch, ne recommence pas à avoir ces *idées*...

— Ce ne sont pas des idées, mais des *faits*. Je sais que j'ai dû te paraître cinglé la dernière fois, parce que je n'avais pas de preuves. Mais maintenant, j'en ai, Mitch. Je peux *tout* prouver, à n'importe qui. Je te demande seulement de m'écouter.

« Je t'avais déjà parlé de mon aventure à Chicago. Je travaillais dans un vieux building de Michigan Avenue, à écrire des articles publicitaires à la noix, sur le nettoyage à sec, l'aviculture et Dieu sait quoi encore. Tu connais ces immeubles commerciaux : un million de portes en verre dépoli avec des noms bizarres dessus : des gens qui fabriquent des couronnes en or, des boîtes en carton ondulé et un tas de machins... Un jour, j'avisai une porte où il y avait marqué : PRODUCTIONS DESTINÉE. Ç'aurait pu être quatorze millions de choses différentes, bien sûr, mais ma curiosité était éveillée et je suis entré me renseigner. Je fus reçu par une fille au visage complètement vide, dont je ne pus rien tirer de précis. J'entrevis des millions de classeurs et entendis le bruit de milliers de machines à écrire. Elle me proposa même de parler à un des directeurs, mais cela ne m'intéressait plus tellement et je laissai tomber.

« Les choses en seraient restées là si, un jour, je n'avais pas cherché le Théâtre de l'Ouest de Willie Hyam, qui se trouve quelque part vers Ventura. Il voulait que je fasse un petit speech à ses élèves-comédiens. Je me perdis et aperçus, bien à l'écart derrière les poteaux téléphoniques, un petit immeuble en stuc blanc. Je ne l'aurais sans doute pas remarqué, n'était cette plaque à côté de la porte, qui disait : PRODUCTIONS DESTINÉE. Ma curiosité fut piquée au vif. Quoi qu'il en fût, ces gars de Chicago avec leurs classeurs et leurs machines à écrire avaient une succursale sur la côte ouest.

« Je suivis la même routine que la première fois. La réception que me réserva la secrétaire fut glaciale – elle désirait connaître la raison de ma visite, mais la raison *précise*. Je me fis passer pour un journaliste intrigué par leur raison sociale, mais cela ne me mena nulle part, d'autant plus que je n'avais pas de carte de presse. Mais cette fois, j'insistai jusqu'à ce qu'un gars se dérange. C'était un homme grand et maigre du nom d'Ankim, habillé comme un entrepreneur de pompes funèbres. La seule chose dont je me souviens de son visage, ce sont ses cheveux blancs et cirieux, sans doute

faux. Lorsque j'y repense, le plus curieux, c'était le *vide* de son visage, et le vide du visage de la fille. Il fut poli sans obséquiosité, mais ne m'apprit rien. Lorsque je lui demandai si sa compagnie avait quelque chose à voir avec le cinéma, en sous-entendant que j'étais une huile et pourrais peut-être les aider, il sourit et me dit : Dans un sens, dans un sens très limité. La prochaine chose dont je me souviens – écoute-moi bien, car cela devient complètement dingue – c'est d'être assis au volant de ma Volks. Je n'avais pas bu, et je n'ai eu aucune perte de conscience, mais j'étais simplement là, remontant le Hollywood Freeway vers Westwood. Je ne vis jamais le théâtre de Willie Hyam, et mon seul souvenir des Productions Destinée était une sensation viscérale glaciale qui me tordait jusqu'à la moelle. C'était comme si j'avais pris contact avec une chose située en dehors de toute *réalité* – rien à voir avec des histoires de fantômes – un peu comme la, Dieu merci, seule fois que j'ai pris de la drogue – tu te souviens, j'avais l'impression d'avoir des yeux au bout des doigts... Non, Mitch, je vois ce que tu penses, mais tu te trompes : Je n'avais pas bu ni pris de la cocaïne... secoué, voilà tout.

« Bref. Je ne repensai plus aux Productions Destinée pendant au moins un an et demi, jusqu'à ce que ce damné brouillard descende sur moi.

« Je ne sais comment décrire ça. C'était une sorte de léthargie, d'inertie, mais plus que cela. C'était l'époque de mon divorce d'avec Phyllis, et je crus d'abord que cela avait un rapport, mais non. Quitter Phyllis, c'était comme couper un membre mort depuis des années – je ne sentis même pas la hache tomber. J'agissais comme un automate ; poussé par mes instincts et mes habitudes, je me propulsais entre la salle à manger, la salle de bain et la chambre à coucher. Je ne désirais voir personne, aller nulle part, ni faire quoi que ce soit. Je rassemblai finalement suffisamment d'énergie pour exposer mon cas à Fiedler – c'est mon psychiatre – et il appela ça un syndrome d'*Oblomov*, d'après le héros d'un roman russe qui perd le goût de la vie et reste tout le temps au lit. Je n'en étais même pas là – j'étais indifférent, mais insatisfait.

« Évidemment, cela influa défavorablement sur mon travail. J'étais avec Dmitri chez Warners et, comme tu le sais, il m'a fichu dehors. Je m'en fichai complètement ; je n'essayai même pas de trouver autre chose. Je passais toutes mes matinées à traîner dans la maison, et tous mes après-midi au cinéma. Sans doute un reste de mon enfance : j'y étais tous les jours, au balcon, regardant bouche bée d'autres vivre ma vie pour moi. Cela correspondait parfaitement à mon état d'âme. Je vis tous les films de la ville,

certains même deux fois. Ce fut alors que je me souvins des Productions Destinée.

« Mitch, cesse de regarder autour de toi. Je ne vais pas devenir violent. Je sais que ma théorie t'a paru complètement cinglée la dernière fois, mais tu ne savais pas tout. Après tout, ce n'est pas seulement *ma* théorie, la prédestination et tout ça. D'innombrables civilisations y ont cru pendant des siècles. *C'était écrit*. Tu connais cette phrase, Mitch. Tout est écrit d'avance, sur une sorte de... papier céleste. Toutes nos vies. Le Karma. Le Destin. Kismet. La *Destinée*, Mitch, tu comprends ?

« Ce fut alors que me vint l'idée que c'étaient peut-être les gens des Productions Destinée qui Écrivaient. Après tout, si c'est *Écrit*, réellement *Écrit*, il faut bien que quelqu'un l'écrive, au sens propre du terme. Prends un film, par exemple. Ce n'est évidemment qu'une simulation de la réalité, de la vie, mais il faut *l'écrire* d'abord, il faut bien que quelqu'un dise aux acteurs ce qu'ils doivent dire et faire. Et il me sembla que, si *ma* vie était ainsi écrite, j'avais peut-être simplement... *perdu ma réplique*. C'était la seule explication possible, Mitch, c'est peut-être ce qui arrive à des millions de gens qui perdent leur réplique dans le manuscrit de leurs vies...

« Je voulais en avoir le coeur net. Il me fallut plusieurs jours pour retrouver l'immeuble de stuc blanc des Productions Destinée – et je vis que son architecture était trompeuse ; il n'était pas si petit que cela. Cette fois, j'étais allé jusqu'à me munir d'une ancienne carte de presse, et je ne bougeai pas de l'antichambre jusqu'à ce que la secrétaire au visage vide fût allée chercher Mr. Ankim.

« Je lui dis sans détours ce que je pensais de la nature des Productions Destinée et du travail qui s'y faisait. Il se força à sourire, et feignit de me prendre pour un fanatique religieux, mais je ne me laissai pas faire. Je continuai à jouer le rôle du « reporter » et le menaçai de le dévoiler au public californien – en entendant cela, il devint encore plus blanc et cireux et me demanda de venir dans son bureau privé.

« Et là, il me dit toute la vérité, Mitch. C'était bien cela. C'était ici que *Tout Etait Écrit*. Tout. Ta vie. Ma vie. La vie de tout le monde.

« Tu me regardes de nouveau d'un drôle d'air. Bah, je ne t'en blâme pas. Mais écoute la suite. Il m'en donna la preuve. La preuve que tout était écrit ici. Non, pas tout. Ce n'était que la succursale de Los Angeles. Ils en avaient des milliers de par le monde, me confia Ankim avec lassitude. À cause de l'explosion démographique, ils devaient sans cesse ouvrir de nouveaux

bureaux, et trouver de nouveaux moyens de déguiser leurs activités. Et, bien sûr, ils se mettaient à la page. Dans le temps, ils écrivaient la vie d'un homme comme un roman de l'époque victorienne, mais maintenant ils utilisaient des techniques plus rapides, sous la forme de scénarios... Ne me regarde pas avec ce sourire, Mitch ; j'ai vraiment *vu* un de ces scénarios, *le mien*...

« Oui, oui, réellement. J'expliquai à Ankim ce qui m'arrivait, comment j'étais en quelque sorte *embourbé*. Je lui dis que j'avais perdu ma réplique dans le scénario de ma vie, et que je voulais la retrouver, que je voulais savoir ce que je devais faire maintenant. Cela ne lui plut pas du tout. Il me dit que je faisais erreur, que les gens avaient souvent des périodes d'indécision, mais que personne ne perdait jamais sa réplique. Imagines-tu qu'il me conseilla même de me faire psychanalyser ? Je lui dis qu'il n'y avait rien à faire, que je voulais *savoir*. Je voulais que l'on me conseille, que l'on me guide, que l'on me *dirige*. Il me répondit qu'il n'en était absolument pas question, que personne ne pouvait voir le scénario de sa propre vie, jamais, que c'était strictement interdit par le Règlement. Je lui expliquai que je ne désirais pas tout lire, que je ne *voulais pas* savoir tout ce qui allait m'arriver, surtout pas. Je désirais simplement connaître ma prochaine réplique, ma prochaine *scène*. Et s'il ne m'y aidait pas – je ne te le cache pas, Mitch, je l'ai menacé de tout dévoiler au monde entier, et lui ai dit qu'il regretterait amèrement de n'avoir pas fait cette petite entorse au Règlement...

« Il finit par céder. Il appuya sur un bouton, puis dit à la secrétaire au visage vide ce qu'elle devait faire. Elle étouffa un cri de surprise, mais obéit docilement. Elle revint avec un scénario. Oui, Mitch, un *scénario*, plus gros que l'annuaire du téléphone de Los Angeles – Dieu merci ! Mon histoire semblait encore confortablement longue. Puis, Ankim chercha lui-même où j'en étais resté. Ce n'était même pas encore à la moitié du scénario, et il ne m'en montra que deux, trois pages. Et devine ce qu'il y avait marqué ? SCÈNE 13490, et elle se passait *dans les bureaux des Productions Destinée* ! Tu vois, Mitch, même ma visite chez eux ! Tout était *Écrit*. À la machine, pour être précis.

« Puis il me montra la page suivante, avec la SCÈNE 13491, INTÉRIEUR – JOUR – BUREAU DE MARTY LANG.

« Je te le jure, Mitch, la scène entière y était. Moi et Lang, parlant du film qu'il se préparait à faire pour Universal, bavardant de choses et d'autres. Puis, il me faisait une proposition, que j'acceptais. La scène se terminait là, et Ankim m'arracha le scénario des mains.

« Je ne protestai pas. Ankim paraissait très embêté, et je n’insistai pas pour en savoir davantage. Il me raccompagna très amicalement – je suppose qu’il était soulagé que ce fût terminé – et alla même jusqu’à passer son bras autour de mon épaule. Au passage, il me montra les interminables files de classeurs et une centaine de filles au visage anonyme tapant sur leurs IBM. Il me laissa dans un couloir à une certaine distance de la réception, disant qu’il devait remettre mon scénario en place. Il y avait marqué quelque chose sur la porte du bureau où il entra, mais je n’y prêtai pas vraiment attention sur le moment. J’étais trop occupé à penser au lendemain, me demandant si cela se passerait vraiment comme c’était écrit...

« Le lendemain matin – ce matin, Mitch – j’allai carrément voir Marty Lang à Universal. Sans avoir pris rendez-vous, sans le prévenir de ma visite. Je dis simplement au garde que je voulais le voir, et Lang accepta. Il y avait neuf chances sur dix pour qu’il refuse, mais il accepta. Et sais-tu, Mitch ? Nous jouâmes la scène. La même scène. Exactement *comme elle avait été Écrite*. Je connaissais toutes mes répliques, et il connaissait les siennes – comme s’il avait passé la nuit à les potasser. Et, comme prévu dans le scénario, je devins son assistant. »

Mitch Cohen ne dit rien pendant un bon moment. Puis il eut un pâle sourire. « Dis-moi, as-tu le droit de me dire tout ça ? Je suppose que tu lui a promis le secret lorsqu’il t’a permis de regarder dans ton... scénario ?

— Oui, dit Legget en repoussant son verre. Je le lui avais promis, mais il est difficile de taire une pareille chose. Je pense qu’Ankim s’en est rendu compte, et c’est cela qui me fait peur, Mitch, terriblement peur... »

Mitch regarda sa montre. « Bigre, je ne savais pas qu’il était si tard, Norman. Il faut absolument... »

Legget posa sa main sur le bras de son ami. « Mitch, je me rappelle maintenant de ce qu’il y avait marqué sur la porte du bureau où Ankim était allé porter mon scénario...

— Sérieusement, Norman, il faut vraiment que je parte. On doit passer des rushes ce soir...

— Mitch, *écoute-moi*. Sur la porte, il y avait marqué : *Salle de Rewriting*.

— Comment ?

— *Salle de Rewriting* », répéta Legget, mais son ami n’eut aucune réaction. Au lieu d’insister, il lui tapa amicalement sur l’épaule.

« Bien sûr, mon vieux, lui dit-il avec un sourire empli de lassitude. Va voir tes rushes. Je ne voulais pas te retenir si longtemps.

— Il faudra qu'on se revoie, dit Mitch. Phyllis et toi – enfin, je veux dire que tu pourrais peut-être venir passer un week-end avec nous au Canyon.

— Bien sûr, dit Legget. Avec plaisir. »

Après le départ de Mitch, il demanda au garçon de lui servir la même chose. Il y avait de plus en plus de monde dans le bar. Un jeune couple avait pris place non loin de lui. La jeune fille était élégamment vêtue et répondait aux boniments de son compagnon avec une indifférence glaciale. Legget écouta le rythme familier de leur discussion, puis regarda avec intérêt le jeune homme serrer les mâchoires avec colère, avant de se lever et de partir. La jeune fille accepta ce départ avec une parfaite indifférence et jeta à Legget un long regard de côté. Comme il serait satisfaisant de se glisser sur le tabouret vide, de faire connaissance avec elle et de lui raconter, d'une façon aussi enjouée que possible, l'histoire que Mitch Cohen ne voulait pas croire ! Bien entendu, elle n'y croirait pas davantage, mais Legget avait besoin de parler encore des Productions Destinée, d'Ankim, du scénario et de cette terrible Salle de Rewriting. Il venait juste de prendre sa décision lorsqu'il se rendit compte que la jeune fille, les bouteilles et le bar commençaient à pâlir et à disparaître, comme dans un fondu enchaîné...

Traduit par FRANK STRASCHITZ.  
*The moving finger types.*

# ET LIRE LA CHAIR ENTRE LES LIGNES

par R.A. Lafferty

*L'explosion des connaissances pourrait être autre chose que ce que l'on entend habituellement par cette expression. Le récit suivant révèle que les oubliés de l'Histoire sont les victimes d'un comportement singulier du temps. Il apporte des révélations inédites sur une longue captivité subie par le Diable, sur les bandes dessinées des hommes préhistoriques, ainsi que sur Atrox Fabulinus, le Rabelais romain. Il explique surtout pourquoi de telles révélations sont restées, précisément, inédites.*

1

Une grotte, une crique, une trique, une mire,  
Hétéroclite, ardent charbon,  
Arbre magique, arbuste à venir,  
Nostalgie est ton nom.

— Vieille inscription sur le mur de *Cette pièce* par John Penandrew.

Il y avait une sorte de grondement dans cette vieille pièce désaffectée au-dessus du garage, chez Barnaby Sheen. Personne n'y faisait très attention. Après tout, il y avait des choses plus étranges qu'un petit grondement chez Barnaby.

Il y avait les fantômes, il y avait les expériences, il y avait le valet de chambre qui assurait les fonctions de barman et qui aurait dû être mort depuis un million d'années. Il y avait les farceurs et les génies qui y venaient. Qui remarque un grondement dans une pièce désaffectée ? Il y avait des grondements de multiples sortes, chez Barnaby.

« Le grondement dans cette vieille pièce est menaçant et dangereux, nous dit un soir Barnaby. Non, vraiment, les gars, ce n'est pas une plaisanterie. Je ne sais pas ce que c'est.

— Ça me semble à moi être un grondement amical, fit Harry O'Donovan. Je l'aime bien.

— Je n'ai pas dit qu'il était malveillant, fit Barnaby d'un ton bourru, avec cette étrange affectation qu'il mettait parfois dans sa voix. Je l'aime bien aussi. Nous l'aimons tous bien. Et il nous aime bien. Mais il est dangereux ; pas intentionnellement, mais très dangereux. J'ai cherché partout, ici : je ne parviens pas à découvrir l'origine du grondement, non plus que le danger qu'il représente. Je vous demande en grâce à tous les quatre d'examiner soigneusement la pièce. Vous la connaissez tous depuis de longues années. »

Tous les quatre, le docteur George Drakos, Harry O'Donovan et Cris Benedetti, qui étaient des malins, et moi, qui ne l'étais pas, nous descendîmes pour examiner la vieille pièce. Mais dans quelle mesure au juste l'examinâmes-nous à fond ?

Nous l'examinâmes, au moins, sous davantage d'aspects et en plus de temps qu'au présent. Pour cette raison, il est possible que nous l'ayons un peu négligée dans son état présent. Ses temps passés étaient tellement forts qu'elle pouvait avoir escompté faire négliger son état actuel, à moins qu'elle n'ait insisté sur le fait que sa durée entière était comprimée dans son état présent, et accidentel.

Parlons donc un petit peu de cette pièce.

Du temps du père de Barnaby Sheen, qui était venu de Pennsylvanie dès qu'on avait commencé à parler de pétrole et avait acheté une « demeure » anormale, ce n'était pas une pièce au-dessus du garage, mais une pièce au-dessus de l'étable et de la remise à voitures.

C'était un grenier à foin, voilà ce que c'était : un grenier à avoine et à fourrage. Et un petit coin avait été une sellerie avec des semences et des marteaux, des couteaux, des aiguilles aussi longues que celles qu'on utilise pour coudre les voiles, et un établi de cordonnier ; des vastringues (pour former ou tailler les brancards) et de l'huile de pied de boeuf et ainsi de suite. Même dans ses dernières décennies, la pièce n'avait rien perdu de ses vieilles odeurs. Il y aurait toujours le parfum de la fléole des prés et du vétiver, du mélilot, de l'herbe de la prairie et de la luzerne, du sorgho, du grand millet, de l'avoine égrugée et de l'avoine moulue, du sel gemme et des pommes. Oui, il y avait là un vieux tonneau qui se souviendrait pendant cent ans de ses

pommes. Pourquoi se trouvait-il là ? Les chevaux ne sont-ils pas très friands de pommes ?

Il y avait l'odeur du remoulage et du son, l'odeur du vieux tabac des champs qui avait dû sécher là, dans la jungle des chevrons ; l'odeur d'étincelles vieilles de soixante-quinze années (et la meule qui les avait produites était toujours là, prête à servir encore), l'odeur des peaux de bison tannées qu'ils avaient l'habitude d'utiliser comme couvertures de voyage dans les charrettes et les cabriolets. Il y avait là une forge et d'autres outils de maréchal-ferrant, mais il n'y avait pas plus de soixante ans qu'ils avaient été remontés du rez-de-chaussée, de sorte que leur odeur n'était pas vraiment ancienne en ces lieux.

Et puis il y avait quelques témoignages de l'ère de l'automobile, de lourdes boîtes de pièces détachées, des outils, de vieilles bougies et l'odeur de vieille essence. Il y avait des sièges arrière de très vieilles voitures qui servaient de divans et de banquettes, des cornes et des phares et de vieilles batteries, et même de vieilles lanternes à carbure et à pétrole. Mais ils étaient en minorité : on n'utilise pas autant une pièce au-dessus du garage qu'une pièce au-dessus de l'étable.

Et il y régnait une odeur plus récente et qui était encore très évocatrice : on ne pouvait l'appeler que le fumet du presque-singe.

Et puis il y avait nos propres traces, quelque peu antérieures à cette dernière chose. La pièce avait été pour nous une sorte de salle de club alors que nous étions élèves, puis étudiants en vacances. Il y avait des malles bourrées de vieilles pages de bandes dessinées arrachées au *Post Dispatch* et au *Globe* de Saint Louis, au *Star* de Kansas City et au *Chicago Tribune* – les journaux des grandes villes que l'on trouvait chez nous – ainsi qu'à nos propres *World* et *Tribune*. Il y avait aussi quelques pages humoristiques prises dans des journaux de New York, de Boston et de Philadelphie. Et ces différentes pages n'étaient pas aussi uniformes alors qu'elles devaient presque le devenir par la suite.

Il y avait des albums de bandes dessinées, relativement plus récents. Nous étions plus âgés, alors, presque trop pour des choses pareilles. Et pourtant il y en avait quelques milliers, propriété originelle, pour la plupart, de Cris Benedetti et de John Penandrew.

Il y avait les bêtes empaillées de George Drakos : chouettes naturalisées, serpents, hirondelles de cheminée, salamandres, marmottes et écureuils volants, renards, même, et chats sauvages. Et il y avait les dissections

(appartenant également à Drakos) de grenouilles, de cerveaux de chat, de poissons, d'yeux de vaches et de nombreux autres spécimens. Les meilleurs (ceux qui étaient encore en bon état) étaient conservés dans des bocaux d'Eau de Pluton. Les bocaux d'Eau de Pluton, avec leurs bouchons de verre biseauté et leurs serre-joints de métal, pourraient garder du formaldéhyde pour l'éternité : c'est un fait trop peu connu. (L'Eau de Pluton est-elle toujours dans l'histoire actuelle, ou bien en a-t-elle été bannie ? )

Il y avait les lépidoptères (les collections de papillons de jour et de nuit) de Harry O'Donovan, et mes propres accumulations de pierres et de fossiles. Et il y avait toutes les radios de fortune, les machines à rayons gamma et les divers gadgets électriques (bobines, fils magnétiques, résistances et lampes) de Barnaby Sheen.

Il y avait aussi... Suffit ! Suffit ! s'il fallait dresser un inventaire de tout ce qui se trouvait dans cette pièce, il n'y aurait pas suffisamment de livres dans le monde pour le contenir en entier (il se trouvait même là quelques livres). Il n'y aurait pas de limites aux vestiges, pas même aux reliques d'une seule journée.

Mais chacun de nous avait vécu plusieurs enfances mutuellement exclusives qui pivotaient toutes sur cette pièce. Dans le cadre de l'histoire telle qu'elle est maintenant constituée, ces variantes auraient pu ne pas toutes se produire. Or elles s'étaient produites.

La pièce était prise d'un grondement bienveillant qui pouvait être dangereux. Barnaby Sheen n'arrivait pas à découvrir ce que c'était ; et nous ne le pouvions pas non plus. C'était une pièce sonore, construite en chêne, en noyer d'Amérique et en robinier noir ; il y avait longtemps qu'elle était là. Elle était plus vieille que la belle maison qui avait remplacé l'ancienne « demeure » anormale qui se trouvait là. Si elle était dangereuse, et Barnaby disait qu'elle l'était, nous ne parvenions pas à découvrir ce danger.

Le monde lui-même émettait une série de grondements plus profonds et plus préoccupants. Quittons maintenant la pièce au-dessus du garage pour retrouver ce monde-ci. Nous sommes désolé d'avoir passé tant de temps sur une chose aussi petite que cette pièce. C'est seulement que, d'une façon ou d'une autre, elle ne nous quitte pas l'esprit.

O'Donovan disait « Grogne, grogne »,

Loretta frappait avec esprit.

La pièce disait « Gronde, gronde ».

— Rocky McCrocky (dans une bulle de bande dessinée.)

Nous nous retrouvions ensemble pour la première fois depuis dix-huit mois. Barnaby Sheen était de retour au pays, Cris Benedetti était de retour au pays, Harry O'Donovan était de retour dans l'État et George Drakos était sorti de sa retraite. J'étais là ; je n'étais allé nulle part.

En fait, c'était la seconde fois que Barnaby revenait. Il était déjà rentré chez lui deux semaines avant tout cela, et ceci après plus d'une année d'absence. Puis, après avoir déballé la plus grande partie de ses affaires, il avait fait claquer ses doigts et avait dit, comme s'il rêvait tout éveillé : « J'ai oublié quelque chose là-bas. Je vais y retourner juste pour voir. Je reviendrai d'ici quelques semaines. »

Mais "là-bas", c'était à mi-chemin du bout du monde, en Éthiopie, à plus de cent kilomètres au nord-est de Magdala, sur les flancs du Guna. Barnaby y possédait des concessions minières. Il y avait aussi découvert une concentration de fossiles des plus intéressants, dont certains continuaient de vivre et de se déplacer. Barnaby prétendait se livrer à des études sismographiques pour la recherche pétrolière, mais il s'occupait en réalité de beaucoup de choses.

Mais maintenant il était rentré pour la seconde fois, et nous étions ensemble.

Austro venait de nous apporter nos verres, encore qu'avec apathie. Austro était le valet de chambre et barman, et il était d'une espèce ancienne et incertaine. Mais il travaillait distraitement maintenant, et sa vivacité d'antan l'avait abandonné. Depuis qu'il avait appris à lire, il avait toujours sous le bras ou à la main une quelconque page ou un journal pour enfants, de mauvais goût.

« Enfin,. Barney, tu as fait de nouveau la moitié du tour du monde, fit Drakos. As-tu rapporté ce que tu cherchais ?

— Oh ! non. Ce n'était pas une chose que l'on peut rapporter ou transporter. Je ne crois pas, du moins, que ça l'était.

— Mais tu as dit que tu avais oublié quelque chose là-bas, et que tu allais y retourner pour t'en occuper.

— Oui, j'ai dit ça, mais je n'ai pas eu tellement de chance lorsque j'ai voulu m'en occuper. Je n'ai pas pu me rappeler ce que c'était ; c'est là le problème. Et je n'y arrive toujours pas.

— Tu as fait la moitié du tour du monde pour aller chercher quelque chose que tu avais oublié ? Et quand tu es arrivé, tu avais oublié ce que c'était ? Barney ! » C'était Harry O'Donovan qui le gourmandait.

« Ce n'est pas tout à fait exact, Harry, dit Barnaby. Je n'ai pas oublié ce que c'était lorsque je suis arrivé là-bas. Je suis retourné là-bas parce que je ne me souvenais déjà plus de ce que c'était. Parce que je l'avais toujours oublié, je pense. Je suis retourné là-bas pour essayer de m'en souvenir. J'ai interrogé certains des parents plus âgés d'Austro – ce n'est qu'un adolescent, vous savez. J'ai un peu médité dans ces montagnes. Ça, c'est quelque chose que je sais bien faire. J'aurais dû me faire prophète, ou ermite – ma foi, je crois que j'en suis un ! Mais je ne m'en suis rappelé qu'une partie. »

Étaient-ce vraiment là les hommes qui savaient tout ? On n'en avait pas tout à fait l'impression, par moments.

« Comment Austro s'en sort-il, lorsque tu n'es pas là ? demanda George Drakos. Le fait de ne pouvoir dire qu'un seul mot pourrait passer pour un inconvénient, et en dehors de ça, il n'est pas très doué. Comment est-il accepté ?

— Austro n'est pas bête du tout, George, lui répondit Barnaby. Il est bien admis dans la maison et il ne sort pas beaucoup. Il y a ici plusieurs personnes qui l'acceptent et le comprennent parfaitement, en dépit du fait qu'il semble ne connaître qu'un seul mot.

— Quelles personnes, Barney ?

— Oh ! Loretta, ma fille. Et, ah ! Mary Mondo.

— Mais, Barney, elles ne comptent pas ! s'écria Drakos, presque en colère.

— Pour moi, si. Et pour Austro aussi. Elles comptent pour vous tous un petit peu.

— Barney, George veut dire, ou du moins, je veux dire... Est-ce qu'Austro est considéré comme humain ? demanda Cris.

— Oh ! eh bien, oui. Il est considéré comme faisant partie de la famille humaine. C'est difficile à exprimer. Il manque un terme exprimant la parenté, vous savez. Outre mère, père, frère, soeur, grand-père, grand-mère, fils, fille, petit-fils, petite-fille, oncle, tante, nièce, neveu, cousin, cousine et beaux-

parents, il existe un autre lien du sang. Décrivez-le, nommez-le : peut-être saurons-nous alors ce qu'est Austro.

— De quoi parles-tu, Barney ? demanda Cris, intrigué.

— De parenté, d'apposition, de parallélisme, de l'énigme de la Chair et de l'Élection. Austro a été découvert en Éthiopie, sur les pentes du Guna, au nord-ouest de Magdala. Mais il existe une autre Magdala, plus favorisée par les circonstances et la localisation ; elle se trouve près de Tibériade, sur les bords de la Mer de Galilée. Son premier nom (leur premier nom à toutes deux, je pense) est Migdol – *la Tour de Guet*. Dites-moi quel est le lien de parenté qui relie ces deux villes (très nombreuses sont les analogies et les références aux Deux Cités) et peut-être alors pourrai-je vous dire quel est notre degré de parenté avec Austro. »

(Austro, le valet de chambre-barman, était de cette race que l'on appelle Australopithèque, c'est-à-dire un singe, un homme-singe ou bien encore un homme : nous ne le savons pas exactement. Il ne savait dire qu'un seul mot : « Carrock », mais il pouvait le dire d'une centaine de façons différentes. Et il avait maintenant appris à lire et à écrire un anglais très raffiné.)

(Loretta Sheen était une poupée de sciure grandeur nature ; Barnaby voulait absolument que cet objet soit le corps de sa vraie fille, Loretta. Nous connaissions tous très bien Barnaby depuis l'enfance, mais il y avait un nuage à cet endroit. Nous ne parvenions pas à nous rappeler avec certitude s'il avait jamais vraiment eu une fille ou non.)

( Mary Mondo était un fantôme. En fait, c'était l'autre personnalité du fantôme schizophrène d'une fille morte depuis longtemps, qui s'appelait Violet Lonsdale.)

Il y a peu de ménages comprenant trois personnages aussi insolites.

« Je crois que pour nous, Austro est un *col* qualifié, tenta d'expliquer Harry O'Donovan, de sa voix un peu grêle. En irlandais, *col* signifie d'abord une interdiction, un péché, une perversité ; et ce n'est qu'après que ça veut dire un cousin. C'est ainsi que cousin germain (*col ceathar*) veut dire en réalité "premier empêchement" ou "première perversité", et que cousin au second degré (*col seisear*) veut dire en réalité "second empêchement" ou "seconde perversité". Mais (oui, Barney, tu as raison) il existe une autre relation dont le nom même est oublié. Peut-être est-ce *col carraig*, ou cousin de pierre. Qu'est-ce qui m'amène à penser à cela ? C'est la Chair qui est à l'opposé de

la Pierre. Mais cette chose extérieure est en même temps une relation sacrée et interdite. C'est la Chair qui est Entre-Deux.

— Quelqu'un s'est-il déjà interrogé sur la signification réelle de la formule "Cousin à la mode de Bretagne" ? demanda Cris. La Bretagne, qui est française, fut le dernier foyer en Europe de quelques presque-hommes, ou hommes préhistoriques.

— En grec, cousin se dit *exadelphos*, intervint George Drakos, qui creusait l'idée. Le hors-frère, ou frère en dehors. Mais ce n'est pas une expression ancienne. L'ancien mot pour "cousin" n'a pas été écrit et est maintenant oublié. Et pourtant, il y a, ou il y a eu – comme dit Barnaby – un autre nom pour désigner un lien de parenté qui n'est ni père, ni mère, ni fils, ni fille, ni frère, ni soeur, ni nièce, ni neveu, ni oncle, ni tante, ni grand-père maternel. Il existe un autre terme désignant un lien de parenté, et il a été supprimé, je suis d'accord : et il représente de la Chair supprimée. Mais toutes les choses effacées laissent des traces.

— Austro est l'une de ces traces, insista Barnaby. Il est la Chair Entre-Deux – pas entièrement effacée, cependant. N'oublions pas non plus que nous avons aussi des parentés angélique et diabolique. Nous sommes une grande famille.

— Ismaël était un homme plus moral et plus droit qu'Isaac, fit tout d'un coup Cris. Pourquoi Isaac a-t-il été plus favorisé ? Pourquoi sommes-nous plus favorisés qu'Austro ? »

C'étaient donc là les quatre hommes qui savaient tout ? C'étaient peut-être eux. Connaissez-vous d'autres hommes qui parlent ainsi ?

« Carrock, carrock », disait Austro qui venait remplir le verre de Barnaby – en le faisant déborder par la même occasion, car il lisait en même temps une vieille page humoristique (il s'agissait d'Elmer Tugg) ; or il n'était pas doué pour faire deux choses à la fois

« Gronde, gronde », disait la vieille pièce désaffectée, à quelques mètres de là.

Le passé est un gros ballon,  
Je souffle dedans tant et tant.  
Nous sommes des fantômes, des bouffons,

Un clan fermé et détonnant.

— Vers exprimés par Mary Mondo (moyen inconnu).

C'était un soir, plusieurs jours plus tard, au même endroit : la conversation portait sur les bibliothèques anciennes. Je ne sais pas comment ça avait commencé, j'étais arrivé en retard.

« L'explosion actuelle des connaissances est un fait, disait Barnaby Sheen, mais il existe une autre explosion occasionnelle – encore que continue – des connaissances, mais dans un sens différent. L'une des légendes les plus fausses est que les deux grandes bibliothèques d'Alexandrie, avec leurs sept cent mille livres ou rouleaux, ont été délibérément détruites, en partie par Aurélien et plus complètement par Théodose. C'est parfaitement inexact, je vous le dis. Ces deux royaux personnages n'auraient pas davantage détruit des parchemins et des livres de valeur que vous, gentilhommes royaux qui êtes ici, ne brûleriez des billets de cent dollars. Ils savaient reconnaître les choses qui avaient de la valeur, et ces vieux livres et parchemins en avaient.

« La seule chose vraie dans cette histoire, c'est la chronologie. En fait, les deux bibliothèques ont explosé : celle qui se trouvait dans le Serapeum, à l'époque d'Aurélien, et celle qui se trouvait dans le Musée, à l'époque de Théodose. »

Laissez-lui un moment. Barnaby aimait toujours savourer quelque temps ses propres assertions stupéfiantes après les avoir avancées. Ne lui demandez pas (pour l'instant) de quoi il parle. Il va s'expliquer sans tarder.

« Austro ressemble en réalité plus à une grosse grenouille qu'à un singe » commenta Harry O'Donovan tandis que l'étrange valet de chambre déambulait (la déambulation est-elle plus propre à la grenouille qu'au singe ?) dans la pièce. Austro fit un clin d'oeil à Harry. Austro avait appris à cligner de l'oeil ; il avait aussi appris à faire des dessins humoristiques.

« Le passé fuit, mais il ne peut pas fuir assez vite pour se mettre en lieu sûr. » Barnaby reprenait son histoire. Il allait toujours aussi directement que possible au but, mais son but était souvent subtil.

« La masse chancelante des événements passés diminue rapidement. De plus en plus de choses, un jour arrivées, ne sont plus maintenant jamais survenues. C'est une nécessité absolue, même si la Chair qui est entre les

lignes – je suppose que c’est de la Chair censée avoir été supprimée – doit hurler dans l’agonie de la compression.

« Velikovsky fut tourné en dérision pour avoir écrit qu’il fallait soustraire six cents ans à l’histoire de l’Égypte, ainsi qu’à toute l’histoire ancienne. On n’aurait pas dû se moquer de lui, mais il s’est trompé de sens. En réalité, il faudrait *rajouter* six fois six cents années à l’histoire pour approcher de la réalité des choses. Mais ce serait dangereux. Tout cela est maintenant étroitement comprimé et il y a des frémissements tout le long des faux plis. En fait, plusieurs décennies ont été omises de l’histoire toute récente des Etats-Unis. Elles devraient y être rajoutées – car elles sont intéressantes et nous avons vécu certaines parties d’entre elles – si c’était prudent. »

— Qu’as-tu en tête, au juste ? lui demanda Cris Benedetti.

— Je n’ai jamais découvert un seul événement historique qui soit arrivé pour la première fois. Ou bien la vie imite l’anecdote, ou il est arrivé beaucoup plus de choses que les archives débordantes ne sont autorisées à en montrer. Si loin que l’on remonte, on trouve de l’histoire, et je ne veux pas dire de la préhistoire. Je doute qu’il y ait jamais eu une ère comme la préhistoire. Je doute qu’il y ait jamais eu un homme incivilisé. Je doute aussi qu’il y ait jamais eu une créature humaine qui n’était pas un homme à part entière, quelque peu conventionnelle qu’ait pu être la peau qu’il portait.

« Mais quand vous essayez de comprimer une centaine de milliers d’années d’histoire en six mille ans, il faut que quelque chose lâche. Lorsque vous essayez de compresser un million d’années, ça devient dangereux. C’est alors la revanche des événements exclus.

« Y eut-il en Angleterre huit rois du nom de Henry, ou bien furent-ils quatre-vingts ? Peu importe : on enregistrera un jour qu’il n’y en avait qu’un et leurs attributs à tous seront confondus dans son histoire condensée.

« L’art et la littérature ont une structure profonde – peu importe qu’elle soit gravée dans les rochers ou reproduite à la machine – qui disparaît irrémédiablement derrière les horizons, un horizon après l’autre. La texture la plus profonde de la vie elle-même est terrible dans ses trésors matériels, mentaux et psychiques. Certains des dialectes d’aujourd’hui étaient autrefois des langues nationales à part entière, certaines de nos villes étaient jadis de grandes capitales, des provinces que nous connaissons étaient auparavant des nations. Les fondations et les premiers étages d’une culture ou d’un bâtiment sont souvent plus vastes que les étages supérieurs. Une structure ne reste pas en équilibre sur la pointe, la tête en bas.

« Une torche fut un jour allumée et remise à un homme – pas à un animal. Elle a été retransmise de main en main, tandis que les collines fondaient et s'élevaient à nouveau. Et quelle importance, si certaines des mains étaient plus velues que d'autres ? C'étaient toujours des mains d'hommes.

— Tu es peut-être bien en équilibre sur ta tête pointue, Barney, fit Harry O'Donovan.

— Cela se pourrait, mais je crois que tel n'est pas le cas. Atrox Fabulinus, le Rabelais romain, reconstitue certaines des omissions et des compressions sous forme de fables. On s'imagine communément que la fable a moins de poids que l'histoire et qu'elle est moins susceptible de faire s'effondrer le grand échafaudage ; et pourtant c'était une paille en forme de fable qui brisa le dos du chameau – événement réel. Nous savons grâce à Atrox qu'il y avait trois Royaumes romains, trois Républiques romaines et trois Empires romains, chacune des séries s'étendant sur plus d'un millier d'années. Nous savons que certains des derniers empereurs romains – tels qu'ils sont présentés aujourd'hui dans l'histoire – étaient constitués chacun de plusieurs hommes, qui peuvent être séparés par mille années ou davantage : Nous savons qu'il ne nous sera plus jamais possible de trouver dans l'histoire certains des Empereurs – Rois, Tyrans, Démagogues, Rebelles ou Tribuns – les plus extravagants et les plus scandaleux. Clio est une muse fantasque, et elle a très peur des défaillances.

« Cependant, Humerus Maximus, Nothus Nobilis, Anserem-Captator et Capripex Ferox étaient en vérité des hommes débordant d'une vigueur et d'une force telles que l'histoire n'a pas pu les contenir. Mais leur suppression nous appelle en criant de toutes ses forces et nous bouleverse.

« Les pages de pierre qui ont été – pendant un moment – entassées hors de l'histoire remontent plusieurs fois en arrière. C'était bien l'homme depuis le début, mais au début, l'homme portait un costume de singe. »

Austro portait sous le bras un paquet de blocs du patio (ces minces blocs de béton). Austro était très fort et il en transportait facilement deux douzaines. Il faisait dessus des dessins humoristiques, ou plutôt non : il dessinait des images primitives ; c'est presque, mais pas tout à fait, la même chose. Il dessinait avec un stylet d'os taillé et utilisait en guise de peinture un mélange d'ocre et d'eau. Comment avait-il appris à faire cela ? Il montra ses dessins à Loretta Sheen qui était pleine de sciure, et à la fantomatique et déséquilibrée

Mary Mondo. Elles éclatèrent d'un rire gai en voyant ses dessins, puis leur rire se fit singulièrement pathétique.

Mary Mondo nous apporta quelques-unes des pierres. Nous les regardâmes et nous mêmes à rire. Puis nous les regardâmes de plus près et rîmes un peu moins. C'étaient des dessins mordants, des caricatures frappantes. Et quelque chose de plus. Il était une fois une espèce pour laquelle l'humour était plus important que la gravité. Il était une fois une espèce tellement brillante et palpitante qu'il fallait qu'elle soit oubliée par l'histoire (et Austro faisait partie de cette espèce). Mais à cet instant, nous sûmes presque quel lien de parenté nous rattachait à Austro.

« François, le Rabelais français, fit des plaisanteries plus énormes qu'Atrox, disait Barnaby Sheen. Ainsi que vous l'avez probablement soupçonné, un bon millier d'années se sont perdues au début du Moyen Âge. L'histoire alla une fois jusqu'à l'année 1453, puis retourna à l'année 453. C'était cependant une année 453 bien différente de la première. Vous savez, les mille ans de l'Apocalypse sont vraiment arrivés et repartis. C'est maintenant oublié ; ce ne fut pas ce qu'on attendait, mais ce fut ce qui avait été promis.

« Personne ne vous avait promis que ce seraient mille années de paix et de prospérité ; personne n'avait promis que ce serait une ère d'apprentissage et de suavité ; et personne certainement n'avait promis que ce serait une époque de calme et de distinction.

« Ce fut le Millénium lui-même, et le Diable était lié pour mille ans. Mais le fait d'être lié n'était sûrement pas pour le tranquilliser. Il secouait ses chaînes et hurlait ; il bouleversa le monde entier et provoqua des tremblements de terre et des raz de marée. Il renversa des montagnes et terrifia les gens, les tuant même en les pétrifiant littéralement. Et puis, en proie à l'épouvante, les gens découvrirent, dans une couronne de nuages, un humour rugissant. Un gigantisme vit le jour, et une réelle prise de conscience, un ridicule qui avaient toujours été les arêtes nicheuses du monde.

« François Rabelais attrapa un peu de ce gigantisme et de cet enjouement. Mais tout cela est banni de l'histoire – de ce millier d'années – alors que c'était plus réel que la plupart des choses de l'histoire. L'histoire est trop fragile pour le contenir. L'histoire et toutes ses annales, toutes ses décennies et tous ses siècles, seraient ébranlés pour l'éternité si ces dix siècles devaient y être inclus.

— Que s'est-il passé ensuite, Barney ? demanda Harry O'Donovan. Lorsque le Diable fut libre à nouveau, que nous reprîmes le compte historique – faux à mille ans près, bien sûr, mais qui s'en soucie ? – et que les choses devinrent telles qu'elles sont maintenant ? Comment sont-elles, maintenant ?

— Oh ! le Diable éclata en mille morceaux – un de ses vieux trucs – et s'étendit partout où il pouvait. C'est une omniprésence simulée, de sorte qu'il y a un peu de lui dans toute chose et dans tout individu. Il croit – il n'est vraiment pas très intelligent – que s'il reste dispersé, il sera impossible de le réduire de nouveau à l'impuissance. Mais nous ressentons tous son effet ratatinant : nous ne sommes plus des géants. »

« Barnaby, aimerais-tu que ta fille fréquente sérieusement un homme-singe ? demanda George Drakos, avec une extrême ironie.

— Il n'y a jamais eu d'hommes-singes, George, répondit doucement Barnaby Sheen, Il y a eu, et il y a encore, cette série de pas tout à fait cousins pour lesquels il nous manque un nom. Mais c'est leur caractéristique spectrale, et non pas leur nature simiesque, qui les met à quelque distance de nous autres, membres de leur famille. Et ma fille, qu'elle ait ou non été de chair et d'os, je n'en suis plus certain, n'est plus maintenant qu'une poupée de sciure grandeur nature, plus quelques mots ou maximes. Et pourtant, elle est *plus* que cela. Sinon une réelle nature spectrale, il y a au moins en elle un esprit frappant, voire frappeur. Il en est de même pour Mary Mondo.

« Les enfants, Austro, Loretta et Mary, car tous les trois ne sont que des enfants, tout au plus des adolescents, sont étroitement apparentés. Ils sont sans doute plus proches les uns des autres que de nous. Il est banal, peut-être universel, que les enfants soient d'une race légèrement différente – je parle littéralement – de celle qui sera la leur par la suite. Mais tout va bien pour eux.

— À quel moment ces quelques décennies furent-elles retirées de l'histoire des Etats-Unis, Barnaby ? demanda Cris Benedetti.

— Très vite, récemment et présentement, car il me semble bien que notre propre présent aléatoire ne sera pas fermement inscrit dans les annales. Je ne vous en donnerai qu'un exemple : le cas du père, du fils et du petit-fils d'une même famille – John Adams, John Braintree Adams et John Quincy Adams, présidents des États-Unis. Je remarque cependant qu'on ne croit plus qu'en deux d'entre eux, ou devrais-je dire qu'ils sont maintenant seuls à être enregistrés ? Le meilleur des trois – croiriez-vous que c'est toujours le

meilleur ? – a été éliminé. Et une partie de cette rétraction a eu lieu, je crois, au cours de nos propres enfances. Il se passait alors beaucoup plus de choses – trois fois plus – qu’il ne nous est permis de nous rappeler. On dirait parfois qu’il y manque un million d’années et pas seulement quelques décennies.

— Tu ne veux pas dire ça littéralement, fit Harry O’Donovan. Tu parles en paraboles, n’est-ce pas ?

— Suis-je le Christ pour devoir parler en paraboles ? Non, je parle littéralement, Harry. Ces choses sont arrivées, ou plutôt, il a été fait en sorte qu’on ait l’impression qu’elles n’ont jamais eu lieu.

— Mais par quel procédé aurait-ce été possible ? Il aurait fallu une modification simultanée et innombrable des archives et des mémoires ?

— Ça a été fait par la méthode humaine, et je ne peux en dire plus au sujet de ce mystérieux procédé. Ce n’est pas une chose naturelle, bien sûr, mais l’homme n’est pas un animal naturel. Il est surnaturel, infranaturel ou hypernaturel. Je ne sais pas à quelle catégorie appartiennent cette amnésie étrange et répétitive et ses auxiliaires mécaniques.

— Je pense qu’en tant que médecin, je devrais te recommander à un aliéniste, Barney, fit le docteur George Drakos.

— Je pense que, en tant que médecin, tu devrais étudier toi-même ce problème, George, dit Barnaby avec quelque obstination. Même les médecins ont parfois de bonnes idées. »

« N’y avait-il pas une bande dessinée intitulée *Rocky McCrocky* ? demanda Harry O’Donovan au plafond (il était toujours à moitié allongé dans son fauteuil). Je crois qu’il y était question d’hommes des cavernes.

— Je ne m’en souviens pas, répondit Cris. Si elle a existé, John Penandrew le saurait. Mais nous ne voyons plus que rarement John, ces derniers temps. Il y avait *Alley Oop*, bien sûr, et plus tard *B.C.* Et beaucoup d’autres : *Happy Hooligan*, *Down on the Farm*, *Les Méfaits de la mule Maud*, *Boob McNutt* et *Toonerville Trolley* ; c’étaient des bandes dessinées sur des troglodytes ou des hommes des cavernes déguisés.

— Je me demande si les... euh... troglodytes avaient eux-mêmes des bandes dessinées.

— Certainement, répondit Cris. Austro ne vient-il pas de nous en faire et de nous les montrer ? Or, c’est un troglodyte, ou un *troll*, ce qui est la même chose.

— Mais nos anciens oncles de pierre – ceux de la parenté oubliée, de la Chair Entre-Deux – ont laissé de telles bandes dessinées dans des milliers d'endroits. Elles étaient pour la plupart gravées dans l'ardoise, le calcaire ou le vieux grès rouge ; et elles recélaient, il me semble, une intensité et un contexte presque assez puissants pour déplacer des montagnes.

— À ce propos, fit Barnaby Sheen d'un ton rêveur, il y eut jadis à Migdol une explosion ou une implosion d'archives et d'annales qui, en fait, déplacèrent bien une montagne. C'était une très forte explosion. Et nous avons tendance à oublier au juste quel jeu de mots détonnant représentent les noms « magasin » et « magazine », qui avaient encore le même sens au XIX<sup>e</sup> siècle. Car aujourd'hui l'un désigne une publication périodique, c'est-à-dire un Journal ou des Annales, tandis que l'autre qualifie un dépôt dans lequel on emmagasine des explosifs et des munitions. Je crois que toute bibliothèque est à la fois un magasin et un magazine, et c'est dans son sens le plus large que j'emploie le mot "bibliothèque".

— Tu as mordu au gâteau de tous les côtés, Barnaby, intervint George Drakos. Tu ferais aussi bien de continuer et de nous raconter ce que tu veux dire lorsque tu prétends que les deux grandes bibliothèques d'Alexandrie ont explosé, et que les archives ou les annales de Migdol – je suppose que c'est la Magdala de l'endroit le plus favorisé – ont explosé avec une violence suffisante pour déplacer une montagne.

— Oui, j'y arrive, répondit Barnaby. Où est cet animal d'Austro ? Il n'est jamais là quand on a besoin d'un petit verre.

— Il est allé dans cette drôle de pièce au-dessus du garage, celle qui gronde, exprima Mary Mondo. C'est là qu'il habite, maintenant.

— Peux-tu lui demander de venir ici, Mary ? demanda Barnaby.

— C'est ce que je viens de faire, répondit Mary. Il dit que ce n'est pas très urgent. Il dit qu'il ne va pas tarder à arriver.

— Merci, Mary, dit Barnaby. Ah ! cette fois, tu m'as eu. »

(Barnaby Sheen ne reconnaissait pas ordinairement la présence ou l'existence de Mary Mondo, le fantôme schizophrène, mais elle était bien utile lorsqu'il s'agissait de communiquer à distance.)

« Messieurs, fit alors Barnaby, il y a un très grand nombre de cas d'archives et de bibliothèques qui explosent ; des cas qui semblent incroyables. Certaines de ces bibliothèques renfermaient des livres constitués de tablettes de pierre taillée ; d'autres étaient en brique cuite, en tuile vernie,

en argile feuilletée, en rouleaux de papyrus et autres roseaux fendus transformés en quelque chose qui ressemblait à du papier, certains étaient faits de parchemin ou de peau de mouton foulée, voire de vélin, cette très fine peau de veau ou de chevreau mort-né, de vélum, ou membrane palatale du dragon commun – les ignorants confondent parfois « vélin » et « vélum » ; rappelez-vous seulement que ce dernier résiste au feu – d’autres encore de papier tout ce qu’il y a de moderne.

— Certaines bibliothèques consistent en malles remplies de bandes dessinées et de pages humoristiques, indiqua la poupée de sciure qui s’appelait Loretta.

— Ces collections, poursuivait Barnaby, qui n’avait pas reçu le message transmis par sa fille, sont de matériaux tellement divers qu’on pourrait penser qu’il n’y en a entre elles rien de commun susceptible de les faire toutes exploser. Mais les archives, les décennies et les siècles qui en ont été retranchés revenaient très souvent en force, et avec un grand déploiement d’énergie. Rien n’est oublié pour toujours. Les magasins ont réellement explosé plus d’une fois.

— Mais comment, Barney, comment ? protesta Harry O’Donovan.

— Je crois que ça commence toujours par un grondement souterrain, par un grondement de caverne, répondit Barnaby.

— Par un grondement de pièce, intervint une certaine poupée de sciure ; mais Barnaby ne perçut pas le message.

— Des décennies et des siècles refusant d’être supprimés ! poursuivait Barnaby.

— De pauvres membres de la famille refusant d’être supprimés ! dit Harry O’Donovan avec une soudaine perspicacité.

— Un million d’années refusant d’être supprimées ! exprima Mary Mondo. Dites-moi, connaissez-vous le processus véritablement responsable des périodes de glaciation ? Oh ! peu importe. Une adolescence trois fois répétée refusant d’être supprimée. Un groupe de revenants refusant de se rendre. Ça en représente, de l’énergie.

— Par chance, ma propre bibliothèque est très petite et très technique, fit Barnaby. J’en ai tellement dans la tête, vous savez. S’il n’en était pas ainsi, je pourrais presque sentir le grondement de l’explosion à venir, en ce moment.

— Oh ! mon frère, ne le pouvons-nous pas tous ? » s’écria le docteur Drakos dans un entendement perceptif.

« Badaboum ! Badaboum ! »

dit la pièce de McCrocky.

— Devise retirée des décombres et de la poussière de Loretta Sheen.

C'était la vieille pièce au-dessus du garage qui grondait maintenant de façon terrifiante, comme pour illustrer les propos de Barnaby. Nous étions tous blêmes de peur. Puis elle explosa : Bada-boum !

L'explosion creva les tympan, paralysa les gorges et roussit les sourcils. Elle déforma le plancher du bureau dans lequel nous nous trouvions, alors même que la pièce qui avait explosé se trouvait dans un autre corps de bâtiment. Elle fit sortir la sciure de Loretta Sheen, valut à Harry O'Donovan un saignement de nez et assomma bel et bien Barnaby Sheen. On pense qu'elle déplaça une petite montagne derrière chez nous, une colline connue sous le nom de Harrow Street Hill.

Un petit moment, un instant plus tard, Austro faisait son entrée, un peu roussi mais hilare. Il était coriace. « Carrock, carrock, nous avons fait sauter le bouchon ! » disait-il. C'était la première phrase complète qu'il eût jamais prononcée. Il cligna de l'oeil ; il clignait de l'oeil de travers, maintenant. Il ne clignerait plus jamais bien de l'oeil. L'un de ses yeux était tout de guingois à cause de l'explosion. Mais il avait sauvé une brassée de blocs de bétons noircis sur lesquels il dessinait avec un abandon heureux. Et ce qu'il dessinait était la saga d'un million d'années de Rocky McCrocky.

Nous nous souvenions, maintenant. John Penandrew dessinait toujours Rocky McCrocky lorsque nous étions enfants. Mais Austro était vraiment Rocky McCrocky. Pas étonnant que nous ayons l'impression de l'avoir toujours connu.

« Cousin, cousin de pierre, fit Harry O'Donovan, tu m'as rendu les deux tiers perdus de ma jeunesse. Tu as fait entrer dans cette petite pièce un million d'années perdues. Nous ne nous les rappellerons jamais en entier, mais nous nous sommes souvenus d'une partie que nous pensions perdue à jamais.

— Ça ne pouvait pas arriver, murmurait Barnaby, toujours assommé, toujours anéanti. Cette pièce n'était pas une bibliothèque, elle ne renfermait pas d'archives. »

Et pourtant si.

Quelque part, il y a l'histoire véritable et complète de l'homme et de son semblable (Austro fit un clin d'oeil tordu ; Loretta semait sa sciure et une profonde devise écrite tomba de sa gorge ouverte), de leurs origines et de leurs destinations (ce fantôme de Mary Mondo riait comme rient les schizophrènes ; elle n'avait pas oublié, pas un seul instant) *ce qu'ils sont et qui ils sont.*

Comment se fait-il que cette histoire soit si bien vouée à l'oubli ?

Et bien, voyez-vous, elle a tendance à exploser lorsque...

Traduit par DOMINIQUE HAAS.  
*And read the flesh between the lines.*

© Terry Carr, 1974.

© Librairie Générale Française, 1984, pour la traduction.

# LE RÉPIT DU GUERRIER

par David I. Masson

*Depuis Einstein, on sait que l'espace et le temps sont liés, Cette relation a fait reviser la notion de simultanéité, et a inspiré divers paradoxes qui apparaissent dès que l'on considère des distances interstellaires et des vitesses se rapprochant de celle de la lumière. Dans la nouvelle que voici, l'espace et le temps sont inextricablement liés, mais la relativité en jeu agit aux dimensions d'une simple planète. La distorsion du temps dont celle-ci est le théâtre se double d'une distorsion de l'espace, à travers laquelle naît une interrogation sur l'identité – dans les deux sens du terme – de l'Ennemi.*

CE secteur offrait une vision d'apocalypse. Jaillissant du rideau rouge et noir de l'écran de front qui, en raison de la Frontière proche ne tombait qu'à une vingtaine de mètres au nord, une pluie de projectiles divers s'abattaient sur les premières lignes : bombes à fission, à fusion ou à détonant chimique, grêle d'engins de toutes tailles et de vitesse variable, nuages de paralysants nerveux et de drogues thalamiques. Les explosions jetaient un brutal éclairage sur le roc dénudé des pentes et sur le béton des postes avancés qui, de minute en minute, étaient désintégrés ou éventrés. De ceux qui étaient épargnés surgissait un tir similaire et pratiquement vertical d'obus et de fusées. Çà et là, gravissant, dévalant ou longeant latéralement le versant de la montagne, on pouvait distinguer des silhouettes, juchées sur leur marcheur mécanique, et dont l'agitation frénétique évoquait celle de fourmis dont on aurait attaqué la fourmilière au lance-flammes.

Le ciel était zébré d'éclairs dont certains allaient se perdre dans l'opacité indigo de l'écran arrière qui, à une cinquantaine de mètres au sud, jetait un voile sur la pente escarpée une quarantaine de mètres plus bas. À l'est et à l'ouest, à perte de vue, c'est-à-dire sur une soixantaine de kilomètres à l'est en dépit des fumerolles et des fragments de projectiles, et sur une distance

moindre à l'ouest, là où la chaîne s'incurvait, le couloir de visibilité était ponctué par différents engins d'attaque, de défense et de contre-attaque. La portée d'écoute, en revanche, était considérablement plus large : même amorti par le casque, le vacarme qu'un soldat pouvait percevoir dans son oreille gauche demeurait intense.

« Tir d'ordi, pour sûr », dit une voix dans l'écouteur plaqué sur l'oreille droite de H. Bien que la phrase n'eût été précédée d'aucun matricule, H avait reconnu l'intonation familière de B, son voisin, dont, par ailleurs, il pouvait voir remuer les lèvres à quelques pas de lui dans cette grande bulle de béton d'où ils observaient les opérations, disposant pour ce faire d'une vaste fenêtre de plaspex et d'un nordspecteur à infrarouges d'une portée d'environ cent mètres.

Près de trois minutes auparavant, B, probablement chargé d'une mission de contrôle par le gradé en service au Poste VV, avait fait irruption dans le blockhaus.

« C'est la périodicité rapide des explosions qui te fait penser ça, demanda H.

— Ben oui, mais ça pourrait aussi être un tir à basse fréquence... Va savoir comment le temps marche de l'Autre Côté ?

— Si Leur Temps est une image en miroir du nôtre, la concélération doit logiquement être en asymptote aux approches de la Frontière, et de ce fait, il est inexplicable que des projectiles aient jamais pu passer par-dessus cette limite.

— À mon sens, ils n'ont pas eu besoin de passer par-dessus. À partir de la Frontière, tout corps doit retomber suivant son angle de lancée, dit B. D'ailleurs, je ne suis pas venu pour parler science ou balistique. J'ai une nouvelle à t'annoncer : si nous tenons le coup ici pendant quelques secondes encore, tu seras Libéré. »

H eut l'impression qu'un écran intérieur de ténèbres s'abattait sur lui et le fracas des bombes fut englouti dans le rugissement qui lui emplit les oreilles. Sentant ses genoux défaillir, il se plia, expira profondément et reprit le plein contrôle de lui-même. Il put alors distinguer son remplaçant : une silhouette vêtue de la proteccombi de rigueur en ce lieu et qui, timidement, se tenait à l'écart à l'autre extrémité du blockhaus.

« XN 3, dit-il d'une voix blanche, sentant son coeur battre la chamade. Quels sont les ordres ? – XN 2. Prendre ton urgéquip et rejoindre VV par le véhifusée 3333, puis présenter cette carte... » Il lui tendit une fiche orange vif

sur laquelle était imprimée une série de gros caractères noirs. « ... et te conformer aux instructions qui te seront données là-bas. »

H se figea dans la position de salut réglementaire, c'est-à-dire le poing tendu de côté, pouce levé, à la hauteur du coude. La situation ne réclamant ni mimiques ni paroles inutiles, il se contenta de répéter : « XN 3. Affirmatif, urgéquip, véhifusée 3333, carte... » Il avait pris cette dernière et la tenait dans son gantelet gauche. « ... et nouvelles instructions à VV. Salut ! »

B lui répondit par un petit signe de tête mais H ne s'en aperçut pas car il s'esquivait déjà vers la sortie. Aux patères, étaient suspendues une quinzaine de petites trousse ; au passage, il en prit une (la quatrième) et dévala les dix mètres de pan incliné qui conduisaient à une caverne éclairée par une lampe à combustion continue. Il enfonça une touche lumineuse et observa la série de symboles qui défilait sur le panneau d'affichage. Lorsque le véhicule apparut au tournant, il y sauta d'un bond et s'y accroupit en position foetale. Son seul poids venait de déclencher le mécanisme ; le cockpit se rabattit, les sangles se refermèrent sur son corps et, dans un rugissement, le véhicule où H avait prit place se mit à glisser à une vitesse vertigineuse.

Vingt-cinq secondes après avoir prononcé le mot "salut" H arriva huit cents mètres plus bas dans la chambre de réception du Poste VV. Il se déplia et s'extirpa du véhifusée qui repartit. Il rampa ensuite hors de la chambre et fit une dizaine de pas dans cette version élargie de son blockhaus nordique. Une silhouette vint à sa rencontre et, à la couleur du casque et au symbole gravé dessus, il reconnut un gradé. Le pouce levé, il le salua et lui remit la carte non sans préciser : « Matric XN 3, Libéré.

— XN 1 à XN 3 : prenez ça ! » Le gradé avait sorti de sa poche une nouvelle carte de même couleur et la lui tendait. « Le monorail pour en bas démarre dans... soixante-dix secondes. Au fait, vous avez déjà vu des préhis ?

— Non, mon lieutenant.

— Alors jetez un coup d'oeil là-dedans. Ça ressemble à des ptéros mais en plus primitif. » Le téléspecteur à infrarouges, braqué sur le nord-ouest, perçait l'écran de front qui obstruait toute vision normale une quarantaine de mètres au nord. Dans son faisceau, la barrière de radiations sombres s'estompait et l'on pouvait distinguer dans les hauteurs de la montagne des créatures couvertes d'écailles, grosses comme des chiens de bonne taille, mais avec deux pattes seulement et de lourdes ailes. Elles voletaient autour d'une saillie rocheuse et semblaient pousser des cris que le téléspecteur ne permettait pas

d'entendre. H se dit qu'elles devaient avoir été blessées en vol car il ne voyait pas quelle autre occupation aurait pu les retenir autour de ce rocher dénudé.

« Ouais, bizarre. Merci. » Il s'était déjà écoulé onze secondes sur les soixante-dix. Il s'approcha d'un distributeur placé contre un mur et se seringua une boisson fraîche au travers du casque. Plus que cinquante-trois secondes.

« XN 1 à XN 3 : Comment ça se passe là-haut ? »

Un rapport, bien sûr. Il aurait dû s'y attendre. XN 2 pouvait fort bien ne jamais revenir du poste avancé, et, par ces latitudes, il était pratiquement exclu de pouvoir télécommuniquer sur plus de quelques mètres entre sous-temps et sur-temps.

« XN 3. Ça n'a pas cessé d'empirer depuis ce matin. Dans l'heure qui vient, je crains vraiment que nous n'ayons à essayer un assaut. Simple supposition de ma part, bien sûr, mais là-haut, je n'ai jamais vu un tel baroud. Même à VV, vous avez dû vous en apercevoir, je pense ?

— XN 1. Merci pour le rapport », fut la seule réponse qu'il obtint du gradé mais le vacarme alentour était assez éloquent : jamais à ce niveau, il n'avait assisté à un tel blitz.

Il ne lui restait que vingt-sept secondes. Il salua et, à grandes enjambées, traversa le blockhaus avec, à la main, son urgéquip et la nouvelle carte. Il montra cette dernière à la sentinelle qui apposa dessus un tampon et, sans prononcer la moindre parole, lui désigna du doigt un couloir. Il le dévala en courant et aboutit, plusieurs mètres plus bas, sur un quai en bordure d'une galerie souterraine. Un monorail, segmenté en compartiments individuels, était à l'arrêt. H et les deux autres soldats qui attendaient sur le quai s'approchèrent des compartiments dont les voyants étaient éteints et en écartèrent les portes à glissière. Un instant plus tard, H se sentit légèrement plaqué par l'accélération contre le dossier incliné de son fauteuil cependant que la rame se précipitait le long de la pente. Dix secondes après, elle s'arrêta à la station suivante et un panneau s'alluma dans le plafond du compartiment : DÉVIATION À GAUCHE. La voie directe avait dû être coupée par un obus. Le véhicule redémarrera mais son accélération fut progressive. H le sentit tourner à gauche puis, après deux arrêts supplémentaires, revenir vers la droite, ralentir et finalement s'arrêter au terminus quatre cent quatre-vingts secondes après avoir quitté VV, Had, qui ne s'était pas attendu à plus de deux cents, venait de lire ce chiffre sur son chronographe.

Depuis le poste avancé où il avait été relevé par XN 2, Had avait descendu près de trois mille mètres sur un parcours d'environ quinze kilomètres sans compter les détours. Il était de nouveau en surface et si l'écran du front disparaissait derrière un contrefort montagneux couvert de lichens géants, l'écran sud était nettement visible, comme une muraille de brouillard violet foncé, à quatre cents mètres à peine. Le paysage alentour, une succession de creux et de ravines, était, dans son ensemble, couvert de lichens et d'une herbe rase. On pouvait encore percevoir le fracas de la guerre mêlé à celui de la tempête, mais les explosions étaient en général lointaines et, comparativement, cet endroit semblait ne pas avoir subi de grands dommages. Le ciel était parcouru de turbulences et, à proximité, un essaim d'animaux étranges, dont l'apparence se situait entre le lézard et l'hermine, avait investi une fougère arborescente. Sur les six personnes qui étaient descendues de la rame avec Had, cinq empruntèrent un chemin qui menait vers l'est. Elles s'éloignèrent en deux groupes distincts et le dernier homme (qui n'était pas de ceux qui étaient montés dans le monorail à VV) resta seul avec Had.

« Je descends jusqu'à la Grande Vallée. Cela fait vingt jours que je n'y ai pas été et je vais probablement trouver tout changé. Et vous, on vous envoie loin ? » entendit Had dans son oreille droite.

— Je... je... je suis Libéré, finit-il par répondre d'une voix incertaine.

— Ça alors... Renversant ! » L'homme resta un moment sans voix puis reprit : « Et vous allez où ? »

— Je pense aller au sud et y monter une petite affaire. Je préfère les pays chauds. Oui, c'est ça, j'ai besoin de chaleur et de végétation autour de moi. J'ai quelques connaissances dans différentes techniques et j'escompte en faire un bon usage d'une manière ou d'une autre. Je vous prie de m'excuser, je n'avais pas l'intention de faire étalage de tout ça, mais comme vous m'avez posé la question...

— Vous n'avez rien à vous reprocher. De toute façon, la chance doit vous sourire, car jamais encore je n'avais vu un homme Libéré. Je vous souhaite d'en faire le meilleur usage possible. Grâce à vous, la partie qui se joue là-haut prend une certaine valeur. Je veux dire que ça aide de rencontrer un homme qui va rejoindre tous ces gens que nous sommes censés défendre. Vous comprenez, ils deviennent plus réels en un sens.

— C'est très gentil à vous de prendre les choses ainsi, dit Had.

— Non, je pense réellement ce que je dis. S'il n'y avait pas des gens comme vous, on se demanderait vraiment pour qui nous devons tenir le front.

— Enfin, s'il n'y avait personne à l'arrière, comment la technologie défensive que nous utilisons là-haut aurait-elle été mise sur pied ? objecta Had.

— Je vois un certain nombre de Collectecs dans la Grande Vallée dont la qualification me paraît suffisante.

— Certes, mais pensez un peu aux sciences pures qui sont indiscutablement à l'origine des techniques mises en oeuvre, je doute qu'un enseignement de ce type soit dispensé dans les Collectecs.

— Peut-être... en fait, tout ça me dépasse un peu », dit l'autre, un peu sèchement, et le silence s'installa jusqu'au moment où la cabine du funiculaire apparut et ralentit en tournant autour de la station. Had laissa monter l'homme – il avait le sentiment qu'il lui devait bien cela – et attendit la cabine suivante qui apparut une minute plus tard (cinq secondes, là-haut, dans son petit blockhaus de première ligne, pensa-t-il avec un sourire). À l'instant même où il sautait dans le véhicule, un étrange oiseau pourpre au long cou dégarni se posa sur la fougère aux lézards-hermines. Plus vite encore que le défilé des creux et des ravines sous la cabine, Had voyait à présent reculer devant lui le rideau violacé de l'écran sud. À mesure que le gradient du temps se faisait moins raide, son cerveau semblait se dégoûter et il en retirait un sentiment de bien-être et de bonheur de vivre qui ne cessait de croître. La vitesse de la cabine diminua.

Had se félicita d'avoir gardé sur lui sa proteccombi car, environ cinquante mètres devant lui, tout près de la ligne du funiculaire et probablement par hasard, deux bombes chimiques venaient d'exploser. Il s'en félicita doublement lorsque les éclats d'une troisième bombe sectionnèrent le câble lui-même un peu plus bas sur la pente et que, portée par le câble de secours, la cabine vint s'immobiliser contre le pylône suivant. Had se laissa glisser dans l'ascenseur jusqu'au pied du pylône et, collant son casque contre le téléphone, demanda ce qu'il pouvait faire. On lui répondit qu'il y avait une autre ligne à trois kilomètres vers l'ouest. Son interlocuteur, supposa-t-il, devait lui parler d'un point situé presque sur le même parallèle car, même ici, les télécommunications nord-sud étaient toujours aussi impraticables sur une portée de plus de quelques mètres. En l'occurrence, d'ailleurs, la voix de son correspondant lui avait paru criarde, et son débit rapide et saccadé, alors que

sa propre voix avait certainement eu pour l'autre des accents rauques et traînants.

Juché sur son marcheur, il se fraya un chemin parmi les ravines et les crevasses, se dirigeant à la boussole et prenant repère sur les barrières visuelles et l'effet Doppler sur l'équateur de teinte lorsqu'il avait à faire un détour. « Cet homme n'avait pas tort de me parler des Collectecs, se disait-il. Mais il devrait se rendre compte qu'aucune civilisation n'a jamais pu apparaître en un lieu aussi septentrional que la Grande Vallée : cette contrée est beaucoup trop jeune pour que l'humanité y ait évolué d'elle-même. Du moins ici, dans l'extrémité nord-occidentale ; et je ne sais pas très bien si sa partie orientale s'enfonce loin vers le sud. »

Le trajet ne fut pas exempt d'imprévus : plusieurs bombes explosèrent à proximité et, par deux fois, il préféra contourner une dépression du terrain où flottait une substance suspecte, une sorte de miasme artificiel dans lequel il avait failli se précipiter. Plus loin, au détour d'un épais buisson mauve, une espèce d'ours gigantesque et enragé se précipita sur lui et il dut l'abattre d'un coup de pistol-éclair. Mais pour un homme qui venait juste de sortir de l'enfer des sommets, tout cela n'était qu'une petite promenade tranquille et agréable.

Il finit par voir apparaître l'alignement de pylônes et, gagnant le plus proche, il enfonça la touche du téléphone après avoir vérifié que le degré de latitude était à peu près correct. À l'autre bout du fil, c'était la même voix que tout à l'heure, en un petit peu moins bizarre et accéléré toutefois, et elle lui apprit que dans quarante-cinq secondes passerait une cabine qui, théoriquement, devait s'arrêter à son pylône. Si elle ne le faisait pas, il était prié d'appuyer sur le bouton d'urgence, voisin de celui du téléphone. Bien qu'il eût utilisé son marcheur, il avait quand même mis presque une heure pour parcourir ces trois malheureux kilomètres et cela faisait peut-être quatre-vingt-dix minutes qu'il avait quitté le poste avancé. Là-haut, il avait certainement dû s'écouler plus d'une minute et demie de leur temps.

La cabine annoncée parut et s'arrêta. Had escalada le pylône, s'installa et, cette fois, le trajet fut sans autre incident que, de temps à autre, une soudaine bourrasque de vent ou le passage d'un vol de corbeaux. Il ne tarda pas à voir grossir le terminus : une tourelle blottie au pied de l'escarpement, là où la pente se faisait plus douce. À ce moment, il vit monter une cabine en sens inverse et, pendant le bref instant où ils se croisèrent, il entendit l'occupant de l'autre véhicule lui dire par l'intermédiaire des transmetteurs : « Premier

d'une journée ! » De fait, lorsqu'il arriva au terminus, il en trouva la salle bondée par une vingtaine d'hommes en tenue militaire. Plutôt que de les faire monter un à un par le funiculaire, songea Hadol, on aurait pu fréter un polyhéli, vu leur nombre. Ils n'avaient pas du tout l'air moroses et semblaient même passablement excités. Hadol s'abstint néanmoins de leur révéler sa situation et passa sur le quai du train à crémaillère, se mêlant à un petit groupe de personnes qui, manifestement, prenaient plus d'intérêt à contempler le paysage qu'à se renseigner sur leurs compagnons de voyage. À environ quatre cents mètres au nord, un rideau rougeâtre et foncé d'une épaisseur indéterminable était tiré sur les hauteurs et, à huit cents mètres au sud, la vue qu'on pouvait avoir sur la vallée butait sur une muraille de brouillard bleu-noir. Mais entre ces deux limites, s'étendait un couloir assez clair et sans signes apparents de la guerre. Les pentes, où à la forêt de pins succédait une couverture plus claire de chênes et de frênes, plongeaient brutalement dans la Grande Vallée dont on pouvait distinguer les pâtures par-delà les derniers sursauts des contreforts. L'ombre portée de nuages tourbillonnants jouait en contrastes changeants sur le sol giflé, par moments et par endroits, de soudaines averses de pluie ou de grêle cependant que, de temps à autre, rugissait le tonnerre ou jaillissaient les éclairs d'un orage en montagne. Il n'était pas impossible de voir des daims traverser fugitivement le paysage et, au-dessus des arbres, vibraient des nuages d'insectes innombrables.

En quelque cinquante minutes, ils furent en bas après avoir traversé deux gares vides, plusieurs tunnels en lacet et être passés auprès de cascades et sous des parois rocheuses où les écureuils bondissaient de racine en racine. Progressivement, ils avaient senti l'air se réchauffer puis, soudain, le paysage s'était déployé sur les prés et les champs de blé de la Grande Vallée alors que se profilait Emmel, un petit village de bois et de béton perché sur une éminence dominant la rivière. De là, jaillissaient vers l'est, parallèles et rectilignes, une grande route et une voie de chemin de fer. La rivière, si près de sa source, n'était encore qu'un torrent encombré de rochers mais elle ne manquait pas de charme et la Grande Vallée (dont on embrassait à présent du regard toute la largeur) ne mesurait guère plus de cinq cents mètres. Les pentes qui terminaient le plateau du Nord-Ouest étaient maintenant visibles, couvertes d'un maquis épais.

Le violent contraste entre cette atmosphère sereine et l'enfer qui continuait à se déchaîner sur ces sommets qu'il avait quittés peut-être quatre minutes

auparavant en temps de là-haut, remplit le coeur d'Hadolar d'une joie enivrante et sauvage. Titubant presque, il gagna le poste militaire et présenta sa carte flamboyante. Après vérification sur les listes, celle-ci fut tamponnée puis contresignée par le commandant et Hadolar fut officiellement considéré comme n'appartenant plus aux effectifs. On lui rendit le coupon détachable situé à l'extrémité de la carte de sorte qu'il pût être glissé dans le disque d'identité que tout homme portait dans une fente pratiquée le long d'une côte ; l'autre partie prit place dans un fichier. Il se dépouilla de sa proteccombi et de son marcheur, rendit son pistoléclair, ses munitions et son urgéquip, et on lui remit un vêtciv provisoire et deux portefeuilles contenant chacun mille gages de crédit. Un infirmier pratiqua ensuite l'opération du disque d'identité. L'ensemble des formalités administratives avait pris deux cent cinquante secondes de temps d'en bas – deux secondes du temps de là-haut, celui du blockhaus du front. Il sortit du poste militaire, rayonnant comme un prince de ce monde.

Dans l'air flottaient les senteurs mêlées du foin, des baies, des fleurs et du fumier. Il respira à larges traits qui lui firent un peu tourner la tête. À la buvette, il commanda un double demi de bière qu'il paya et but ; puis il demanda un sandwich et une pomme, régla la nouvelle addition et mangea de bon appétit. Le prochain train pour l'est, lui avait-on dit, partait dans un quart d'heure et cela faisait presque une demi-heure qu'il était à Emmel. N'ayant pas le temps de faire un détour pour contempler la rivière, il gagna directement la gare et prit un ticket pour Veruam-sur-Mer qui se trouvait à huit cent cinquante kilomètres à l'est et surtout, comme la carte le lui indiqua, à une cinquantaine de kilomètres au sud. Lorsque le train sortit du hangar et vint se ranger le long du quai, Hadolar choisit un compartiment et s'y installa.

À peine s'était-il assis qu'une jeune fermière et un civil à l'air endormi – probablement un fournisseur de l'armée – pénétrèrent l'un après l'autre dans le compartiment qui n'était toujours occupé que par ces trois personnes lorsque le train démarra. La fermière – une blonde à l'air tranquille – suscitait fortement l'intérêt d'Hadolar car c'était la première femme qu'il voyait depuis une bonne centaine de jours. La mode n'avait pas radicalement changé en trente et quelques années, du moins chez les paysannes d'Emmel. Au bout d'un moment, il détacha son regard de la fille et contempla le paysage. De part et d'autre de la vallée, on voyait apparaître, tantôt au nord, tantôt au sud, des escarpements de roche jaunâtre. La différence de teinte était perceptible – la vallée était un peu plus large ; ou bien la différence provenait-elle

simplement d'effets de lumière normaux. La rivière allait tour à tour frôler de ses gracieux méandres une falaise puis l'autre et, par moments, on pouvait apercevoir un pêcheur sur la rive ou au milieu du courant. De temps à autre, on voyait passer des fermes isolées. Dominant la vallée au nord, les alpages étaient apparemment dépourvus de toute vie humaine si l'on exceptait les stations de funiculaire et quelques rares héliports. Ceux-ci ne tardèrent d'ailleurs pas à disparaître derrière le vaste rideau de néant cramoisi qui, insensiblement, descendit du haut d'un ciel vert à demi couvert de nuages dont les mouvements tourbillonnants trahissaient assez les effets du gradient du temps sur l'atmosphère. Et on pouvait nettement distinguer d'étranges éclairs pirouettants qui, là-haut dans le fracas de la guerre, passaient inaperçus. Vers le sud, le plateau était toujours dissimulé par la hauteur des falaises mais on commençait à percevoir au-dessus de l'horizon le sombre brouillard bleu qui se formait dans le ciel. Le train s'arrêta dans une gare et, avec un petit coup au coeur, Hadolar vit la fermière descendre. Deux soldats en tenue d'été montèrent dans le compartiment et se mirent à bavarder : ils étaient en permission et se rendaient au prochain arrêt, une petite ville nommée Granev. Ils ne cessèrent de couler des regards furtifs sur le vêt-civ d'Hadolar mais s'abstinrent de tout commentaire à ce sujet.

Granev n'avait rien d'excitant : c'était une ville de verre et d'acier étirant sur huit kilomètres un ruban de vingt étages et d'une heure de part et d'autre de la route surmontée de passages aériens. Une seule heure était en vigueur dans cette localité et Hadolar se dit que les gens de la Grande Vallée avaient bien de la chance de pouvoir voyager et se parler sans grand problème d'interlatititude. On pouvait à présent voir quelques usines et les premières Collectecs. La vallée s'était élargie au point que, vues de la ligne de chemin de fer, les falaises méridionales commençaient à sombrer dans le rideau de brume bleuâtre qui s'étendait à huit cents mètres. Bientôt, le versant nord prit une trouble nuance brun-rouille avant de disparaître à son tour. La rivière, grossie par des affluents, avait maintenant une largeur de quelques centaines de mètres et sa profondeur s'était accrue ainsi qu'on pouvait le constater lorsque le train empruntait un pont pour la traverser. Pourtant, ils n'avaient guère parcouru que quatre-vingts kilomètres mais la température ne cessait de se radoucir et la végétation de devenir plus luxuriante. À présent, presque tous les voyageurs étaient des civils et certains jetaient des coups d'oeil ironiques sur le vêt-civ d'Hadolar. La première chose qu'il ferait à Veruam, pensa-t-il, serait de changer sa garde-robe. Mais pour l'instant il désirait

mettre le plus grand nombre possible de kilomètres entre le blockhaus et lui, aussi rapidement que possible.

Quelques heures plus tard, le train arriva en gare de Veruam sur la Mer Nord-Orientale. C'était une cité imposante, avec ses cinquante kilomètres d'étirement en longueur, ses quarante niveaux et sa largeur nord-sud de cinq cents mètres. Aux alentours, on ne voyait que la plaine, limitée à sept kilomètres au nord par le brouillard rougeâtre et deux fois plus loin au sud par le rideau bleuâtre. Ce fut un Hadolaris repu qui se présenta à l'un des Centres de Recyclage de la ville ; tant les techniques civiles que les ressources matérielles avaient énormément progressé depuis la dernière fois où il avait été en contact avec elles, idiomes et accents s'étaient effroyablement modifiés, cependant que le code de comportement social était devenu terriblement différent. Équipé de quelques manuels, d'un mini-enregistreur et d'un assortiment de bandes concernant les formes de langage et de coutumes, il acheta rapidement des vêtements plus légers, un imperméable, du matériel pour écrire, un bon magnétophone, des valises et quelques autres effets personnels. Après une nuit passée dans un bon hôtel, Hadolaris prit rendez-vous avec le bureau du personnel de sept agences pour le développement des régions subtropicales, fut soumis aux tests, et, muni de sept lettres de recommandation, prit le monorail de nuit qui longeait la côte de la Mer Nord-Orientale et aboutissait, près de six cents kilomètres au sud, à la ville de Oluluetang. L'un des tailleurs auxquels il s'était adressé lui avait appris que, par temps calme, on pouvait certaines nuits entendre une sorte de roulement sourd qui, probablement, provenait de la chaîne septentrionale. Hadolaris voulait s'éloigner le plus possible de ce Nord-là.

Il se réveilla dans un décor de palmiers et de bambous. Aucun écran de brume ne limitait la vue. La ville était éparpillée sur plusieurs blocs réunissant des immeubles de hauteurs diverses ; entre les blocs, des espaces boisés n'étaient traversés que par des routes et des lignes de transports en commun. À la différence des cités de la Grande Vallée, elle n'était pas étirée selon l'axe est-ouest quoique sa largeur nord-sud restât relativement modeste. Hadolaris se trouva une pension modeste, étudia le plan de la ville et de sa zone industrielle, acheta un guide de la région et s'accorda plusieurs jours pour visiter l'endroit avant de se présenter aux sept agences qu'il avait précédemment contactées. Tous les soirs, il suivit des cours pour adultes et toutes ses nuits furent consacrées à l'absorption inconsciente de bandes magnétiques destinées au recyclage linguistique. Au bout de dix-neuf jours

(environ quatre heures à la latitude de Veruam, quatre minutes à celle d'Emmel et moins de deux secondes dans son blockhaus du front, ne put-il s'empêcher de penser), il finit par obtenir un petit poste de chef des ventes de produits végétaux dans une firme locale.

Bien vite, il s'aperçut que les communications verbales sur l'axe nord-sud étaient possibles sur une importante distance à condition de connaître certaines règles. En conséquence, le cloisonnement était loin d'être sévère et les relations tant sociales que commerciales s'en trouvaient facilitées car elles pouvaient couvrir un large secteur. On voyait rarement des militaires. Hadolarisondamo s'acheta une automob et, après avoir atteint un certain niveau dans la hiérarchie de l'entreprise, il en acquit une seconde réservée à son usage personnel. On le trouva sympathique et, bien vite, il eut un cercle d'amis et des loisirs dévolus à toutes sortes de passe-temps. Après quelques liaisons sans lendemain, il se maria avec la fille d'un dirigeant de sa firme et, environ cinq ans après son arrivée dans la ville, il put fêter la naissance de son premier enfant.

« Arison ! » lui cria sa femme du bateau. À genoux près d'elle sur le plat-bord, leur fils, âgé de cinq ans, frappait de ses petits poings les eaux tièdes du lac. Hadolarisondamo avait, planté son chevalet sur un îlot et par traits rapides et touches légères, tentait de restituer sur sa toile le jeu d'ombres et de lumières d'une petite crique marécageuse où des arbres avaient le pied dans l'eau. « Arison ! Je n'arrive pas à faire démarrer ce truc. Peux-tu venir essayer ?

— Encore cinq minutes, Mihanyo. Je dois terminer ça. »

Karamihanyolasve soupira et continua sans grand espoir à tenter d'attraper du poisson avec son gadget : une espèce de yo-yo horizontal. Ça ne pouvait pas mordre ici, la surface du lac était bien trop étale. Sur sa droite, dans les lourdes frondaisons, une perruche fit flamboyer l'arc-en-ciel de son envol. Deresto, le petit garçon, cessa de patauger, déploya le tube-fenêtre, l'introduisit dans l'eau et fit pousser par Mihanyo la commande de l'éclairage. Puis il s'absorba dans la contemplation de l'univers situé sous la surface du lac, poussant de petits cris lorsque surgissaient dans son champ de vision de minuscules poissons de formes et de couleurs diverses. Arison cria alors qu'il venait tout de suite. Il plia son chevalet et posa dessus son pantalon après l'avoir ôté ; ensuite, il rangea avec soin ses peintures et sa toile au sommet du tas. Puis il plongea et, en quelques brasses, fut au bateau.

Il n'y avait pas de crocodiles dans ce lac et les hippopotames n'étaient pas dans les parages ; de plus, on avait répandu dans ces eaux un produit qui éliminait les germes parasites. Après vingt minutes d'efforts crispés, l'hélice, actionnée par un silencieux moteur à combustion continue, fut de nouveau apte à les propulser jusqu'à l'îlot, où il récupéra ses affaires, et de là vers le large où un courant les entraîna jusqu'au centre du lac. Ils prirent quatre poissons et, comme le soleil s'inclinait sur l'horizon ouest, regagnèrent la jetée, amarrèrent le bateau et retournèrent chez eux dans leur automob.

À l'époque où Deresto, âgé de huit ans, reçut officiellement le nom de Lafonderestonami, il avait une soeur de trois ans et un petit frère de douze mois. Bon nageur, il manifestait un vif intérêt pour tout ce qui touchait à la navigation et, tant à l'école que chez lui, on se plaisait à encourager ses dons naissants d'organisateur. Arison, quant à lui, occupait à présent la troisième place dans sa firme mais cela ne lui tournait pas la tête. Pour passer les vacances, ils avaient le choix entre la zone tropicale, où l'on gagnait sur le cours du temps, et les côtes accidentées de la Mer Nord-Orientale, bien qu'à cette latitude leur séjour fût écourté ; mais de plus en plus souvent, ils consacraient leur temps de congé à visiter l'ouest avec ses hautes-terres sillonnées de cours d'eau et vouées à l'agriculture dont ils appréciaient les vastes étendues illimitées, avec les grandioses ballets de nuages dans le ciel. Dans ces contrées, les écrans, au nord et au sud, n'étaient que de vagues filets de brume au-dessus de l'horizon sur le fond plus sombre du ciel.

De temps à autre, au cours d'une nuit d'insomnie, Arison repensait au "passé". Il finissait généralement par conclure que, même si un assaut décisif avait été sur le point de se produire mettons une demi-heure après son départ du front, cela n'aurait guère pu avoir un effet sur sa vie, sur celle de sa femme ou même sur celle de leurs enfants du fait de la contraction temporelle vers le sud. Par ailleurs, puisqu'aucun projectile n'avait jamais dépassé un point situé bien au nord d'Emmel, on pouvait supposer que les attaques balistiques se bornaient aux régions proches de la Frontière ; à moins, bien sûr, que l'Ennemi n'eût aucune connaissance des gradients temporels, ou de la géographie méridionale, de sorte que le lancement de missiles de l'autre côté de la Frontière en direction du sud serait sans résultat. Même si le plus rapide des hélis était lancé contre la concélération du temps, il ne passerait probablement pas.

Arison, qui avait toujours su s'adapter, n'avait pas eu à subir longtemps les séquelles de son séjour au front. L'extension du réseau de communications – et le monorail, en particulier – avait eu pour effet de tendre à l'unification du langage et des coutumes bien que les secteurs les plus reculés de la Grande Vallée et la zone des combats dans les montagnes du Nord fussent toujours restés quelque peu linguistiquement et socialement isolés. Dans les hautes-terres occidentales, à l'occasion des vacances, Arison et sa famille avaient également pu constater la survivance locale de tournures anciennes et de comportements tombés ailleurs en désuétude. Dans l'ensemble, cependant, le territoire parlait la langue des basses-terres subtropicales "contemporaines" compte tenu des modifications orales en "court-parler" dues à la latitude. De la même manière, un code moral et social « contemporain » avait fini par se répandre. Le présent méridional avait, pour ainsi dire, colonisé le passé septentrional, y compris ses formes les plus archaïques. Cette évolution, qu'avaient probablement amorcée les espèces animales migratrices telles que les oiseaux, les hommes l'avaient menée à terme avec toutes les ressources dont ils disposaient : l'intelligence, la flexibilité, les traditions et les techniques.

Les gens ne se préoccupaient que fort peu de la guerre. La concélération jouait en leur faveur. Ils pouvaient ainsi consacrer le surplus de leur énergie mentale à un vaste éventail d'activités et de jeux : création, spectacles, gastronomie, critique, théorie, discussions, gestion, travaux de groupe, mais en général sans quitter leur propre zone. Arison se retrouva ainsi membre d'une bonne douzaine de cercles dont beaucoup se recoupaient, et Mihanyo de plus encore. Cela n'impliquait pas pour autant qu'ils aient eu à mener des vies séparées : le rythme de leur existence avec le système des doubles semaines de cinq jours de travail, deux jours de congé, sept jours de travail, six jours de congé, leur laissait assez de temps libre pour pouvoir en consacrer une bonne partie à l'intimité familiale. Pendant deux ans, Arison s'adonna à la sculpture sur tissus puis il revint à la peinture mais abandonna la plume à spray pour le pinceau magnétique. Sa période en tant que sculpteur l'avait purifié dans son art et il put atteindre une maîtrise de la surface qui lui valut une certaine réputation. Mihanyo, quant à elle, devint musicienne. Deresto, de toute évidence, allait être un meneur d'hommes, un chef, en dehors du fait qu'à treize ans il était déjà un sportif émérite. Sa jeune soeur de huit ans semblait avoir l'étoffe d'un grand orateur et on avait espoir que le petit dernier devienne écrivain, du moins à ses moments perdus : il

n'avait que six ans mais manifestait déjà des dons d'observation peu communs alliés à un remarquable talent pour raconter ce qu'il avait vu. Arison avait atteint le second rang dans son entreprise et ne chercha pas à monter plus haut : une place de chef eût été pour lui une responsabilité par trop écrasante. De temps à autre, il avait son mot à dire dans la conduite d'affaires locales mais, dans l'ensemble, son travail n'était pas très absorbant.

Mihanyo et Arison, à bord de leur barque au large d'un des promontoires méridionaux, assistaient à un festival de feux d'artifice donné sur la mer Nord-Orientale. Sur ce monde dépourvu de lune, il était fréquent que le plaisir des clartés nocturnes fût dispensé par ce genre de spectacle. L'écran nord, qui découpait sur le ciel étoilé un gigantesque arc de cercle d'un noir d'encre, semblait avoir été tendu pour servir de fond tel un rideau de velours précieux. Dans cette étendue sombre, on pouvait à peine distinguer la silhouette des bateaux à partir desquels était tiré le feu d'artifice. Par chance, la température était très douce. Deresto et sa soeur se poursuivaient à la nage, traçant de larges cercles autour de la barque. Le benjamin était assis auprès de ses parents ; il luttait contre le sommeil et posait sur l'horizon nord un regard fatigué. Dans un bouquet d'étoiles vertes, le spectacle s'acheva ; il était minuit. Après un premier appel sans résultat, Mihanyo et Arison durent allumer une lampe pour localiser Deresto et Venoyyè qui consentirent finalement à regagner la barque. Ils montèrent à bord, traversés de légers frissons, mais leur danse endiablée tout autant que la douce brise ne tardèrent pas à les sécher. Arison orienta l'esquif vers le rivage et s'aperçut que Silarrè s'était endormi. Lorsqu'ils abordèrent la jetée, Venoyyè, elle aussi, était plongée dans un profond sommeil. Mihanyo et Arison furent obligés de les porter pour remonter au cabanon.

Le lendemain matin, ils firent leurs bagages et prirent la route pour rentrer chez eux. Ces vingt jours de vacances leur avaient coûté cent soixante jours en temps d'Oluluetang. Ils atteignirent la ville sous une pluie battante et Mihanyo, dès qu'elle fut chez elle et que ses enfants lui laissèrent un moment de répit, eut une longue conversation à l'opsiphone avec son amie qui vivait à l'autre bout de la ville ; celle-ci venait de participer, avec son mari, à un safari de chasseurs d'images dans les hautes-terres occidentales. Arison ne tarda pas à se joindre à la conversation et, après quelques considérations d'ordre général, se mit à discuter avec l'homme sur certains points de politique locale.

« Le malheur dans nos régions, c'est qu'on y vieillit trop vite, se lamenta Mihanyo ce soir-là. Si seulement la vie pouvait durer éternellement !

— Éternellement est un bien grand mot. D'autre part, le fait d'être ici ou ailleurs ne modifie en rien la sensation que l'on a du temps... Sur le bord de la Mer, tu n'as pas l'impression que le fil des jours soit plus lent, n'est-ce pas ?

— Non, je ne pense pas. Mais si seulement... »

Pour lui changer les idées, Arison se mit à parler de Deresto et de son avenir. Bien vite, ils succombèrent au péché mignon de tous les parents et ils anticipèrent dans les détails la carrière de leurs enfants. Avec son salaire et les dividendes qu'il touchait sur ses actions dans la firme, Arison pourrait monter une petite affaire dont Deresto aurait l'entière responsabilité, et il leur resterait assez d'argent disponible pour installer leurs deux autres enfants lorsque l'occasion se présenterait.

Le lendemain matin, encore tout excité par les projets qu'ils avaient faits la veille, Arison embrassa sa femme et sortit pour se rendre à son bureau. Il eut une journée particulièrement chargée et ce fut avec un certain soulagement qu'il s'achemina vers le box où il garait son automob. Il avait déjà sa clef à impulsions dans la main lorsqu'il vit, près du garage, les trois soldats. Il leva vers eux un regard interrogateur.

« Vous êtes bien VSQ 389 MLD 194 RV 27 XN 3, connu sous le nom d'Hadolarisondamo, demeurant à (suivit l'énoncé de son adresse) et occupant actuellement un poste de sous-directeur dans cette firme. » Ce n'était pas une question, mais une froide affirmation.

« Oui, murmura Arison dès qu'il parvint à parler.

— Je suis mandaté pour procéder à votre réinsertion immédiate dans les rangs de nos Forces Armées au poste que vous occupiez lorsque vous avez précédemment reçu votre ordre de Libération. Vous devez nous suivre toute affaire cessante. » L'officier exhiba une carte orange vif imprimée de gros caractères noirs.

« Mais... ma femme, mes enfants !

— On s'occupe de les prévenir. Nous n'avons pas de temps à perdre.

— Mon travail ?

— On s'occupe aussi de prévenir votre supérieur hiérarchique. Venez, maintenant.

— Je... je... je... dois mettre de l'ordre dans mes affaires.

— Impossible. Pas le temps. Situation d'urgence. Votre famille règlera cela avec votre firme. Nos ordres ont priorité sur tout.

— M... m... mais vous devez avoir une pièce justificative ? Montrez-la-moi, s'il vous plaît.

— Cette carte doit vous suffire. Elle correspond au coupon qui, j'espère, est toujours en votre possession, à l'intérieur de votre disque d'identité. Nous vérifierons tout cela en route. Maintenant, veuillez nous suivre.

— Mais je ne peux pas le faire sans voir vos papiers. Qu'est-ce qui me prouve que vous n'êtes pas des voleurs, ou quelque chose ?

— Votre connaissance du code devrait vous montrer que ces symboles ne peuvent correspondre qu'à une seule situation. Cependant, je vais faire une exception pour vous : voici le mandat ; vous pouvez le regarder mais n'y touchez pas. »

Les deux autres se rapprochèrent et Arison vit qu'ils avaient leur pistolet braqué sur lui. L'officier avait déplié sous ses yeux une grande feuille couverte de caractères qui, dans la lumière de la torche, se révélèrent être un ordre de réquisition concernant le dénommé Hadolarisondamo qui, aujourd'hui, à tel et tel moment, heure locale, et si possible à la sortie de son lieu de travail (suivait l'adresse de la firme en question) devait être contacté ; il était également spécifié qu'un homme serait chargé dans le même temps de prévenir Mihanyo par opsiphone cependant qu'un autre homme appellerait le directeur de son entreprise. Le susnommé et son escorte devaient prendre le monorail de l'Armée qui, dans près de quinze minutes, partirait pour Veruam. Il serait ensuite acheminé dans les plus brefs délais jusqu'au blockhaus de base (VV) et de là, rejoindrait son poste avancé (qu'il avait quitté une vingtaine d'années auparavant mais seulement depuis dix minutes environ selon les normes temporelles en vigueur là-haut, pensa brusquement Arison, si l'on exceptait ses six ou sept minutes de voyage vers le sud).

« Comment peuvent-ils savoir si je suis encore apte à occuper ce poste après toutes ces années ?

— Ils vous ont certainement gardé en contrôle. »

Arison songea un instant à leur fausser compagnie mais les deux soldats n'avaient pas dévié leur arme d'un pouce. Par ailleurs, qu'aurait-il pu espérer d'une pareille tentative si ce n'était quelques malheureuses heures de répit soldées au bout du compte par la cascade d'ennuis qui n'auraient pas manqué de s'abattre sur Mihanyo, ses enfants et lui-même, car il était certain d'être repris.

« Et l'automob ? demanda-t-il, à court d'arguments.

— C'est un problème mineur. Votre entreprise saura se débrouiller.

— Mais comment pourrai-je, dès lors, assurer l'avenir de mes enfants ?

— Allons, ça ne sert à rien de discuter. Vous allez nous suivre. Mort ou vif.

Prêt ou non. »

Sans mot dire, Arison se laissa conduire jusqu'à un véhicule militaire garé à proximité.

Cinq minutes plus tard, il était dans un monorail blindé équipé de fenêtres à vitrage renforcé. Dans les dix minutes qui suivirent, cependant que le train s'ébranlait, il fut dépouillé de ses vêtements civils et de tout ce qu'il avait en sa possession (on renverrait cela plus tard à son épouse, lui dit-on), puis on lui extirpa du corps son disque d'identité, on en vérifia le contenu et on le remit en place après en avoir ôté le coupon attestant qu'il était Libéré. Il fut ensuite soumis à un examen médical complet. Celui-ci donna apparemment satisfaction aux autorités militaires. On lui remit un uniforme.

Il passa une nuit blanche, tentant de démêler le pourquoi du comment, se demandant à qui Mihanyo pourrait faire appel en cas de besoin, qui serait susceptible de l'aider, comment elle se débrouillerait avec les enfants et supputant le montant approximatif de cette pension qui, lui avait-on laissé entendre, devait être versée aux siens par son entreprise, ne pouvant malgré tout s'empêcher d'avoir des doutes sur la possibilité qu'auraient ses enfants de poursuivre les carrières brillantes qu'il avait envisagées pour eux.

Dans la grisaille du petit matin, le monorail pénétra en gare de Veruam et Hadolaris, le ventre creux (car il n'avait pu avaler la moindre bouchée de ses rations), les paupières lourdes, fixa d'un oeil éteint les voies de triage. Le gros de ceux qui avaient voyagé dans le train (et qui, pour la plupart, étaient des soldats nouvellement recrutés) fut transféré dans des camions fermés groupés en un long convoi qui, peu de temps après, s'ébranla et s'achemina vers Emmel.

Ce fut en cet instant qu'il prit de nouveau réellement conscience de la concélération. Si l'on se référait au temps en vigueur dans le blockhaus du front, environ trente secondes devaient s'être écoulées depuis son départ d'Oluluetang. Le voyage jusqu'à Emmel allait sans doute durer deux minutes et le trajet d'Emmel jusqu'au blockhaus prendrait encore deux minutes et demie, pour autant qu'on pût être précis dans ce genre de calcul. En y ajoutant les quelque seize ou dix-sept minutes correspondant à ses vingt années passées dans le sud et à la durée de son voyage aller, il pouvait

estimer qu'entre son départ et son retour il ne s'était guère écoulé plus de vingt-deux minutes dans le blockhaus. En revanche, lorsqu'il atteindrait le front, Mihan, Deres et ses deux autres enfants auraient vieilli d'une dizaine d'années et commenceraient peut-être à l'oublier. Le blitz venait d'atteindre une intensité sans précédent quand il avait quitté le poste avancé et il avait toujours gardé en mémoire (au point de l'inclure dans bon nombre de ses cauchemars) la prédiction qu'il avait faite à XN 1 : que dans l'heure suivante on pouvait s'attendre à un assaut décisif. S'il survivait au blitz, il n'aurait vraisemblablement pas cette chance face à une percée de l'Ennemi. Et d'abord, de quel Ennemi ? Depuis les temps immémoriaux où ce dernier s'efforçait de franchir la Frontière, personne n'avait jamais su à quoi il ressemblait. S'il y parvenait, ce serait le crépuscule de la civilisation ; nulle horreur, disait-on sur le front, ne pouvait égaler celle de ce moment-là. Le convoi roulait à vive allure et, au bout d'une centaine de kilomètres, vaincu par la fatigue, Hadolar s'endormit sur sa banquette, coincé contre son voisin dans une position inconfortable. De temps à autre, un coup de frein brutal, une accélération ou une embardée lui faisaient ouvrir les yeux mais il les refermait aussitôt.

À Emmel, il sortit en chancelant du camion pour trouver le paysage montagneux disparaissant presque sous la violence d'un orage. La rivière était en crue. Alors que les hommes, groupés en colonne, étaient dirigés sur le dépôt, Hadol fut conduit jusqu'au poste militaire où il reçut une série de vaccins et fut équipé d'un marcheur, d'un pistol-éclair, d'un urgéquip, d'une proteccombi et de quelques autres objets indispensables. Moins d'un quart d'heure après (soit sept ou huit secondes plus tard là-haut sur le front) il pénétrait dans un poly-héli en compagnie de trente autres soldats. À peine se furent-ils élevés au-dessus des premiers contreforts et dans la pleine lumière du soleil que tout autour d'eux jaillirent des éclairs et des explosions. L'appareil accéléra et, derrière lui, l'écran sud se rapprocha peu à peu tandis que, devant, l'écran nord reculait mais comme à contrecœur. De nouveau, Had se sentit sombrer dans le vertige et l'état somnambulesque inhérent aux régions septentrionales. À présent, lorsqu'il pensait à Kar et aux enfants, c'était comme s'il troublait douloureusement le repos d'un fantôme enfoui au plus profond de son être. Après vingt-cinq minutes de vol, ils atterrirent à proximité d'une station de monorail. Had s'aperçut alors qu'en évaluant à vingt-deux minutes la durée de son absence, il avait fait une estimation trop forte. Il se glissa dans un compartiment de la rame en attente et en ressortit

cent quatre-vingt-dix secondes plus tard à l'autre bout de la ligne sur le quai attendant au blockhaus W. Ce fut à peine si XN 1 lui rendit son salut, l'accompagnant d'un ordre bref : monter par véhifusée jusqu'au poste avancé. Encore quelques instants, et il fut en face de XN 2.

« Ah ! te voilà. Ton remplaçant a été tué, alors on t'a fait revenir. Tu ne nous as pas quittés bien longtemps. » Un trou déchiqueté dans la paroi du blockhaus témoignait de ce qui s'était passé. On était en train de transporter le cadavre nu de son remplaçant jusqu'à l'évacuateur.

« XN 2. Ça barde de plus en plus par ici. De l'autre côté, j'en suis sûr, ils mettent tout le paquet. Chaque fois que nous procédons à une nouvelle offensive, j'ai remarqué, ils nous répondent avec le même type de projectiles dans les minutes qui suivent. Tiens, on venait juste de faire un tir d'essai avec ce nouveau canon quand on a reçu des obus de même calibre sur la tronche. Je n'aurais jamais pensé qu'ils en avaient des pareils. Du tac au tac. »

Dans l'esprit de H, vraisemblablement rendu plus clair par la faim, la fatigue et le surcroît d'émotions, un indicible soupçon se fit jour, une hypothèse dont il ne pourrait jamais établir la validité ou le caractère erroné tant étaient limités son savoir et son expérience, tant il manquait de recul. Personne n'avait jamais vu l'Ennemi. Personne ne savait quand et comment la Guerre avait commencé. À cette latitude, tout mode de communication, tout moyen de reconnaissance se heurtaient à des obstacles pratiquement insurmontables. Personne ne savait réellement ce qu'il advenait du Temps lorsqu'on se rapprochait de la Frontière ou qu'on la franchissait. Pouvait-il se faire que la concélération devînt infinie et qu'il n'y eût rien par-delà cette Frontière ? Que les soi-disant missiles de l'Ennemi n'aient jamais été autre chose que leurs propres engins revenus s'abattre sur eux pour quelque obscure raison ? Peut-être la guerre avait-elle commencé lorsqu'un paysan aventuré dans ces parages avait négligemment jeté une pierre vers le nord et que celle-ci était revenue le frapper ? Peut-être, alors, qu'il n'y avait jamais eu d'Ennemi ?

« XN 3. Et si les obus tirés par notre nouveau canon avaient simplement rebondi sur la Frontière ?

— XN 2. Non, c'est absurde. Maintenant, tu vas essayer d'atteindre cet abri lance-missile qui est à 15° 40' Est ; tu vois, c'est cette bosse sur la frange du faisceau nordspecteur. Il faudra que tu passes à découvert car une bombe est tombée sur le tunnel et il est impraticable. Tu remettras au gars ce message et tu lui diras de tripler son tir. »

La brèche était trop étroite. Il sortit par une meurtrière. Il courut, juché sur son marcheur, s'enfonçant comme en un rêve dans ce mince ruban de paysage qui devenait un bosquet de flammes, une épaisse fourrure de flammes, une tunique de Nessus dont on aurait revêtu la terre. Dans un impossible et gigantesque crescendo de bruit, de lumière, de chaleur, de souffles et d'impacts, il courut, courut, toujours plus haut sur la pente à présent presque invisible...

D'après une traduction de GÉRARD LEBEC.

*Traveler's rest.*

Traduit et reproduit avec l'autorisation de Faber and Faber, Londres.

© Librairie Générale Française, 1984, pour la traduction.

## DICTIONNAIRE DES AUTEURS

ALDISS (Brian Wilson). – L'« homme de lettres » de la science-fiction britannique. Né en 1925, Brian W. Aldiss participa à la seconde guerre mondiale en Indochine. Revenu à la vie civile anglaise, il travailla pendant une dizaine d'années comme libraire, avant de se consacrer à une carrière littéraire. Fut un des auteurs révélés par la revue londonienne *New Worlds*. Observant que « la science-fiction n'est pas plus écrite pour les savants que les histoires de fantômes ne sont écrites pour les revenants », Brian W. Aldiss s'efforce de concilier les exigences du style avec celles du contenu. Sa réputation est aussi étendue aux Etats-Unis que dans son propre pays, grâce à des ouvrages tels que *Non-Stop* (1956, *Croisière sans escale*), *Space, Time and Nathaniel* (1957, *L'Espace, le Temps et Nathanaël*), *Galaxies like Grains of Sand* (1960) et *The Long Afternoon of Earth* (1961, *Le Monde vert*). A ultérieurement signé quelques récits où l'expérimentation verbale tient la première place, ce qui l'a fait classer parmi les adeptes occasionnels de la « nouvelle vague » de la science-fiction. En 1964-1965, il collabora avec Harry Harrison pour la publication d'un éphémère mais remarquable périodique consacré à la critique littéraire du domaine, *S.F. Horizons*. A fait paraître, en 1973, une histoire de la science-fiction, *Billion Year Spree*. A de nouveau collaboré avec Harry Harrison pour la publication de neuf anthologies annuelles, *Best S.F. : 1967 à ...1975*. Il a fait paraître seul d'autres anthologies notables, dont *Space Opera*, *Space Odysseys* et *Galactic Empires*. Comme auteur, Aldiss a expérimenté avec les techniques habituellement associées à l'anti-roman et au flux de conscience à la manière de James Joyce pour écrire *Report on Probability A* (1968), « une histoire surréaliste de voyeurisme énigmatique ». Il a aussi écrit (1970) *The Shape of Further Things*, une intéressante combinaison d'autobiographie et d'autocritique. Avec Harry Harrison encore, il a fait paraître *Hell's Cartographers* (1975), un recueil de textes autobiographiques par six auteurs de science-fiction, dont Harrison lui-même.

DANCEY (Max). – Né en 1916. A écrit dans divers domaines, notamment pour la télévision américaine, et sous divers pseudonymes. Dans les magazines de science-fiction, sa signature n'est apparue qu'en 1953 et 1954, en particulier auprès de celle de G. Gordon Dewey.

DEWEY (G. Gordon). – Né en 1916. À part quelques années où il fut pianiste professionnel, s'est consacré à une activité d'écrivain, dans divers domaines. A publié quelques récits de science-fiction entre 1952 et 1954, notamment en collaboration avec Max Dancey.

DICK (Philip Kindred). – Né en 1928. Débuts en 1952. Fait d'abord figure d'industriel de la science-fiction, publiant près de soixante nouvelles en 1953 et 1954. Dans son premier roman, *Solar Lottery* (1955, *Loterie solaire*), il se pose en disciple de van Vogt, mais certaines nouvelles, comme *The Father-King* (1955, *Le Père truqué*), sont déjà plus personnelles. Dans les années suivantes, il publie surtout des romans, et son originalité s'affirme progressivement. En 1960 et 1961, tous ses efforts sont consacrés à *The Man in the High Castle* (1962, *Le Maître du Haut Château*) qui lui vaut le prix Hugo. Suit une période exceptionnellement féconde : en 1964 apparaissent à la fois *The Three Stigmata of Palmer Eldritch* (*Le Dieu venu du Centaure*), *The Simulacra* (*Simulacres*), *The Penultimate Truth* (*La Vérité avant-dernière*) et *Clans of the Alphane Moon* (*Les Clans de la Lune Alphane*). Sa maîtrise de l'art d'écrire est d'autant plus remarquable qu'il écrit très vite. Plus remarquable encore est la cohérence de son inspiration : toute son oeuvre est organisée autour de quelques thèmes centraux tels que le nombre infime de détenteurs du pouvoir, leur tyrannie, leur habileté à se maintenir en place en dupant leurs victimes, la vocation de celles-ci pour les illusions, les mirages et à la limite la folie, le poids de la contrainte et les caprices cruels du hasard. Peu à peu cependant la critique sociale devient moins importante, tandis que l'expérience de la drogue et les tendances délirantes conduisent à l'éclatement du récit : cette dernière période culmine avec *Ubik* (1969) et aboutit à un silence de plusieurs années, que l'écrivain consacre à se soigner. S'étant remis à écrire, Philip K. Dick a notamment publié en 1974 *Flow, my Tears, the Policeman Said*, un roman qui se place dans la lignée de ses récits précédents. En 1977, il a fait paraître *A Scanner Darkly*, où on trouve une véhémence dénonciation de la drogue. Par la suite, Philip K. Dick sembla fasciné par une combinaison de mysticisme et de contrôle par des extra-

terrestres. Il est décédé en 1982. Un volume lui a été consacré par Hazel Pierce dans la série des *Starmont Reader's Guides* en 1982. En 1983, Martin Harry Greenberg et Joseph D. Olander ont publié un recueil d'essais sur Dick, par différents auteurs, dans leur série *Writers of the 21st Century*.

FONTENAY (Charles Lewis). – Né en 1917 au Brésil, mobilisé dans l'aviation des États-Unis en 1942-1943, Charles L. Fontenay étudia à la *Vanderbilt University* de Nashville avant de se lancer dans le journalisme. Il fut en particulier chroniqueur sportif et rédacteur en chef de divers journaux du Tennessee. Il a écrit de la science-fiction pendant une dizaine d'années, entre 1954 et 1964, préférant de son propre aveu le récit d'aventures à la nouvelle sociologique ou à message. Il est l'auteur de quelques romans assez conventionnels, et de nouvelles parmi lesquelles *Pretty Quadroon* (1957) se fonde sur des corrections apportées à l'Histoire en vue d'éviter une sécession dans les États-Unis du proche avenir.

HILTON-YOUNG (Waylan). – Ce nom – ou ce pseudonyme – ne semble avoir accompagné qu'une seule fois un récit de science-fiction (celui qui figure dans le présent volume) primitivement paru dans le périodique londonien *Punch*.

LAFFERTY (Rafael Aloysius). – Né en 1914, R.A. Lafferty donna à Judith Merrill (dans *The Year's Best S.F.*, 11e série) les notes suivantes en guise d'esquisse d'autoportrait : « Si j'avais eu une biographie intéressante, je n'écrirais pas de la science-fiction et du fantastique pour l'intérêt de remplacement. Je suis, dans le désordre, quinquagénaire, célibataire, ingénieur électronicien, corpulent. » S'étant mis tardivement à l'activité d'écrivain, Lafferty a rapidement montré qu'il ne ressemblait à aucun autre auteur. Ses idées n'appartiennent qu'à lui, et il en va de même de son style narratif, qui peut paraître bâclé et mal équilibré de prime abord, mais qui possède en réalité une vivacité et une souplesse rythmique peu communes. Dans les univers de Lafferty, l'absurde et l'impossible peuvent se succéder sans attirer l'attention des personnages, ni heurter le lecteur. Ils suffisent, avec les étincelles d'une imagination infatigable, à justifier des récits où il n'y a ni message, ni confession. Parmi ses romans, *Past Master* (1968) met en scène Thomas More, appelé dans le futur pour résoudre les problèmes d'une société qui devrait être utopique – thème qui donne un aperçu de la

manière dont agit la « logique » de l'auteur. Ce dernier est cependant encore plus à l'aise dans le genre de la nouvelle, dont *Does Anyone here have Something Further to Add* (1974, *Lieux secrets et vilains messieurs*) offre un bon recueil. R.A. Lafferty ne fera certainement pas école – il est trop inimitable pour cela – mais sa conversion tardive de l'électronique à la littérature s'est traduite pour la science-fiction par un enrichissement aussi substantiel qu'imprévisible : une nouvelle forme de la rationalisation de la démence.

MACKIN (Edward). – Auteur anglais dont l'activité se manifesta au cours d'une dizaine d'années (1955-1965) et dont le ton pouvait varier de l'humour au pessimisme.

MASSON (David Irvine). – Né en 1915, Écossais d'origine, D.I. Masson fit de brillantes études littéraires et se lança ensuite dans une carrière de bibliothécaire aux Universités de Leeds et de Liverpool. Il vint tardivement à la science-fiction ; il a d'ailleurs assez peu écrit, mais la qualité de ses nouvelles est généralement élevée. Son premier récit, *Traveler's Rest (Le Répit du guerrier)* parut en 1965. Possesseur d'un style soigné, d'un vocabulaire étendu, D.I. Masson révèle une sûreté de narration qui lui a notamment permis d'écrire une nouvelle (*Two-timer*, 1966) dans l'anglais du XVII<sup>e</sup> siècle parlé par un voyageur temporel venu involontairement de l'an 1683 à notre époque. Évitant les répétitions de sujet aussi bien que de ton, D.I. Masson s'est imposé comme un des talents originaux de la science-fiction britannique par des nouvelles dont *The Caltraps of Time* (1968) offre un bon choix.

NEVILLE (Kris). – Né en 1925, Kris Neville étudia la littérature anglaise à l'Université de Californie. C'est cependant dans l'industrie chimique qu'il effectua sa carrière professionnelle. En science-fiction, Kris Neville est connu principalement par son histoire sensible et retenue d'une jeune extra-terrestre qui découvre progressivement la réalité de ses origines, *Bettyann* (1951 ; développé en un roman en 1970). Depuis une dizaine d'années, il a notablement ralenti sa production de science-fiction.

SLESAR (Henry). – Né en 1927, Henry Slesar commença sa carrière professionnelle dans le domaine de la publicité. Ses récits de science-fiction

commencèrent à paraître en 1955. Il a également écrit des romans policiers dont le premier, *The Grey Flannel Shroud* (1960), lui valut le prix Edgar Allan Poe décerné par les *Mystery Writers of America*. Il a été salué comme « l'auteur ayant le plus large public aux Etats-Unis », car il a écrit pendant neuf ans les scénarios pour une émission à succès de la télévision, *The Edge of Night*. En science-fiction, il préfère habituellement le récit bref, caustique et agrémenté d'un effet de chute finale.

TIPTREE (James Jr.). – Pendant plusieurs années, ce fut là le pseudonyme le plus énigmatique de la science-fiction américaine. Il apparut pour la première fois en mars 1968 dans *Analog*, avec *Birth of a Salesman*, et ce ne fut qu'en 1977 qu'on apprit qu'il avait dissimulé Alice B. Sheldon, une psychologue née en 1915, qui avait vécu en Afrique et aux Indes, et qui travailla longtemps pour le gouvernement des États-Unis. Dès le début, ses récits attirèrent l'attention par la compassion avec laquelle les personnages étaient décrits. Rétrospectivement, on y discerna un point de vue féminin. En 1978, elle fit paraître son premier roman, *Up the Walls of the World* (*Par-delà les murs du monde*), à la fois *space opera*, fantasmagorie extra-terrestre et exploration parapsychique.

YOUNG (Robert Franklin). – Né en 1915, Robert F. Young travailla comme inspecteur dans une fonderie avant de se lancer, aux approches de la quarantaine, dans une carrière littéraire. Il se consacra au genre de la nouvelle. Poète et rêveur, Robert F. Young a apporté à la science-fiction de brèves épopées psychanalytiques où un héros solitaire affronte des obstacles tant psychiques que physiques et apprend à se connaître lui-même dans cette épreuve. *To Fell a Tree* (1959) met en scène un bûcheron spécialisé du futur découvrant la dryade qui est l'esprit de l'arbre qu'il doit abattre. *Goddess in Granite* (1957, *La Déesse de granit*) décrit une immense sculpture de femme, formation naturelle à l'origine, qui fascine un explorateur humain. À travers des variations multiples, Robert F. Young a montré son attachement au thème de l'amour.

ZELAZNY (Roger). – Né en 1937, avec des ascendances polonaise, irlandaise, hollandaise et américaine, Roger Zelazny a étudié à la Western Reserve University avant de travailler à l'administration de la Sécurité sociale des États-Unis. Depuis 1969, il se consacre à une carrière d'écrivain. Il s'était

imposé comme un auteur de premier plan avec *A Rose for Ecclesiastes* (1963, *Une rose pour l'Écclésiaste*), *The Doors of his Face, the lamps of his Mouth* (1965, *Son ombre dans les eaux profondes*) et *...And Call me Conrad* (1965, *Toi l'immortel*), variations brillantes sur des thèmes connus – relations entre humains et extra-terrestres, immortalité, monde post-atomique. Par la suite, Zelazny se montra souvent moins exigeant envers lui-même sur le plan de l'écriture, mais non sur celui de l'imagination. Celle-ci s'inspire chez lui aussi bien d'antiques mythologies (*Lord of Light*, 1967) et d'explorations psychanalytiques (*The Dream Master*, 1966) que de rationalisations de pouvoirs magiques (le cycle d'*Ambre*, commencé en 1970). Bien que classé parfois avec les représentants de la « nouvelle vague », Roger Zelazny possède un talent trop varié et une créativité trop originale pour qu'une telle étiquette suffise à le décrire. En 1979, un volume lui a été consacré par Carl B. Yoke dans la série des *Starmont Reader's Guides*.

- 
- [1](#) N.S.C. National Security Council : Conseil National de Sécurité. *(N.d.T.)*
  - [2](#) Cal Tech ; California Institute of Technology.
  - [3](#) Docteur King : Martin Luther King, Prix Nobel de la Paix, assassiné à Memphis, le 4 avril 1964. *(N.d.T.)*